LA VOCATION[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

III

Mme de Raimondis expira le lendemain du départ de son fils; dans la quinzaine qui suivit, parut la liste des candidats déclarés admissibles à l'École navale. Le nom de Jean y figurait, mais l'épreuve définitive, assurément la plus difficile, la plus redoutable, l'élimination suprême, restait encore à subir : l'examen oral.

L'écrit donne au moins la faculté de réfléchir, de fouiller la mémoire, d'assembler des raisonnemens. A l'oral, en présence de l'examinateur, l'élève le plus assuré sent la crainte lui refluer au cœur et lui ôter tout ou partie de ses moyens. C'est dans cette quasi paralysie de l'esprit qu'il doit instantanément, spontanément, fournir des réponses aux questions posées. En vain les examinateurs se piquent-ils de faire appel à la raison plus qu'à la mémoire. En réalité, l'intelligence, hors de son état normal, ne peut plus guère jouir que d'un fonctionnement assez limité; elle fait place à une sorte d'instinct, d'automatisme cérébral où la mémoire joue le principal rôle. De là le prodigieux, l'épuisant et en partie stérile effort nécessité par l'examen moderne. La chance y importe dans la mesure même où la mémoire y contribue.

Cette chance, Jean de Raimondis va la tenter. Un lourd

(1) *Copyright by* Plon, Nourrit et Cie, 1914.
(2) Voyez la *Revue* du 1er février.

matin de juillet, gris et terne, il stationne, mêlé à d'autres candidats, dans la cour du Collège de France. Triste cour pleine d'herbe, dominée par des bâtimens sombres, décorée d'un rang de statues mornes. Un petit jardin la sépare de la vivante rue des Écoles, mais elle en semble distante de l'espace d'un monde. Un Dante de bronze, lauré et amer, évoque, dès le seuil, la sentence célèbre que le poète vit écrite à l'entrée de l'enfer : « Vous qui entrez, laissez toute espérance. » Plus d'un concurrent y songe; il peut, il est vrai, reporter les yeux vers un Claude Bernard qui, le menton dans la main, une bête morte aux pieds, semble méditer la décevante formule qu'il laissait à ses disciples : « Démolissez-moi, » saisissant raccourci de tout un système intellectuel. Les candidats, en général de mine pâle et tirée, causent fébrilement, se groupent, se dispersent à l'appel d'un nom. Un patient va subir son supplice. Peu ou point de parens. Ce matin, la mère de Raoul, la veuve au châle noir. Elle se tient seule, dans un coin, le regard vague et semble une frappante effigie de l'inquiétude. Son fils passe l'examen d'algèbre. Elle n'ose entrer dans la salle, crainte de le troubler, et l'angoisse au cœur, elle attend... Dans les groupes on peut apercevoir le gros visage réjoui de Tom du Pontcournai, admissible il ne sait lui-même comment; le correct Bourgandois en noir, maître de lui et sa pipe à la bouche; Accourgnac, racontant l'examen de géométrie qu'il vient de subir. Le *frégaton* lui a dit que ça n'était pas mauvais. « Crois-tu, mon vieux, qu'il m'a fait poser un quart d'heure devant la planche, sans dire un mot? Il écrivait des lettres. A la fin, impatienté, je me retourne. J'avais envie de lui dire : Eh bien! quoi? — Vous êtes pressé, qu'y me fait. A votre aise, mon garçon. — Et le voilà qui me fiche un sale problème d'axes radicaux. Je reluque le topo : nom d'un chien! Veine! une idée. Je mène la tangente intérieure : deux triangles semblables. Ça y est, le lieu est trouvé. Qu'est-ce qui n'en croyait pas ses yeux? C'est le type. Y se lève, y vient près de moi, y me prend l'épaule : — « C'est pas mal, mon p'tit, c'est pas mal. Vous avez plus de raisonnement que de patience. » A présent, section plane d'un cône de révolution? Épatant : « Ah! très bien, très bien, » qu'il me fait. Mais par exemple le voilà qui me colle une de ces questions de triple X : une marmelade de plans tangens à une sphère, mon vieux, mais à n'y voir que du feu. « Je sais que ça n'est pas dans

le programme, qu'il dit, mais je veux voir comment vous vous en tirerez. Je vais vous aider. » Nous voilà tous les deux à patauger dans des calculs, mon cher ami! Les deux tableaux étaient pleins d'équations. Je voyais le moment qu'il faudrait écrire sur les murs. — Effacez. En cotée, détermination du contour apparent d'un cône. Chaleur latente de fusion de la glace et l'acide chlorhydrique. Ah! mes enfans, quel soupir!

— Bon examen en somme, conclut Bourgandois d'un ton calme. Une porte s'ouvre en claquant : le petit Raoul s'élance dans la cour, les joues empourprées d'émotion. Son examen d'algèbre a été un triomphe, le 19 assuré. On entoure l'heureux candidat, on le presse de questions; des yeux brillent d'envie. A grand'peine il s'échappe, jetant des bribes de renseignemens : on lui a demandé les séries, puis un problème du second degré sur les trapèzes.

— Alors, tu es sûr d'être reçu?

— Je crois; si je ne l'étais pas, après ce qu'il m'a dit!...

— Veinard! En a-t-il de la chance, ce microbe!

Déjà il est dans les bras de sa mère, qui, de pâle, devient rouge et pleure de joie. Dans un concours moins que partout ailleurs le bonheur d'autrui rend gai. Les autres concurrens se retournent, mal à l'aise, inquiets. Combien la roue de la Fortune tournera-t-elle encore de fois?

Mais, de la porte laissée ouverte par Raoul, voici que tonne une voix. Aux éclats on jurerait une dispute venant de la salle de littérature.

— Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas. Vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins.

Une dizaine de candidats se précipitent. La même voix plus calme, mais toujours majestueuse, leur fait entendre ces mots rassurans :

« — Vous voulez me dire, Acis, qu'il fait froid. Que ne disiez-vous : Il fait froid. »

Le digne examinateur de français est simplement en train de dicter, en le déclamant, un passage de La Bruyère. Le patient est là, qui tremble devant le tableau. Un réseau de questions, d'une simplicité apparente, mais parfois d'une réelle difficulté, l'enserre.

— *Cela est bien clair, bien uni*, que faut-il entendre par là?

— Que c'est évident.

— Soit, — *cela est bien clair*, mais pourquoi *bien uni? Diseur de phébus?* Qu'est-ce qu'un *diseur de phébus?*

— C'est... c'est...

— Eh bien! allez...

— C'est... un...

— Un quoi?

— Un blagueur, laisse échapper le candidat devenant cramoisi de confusion. C'est le seul mot qu'il trouve pour rendre sa pensée. Fou rire dans la salle.

— Monsieur, je vous avertis que je ne plaisante pas. Vous vous en apercevrez, du reste. Voyons, lisez le contexte. Votre explication n'a pas le sens commun.

Terrifié, l'élève reste muet; l'examinateur reprend :

— Qu'est-ce qu'un diseur de phébus? N'entendons-nous pas encore aujourd'hui, autour de nous, employer cette expression, d'une façon, sinon familière, au moins occasionnelle? N'avez-vous jamais ouï dire de quelqu'un : Il, Elle, — si c'est une femme, — ne parle que par phébus? Qu'est-ce donc qu'un phébus?

— C'est... le soleil... Nouveau fou rire dans la salle. Mais l'examinateur ne se départ ni de son sérieux, ni de la majesté qui empreint son accent et ses gestes. Très gravement il congédie le candidat effondré :

— C'est très bien, monsieur, je vous remercie... Monsieur du Pontcournai? — Tom s'avance un peu décontenancé, tout penaud après la douche du précédent. Un texte de Victor Hugo lui échoit. Il a le bonheur de l'écrire au tableau sans fautes d'orthographe, car généralement il en commet, comme la plupart de ceux dont l'enfance est formée par des étrangères. Toutefois, au début, il ne s'aperçoit pas que le morceau qu'on lui dicte est en vers. Tant bien que mal il le remet d'aplomb, mais cette erreur lui attire une foule de questions ennuyeuses sur la versification, auxquelles il répond plus ou moins. Il reste court sur la raison de ce que l'adjectif « joyeux » se termine par un x. On lui demande si c'est une idée familière à Hugo que la vie de la Nature? Il croit devoir répondre que oui, mais il n'est pas quitte : on l'invite aussitôt à énumérer les forces de la nature que Victor Hugo a personnifiées. Il éprouve quelque peine à s'en tirer, mais il est plus heureux sur l'explication du passage : « Donner et recevoir, c'est faire vivre l'âme. » Il mérite même

à ce propos un hochement de tête approbatif de l'examinateur. Quand il a fini, ses camarades lui assurent 12 ou 14, c'est-à-dire une note suffisante pour l'admission. Tom reste sceptique : « Et puis quand même, dit-il, il y aurait les *math*, les fichues *math* que je ne passerai jamais. »

Justement voilà Glajeux qui sort de l'interrogation d'algèbre. Il brandit sa serviette : Le commandant Chauvin lui a réclamé une démonstration nouvelle pour la dérivée d'une fonction implicite. Cela se répand à l'instant comme l'annonce d'une calamité. On s'assemble autour de Glajeux. Les professeurs parlent, se concertent : Impossible! Vingt témoins attestent la véracité du fait. C'est positif : Chauvin veut une démonstration nouvelle. Les exclamations, les invectives, les injures pleuvent. Le professeur de Janson veut faire signer une réclamation collective contre l'irrégularité du procédé. Quelques prêtres élèvent timidement la voix. Les Pères Jésuites prennent des notes. Glajeux traverse la cour à grandes enjambées, environné de l'auréole du martyre. Il va rejoindre deux petites femmes du Quartier Latin qui l'attendent aux grilles, tout en causant avec Accourgnac. « En voilà des chichis, dit l'une. Qu'est-ce qui t'arrive?

— Parbleu! il y a que Chauvin n'admet pas la démonstration du cours pour la dérivée d'une fonction implicite.

— Ah! le veau! s'écrient tout d'une voix les deux trottins. Exclamation touchante de sincérité, mais où le cœur a certes plus de part que l'esprit.

Glajeux, Accourgnac, leurs petites amies partent bras dessus, bras dessous et, tandis qu'ils s'éloignent, des lambeaux de leur conversation animée arrivent jusque dans la cour : « Le premier membre est forcément une fonction composée *identiquement* et par conséquent *constamment nulle*... y peut pas empêcher ça... idiot de Chauvin... plus profond gâtisme. »

Déjà un nouveau motif d'intérêt, d'agitation a surgi dans les groupes.

— Privaz passe son examen avec Clairac. C'est épatant. Faut voir ça. — Un flot de candidats envahit la salle, une belle salle de conférences; une fresque y représente l'Archéologie éclairant l'Histoire. Un jeune professeur, mince, élégant, la barbe soignée, passe et repasse devant le tableau noir, avec des allures de lion nerveux en cage. C'est Clairac, le brillant normalien, l'exami-

nateur d'anglais, d'histoire et de géographie. Une série de pointillés à la craie et de profils coralligènes indique comme question la Polynésie. Pour tout autre que Privaz la question eût été néfaste; pour lui, c'est matière à briller d'un incomparable éclat. En ce moment, il parle du corail, expose la théorie de Darwin sur les attolls, objecte les argumens opposés, laisse poindre des vues personnelles. Clairac, ravi, n'en croit point ses oreilles. Il n'a jamais vu d'élève aussi érudit. De temps à autre, il lui pousse quelques pointes, mais ces difficultés, loin d'arrêter un tel sujet, servent à le hausser davantage dans l'esprit de son juge littéralement stupéfait.

— Où sont les îles Gallapagos?

— Sous l'Équateur, près de la côte péruvienne?

— Y constate-t-on l'existence de coraux?

— Non.

— Pourquoi?

— A cause du courant froid de Humboldt. En revanche, on en trouve aux Bermudes où les eaux sont chauffées par le *Gulf Stream*.

— Parfait. Je vous remercie, monsieur, c'est un très bon examen.

Clairac incline sa taille, griffonne rapidement beaucoup de notes sur un petit calepin, tandis que Privaz, toujours superbe, se rengorge comme un pigeon rassasié sous un chêne, et gagne la porte de l'amphithéâtre. Le garde municipal de service lui demande la permission de le féliciter. Très dignement Privaz lui serre la main.

Cependant Clairac, de sa voix sèche, distincte, un peu grasseyante, appelle : « Monsieur de Raimondis. » Jean s'avance, il a besoin de toute sa volonté pour dominer son effroi. Clairac consulte d'innombrables carnets de notes couverts d'une écriture serrée. Mais cela demande à peine quelques secondes. Déjà il interroge et dans son accent passe quelque chose d'imperceptiblement agacé. Il n'a pas de faible pour les intelligences moyennes, ni pour les élèves à limite. Il jette distraitement, hautainement :

— Voudriez-vous, monsieur, me parler de Marco Polo et me peindre à grands traits l'histoire des découvertes géographiques du XIV[e] au XVI[e] siècle? Puis, tournant le dos au candidat, il marche d'un pas allongé vers la fenêtre et suit attentivement les ébats des mouches sur la vitre dépolie. Heureusement, c'est

la question que Jean eût choisie entre mille. Tant de fois sa mère l'a promené durant son enfance au Vivier dans la galerie aux Épices. Chère ombre! Il semble à Jean qu'elle le guide encore, tandis qu'il décrit les premières cartes, les vieux portulans, illustrés de si étranges figures. Voilà Clairac soudain intéressé. Il écoute. Jean veille à ne pas donner prise à son ironie, car Clairac est terriblement moqueur. L'autre jour, à un malheureux qui se débattait dans un exposé de la philosophie de Bacon, n'a-t-il pas dit : « Ainsi d'après vous, monsieur, la méthode d'induction consiste à conclure d'un fait particulier à une règle générale : J'aime les épinards, donc tout le monde aime les épinards. » La salle a éclaté de rire, et le candidat a cherché une trappe pour disparaître sous terre. Clairac ne déteste pas ce genre de succès. Raimondis tremble d'y prêter. Mais non, Clairac, voyant qu'il sait la question, l'arrête et y substitue le Ministère du cardinal Fleury. Le cardinal Fleury n'était-il pas un homme de lettres? N'a-t-il pas laissé des ouvrages? Jean ne peut répondre et il se tire moins brillamment encore du Ministère Martignac : un instant, il confond même les ordonnances de 16 juin 1828 avec les célèbres décrets du 26 juillet 1830. — « Ce sont pourtant là des choses élémentaires, des choses fondamentales à savoir. Enfin vous imitez le Ministère : vous trébuchez sur les ordonnances. » Clairac a fait un mot : il sourit. Allons! il n'est pas encore de trop méchante humeur.

— Passons à la Géographie, parlez-moi du golfe Persique?

Jean se sent devenir pâle. La chance a voulu qu'il commençât par l'histoire. Une pareille question au début de l'examen, et il eût été perdu. Il songe que son histoire a été acceptable, somme toute, qu'elle rachètera peut-être la géographie dont la première question au moins va être très mauvaise. Il trace à la craie, d'une main mal assurée sur le tableau noir, les contours de l'ancienne région du Paradis Terrestre. Voici le Tigre, l'Euphrate. Dans la galerie du Vivier on lit sur une banderole :

Assyrie est un païs où les vierges venues en âge d'être mariées sont mises en vente pour que le prix des belles aide les laides à trouver un époux.

Un Maure, orné d'une grande barbe, se promène sur un chameau entre deux villes crénelées, décorées de pennons multicolores, Tharsis et Ophir. Et aux vêpres de l'Épiphanie on

récite : *Reges Tharsis et insulæ munera offerent. Reges Arabum et Saba dona adducent.* » Bagdad, Bassorah, Ormuz, syllabes magiques qui, au temps de son enfance, ouvraient aux rêves de Jean les portes de l'Orient des *Mille et une Nuits*, les portes merveilleuses qui s'étaient refermées sur deux amans en fuite, Briande d'Almada et Vital de Raimondis. Mais quoi? Va-t-il débiter ces folies à Clairac? Que raconter sur une contrée dont il ne sait rien, sinon qu'elle est aride, brûlante et déserte? Après avoir entouré Bagdad, Bassorah, Ormuz et Mascate de gros ronds blancs, oppressé, il parle : « Le golfe Persique s'étend entre l'Arabie et la Perse. Il baigne des régions désolées de sécheresse ; il y règne une température accablante... »

Clairac l'interrompt : « Quelle est l'importance du golfe Persique?

— L'importance du golfe Persique... l'importance du golfe Persique...

— Eh bien! oui, l'importance du golfe Persique? Ne prenez pas cet air ahuri, monsieur. » — Un frisson passe dans l'auditoire : l'orage va éclater. Soudain une entrée imprévue change la scène : le commandant de Saint-Gelais, président de la Commission d'examen, vient de s'asseoir sur un des bancs du fond de l'amphithéâtre. Clairac se rapproche du tableau; sa voix s'adoucit, acquiert des inflexions séductrices. Le pouce dans l'emmanchure du gilet, il s'adresse à Raimondis, mais aussi à la salle entière, au commandant en particulier. Tous devinent qu'une conférence débute :

— L'importance du golfe Persique ne peut vous échapper. Considérez sur une carte les grandes voies de communication du globe. Regardez l'Asie. Elle est, dans son ensemble, massive, épaisse, inaccessible. A l'Ouest, deux pointes d'eau : la Mer Rouge et le golfe Persique. Deux index qui montrent l'Europe, le bassin méditerranéen, Monsieur, deux index dont la pointe tournée vers la bande continentale la plus faible semble vouloir la perforer, établir la communication entre deux mondes, entre deux civilisations. Laissons de côté la première de ces voies, la Mer Rouge et le canal de Suez, actuellement usitée pour le transit. La seconde ne servait-elle pas autrefois, avant le percement de l'Isthme de Suez?

— Si, au moyen âge.

— Quelle date la création du Canal de Suez?

— 1869.

— Oui, mais quand commencèrent les travaux?

. . . .

— 1859, juste dix ans. Poursuivons notre question. Vous venez de me dire que la seconde de ces voies était fréquentée jadis. N'est-il pas question de la reprendre de nos jours? De quelle manière?

. . . .

— Qu'est-ce que le chemin de fer de Bagdad?

Jean de Raimondis encouragé par le ton bienveillant de l'examinateur répond à tout hasard, sur de vagues souvenirs :

— C'est un chemin de fer qui relierait Bagdad à la côte d'Asie Mineure et Bagdad au golfe Persique.

— Quelle est la puissance européenne qui voudrait détenir ce chemin de fer?

Jean se trouve de nouveau en défaut. Toutefois il tente un suprême effort de mémoire. Des réminiscences de journaux, — il n'en lit guère, — lui traversent à propos l'esprit.

— Les... Allemands.

— Mais oui, monsieur, les Allemands. Vous vous rappelez bien, j'imagine, le fameux toast de l'empereur à Damas : « Dites aux trois cent millions de musulmans que je suis leur ami. » Qu'est-ce que la *Welt Politik?* Jean serait resté muet. Par bonheur, Clairac ne l'écoute plus. Lancé dans sa conférence, il parle au président de la Commission, à la salle devenue comble en quelques minutes. Il dit la politique officielle et la politique secrète de Guillaume II, le montre continuateur des Hohenstaufen et de Frédéric le Sarrasin. Il explique les agissemens de la *Deutsche Bank* et de la Société du chemin de fer d'Anatolie, énumère les projets anglais, l'entreprise française Beyrouth-Damas, puis, pour animer ces détails un peu secs, décrit tour à tour Bagdad, « la ville enchantée des Contes arabes, » la plaine d'Assyrie, « cette Chine mésopotamienne, » peint « l'Arabe assoiffé qui tend le cou vers les plaines de l'Euphrate et les fraîches montagnes du Liban. » Entre temps, il interrompt cette brillante harangue par de petites incidentes, qui constituent autant de « colles » poussées à Jean : différences entre l'Arabe et le Turc? Qu'est-ce que les Sémites? Qu'est-ce que les Mongols? Montrez-moi l'emplacement de l'oasis Tadmor? Citez-moi un pays d'Europe situé sous la même latitude que le Tau-

rus ? Raimondis ne brille le plus souvent que par son silence. Mais, aujourd'hui, Clairac n'est pas sévère. Il se note lui-même et son appréciation est favorable. L'effet produit sur la salle, sur le commandant de Saint-Gelais est énorme, il le sent. De fait, tous les assistans voient sous un jour nouveau une région de la terre qui, auparavant, évoquait seulement dans leur pensée un espace d'eau ardente et de sables désolés.

— Voilà comment j'entends la géographie, monsieur, termine Clairac. La géographie n'est pas une sèche énumération cartographique. Regardez sur le globe, la position, le climat, les moyens de communication, les peuples; les compétitions politiques en dérivent, tout s'enchaîne. Envisagée ainsi, la géographie n'a plus rien de l'absurde exercice de mémoire que l'on mettait en vers pour plus de facilité au temps de ma jeunesse. » Enchanté de son trait final, marqué au coin de la maturité, Clairac pirouette sur un pied avec une légèreté qui dément encore la vieillesse. La salle se tient à quatre pour ne pas l'applaudir. Des groupes sortent et on les entend exhaler bruyamment leur enthousiasme dans la cour. Le commandant de Saint-Gelais se retire lui aussi. Il est ébloui; il n'est pas convaincu. Il pense à part lui que l'examinateur de littérature tient les mêmes propos sur les auteurs classiques, le commandant Chauvin sur l'algèbre et le commandant Prosper sur la géométrie. Il se dit que si les candidats possédaient quatre licences, rien ne leur serait si aisé que d'entrer à l'École navale. En vain, à deux ou trois reprises, il a tenté d'insinuer ce que certaines questions lui paraissent avoir d'excessif. On lui a répondu avec un respectueux dédain. Il n'est qu'un ignorant, un vieux loup de mer ; on le lui explique à mots couverts, avec une déférence infinie. Et puis, il se moque de ces arguties de pédagogues. Il s'appelle en riant « le roi Soliveau. » Le plus clair de l'affaire, c'est qu'il part au mois d'octobre avec l'École d'application : beau commandement, magnifique campagne. Seule l'habitude de remplir exactement ses missions et d'en rendre compte lui suggère des réflexions sur les singuliers exercices qui servent à choisir des officiers parmi un lot de candidats. S'il possédait autre chose qu'une autorité purement conventionnelle, il ne s'accorderait pas toujours avec la Commission, les « quatre savans, » comme il les nomme. Le caractère, l'aptitude maritime, où, par qui sont-ils examinés? Si encore les candidats

étaient jeunes, comme de son temps, on pourrait les former. Mais, à moins d'être docteur soi-même, quelle influence exercer sur ces intellectuels de vingt ans, plus propres à être répétiteurs de sciences ou de lettres dans une Faculté qu'à commander sur des vaisseaux, rebelles pour la plupart à l'ascendant de toute intelligence inférieure à la leur en culture livresque?

Enfin, c'est ce qu'il verra l'année prochaine. A la fin de la campagne, il rédigera un rapport : le reste regarde le ministre. Un exemple tourmente le marin, celui du fils de son ancien second du *Chaptal*, le croiseur qu'il commandait en dernier lieu aux Antilles. Cet enfant ayant effectué une partie de ses études au collège de Pointe-à-Pitre, était venu en France vers quinze ans à bord d'un voilier. Le capitaine s'était intéressé à lui, lui avait appris à manœuvrer, à faire le point. Le troisième officier mourut pendant la traversée. L'adolescent le remplaça parfaitement. Quand Saint-Gelais ramena le *Chaptal* en France, il fut frappé des extraordinaires dispositions maritimes du collégien qui travaillait pour l'École navale au lycée de Brest. Il vient de le voir échouer, à limite, ces jours-ci. Son examen avec Clairac, notamment sur la campagne de Turenne dans les Vosges, lui a valu une note éliminatoire et il a révélé son insuffisance au commandant Chauvin sur le théorème des accroissemens finis. Saint-Gelais n'a même pu intervenir en sa faveur. Inconsciemment, il a été plus heureux pour Jean de Raimondis. Maintenant, celui-ci achève son examen avec Clairac, un Clairac satisfait de lui-même, indulgent pour le candidat. Deux courtes questions, l'une sur la région de la Saône, l'autre sur le commerce de la soie, puis la lecture, la traduction de quelques lignes du *Times* et Clairac congédie Jean avec de bonnes paroles. Celui-ci, soulagé du plus redoutable peut-être des examens, tant son champ était vaste, touchait à tout, pouvait s'étendre presque indéfiniment au gré de l'examinateur, va rejoindre dans la cour son ami Tom du Pontcournai. D'un commun accord, pour passer le temps jusqu'à midi, ils entrent dans la salle où siège le commandant Prosper, respectable figure de l'ancienne marine, savant distingué, mais qui a depuis longtemps délaissé le service actif. Il vit pour la géométrie, les mathématiques et concevrait difficilement qu'une intelligence méritant ce nom pût leur être rebelle. C'est d'ailleurs également l'avis de son excellent collègue, le commandant Chauvin. Toutefois, la mentalité

de l'officier, les habitudes militaires ont persisté davantage chez le commandant Prosper. Il attache une extrême importance à la tenue, à la façon de se présenter. Celui qui passe est Bourgandois. Il conserve toujours son attitude calme. A vrai dire, il doit être reçu. Il se tient au tableau, la craie dans la main droite, la main gauche dans la poche, bien d'aplomb, tranquille, sûr de lui. Toutefois, cette main qu'il garde à la poche irrite le commandant Prosper, et il malmène le candidat qui bronche un peu sur la théorie des conjuguées harmoniques. Mais l'examinateur, malgré ses préventions souvent inconscientes, est juste, et Bourgandois est un excellent élève, le major de Saint-Louis. L'analytique les raccommode. Tom et Jean les laissent là-dessus, car ce dissentiment devant le tableau noir a prolongé l'examen au delà de sa durée normale. Voici plus d'une heure qu'il a commencé et l'on approche de midi. Tont le monde part. Devant Pontcournai et Raimondis marchent deux silhouettes bien dissemblables : Clairac, élégant et svelte ; Chauvin, grisonnant, le dos voûté, la voix empreinte de bonhomie grognonne. Ils parlent des candidats, — naturellement, — car ces deux arbitres sont très sincèrement, très consciencieusement voués à leur tâche et, s'ils commettent des erreurs d'appréciation, il faut l'imputer à leur science extrême. La branche dont ils assument la charge leur paraît si familière qu'ils n'en sentent plus le poids ni la particularité dans l'arbre, et, en toute bonne foi, ils appellent manque d'intelligence ou de culture ce qui n'est seulement que lacune de spécialiste. Chauvin s'étonne avec une sorte de naïveté de l'embarras que ses questions provoquent chez les élèves : « Ils ne raisonnent pas... ils récitent leur affaire, souvent ils la savent, mais ils ne raisonnent pas... c'est inconcevable. Imaginez-vous que j'ai demandé ce matin, à un bon sujet, cependant, à un nommé Glajeux dont la composition avait été convenable, de me fournir une nouvelle démonstration de la dérivée d'une fonction implicite. Il a été incapable de me la trouver. Il a fallu que je l'aide... et encore... Quand il est si simple de raisonner! C'est inconcevable! »

Clairac approuve, mais il serait bien plus en peine que le candidat Glajeux d'échafauder la démonstration susdite ou même une démonstration quelconque des dérivées. Mais il cite un fait du même ordre.

— Voilà ce que je leur répétais ce matin même à propos de géographie, devant le président de la Commission. Inutile, leur disais-je pour la centième fois, de vous bourrer, de vous encombrer la mémoire de noms de fleuves, de villes, de montagnes, de batailles : prenez-moi une carte, regardez-la, réfléchissez : les réponses viendront d'elles-mêmes. Mes questions ressortent du bon sens et non de l'érudition.

— Parbleu ! fait Chauvin qu'on gênerait beaucoup en lui demandant de situer l'oasis de Tadmor et de préciser le toast de Damas. Mais, en parfait logicien, il suit son idée et son esprit n'abandonne pas Glajeux. « Ce garçon, continue-t-il, ne m'a pas paru entièrement dénué d'intelligence. Il est évident qu'il sait son cours et il a parfaitement résolu son problème du deuxième degré... Et puis il est à limite... » Chauvin attache du prix à cette dernière considération. Clairac ne partage pas son avis : il réplique avec une certaine vivacité :

— Que diable ! mon cher commandant, nous ne distribuons pas des prix de vertu ! Notre rôle est de choisir les plus intelligens candidats, car les plus intelligens candidats deviendront sans nul doute les meilleurs officiers.

Chauvin hoche la tête négativement sans répondre. Il ne va pas tout à fait jusque-là, mais il ne peut fixer par un mot exact le point où il s'arrête. Clairac, sans s'occuper de cette réserve muette, poursuit avec véhémence : « Ah ! par exemple, j'ai noté ce matin un sujet d'une intelligence exceptionnelle, le jeune Privaz. Ma foi ! il serait reçu major que cela ne m'étonnerait pas !

— Vraiment ! s'exclame Chauvin... Privaz... oui, effectivement, je me souviens de son excellente composition d'algèbre !

— Vous ne l'avez pas encore interrogé ?

— Non, je crois que son tour arrivera demain.

— Je ne sais pas ce qu'il donnera en mathématiques, mais, pour ma partie, il s'est révélé remarquable. Et il est à limite inférieure ! Je ne me souviens pas de l'avoir vu l'an passé. Une intelligence aussi universelle tient du prodige : anglais, histoire, géographie, tout à l'unisson. Figurez-vous qu'il m'a parlé vingt minutes sur le corail... vingt minutes !... un naturaliste de profession n'en eût pas su davantage !...

Un élan d'enthousiasme pédagogique transporte Clairac. Il saisit Chauvin par le revers de son veston, fleuri d'une rosette

rouge gagnée par trente-cinq ans de laborieux, de consciencieux services :

— Hein ! Faut-il que nous l'aimions tout de même, cette marine ! Dire que nous lui faisons cadeau de sujets pareils ! Officier, ce gaillard-là ! Quand, en quelques années, il pourrait être capable d'enseigner au Muséum !

IV

En lisant ton nom sur la liste parue ce matin dans les journaux, mon cher Jean, j'ai été plus heureux que je ne puis te l'exprimer. Cette fois, ça y est, et bien : tu es élève à l'École navale. Dans un mois, tu embarqueras en rade de Brest sur le vieux ponton de nos rêves et tu ne regarderas plus que du haut de ta grandeur les vieux copains d'autrefois, du temps où l'on usait ensemble ses culottes sur les bancs. Veinard, va ! Mais rassure-toi, je n'ai pas la basse envie du « recalé. » Ça me fait gros cœur tout de même, mais, au fond, je me suis toujours attendu à l'être. Si je continuais à bûcher, — encore est-ce une façon de dire, — c'est bien pour faire plaisir à ma famille, mais je ne conservais aucune illusion. J'ai été admissible, finalement compris dans les 150 premiers, ce qui m'évite de rentrer dès octobre pour potasser le fâcheux bachot. C'est plus que je n'espérais. Mais je suis content pour toi. Vrai, tu le méritais. Après tout, c'est dans l'ordre de voir le vice puni et la vertu récompensée. Crois-tu que je ferais un bon prédicateur, hein ?

Cette lettre si foncièrement amicale, si alerte, si bon enfant venait de Tom du Pontcournai. Jean la lisait, n'en croyant pas ses yeux : alors définitivement il était reçu ! De temps à autre, une grosse larme de joie tombait de ses paupières et allait s'incruster dans l'épaisseur du papier bleu de la missive, timbré en bleu plus sombre de trois hures de sanglier. Machinalement il tenait cette lettre à la main, ne la lisant même plus, le regard perdu dans le vague, l'esprit dans une sorte d'extase... Il était assis sur la terrasse du Vivier, sur un vaste perron orienté au Sud-Ouest, construit par le Magnifique et faisant face au Loir. Une radieuse journée de la mi-septembre touchait à sa fin. La ligne blonde des peupliers traçait au loin le cours sinueux de la rivière, et, s'élevant dans l'azur limpide, chantait la splendeur et le début de l'automne. Par instans on pouvait croire encore à l'été. Mais une observation plus attentive révélait un léger voile, une pâleur dans le ciel,

une tranquillité dans les animaux occupés à brouter l'herbe abondante, verte et tendre des pâturages de la petite vallée, une mollesse somptueuse dans la caresse du soleil, puis un calme étonnant dans l'air et dans l'eau, à peine troublés par le passage, par le furtif reflet, par le cri bref de corneilles qui volaient en s'appelant. Mais la parure des arbres surpassait tout en richesse. Par leurs feuilles tombées sur le sol, ils semblaient dessiner jusqu'à leur ombre en pourpre et en or. Jean jouissait de tout cela, mais avec inconscience, comme un convalescent qui reprend le goût de vivre dans la belle lumière et dans la sérénité répandue. Jusqu'à ce jour, jusqu'à cette lettre, des cauchemars agitaient son sommeil. Clairac ou Chauvin lui posaient des questions horribles qu'il n'avait pas regardées depuis six mois : le Yukon, l'histoire de la musique au XIX[e] siècle, un problème sur les arrangemens, permutations, combinaisons. Brusquement, il se réveillait en sueur. L'odorat était un premier indice de son illusion. Cela sentait le muscat, le raisin, les épices, comme s'il en fût resté dans la vieille galerie voisine, sous une partie de laquelle se trouvait actuellement aménagé le pressoir. De là montaient, s'infiltraient ces effluves qui duraient toute l'année, d'une vendange à l'autre. Jean se rassurait. Son vieux Vivier l'abritait. Il se rendormait avec la confiance, l'avidité saine de la jeunesse. Hélas! une nouvelle angoisse hantait ses songes : celle de la chère morte dont l'image se dressait devant lui et lui posait cette question : « Seras-tu reçu ? Si tu ne l'es pas, que vas-tu faire ? » Désormais ce fantôme serait apaisé. Quel chagrin cependant de ne pouvoir le ranimer pour partager la joie immense, le bonheur que tous deux ils n'osaient espérer!

La vérité était que le système nerveux de Jean venait d'être ébranlé par deux terribles secousses, dont la moindre n'était pas celle de l'examen.

A présent, il se laissait aller à une bienfaisante torpeur générale, à un engourdissement cérébral délicieux, voluptueusement chatouillé par les rayons encore chauds du soleil à son déclin. Les pierres de taille, les balustres de la terrasse, bosselés, craquelés, jaunis, se révélaient tièdes au toucher. Elle arrondissait de chaque côté ses larges et basses marches, sa double courbe élégante et majestueuse. Du salon et de la salle à manger, de plain-pied avec elle, deux hautes portes-fenêtres

cintrées y donnaient accès. Une petite tourelle octogonale en briques, du temps de Vital, la dominait à gauche, dans l'angle. Et à la base de cette tourelle était sculpté un cul-de-lampe qu'un inventaire du XVIIe siècle décrivait en ces termes : « Une figure ailée qui, à cause de la largeur de son col, pourroit représenter l'Androgyne des Philosophes. Elle tient dans sa main dextre clous de girofle et grains de poivre et à senestre hermines pour marque de sa dignité. » Les griffes de ses pattes s'accrochaient à un cartouche de pierre sur lequel on pouvait déchiffrer aisément ces deux vers :

On a beau de vos seins épuiser et tirer,
Plus votre vive source abondamment distile.

Le Magnifique avait épargné cette sculpture. Peut-être parce qu'elle passait pour un symbole du Génie nautique tutélaire de sa race ; peut-être parce que l'argent ou les années lui avaient manqué pour achever la transformation totale du Vivier.

Actuellement, l'Androgyne des Philosophes sortait, avec ses étranges yeux de pierre, son rictus et ses tétons dressés, d'une broussaille de vigne vierge et de houblon qui formait berceau. Retombant sur la tête de Jean, ce feuillage troué, festonné, fleuri d'or par le couchant, semblait un dais triomphal porté sur l'adolescent par le mystérieux protecteur des destinées de sa maison. A son ombre, Jean se décida à poursuivre sa lettre, dont il n'avait pu jusqu'ici que lire et relire les premières lignes.

Que veux-tu, moi, de nature, j'aimais la mer et le métier de marin. Je crois que je le regretterai toute ma vie; seulement ces fichus examens, c'est plus fort que moi. J'aurais beau turbiner dix ans, je n'arriverais pas à les surmonter. Et, pourtant, je suis leste, vigoureux, dégourdi. Il me semble que j'apprendrais vite à mener un bateau, à tirer le canon, à commander des hommes. Ça ne doit pas être sorcier, tout ça, au bout du compte.

Seulement, voilà : pour les types comme moi, il faudrait le système d'autrefois. Mon vieux, May et moi, en fouillant l'autre jour dans la bibliothèque, avons découvert un bouquin épatant : « Des entreprinses et autres mémorables faicts du sieur François du Pont-Cournai, marquis dudit lieu, chevalier des Ordres du Roi, gouverneur de la ville et citadelle du Hâvre de Grâce et du Pays de Caux, général des Galères, etc., etc., par Vincent Perrinal, religieux cordelier. » Ce marquis du Pont-Cournai est mon propre arrière, arrière je ne sais combien

grand-père. Ah! mon ami. c'est là qu'il y en a des coups de canon, des surprises, des combats, des abordages. Un voisin corsaire avait d'abord emmené avec lui, en qualité de volontaire, le futur général des Galères : celui-ci n'avait alors guère plus de douze ans. Ils donnaient la chasse aux Anglais, aux Hollandais, aux Espagnols, aux Barbaresques. Ensuite, quand François du Pont-Cournai a su le métier, sa famille lui a payé un navire. Il était capitaine de vaisseau dans la Marine royale, à vingt ans. Voilà ce qu'il m'aurait fallu. Mais zut! Pour l'heure, ce qu'on demande, c'est des gaillards dans le genre d'Amédée Privaz, votre major de cette année. Penses-tu que cet animal-là, à peine reçu premier, voulait donner sa démission pour préparer Polytechnique et Normale Sciences, y entrer premier aussi, enfin détenir le record des concours? Si c'est pas navrant d'entendre ça! Heureusement, son père y a mis le holà, et je ne lui ai pas caché ma façon de penser.. Car, tu sais, nous jouissons de l'inestimable bonheur de posséder les Privaz près de nous cette année. Le gros baron a loué dans notre voisinage le superbe château de Chalandray. Il va peut-être l'acheter, mais on ne sait pas encore. En attendant, ils sont toujours fourrés à la maison; Amédée, comme tu le connais : rien qu'à le voir marcher, on le connaît; pas mauvais diable dans le fond. Il a pris toute l'intelligence pour lui, car l'autre frère, Tito, qui est beaucoup moins poseur, est aussi beaucoup moins malin. Puis il y a Madame leur mère, une belle Chilienne, avec des boucles d'oreilles mirobolantes et des cheveux presque bleus, à force d'être noirs. Le père fait tant d'esbrouffe qu'il en devient rigolo. Au commencement, papa et maman, — papa surtout, — ne leur témoignaient pas une chaude estime. Et puis, ils ont été très adroits, il faut le reconnaître. Papa l'a dit lui-même l'autre jour. Maintenant, on fait des parties ensemble. Hier, on en a organisé une monstre aux ruines de Grimonville. Nous étions installés dans un break du baron, attelé à quatre, — s'il te plaît, — où il y avait les petites Puylaurens, May, Amédée, son frère Tito et moi; des chevaux superbes, des hommes en livrée rouge, galonnés sur toutes les coutures. Papa n'en revenait pas. Le vis-à-vis de la maison où il suivait avec Maman, la tante Puylaurens, — celle-ci faisait une tête! — et le Crésus en personne, avait tout de même un autre chic. L'oncle Puylaurens et la belle Chilienne, — l'oncle ne crache point sur les belles femmes, — fermaient la marche en victoria. Aux ruines, pique-nique ébouriffant apporté par les Privaz. Les maîtres d'hôtel étaient en culotte courte et poudrés. On n'a pas idée de ça pour une partie de campagne. Maman en riait aux larmes. Après le déjeuner, comme on s'endormait un peu, j'ai proposé une partie de cache-cache dans les ruines. Le sort désigna Amédée pour être le loup May; et moi sommes allés nous cacher en haut d'une vieille tour. L'on n'y parvenait que par un très mauvais

escalier. Le bel Amédée a fini par nous dénicher. Seulement, il n'a pas pu nous prendre ; ce fut même très drôle. Le château était bâti à des niveaux assez différens, si bien qu'à deux ou trois mètres de l'endroit où nous étions cachés se trouvait en contre-bas une petite cour remplie de broussailles. Je m'avise de cette issue. Tandis qu'Amédée s'engage dans l'escalier, je me laisse pendre par les mains au rebord de la fenêtre et je saute. May me suit. Le ténor des Concours arrive pour nous voir filer vers le but. Il aurait bien voulu nous imiter, mais il est moins fort en gymnastique qu'en géométrie, et il n'osa ce « rabattement. » Si tu avais vu sa tête! Tout le monde se la payait. Par exemple, la figure, le cou, les bras, les jambes, les cuisses de May avaient passé par une rude épreuve dans les orties et dans les ronces. Leur aspect était indescriptible. Littéralement, ma jolie sœur semblait sortir d'un bain de sang. De gros filets rouges ruisselaient de toutes parts sur ses membres nus, s'écrasaient sur ses chaussettes blanches avachies, sur ses brodequins de toile maculés, salis, terreux, roulaient en gouttes sur l'or du bracelet-montre dont le fermoir était ouvert, — un miracle que cet inestimable bijou ne fût pas perdu! — Au bas de sa robe de dentelles, déchirée, tachée, méconnaissable, — une robe neuve dernier cri! — la pauvre gosse étalait, toute honteuse, ses grands genoux profondément couronnés, devenus deux larges plaques d'un vermeil aussi vif que les lambeaux de soie qui pendaient à sa ceinture.

Aussi fûmes-nous grondés d'importance par maman. Mais ça nous était égal : nous gardions les honneurs de la journée. Le baron Privaz, un peu trop dépité d'abord de la déconvenue d'Amédée, intercéda pour nous. Finalement, on but du champagne à notre courage et à notre triomphe. Le lendemain, le toujours magnifique baron envoya une superbe broche en rubis à May et une très jolie épingle de cravate à moi. On n'est pas plus courtois.

La verve de Tom n'entraînait plus Jean. Son esprit restait fixé à cette image : May sanglante poursuivie par Privaz. Cela le troublait, l'attristait, le hantait. Pourquoi? Vaines et stériles pensées, heureusement interrompues par le curé Mineau, qui gravissait les marches du perron. Le digne prêtre brandissait *la Croix*.

— Honneur, criait-il, honneur au jeune bachelier dont il faudra dès ce soir arroser les éperons d'or!

A l'autre angle de la terrasse, la protestation d'une voix de stentor, celle du Dr Voisnon, s'éleva aussitôt ; le médecin s'avançait, tendant, déplié, son journal, *le Rappel*.

— Mais il n'est pas bachelier, nom d'une pipe! Élève à l'École navale, tonnerre de Dieu! Est-ce que ça ne sonne pas

mieux? dix fois mieux! cent fois mieux! Un million de fois mieux! Qu'est-ce que vous chantez, l'abbé, avec votre bachelier et vos éperons d'or. C'est des aiguillettes d'aspirant qu'il faut parler.

Effaré, comme toujours, au premier moment des sorties du Dr Voisnon, le curé Mineau cherchait à s'expliquer :

— C'est une manière de dire, mon cher docteur, une façon de parler. Les anciens chevaliers...

— Moi, je suis un homme des temps modernes, et c'est en qualité de quoi, prononça le docteur non sans emphase, je salue l'entrée de mon jeune ami Jean de Raimondis dans une élite dont je fis jadis partie...

— Lancette au côté et seringue en main, coupa une troisième voix. De l'intérieur du salon, d'Orves ouvrait la porte-fenêtre. Il pressait *le Figaro* sous son bras.

— Eh bien! monsieur, riposta aigrement Voisnon, je n'eu rougis point. Après tout, j'étais officier...

— de santé, compléta lestement d'Orves. Mais je ne suis pas venu, docteur, pour me prendre aux cheveux avec vous; du reste, vous n'en avez plus guère. Avant tout, je veux féliciter ce jeune vainqueur qui a tiré le bon numéro à la loterie. — Et il prit chaleureusement les deux mains de Jean dans les siennes : — Mon Dieu! si ta pauvre mère était là!

— Chère sainte dame! elle nous contemple du haut du ciel! plaça l'abbé Mineau. Et Voisnon haussa les épaules. Une antipathie foncière l'animait contre d'Orves, antipathie réciproque d'ailleurs. Ni l'un ni l'autre ne manquait les occasions de s'empoigner. Celle-ci parut bonne au médecin :

— Ainsi, monsieur d'Orves, vous qualifiez de loterie un examen conduit par des maîtres réputés, par des juges impartiaux où tous les candidats se présentent sur un pied parfait d'égalité, où le jury ne compte qu'une chose : la science de chacun. Quel procédé meilleur voudriez-vous donc?

D'Orves ne se déroba pas, mais il s'assit tout d'abord commodément dans un des fauteuils de jardin qui traînaient sur la terrasse. Après quoi, souriant, il s'enquit à son tour :

— Croyez-vous, cher docteur, que Pic de la Mirandole eût fait un excellent officier de marine?

— Pourquoi pas? répliqua Voisnon avec intrépidité.

— En effet, pourquoi non? Mais aussi pourquoi oui? La vérité est que, dans l'examen moderne, il n'y a pas de rapport

entre le moyen et le but. Pour choisir parmi les candidats, on pourrait aussi bien les faire jouer au piquet, — au bouchon, — comme le proposait pour Saint-Cyr un homme que vous devez révérer, docteur, M. Lavisse.

— Aux échecs, insinua l'abbé, qui espérait aplanir la discussion par cet innocent calembour. Il n'eut pas d'effet.

— Ah! vous niez la Science! s'exclama Voisnon, et, marchant sur d'Orves, il se croisait les bras, sondant son contradicteur d'un regard profond de justicier.

Leur dialogue s'arrêta une seconde, car, au bout du jardin, ils venaient d'apercevoir M. de Raimondis en personne. Il montait par une allée la pente du petit coteau que le Magnifique avait fait jadis planter et dessiner à la française, travail que M. Jules de Raimondis, propre arrière-grand-père de Jean, avait anéanti en partie à la fin de la Restauration pour meubler la perspective de massifs d'arbres, selon une mode rapportée d'Angleterre. Aujourd'hui, deux courbes sablées entouraient la colline en dévalant, et, partant du perron, allaient se rejoindre en bas, près du vieux mur d'enceinte et du chemin donnant accès à la rivière. Un majestueux vase, débris d'autrefois, sous de nobles cèdres, marquait ce point final du parc que l'on mesurait tout entier de la terrasse. Près de celle-ci, un cœur de gazon, orné d'un vieux cadran solaire, formait le centre de ce paysage artificiel et si singulièrement composite.

M. de Raimondis rentrait de la chasse, suivi de son garde Sylvain. De loin, on ne les eût pas aisément distingués l'un de l'autre. De près, Sylvain paraissait fort différent du comte : sec, maigre, bronzé, le menton orné d'une barbiche, le garde rappelait à la fois le bouc et le singe. Un front plus vaste, ombragé d'un large chapeau, une légère corpulence habillée d'une sorte de redingote vert bouteille, marquaient le maître. Cette redingote surtout amusait d'Orves. En voyant ces deux silhouettes se détacher sur le fond du parc, avec le vase ornemental et les frondaisons rousses du second plan, l'artiste qui veillait dans le baron évoquait certains tableaux de chasse du XVIII[e] siècle, et il se disait que Sylvain eût figuré à merveille le classique nègre porte-arquebuse. Les têtes de deux perdrix, l'une rouge, l'autre grise, pendaient en ballottant du carnier d'Octave. Aux éclats des voix, il hâta son pas boitillant, et, parvenu à la hauteur du cadran solaire, il cria : « Qu'y a-t-il? »

— Il y a que M. d'Orves nie la Science, jeta le docteur du ton le plus élevé qu'il put... Le comte haussa les épaules et se tourna vers Sylvain. Il se disposait à passer près du perron sans le gravir, car de telles controverses lui paraissaient oiseuses, quand le curé Mineau supplia :

— Monsieur le comte, monsieur le comte, accourez : savez-vous...

— Non, dit d'Orves. Je parie qu'il ne sait pas. Sais-tu, Octave, que ton fils Jean vient d'être reçu à l'École navale ?

— Pas possible ! s'exclama le père ; et de surprise il laissa choir son fusil.

— Ah ! ça, par exemple, c'est pas croyable ! laissa échapper Sylvain qui riait dans sa barbiche en ramassant l'arme par terre.

Octave de Raimondis se frottait les yeux. Il lui semblait être le jouet d'un songe. Il demanda à d'Orves :

— Es-tu sûr ? qui t'a dit ça ? —Son cousin lui montra *le Figaro.*

— Et c'est sur le journal, encore ! proclama Sylvain.

— Ah ! Jean ! comment, tu es reçu ! reprit le père tout ému. Mon cher enfant ! Malgré sa jambe boiteuse, il gravit le perron avec une agilité incroyable et serra contre lui sa progéniture. Il n'avait point habitué son fils à ces effusions, et celui-ci, se rappelant l'indifférence paternelle en juin, au moment de l'écrit, éprouvait quelque surprise.

— Eh bien ! messieurs, dit Octave de Raimondis au curé, à d'Orves et à Voisnon, vous dînez ici ce soir, n'est-ce pas?

— Naturellement, fit d'Orves.

— Nous y comptions bien un peu, avoua le médecin.

— C'est trop d'honneur, monsieur le comte, protesta l'abbé.

Avec simplicité, le vieil homme ordonna à Sylvain : « Préviens Perpétue, » puis il se mit en devoir d'extraire les deux perdrix de sa carnassière. Il les palpait, les considérait, caressait leur jabot revêtu de plumes soyeuses et délicates, pourpres et bleutées chez la rouge, hachurées de brun chez la grise. Elles avaient été couvées sur sa terre, avaient mangé son grain, becqueté sa vigne. Comme elles lui semblaient attachantes et jolies !

Sylvain souleva son bonnet, tandis que le comte s'asseyait sur la terrasse, et s'épongeant le front, le chapeau à la main, la physionomie empreinte d'une expression avenante peu habituelle chez lui, priait les causeurs de reprendre leur discussion. Il avait l'air d'un juge qui écoute les parties.

— Vous discutiez, messieurs, pardonnez-moi de vous avoir interrompus.

— Nous parlions examens, déclara le docteur, et M. d'Orves considère la Science comme inutile.

— Pas le moins du monde, rétorqua le baron. Je soutiens qu'elle ne suffit pas à l'homme de guerre, voilà tout ; et que choisir des officiers par le même moyen qu'on choisit des professeurs et des ronds-de-cuir est l'un des plus plaisans, en même temps qu'un des plus absurdes spectacles que l'âge moderne nous ait réservés.

— L'officier d'aujourd'hui, dogmatisa Voisnon, a besoin d'être un savant.

— A mon tour de vous demander, riposta le baron, en quoi le jeune Privaz, par exemple, le major de cette année, sujet éminent en algèbre, paraît-il, et par ailleurs tout à fait digne quelque jour d'enseigner au Muséum, est plus apte à faire tourner les machines que mon neveu Jean de Raimondis qui est reçu l'avant-dernier, que le fils d'un ami à moi, le petit du Pontcournai qui, lui, reste sur le carreau?

Voisnon était embarrassé de fournir cette précision technique, et tout autre l'eût été à sa place. D'Orves reprit :

— Je vous le répète : je n'aperçois pas le rapport entre la culture intense, incroyablement raffinée de l'esprit, et la conduite de mécanismes si compliqués, si nombreux soient-ils. Il me semble que l'attention, le travail, la pratique, et par-dessus tout le goût du métier, suffisent. Aimez votre tâche et vous l'accomplirez à souhait.

— Il est de fait, intervint M. de Raimondis, — et je l'ai souvent remarqué pendant la Guerre, — que les hommes de bon sens et de caractère ferme rendent plus de services que telle ou telle intelligence d'état-major, merveilleuse en chambre, médiocre sur le terrain.

— C'était l'avis de Napoléon, asséna d'Orves.

— Qui lui-même était un savant, objecta Voisnon. Avez-vous lu la jeunesse de Napoléon dans Chuquet? C'est inouï tout ce qu'il emmagasinait dans sa cervelle de jeune homme.

— Tout le monde n'est pas Napoléon, remarqua l'acharné baron. Et puis sa science ne lui eût guère servi sans son caractère. C'est sur le caractère qu'à mon sens devrait s'effectuer l'élimination des candidats et non sur des interrogations encyclo-

pédiques, capables seulement d'aboutir à une assimilation superficielle, factice, et à un mandarinat stérile.

— Que voulez-vous, messieurs, c'est la mode, conclut Octave de Raimondis, et il se leva pour descendre à la cave. Son humeur ne le portait pas à s'attarder dans ces dissertations ardues, qui, en revanche, passionnaient ses hôtes, même le bon curé Mineau.

— Bien que personnellement fort incompétent, avança enfin celui-ci, j'inclinerais à croire ce que dit M. le baron d'Orves. « Ma philosophie est toute du cœur, point de l'esprit, » affirmait hier un savant illustre, comme s'il voulait nous indiquer par là une priorité dans ses motifs d'agir.

— Pasteur que vous citez, l'abbé, s'écria Voisnon, est justement l'homme qui a su le plus de choses dans le plus de branches. Votre autorité tombe à pic.

— Comment cela? reprit d'Orves. Il est au contraire difficile de choisir un meilleur exemple, et plus frappant, d'une extraordinaire force morale qui soutient parmi les attaques, les découragemens, les controverses; un exemple de la passion professionnelle qui illumine, de la foi dans la découverte pressentie. Personne n'a vivifié davantage la science exacte de l'esprit par la flamme du cœur et de l'enthousiasme. Oui, relisez l'histoire si attachante de sa vie, de ses merveilleuses, de ses incroyables découvertes! Je le fais fréquemment pour ma part et ma conclusion, la voici : Le génie, chez Pasteur, c'est la mise en œuvre d'une observation vaste, continue, puissante, souvent aussi d'une bonté, d'une pitié sans cesse attentives, par une spéculation de la plus curieuse espèce et qui, s'il fallait la classer absolument dans l'ordre des facultés, voisinerait avec une ingéniosité prodigieuse à enchaîner des faits, une sorte d'imagination scientifique, avec l'imagination enfin, plutôt qu'avec le raisonnement pur et simple des esprits uniquement abstraits.

— Peuh ! l'imagination, cette folle du logis ! méprisa le médecin.

— Oh ! docteur, pour une fois combien je vous approuve ! jeta avec élan l'abbé Mineau. D'Orves se tourna vers Jean comme pour le prendre à témoin de cette réconciliation imprévue et passagère des deux habituels antagonistes.

— Pour moi, messieurs, vous le savez, affirma-t-il, je tiens l'imagination pour une faculté maîtresse et féconde. Loin de la

considérer comme un dissolvant de l'énergie, je pense que, bien employée, elle en est le stimulant le plus actif. Par son pouvoir de colorer les actes et les êtres, elle idéalise l'existence la plus banale et les occupations les plus vulgaires; elle donne l'ambition des grandes choses et fournit le courage dans les petites. Elle réalise ce miracle de nous faire aimer les plus insipides tâches. Vois-tu, Jean, ajouta-t-il en s'adressant à son neveu, elle vous fera cruellement défaut à vous autres; non peut-être à toi, car, né et grandi dans cette maison, tes puissances de sentiment demeurent intactes, mais à tes contemporains. Séparé de cette source vive, votre esprit rompu trop tôt à l'analyse, à la critique, à la déduction exacte, à une prétendue et d'ailleurs fort restreinte observation, desséché sans remède, baigné à chaque instant dans un monde hideux de laideur, d'égoïsme, de jouissances et d'appétits, peinera à se créer un idéal, — heureux s'il y parvient jamais! Cela se vérifiera dans tous les états, dans toutes les professions, mais spécialement, je crois, dans celle que tu as choisie. Là il faut plus d'idéal qu'ailleurs; maintenant plus que jamais, à l'heure où il faut lutter contre la lassitude environnante, à l'heure où la concentration des forces navales en Europe a supprimé presque complètement les belles campagnes d'autrefois, où le machinisme nécessaire imprègne chaque navire d'une atmosphère d'usine. Ah! je me trompe fort si tous ces jeunes savans qui entrent avec toi, avant toi, dans la marine, y font de vieux os. On aura songé à tout vous apprendre, mais point à allumer en vous ce feu sacré que vos aînés entretenaient avec tant de jalouse ferveur, et faute de quoi votre Temple de Science ne sera qu'une Babel, monstrueuse, inutile, insensée!

— Ah! ricana Voisnon, que n'a-t-on nommé M. le baron d'Orves examinateur de vocations de l'École navale, d'imagination, de rêveries, de vague à l'âme, de je ne sais quoi? Bientôt, comme Don Quichotte, qui prenait des moutons pour des armées, nous aurions des amiraux qui croiraient à des sous-marins en apercevant de simples phoques. Ici, monsieur, souffrez que je reprenne l'avantage. L'examen oblige à se caser dans la tête un certain nombre de notions bien nettes, bien précises. Il force à travailler; il est l'ennemi de l'à peu près. Il exige des provisions de savoir exact, utile. Grâce à lui, enfin, nos jeunes gens, nos jeunes lauréats, j'entends, savent bien ce qu'ils savent.

— Dieu le veuille, accorda d'Orves; leur cervelle est donc devenue quelque dictionnaire effrayant. Pauvres garçons! Mais dans le système qui décide de leur avenir, ne voyez-vous pas que la part du hasard est considérable, hasard dans les questions, hasard dans l'humeur du juge, hasard dans les conditions de la préparation et des mille circonstances entourant l'examen? L'examen me représente à merveille l'une de ces institutions des sociétés modernes, à visage d'égalité et de justice, masque trompeur, vide, cruel, décevant entre tous! — D'Orves avait parlé avec une sorte de fougue qui contrastait avec le ton sceptique et détaché affecté par lui d'habitude. Sa nature réelle reparaissait dans ces sorties passionnées, s'épanchait sur son apparence convenue à la façon de quelque lave bouillonnant sur la croûte d'un mamelon sec sous la poussée d'une soudaine éruption.

La discussion fut momentanément close par M. de Raimondis, qui remontait de la cave, deux bouteilles poudreuses en main.

— Si nous passions à table, messieurs, proposa sans façon le vieux gentilhomme, et il ouvrit la porte-fenêtre donnant accès de la terrasse dans la salle à manger.

La nuit était presque venue. La façade du Vivier découpait ses hauts toits sombres sur le ciel clair et pâle où apparaissaient les premières étoiles. Bombant ses seins à travers les broussailles, avançant la tête avec une étonnante expression humaine, l'Androgyne des Philosophes semblait vouloir happer les convives au passage.

— Vilain oiseau! fit le docteur en lui montrant le poing.

— Eh! eh! murmura le comte, sans qu'on sût s'il protestait contre cette apostrophe ou s'il l'approuvait.

— Perpétue l'appelle le portrait de la maison, assura le curé, mais en cela elle ne flatte pas la maison.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda le docteur.

— Que c'est un symbole, parbleu! expliqua d'Orves. Par ma foi, la bonne femme a raison. Je me plais à voir dans cette sculpture étrange, mon cher Octave, la figure du Génie de ta race. Les Lusignans avaient leur fée! Vous possédez ce démon de l'aventure. De sa main droite, il vous promet la richesse, représentée par des épices, et il vous tend la gloire, les honneurs de sa main gauche. A plusieurs reprises, à deux tout au moins, la mer vous a donné l'une et l'autre. Il n'est pas jusqu'aux vers:

On a beau de vos seins épuiser et tirer,
Plus votre vive source abondamment distile

où je ne veuille voir un hommage à la générosité de votre sang, et le succès de notre ami Jean confirme par son heureux augure le vieil adage inscrit au seuil de cette maison.

Jean rougit et, confus, baissa le nez vers son potage. M. de Raimondis, quoique satisfait de l'explication et secrètement flatté, ne répondit rien à d'Orves. Il ne l'aimait pas. Les liens de parenté, de voisinage, d'une camaraderie datant de l'enfance ne parvenaient pas à enchaîner son antipathie. Soi-disant, il le trouvait trop raffiné, trop Parisien, trop instruit, trop bien vêtu, trop esclave des belles manières, mais sans doute il le chargeait de griefs intimes plus graves qu'il ne confiait pas. Volontiers il lui lançait des bourrades désagréables. Ainsi, son cousin n'ayant pas réussi à dissimuler une grimace en avalant la première cuillerée du potage, Octave de Raimondis bougonna : « Ah! dame, ça n'est pas la cuisine du Café Anglais. » Jean souffrit de cette allusion aigre. Voisnon et le curé n'en furent point autrement fâchés. D'Orves se révélait trop différent d'eux. Par momens, ils ne pouvaient se défendre de subir son érudition et son charme, mais ils se rebellaient contre cet ascendant d'un esprit s'imposant aux leurs. Le baron goûtait presque cette hostilité qu'il se plaisait à dompter passagèrement par la justesse, l'originalité, parfois l'éloquence de ses saillies. L'ironie lui servait le plus généralement d'arme. Il répondit donc avec amabilité au comte de Raimondis :

— Que veux-tu, mon cher Octave, la perfection n'est pas de ce monde. Si tu avais la cuisine du Café Anglais dans ce décor, tu jouirais du Paradis Terrestre, et tu me verrais toujours chez toi. — Cette perspective n'eut pas l'air d'enchanter M. de Raimondis et la contraction de ses traits décela ses sentimens particuliers à l'égard de son parent. Celui-ci semblait ne rien remarquer et il continuait l'éloge du Vivier.

— Quelle merveille! j'aurais voulu connaître jadis la cour intérieure pleine d'eau, reflétant d'un côté les vitraux de Saint-Vital et de l'autre les arcades de la galerie aux Épices. Nous avions retrouvé avec ta mère, dit-il à Jean, une estampe du XVIIe siècle, antérieure aux ravages du Magnifique et qui la représente ainsi. A la fenêtre de la cuisine, derrière les bar-

reaux, un marmiton pêche des carpes en face de la fontaine aux Sirènes. C'est délicieux. Quel artiste a pu concevoir l'idée de ce miroir d'eau intérieur? Quelque Vénitien, sans doute, ramené par Vital et hanté par la nostalgie des lagunes.

— Bah! poussa M. de Raimondis, qu'en sais-tu? D'abord, cette façade n'est pas l'œuvre de Vital tout seul. Son fils Jean y travailla aussi. C'est à l'époque de Jean plus qu'à celle de Vital que l'influence italienne devient sensible. Regarde par exemple la voûte montante qui part du porche fortifié et conduit à la galerie : elle n'a point les nervures entre-croisées du XV[e], mais des caissons sculptés comme au XVI[e], et les reliefs figurent un combat de Centaures et de Sagittaires où l'art italien est manifeste.

La science de ce paysan du Danube stupéfia d'Orves. Plusieurs fois il avait constaté chez cet ours replié sur lui-même de surprenans éclairs.

— Eh bien! lui demanda-t-il, puisque tu es si documenté, renseigne-moi donc aussi sur cela : est-elle italienne, cette grossière effigie de Vital creusée dans cette même cour, au-dessus de la porte de la cuisine, où des degrés de pierre descendent encore dans l'ancien vivier?

— Il y a une inscription à côté et en dessous, monsieur le baron, indiqua l'abbé.

— Hé! je sais bien. Par malheur, elle ne fournit aucun renseignement sur l'origine de l'image. Ce sont des vers. Les voici.

De mémoire, sans hésitation, à l'émerveillement de tous, le baron récita d'une haleine :

Cessez, Grégeois, de vanter le voïage
fait en Colchos pour ravir la Toyson.
car ni la nef, ni tout son équipage,
ni tous les preux compagnons de Jason,
ne valent d'en parler. La raison?
Pour qu'au pris de ce grand Cappitaine
leurs cours ressemble à celuy d'un oyson.
Et cestuy de Vital fust d'un' aigle hautaine.

— Le morceau, ajouta-t-il, est curieux comme document géographique. Il semble indiquer que la vieille Méditerranée des Argonautes n'a plus suffi aux ambitions de Vital. On est à l'aube des grandes découvertes.

— En fit-il? interrogea Jean, sortant soudain du silence où,

écoutant les autres, il s'était enseveli dans son bonheur toute la soirée.

— On ne sait trop, répliqua d'Orves. En dehors des temps qu'il passa au Vivier et au service de René d'Anjou, — alors les documens abondent, — les années de sa jeunesse, celles de sa vieillesse, ses voyages, sa fugue finale avec Briande d'Almada restent obscurs. Somme toute, on ne possède là-dessus que des notes manuscrites, rédigées, d'après des traditions orales probablement, par un bénédictin, plus de deux cents ans après la mort de Vital, au moment où Julien de Raimondis, sur le point d'être chef d'escadre, dut aller à la Cour et s'occuper de ses preuves. Tu as dans ton grenier, Octave, la correspondance de Julien avec ce bon moine. C'est là qu'on peut puiser quelques vagues, bien vagues renseignemens.

— C'est possible, accorda M. de Raimondis, qui luttait âprement contre la cuisse d'une vieille poule, mise au pot, à la mode du bon roi Henri, mais trop tardivement, par Perpétue, surprise de trois dîneurs inopinés.

— De ces renseignemens il appert, poursuivit d'Orves, que Vital de Raimondis dut combattre à Chypre, dans ces querelles qui mettaient aux prises les derniers Lusignans, le Soudan d'Égypte, les chevaliers de Rhodes, les Vénitiens et les Génois. Il navigua aussi sur les « nefs absoutes » de la ville de Narbonne qui, par permission spéciale du Pape, commerçaient deux ou trois fois l'an avec les Infidèles. Les premières années de sa vie il apparaît comme un habile patron de galère, semi-pirate, semi-marchand.

— Ouah! il n'était point marchand! cracha avec humeur M. de Raimondis. Son père était conseiller au parlement de Provence.

— Je me le représente fort bien, déclara Voisnon : il devait ressembler trait pour trait à ces capitaines de voiliers que j'ai connus dans le Pacifique, aux îles Marquises, trafiquant de tout avec les naturels, achetant ou échangeant des perles, transportant des Chinois, faisant la traite au besoin et le coup de feu à l'occasion...

— Merci, docteur, grogna M. de Raimondis.

— Pardonnez-moi, monsieur, je n'ai pas voulu vous offenser, s'excusa Voisnon. — Il respectait et estimait M. de Raimondis à cause de son caractère juste et droit. D'ailleurs, il figurait sur sa

liste municipale ; au conseil, il n'esquissait qu'une opposition de principes. Pour la pratique des affaires communales, il se rangeait toujours à l'avis de son maire.

— Eh! mon Dieu! il faut convenir que l'image du docteur ne manque pas de justesse, appuya d'Orves, car enfin, même avant d'épouser la fille de l'argentier Prunier, Vital était riche. Et je serais tenté de croire que ces richesses provenaient soit de son commerce dans le Levant, soit de ses rapines, courses et butins. Cela n'offre rien d'invraisemblable. Et il a certainement fréquenté des Vénitiens.

— Tu y tiens, fit Octave de Raimondis, qui avait achevé de dépouiller sa carcasse de poule.

— Oui, repartit son cousin ; d'ailleurs, je n'en veux pour preuve que le portrait sculpté dont nous parlons. Sur cette image, Vital porte le bonnet usité alors à Venise, une sorte de bonnet phrygien.

— Ce que tu ne sais pas, reprit le comte, c'est que ce détail sauva le château pendant la Révolution.

— Pas possible! s'écrièrent ensemble le médecin et le baron.

— Parfaitement, en 1794. Les bandes républicaines ravageaient le pays, conduites par un nommé Taupier, sorte de misérable, plus brigand que soldat, pourvu néanmoins d'une commission officielle par le district. Mon grand-père Jules avait émigré, son oncle, le frère cadet de son père, le chevalier de Raimondis, vieux dur-à-cuire jadis blessé devant Minorque, avait voulu demeurer au Vivier. Taupier ayant fait fusiller le maire, M. Piot des Vinières, les habitans vinrent supplier mon arrière-grand-oncle d'accepter cette charge pour assurer l'ordre public. Il accepta, et sa main, ferme et prudente, fit régner, effectivement, dans la mesure du possible, la tranquillité. Mais un jour, Taupier traversant le bourg avec ses hommes entre au château. Mégarde? oubli? on avait négligé de fermer le porche que vous connaissez. Il pénètre dans la cour, hume l'air avant de prendre une décision, quand, tout à coup, son regard rencontre le portrait de Vital coiffé du bonnet phrygien. « Ce bougre-là, hurle-t-il, était républicain avant nous. Je gage que la maison n'est habitée que par de vrais sans-culottes. » Et il repart, suivi de sa bande. Le Vivier l'avait échappé belle.

Un éclat de rire, auquel Voisnon s'associa le premier, salua l'histoire ; puis l'abbé Mineau demanda :

— Pensez-vous véritablement, monsieur le comte, que ce scélérat de Taupier fût venu pour mettre le château à feu et à sac, ou n'en fit-il le simulacre que par peur des siens, pour obéir à des ordres reçus?

— Je ne sais pas, monsieur le curé. Le savait-il lui-même? Le plus souvent, vous devez l'avoir entendu dire comme moi, Taupier était ivre. Parfois aussi, dans ces bandes, les chefs marchaient pour satisfaire leurs hommes ou l'opinion du district. A l'époque dont je vous parle, ils commençaient déjà à craindre les représailles populaires des excès qu'ils commettaient envers les petits aussi bien qu'envers les grands. Et mon grand-oncle était très aimé. Dans beaucoup d'occasions enfin, ces tyrannicides ne cherchèrent qu'à exercer des vengeances personnelles.

— Hélas! oui, soupira le curé en pâlissant légèrement.

— Et puis, on les fait volontiers pires qu'ils n'étaient! lança Voisnon avec bonhomie.

— Sacrebleu! protesta d'Orves, c'est pourtant difficile. Le dit Taupier, par exemple, fit brûler vives mes deux grand'-tantes devant leur mère, qui devint folle. Que vous faut-il de mieux? — Le médecin regarda d'Orves avec une sorte d'étonnement, car, de lui-même, il était bon. Seulement, sa profession, sa vie vagabonde lui avaient composé une philosophie de la douleur humaine. Il avala une rasade de vin blanc, après quoi, essuyant ses longues moustaches, il déclara :

— Que voulez-vous? Les guerres civiles offrent partout les mêmes excès. Les sociétés, comme les femmes, n'enfantent que par la douleur.

— Si encore elles enfantaient quelque chose de bon! grommela son contradicteur. Le curé Mineau devina que la conversation allait prendre un tour terrible. D'ailleurs, depuis quelques minutes, il méditait une diversion personnelle.

— Monsieur le comte de Raimondis, commença-t-il timidement, nous disait tout à l'heure que les chefs révolutionnaires satisfaisaient le plus souvent quelque grief personnel, je le crois tout à fait pour ma part.

— Allons donc! cria Voisnon.

— Mais si, docteur, je vous assure. Tenez, vous qui lisez beaucoup, lisez-vous les récits d'un historien de grand mérite, M. Georges Lenôtre?

— Est-ce que je lis vos fariboles, l'abbé? rejeta brutalement

le médecin, oubliant tout à fait les emprunts fréquens qu'il pratiquait dans la riche bibliothèque du curé. Cette appréciation injurieuse, doublée d'une vive ingratitude, piqua le bon prêtre et le détermina tout à fait à entamer une histoire devant laquelle, visiblement, il hésitait.

— Il n'y a point là de fariboles, monsieur Voisnon, et si je vous racontais une histoire personnelle à moi, à ma famille, précisément sur ce Taupier dont nous nous entretenons, que diriez-vous?

— Eh bien!... Hé! ma foi... je verrais... Puisque je suis sans doute destiné à griller en enfer quelque jour avec ce brave homme, cela me fournirait une entrée en matière pour notre plus prochaine rencontre. Le docteur but de nouveau un coup de vin blanc, s'essuya encore les moustaches et dit enfin :

— Parle, curé, je t'écoute!

— Les Taupier, narra le prêtre, étaient une famille de commerçans aisés, établis dans le bourg du Vivier depuis plusieurs générations à l'époque où commence mon histoire. Au bas de la côte Saint-Eutrope, on remarque encore aujourd'hui leur logis. Un escalier aux larges marches de pierre monte en tournant dans un pavillon. Sur le linteau de la porte on distingue une taupe grossièrement sculptée. C'était un commencement d'armoiries. Joseph Taupier, garçon d'une agréable mine et qui se destinait à la judicature, recherchait ma grand'mère lorsqu'elle était jeune fille. Celle-ci lui préféra mon grand-père. Taupier en conçut un vif dépit. Il renonça à ses premiers desseins, quitta le pays, devint soldat, contrebandier, faux saunier. Les troubles de la Révolution le ramenèrent dans notre contrée. Il y reparut en capitaine, coiffé d'un chapeau à plumes et ceint de l'écharpe tricolore. Il commandait, muni d'une commission régulière, une troupe de ce qu'on appelait alors des « patriotes, » c'est-à-dire un ramassis de gens sans aveu qu'il recrutait un peu partout sur les grands chemins. Les crimes épouvantables qu'ils commirent, analogues à celui que nous racontait tout à l'heure M. le baron d'Orves, furent sans nombre. Un soir, mon grand-père rentrait du Mans, sa ceinture pleine d'or. Il fut arrêté par ces misérables qui lui demandèrent son certificat de civisme. Il en possédait bien un; par malheur, il l'avait laissé à la maison. Taupier l'accusa d'entretenir des relations avec les ci-devant émigrés, d'être un émissaire de Pitt. Sans donner à

mon grand-père le temps de se défendre, ni même celui de se reconnaître, on le fusilla dans un fossé, sur le bord de la route. Taupier lui coupa la tête avec son sabre et accourut cette nuit même au Vivier. Il enfonça la fenêtre de ma grand'mère, jeta la tête sanglante sur le plancher et s'enfuit. Lui et ses hommes se partagèrent l'or, le prétendu or de Pitt, mais je dois reconnaître qu'il protégea ma grand'mère et ses deux enfans, empêchant qu'on leur fît aucun mal pendant toute la durée des troubles. Dans la suite, Taupier fut employé aux armées en qualité de commissaire des Guerres. Il vécut et se maria à l'étranger. A la fin de l'Empire, il revint de nouveau dans ce pays, qu'il avait terrorisé, pour y vieillir dans sa maison natale où il mourut en 1820 sans être inquiété. Vos parens, monsieur le comte, ne le signalèrent point à la vindicte de l'autorité, par générosité sans doute, peut-être aussi en souvenir de ce qu'il avait sauvé leur château. Il était riche, mais la réprobation publique pesait sur lui. On ne put l'enterrer dans le cimetière du village, mais il reçut les secours de la religion à son lit de mort. Sa veuve a laissé une rente à la fabrique afin que le curé du Vivier célébrât à perpétuité des messes pour le repos de l'âme de Joseph Taupier, le Terroriste.

L'abbé Mineau avait pâli davantage en prononçant les derniers mots. D'Orves questionna :

— Eh !... vous dites ces messes, monsieur le curé ?... pour le repos éternel de celui qui assassina votre grand-père ?

— Monsieur le baron, dès mon enfance, j'eus la vocation ecclésiastique. Mon père et ma mère le savaient. Loin de m'en détourner, ils m'y encouragèrent. Mais ils ne me racontèrent point cette histoire. Ils me l'apprirent le jour où je fus ordonné prêtre après m'avoir fait jurer de pardonner..., et j'ai pardonné. » Puis l'abbé Mineau ajouta avec une extrême simplicité : « Que voulez-vous, messieurs, ne suis-je pas le ministre de Celui qui est par excellence le Pardon ? Notre Seigneur n'a-t-il pas pardonné lui-même à ses bourreaux ? »

Le digne prêtre se remit à finir les restes de sa poule. Il ne semblait pas s'apercevoir qu'il venait d'exprimer là quelque chose de surhumain et d'extraordinaire. Mais, pour les auditeurs, son visage plat, soumis, blafard, battu de rudes mèches grises, s'illuminait d'un jour nouveau, éclatant.

Par-dessus la table, Voisnon, les larmes aux yeux, tendit

brusquement la main au curé, car ce positiviste demeurait sensible aux beaux traits de l'âme. La grandeur de la religion catholique lui apparaissait dans cette histoire vécue et tragique, contée avec sincérité.

Il y eut un moment de silence où chacun réfléchissait. D'Orves le rompit par cette réflexion inattendue :

— Que les femmes compliquent donc l'existence !

— Certes ! affirma M. de Raimondis comme se parlant à lui-même.

Cependant il songeait au vide incroyable qu'il ressentait autour de lui depuis la mort de son épouse. Soudain il fixa Jean :

— Eh ! mais, dit-il, nous oublions de boire au héros de la journée !... Alors il avisa les deux bouteilles poudreuses qu'il avait montées de la cave et placées devant lui.

Justement Gunther, surnommé Cognac dans le Bourg, vieil ordonnance alsacien qui avait suivi son lieutenant dans la retraite, apportait, sur un plat d'étain aux armes du Magnifique, les perdrix de l'après-midi, gonflées, suintantes, dodues, bardées de lard, arrosées de beurre doré.

— Voici qui réhabilite Perpétue, dit d'Orves. Il n'y a plus guère que chez toi, Octave, et chez moi, qu'on rôtit ainsi à la broche devant un feu de bois.

— Oui, oui, grommela Octave, les vieilles méthodes ont du bon. — Il versait lui-même, à la ronde, religieusement, le liquide onctueux, d'un or presque brun, que son grand-père Jules avait récolté dans le clos des Fontenelles. Gunther, dit Cognac, se tenait raide, figé derrière son maître, la serviette entre les doigts, et ses yeux, suivant attentivement les verres, luisaient comme des braises ardentes.

— Mâtin ! fit le docteur en faisant claquer sa langue.

— Quel nectar, monsieur le comte ! prononça le curé avec une sorte de dévotion. Referons-nous le pareil cette année ?

— Pas encore, laissa tomber le vieux Raimondis. Ayant fini d'emplir les verres, il regarda de nouveau Jean. Il se rappelait sa naissance. Lui, Octave, n'avait pas quitté depuis longtemps le service et d'Orves voyageait alors au loin. Le grand-père, le colonel d'Aubijoux, rayonnant de joie, avait été parrain ; on avait bu du vin semblable ; et le regard de l'homme invalide avant l'âge allait du vin de sa vigne à l'unique rejeton de sa

race, assis là, devant lui, les yeux baissés, mais l'air heureux et résolu. M. de Raimondis songeait : « C'est mon sang, » et sa pensée remontait à tous les siens, à l'ancêtre Vital, bâtisseur du toit qui les abritait, à son fils Jean, le mari d'Olympe de Chourses, grand maître de l'artillerie de France; à Julien le Magnifique, chef d'escadre après Vigo et qui avait figuré avec dignité à la Cour de Louis XIV; au chevalier de Raimondis, blessé devant Minorque et qui avait tenu ferme au Vivier pendant la Révolution ; à son père, Auguste, le fils de Jules, le petit-neveu du chevalier, que Napoléon avait emmené à quatorze ans en otage, comme garde d'honneur, en Espagne, et plus tard décoré de sa main, en Russie ; à lui-même, à ses propres états de services dans les hussards, durant la guerre allemande. Dans quelques semaines, son fils porterait à son tour le sabre et l'uniforme. Cela, il n'aurait jamais osé l'espérer... avec ces fichus examens, n'est-ce pas?... Il aimait mieux n'y pas penser, paraître indifférent. A quoi bon courir à une déception de plus?... Mais non, c'était bien vrai : Jean de Raimondis était admis à l'École navale. Alors, mû par une émotion extrême qu'il ne put contenir davantage, Octave de Raimondis se souleva péniblement sur sa cuisse endolorie, et, dressant son verre, d'une voix sonore, vibrante, avec un enthousiasme dont on l'eût cru incapable, il s'écria : « A l'épée ! »

D'Orves et Voisnon reprirent le toast avec chaleur. Tous deux appartenaient à des opinions différentes, mais ils se ressemblaient en ceci : ils avaient couru le monde.

Et dans ce demi-impotent, usé, cassé, veuf, indifférent à la pensée de demeurer désormais seul, qui vouait avec ce désintéressement, cet élan instinctif, spontané, cette joie en quelque sorte religieuse, l'unique espoir de sa maison au service de l'État, ils saluaient la race de ceux qui, de Bethencourt à Suffren, de Pointis à Montcalm, portèrent le renom de la France si loin sur les mers, sur le globe, lui conquirent un empire de gloire toujours vivant, dont maintes fois ils avaient trouvé les traces et encore bénéficié.

— Qu'est-ce, je te prie, qu'un gentilhomme qui n'a pas porté l'épée? demanda rudement en se rasseyant Octave de Raimondis à son cousin d'Orves.

— Un raté comme moi, répondit celui-ci avec une humilité si sincère qu'elle eût touché tout autre que M. de Raimondis.

Le curé Mineau sentit de nouveau qu'il fallait charitablement intervenir :

— L'épée de notre nation, enseigna-t-il, c'est le glaive de Dieu, et il est, oserai-je dire, conforme aux vues de la Providence qu'elle soit confiée à de bonnes mains. Aussi est-ce de tout cœur que je remercie Celui qui nous dispense le succès ou l'insuccès à son gré d'avoir béni l'examen de M. Jean et que je prie le Seigneur d'élever un jour notre jeune aspirant, — puisque l'on dit ainsi, paraît-il, — jusqu'au grade d'amiral de France.

— Il n'y en a plus, monsieur le curé, fit d'Orves.

— Mettons vice-amiral ; ce serait déjà joli, concéda Voisnon.

Mais, sans les écouter, Octave de Raimondis s'adressait à son fils :

— Comment ne m'as-tu pas informé plus tôt de la nouvelle ?

— Vous veniez de partir quand le facteur est arrivé. Je ne l'ai su d'ailleurs que par la lettre de Tom, car vous savez bien, papa, que je ne me permettrais pas de décacheter votre journal.

D'Orves avait repris l'avantage. Il riait et haussait les épaules en regardant son cousin. Celui-ci ne lui répondait point et feignait de ne pas voir ces moqueries. Il demanda à Jean :

— Tom ?... Connais pas ?.., Qu'est-ce que Tom ?

— Mon ami Tom, Thomas du Pontcournai, voyons.

— Ah ! oui, parfaitement... aussi, pourquoi ce nom de chien ?... son père et moi avons été lieutenans au même escadron. Pas longtemps, car il est passé capitaine peu de temps après la guerre... Est-ce qu'il est reçu aussi, ton ami ?

— Non, le pauvre diable.

— Fâcheux, fâcheux, j'aurais aimé ça. Parbleu ! je me souviens bien de son père... et de sa mère... la belle Édith de Châteaumorond, fille d'un officier aux Guides, le comte Agénor de Châteaumorond, frère cadet du duc... D'Orves sait ça bien mieux que moi.

— N'avez-vous donc pas conservé des relations, monsieur le comte, avec ces personnes distinguées ? s'enquit l'abbé Mineau.

— Moi, monsieur le curé ? se récria Octave de Raimondis, jetant un regard de commisération sur le digne ecclésiastique et sur lui-même, sur sa redingote verte, qui le faisait ressembler à un personnage des tableaux champêtres de Joseph Vernet. Mais regardez-moi... Vous ne me voyez pas ?... Si par impossible je rencontrais aujourd'hui Mme la marquise du Pontcournai, pensez-vous que je serais assez sot pour me faire reconnaître

d'elle et aller la saluer?... Nenni non... Ce serait trop l'humilier... D'ailleurs, elle me prendrait pour un pauvre.

— Vous êtes cependant du même rang, observa aigrement Voisnon qui n'aimait pas les nobles, mais qui, touchant par des rapports quotidiens aux Raimondis, déployait pour eux plus d'orgueil qu'eux-mêmes n'eussent songé à en concevoir.

— Aujourd'hui, docteur, ce ne sont plus les parchemins qui font les relations, ce sont les tailleurs. — Et sur cet aphorisme, le comte, ayant allumé sa pipe, en lança une bouffée comme s'il soufflait avec dédain sur toutes les vanités humaines. Connaître ces gens-là, reprit-il, c'est bon pour des messieurs bien habillés comme mon beau cousin que voici, — et, du bout de son tuyau, il désignait d'Orves.

— Tu as des habits brodés là-haut, dans les coffres du grenier, riposta le baron. Tes ancêtres n'imitaient pas tous Diogène.

— Pouah! fit Raimondis, le seul habit que j'aie aimé, c'est mon uniforme : mon cœur est resté dedans. — Ses yeux se fixèrent sur un petit portrait de pâte bitumeuse, noirâtre, qui représentait le Magnifique en perruque et en armure de parade, ciselée et dorée; le ruban de Saint-Louis fulgurait au centre soutenant la croix d'émail; la figure, comme celle d'une femme, s'ornait d'une mouche, et l'air important, les joues gonflées, Julien de Raimondis, de son œil large, semblait darder un regard étonné sur ce descendant si dissemblable à lui, qui considérait son exemple, sans s'émouvoir, à travers des spirales de fumée bleue.

Le dîner fini, l'abbé Mineau récita les Grâces et l'on fit quelques pas sur la terrasse.

L'« Androgyne des Philosophes » découpait son profil grimaçant, semi-humain, sur la nuit claire, fraîche, étoilée. En bas, au delà des masses confuses et argentées des cèdres, une barre brillante et une écharpe de vapeurs indiquaient le Loir.

On ne s'attarda pas. Le docteur voulait voir un malade; le curé, achever son bréviaire. D'Orves pria Jean de le reconduire un peu sur la route du Pin, qu'il regagnait à pied. Dès qu'ils eurent franchi le porche, le baron demanda à son neveu :

— Ainsi tu as des nouvelles des Pontcournai. Qu'est-ce qu'ils deviennent?

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, Tom est recalé...

il ne sait trop ce qu'il va faire... les autres s'amusent... les Privaz sont là-bas... ils ont loué près de Pontcournai un très beau château qui s'appelle Chalandray... ils font tous des parties ensemble.

— Ah! ça, par exemple, c'est impayable!... Non?... Est-ce que par hasard Privaz?... mais Édith est trop habile, trop dégoûtée pour laisser ce riche lourdaud parvenir à ses fins... Alors?... alors?... Décidément la vie, vois-tu, Jean, contient bien des énigmes. Que dis-tu de celle-là?

Jean répondait par monosyllabes inintelligibles. Mais une idée, une idée douloureuse s'implantait dans son esprit à mesure qu'il réfléchissait; et le germe de cette idée était une image : May du Pontcournai, avec sa courte jupe de dentelles en lambeaux, toute ruisselante de sang, poursuivie dans les ruines de Grimonville par Amédée Privaz.... cependant elle lui échappait. Était-ce la symbolique vision d'un avenir? Jean ne voulait pas se l'avouer : cependant, cette pensée lancinante revenait sans cesse gâter son immense bonheur d'être reçu... puis il se souvenait des paroles de son père *que la marquise du Pontcournai eût regardé comme un pauvre*, et la distance entre May et lui-même s'accroissait maintenant sans limites... Il eût bien voulu interroger d'Orves, mais cela Jean ne l'osait pas, de peur que son oncle, fin psychologue, ne devinât ce que son innocence d'adolescent refusait encore de se préciser pour lui-même. Tous deux, suivant les pentes d'idées différentes, n'échangèrent plus que peu de paroles. Arrivés au carrefour des Alleuds, où débutait l'avenue menant au Pin, ils se séparèrent. Jean écouta quelques instans, dans le soir calme et transparent, sonner le pas de son compagnon sur le chemin sec et blanchâtre qui disparaissait entre des buissons d'ombre. Le pas s'éloignant, Jean se retourna : il songeait à sa mère morte et à son père, si spécial. Comme il se sentait isolé pour marcher dans la route qui s'ouvrait, toute grande, simultanément tentatrice et inquiétante, devant lui, dans la nuit!...

AVESNES.

(La troisième partie au prochain numéro.)

HENRY LABOUCHERE

ET

LE RADICALISME D'AUTREFOIS

Il ne serait pas impossible d'écrire une histoire de la politique anglaise pendant ces trente dernières années sans y mentionner le nom d'Henry Labouchere. J'entends une certaine histoire, celle qui enregistre les faits accomplis et se fabrique avec des documens officiels, celle qui accepte les déclarations des hommes publics comme l'expression de leur pensée et leurs actes comme la conséquence de leurs principes. Labouchere, en effet, n'a été ni chef de parti, ni ministre; il n'a attaché son nom à aucune mesure législative, à aucun mouvement parlementaire; son rôle a été purement négatif. Mais, quand viendra l'heure de l'histoire définitive, qui voudra retrouver les masques sous les visages, connaître les vrais sentimens des hommes et les causes véritables de leurs actes, il faudra revenir à Labouchere, dont les boutades seront d'autant plus précieuses que les secrets de Polichinelle seront redevenus de véritables secrets.

Nous possédions, dans nos comédies de mœurs, il y a quarante ou cinquante ans, un personnage qui était chargé d'expliquer les caractères et de commenter l'action à mesure qu'elle marchait. C'était l'Ariste de Molière, dont la calme sagesse s'était tournée en satire à outrance. C'était, — disait-on encore, — le chœur de la tragédie antique, puisque, comme le chœur, ce personnage représentait la conscience publique. Mais comme il y a loin de la plate humilité du chœur antique, courbé sous

la volonté des dieux et des rois, à la gouailleuse insolence d'un Desgenais ou à la philosophie irritée d'un Olivier de Jalin! Labouchere a joué ce personnage dans la comédie parlementaire de l'Angleterre contemporaine. Il l'a joué en maître, cassant les vitres d'un geste toujours élégant et souverainement aisé, avec une bonne humeur et une grâce qui obligeaient parfois ses victimes à s'égayer en sa compagnie et, pour tout dire, avec cet esprit facile et prime-sautier qui le faisait accuser d'être Français. Mais, si Labouchere a fait beaucoup rire de son vivant, mort il pourrait faire réfléchir ceux qui l'étudieront. Car l'existence de ce politicien, qui mourut désabusé de la politique, laisse dans l'esprit un curieux enseignement. Elle explique un phénomène auquel nous assistons présentement, non sans tristesse : la déconsidération croissante de ce parlementarisme que nos pères regardaient comme une panacée et qui n'est plus qu'un article d'exportation pour les pays d'Extrême-Orient.

I

Avant l'histoire, la légende. L'une est très instructive, l'autre est fort amusante, et les lecteurs de la *Revue* ne me sauront pas mauvais gré de lui avoir accordé quelques pages. Jusqu'à quarante ans, la vie de Labouchere n'est qu'une série de folles excentricités, de paradoxes en action, sauf dans les cas exceptionnels où agir d'après le sens commun lui paraissait le moyen le plus simple pour se mettre en contradiction avec le reste de l'humanité. Il a travaillé à sa légende, avec tous ses confrères de la presse : si bien que nous possédons jusqu'à trois versions, également drôles et également fausses, de la même anecdote. Singulier début pour un homme qui devait être, dans le journalisme et le parlement, l'apôtre convaincu de la sincérité!

Dans le livre tout récemment paru qui va me servir de guide, et où M. Algar Thorold Labouchere nous a donné, d'une écriture très agréable et très libre, la biographie de son oncle, il commence par nous déclarer qu'il était Français. Pourquoi? Est-ce parce qu'il portait le nom d'une propriété, possédée, vers la fin du XVIe siècle, par ses lointains ancêtres béarnais, manufacturiers protestans d'Orthez? Ou ne serait-ce pas, plutôt, parce que, dans ses écrits comme dans ses paroles, il laissait paraître

certains traits qu'il est d'usage, en Angleterre, de considérer comme nos attributs caractéristiques? Je remarquerai, d'abord, qu'entre la branche française et la branche anglaise des Labouchere, s'interpose un siècle de Hollande, qui va de la Révocation de l'Édit de Nantes à la Révolution. Si, à travers ces migrations et ces dénationalisations successives, il subsistait quelque chose de la nature primitive, c'est le huguenot, le « réfugié » qui apparaîtrait dans Henry Labouchere. Or, il est, tout au contraire, le moins huguenot, le moins réfugié des hommes. Je reconnais qu'il est religieux à peu près comme Stendhal ou Mérimée, et que la bosse du respect chez lui est presque aussi développée que chez Paul-Louis ou chez Henri Rochefort. Mais il me serait facile de trouver à ces noms des analogues de l'autre côté de la Manche, car l'Angleterre a eu, elle aussi, ses professeurs de scepticisme et ses maîtres impertinens. Pourquoi ne pas en croire Labouchere lui-même lorsqu'il nous parle du plaisir que, tout jeune, il éprouvait à lire les lettres de Chesterfield à son fils et les écrits historiques et philosophiques de Hume? Donc, voilà ses maîtres. Hume lui apprenait à ne pas croire et Chesterfield jetait sur cette incroyance l'élégant vernis de son siècle. Le radicalisme rapporté d'Amérique par Labouchere n'a rien à voir avec notre radicalisme. Et quant à son humour, il n'aurait pas fait les délices de deux ou trois générations, s'il n'avait pas été exclusivement britannique.

En somme, je le tiens pour Anglais, et très Anglais, Anglais d'un type qui n'est pas très rare, mais qui passe souvent inaperçu, lorsqu'il n'est pas accompagné de ce brillant esprit qui mettait en lumière et en relief tous les gestes et toutes les paroles de Labouchere.

Je serais fort embarrassé de dire quelle était, au juste, la nationalité de son grand-père, Pierre-César Labouchere, qui, fixé à Amsterdam, parlait l'anglais avec un fort accent français et le français avec un accent anglais également prononcé. En tout cas, c'était un habile homme, et la double manœuvre par laquelle, de petit employé qu'il était, il devint du même coup gendre de sir Francis Baring et associé de la grande maison Hope d'Amsterdam, ferait la fortune d'une comédie. Il fut chargé, en pleine guerre, par notre gouvernement, d'une négociation scabreuse avec le ministère anglais, où il trahit, plus

ou moins consciemment, Napoléon. Après 1815, il prêta de l'argent au gouvernement de Louis XVIII et jeta ainsi les fondemens d'une grande fortune, dont il alla jouir dans son beau domaine de Broomhall en Essex. Son fils aîné, Henry, fut un whig aussi convaincu que s'il avait eu derrière lui une longue succession de seigneurs terriens et, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie ministérielle, s'éteignit à la Chambre des Pairs sous le nom de lord Jaunton. Le fils cadet de Pierre-César, John Peter, se contenta de gagner de l'argent, beaucoup d'argent. En 1831, lui naquit un fils, qui reçut aussi le prénom de Henry. C'est celui dont j'essaie d'esquisser le portrait. En 1844, le jeune Henry fut placé à Eton où il vit le docteur Hautrey, chef de cette maison, fouetter ses aristocratiques élèves avec toute la dignité que comporte une fonction aussi importante et aussi auguste. Henry Labouchere fut également soumis à la pratique encore plus humiliante du *fagging*, qui inocule au gentleman anglais, comme à une future *housemaid*, les habitudes dégradantes du mensonge et du vol domestique. De là il passa à Cambridge, mais il quitta l'Université sans avoir pu prendre son degré, grâce à une accusation de tricherie dans l'examen qui fait peu d'honneur à l'intelligence et à l'esprit de justice de ses accusateurs.

A vingt et un ans, il entreprit d'écrire son journal où il se morigène avec l'aplomb et la sévérité d'un vieux philosophe. Voici, en substance, comment il se juge et se condamne : « J'avais décidé d'être le premier écrivain et le premier orateur de mon temps. Mais, quand je voulus prendre la plume, je m'aperçus que j'étais d'une ignorance crasse en toutes choses, et je restai court lorsque j'ouvris la bouche dans la *Debating Society*. Alors je résolus d'étonner le monde par l'énormité de mes pertes au jeu. Ayant reconnu la vanité de cette tentative, je me mis à la recherche de la sagesse. »

Il la chercha d'abord dans une taverne de Covent Garden, située dans une espèce de cave où des fils de famille se rencontraient avec des écrivains et des artistes bohèmes, et où se glissaient de nombreux escrocs. Un ancien garçon de café irlandais, nommé Paddy Green, qui présidait à cette réunion composite, disait de lui, avec une sympathie profonde et avec cet accent de l'île-sœur, qui donne tant de saveur aux effusions des fils d'Erin : « *Poor Lobouchere! Poor Lobouchere!* » Ce qui nous

donne à penser qu'après tout il y avait un naïf dans cet impertinent et dans ce révolté !

Sa famille l'envoya faire un voyage sur le Continent en compagnie d'un mentor qui dut être, pendant plusieurs années, l'homme le plus malheureux du monde. Nous suivons l'étrange couple à Wiesbaden, puis à Paris, puis en Amérique; ils se brouillent, se séparent, se rapprochent pour se brouiller de nouveau. C'est à Mexico qu'éclate la rupture définitive. Le pauvre mentor imagine, pour mettre son jeune compagnon à la raison, de lui couper les vivres; sans s'émouvoir, Henry Labouchere répond à cette menace par un ultimatum et donne un mois à son mentor pour renoncer à son absurde système. Au bout d'un mois, le mentor n'étant pas plus raisonnable, le jeune chercheur de sagesse se lance, sans argent, à travers le continent américain, où il traverse les aventures les plus fantastiques. Pendant six mois il accompagne dans ses pérégrinations une tribu d'Indiens chippeways. Puis il s'attache à un cirque ambulant dont la principale écuyère lui a inspiré une passion violente. Il fait partie de la troupe et, en cette qualité, reçoit à la porte le paiement des billets en argent ou en nature. Il prend une part active à certaines représentations auxquelles il fournit un numéro plus ou moins intéressant. Vingt ans après, il montrera à ses amis, encadrée sous verre et clouée au mur, une affiche qu'il a conservée et qui annonce les sauts à pieds joints de M. Labouchere. Je ne sais ce que pensa le public yankee de ses talens comme sauteur, mais le plus mémorable de ces sauts est celui qui le fit passer brusquement de cette humble position à celle d'attaché à la légation britannique de Washington. Évidemment, sa famille était intervenue pour opérer le sauvetage du jeune vagabond. A Washington, il étonna son chef et s'étonna lui-même par son assiduité au travail. « Vous vous trompez étrangement, lui dit M. Crampton avec bonhomie, si vous vous imaginez qu'on fait son chemin dans la diplomatie en travaillant. Il vaudrait infiniment mieux pour vous être le cousin au seizième degré du concierge du Foreign Office. » Henry Labouchere se le tint pour dit.

Il eut de plaisantes aventures à cette époque, mais il en eut tant que je suis embarrassé de choisir, surtout quand je songe aux innombrables histoires qui vont suivre. Quand on parle de Labouchere, il faut beaucoup omettre, beaucoup sacrifier :

sinon, cet article aurait les mêmes dimensions que le gros volume placé sous mes yeux. Suivons-le cependant à Boston où son chef l'a envoyé pour surveiller les agissemens de certain patriote irlandais nommé Meagher, qui était attendu dans ce port. En arrivant à Boston, la première chose que fait le jeune diplomate est de perdre dans une maison de jeu tout l'argent qu'il a en poche. Il écrit à Washington, mais deux jours devront s'écouler avant qu'il reçoive de nouveaux subsides. Il couchera dans la campagne et fera son tub matinal dans la mer. Mais il faut manger. Le soir du second jour, mourant de faim, il entre dans un restaurant et se commande un bon dîner, sans avoir la moindre idée de la façon dont il acquittera la carte. Heureusement, le hasard l'a conduit dans un restaurant tenu et fréquenté par des Irlandais. Un garçon s'approche respectueusement de lui : « Pardon, monsieur! Ne seriez-vous pas l'illustre patriote Meagher que nous attendons? » — « Chut! » répond Labouchere avec solennité, en mettant un doigt sur sa bouche. Alors on s'empresse autour de lui; on lui apporte les mets les plus délicats, les vins les plus choisis. Se sentant maître de la situation, il réclame sa note avec aplomb. « Jamais, s'écrie le patron, je ne recevrai l'argent de l'illustre Meagher; ce sera assez pour moi, si j'ai l'honneur de lui serrer la main. » — « Je consentis à lui faire cet honneur, ajoute Labouchere en terminant ce récit; je crois même que je voulus bien serrer la main de tous les garçons de l'établissement. »

De Washington, on l'envoya à Munich, puis à Stockholm, puis à Francfort, et à Saint-Pétersbourg. Il avait une pauvre opinion des Allemands et, dans ses souvenirs, il a caricaturé impitoyablement les mœurs patriarcales de la bourgeoisie allemande. Un seul Allemand lui parut aimable : c'était le comte de Bismarck, dont il resta l'ami jusqu'au bout, et ce trait suffirait à me prouver qu'il ne lui restait pas grand'chose de son origine béarnaise, car s'il avait eu deux gouttes de sang français dans les veines, ces deux gouttes se seraient mises à bouillonner au contact de notre grand ennemi.

A Stockholm, il eut un duel avec certain diplomate autrichien qui avait osé dire que les Anglais avaient perdu le sentiment de l'honneur. Il a raconté, en se rendant aussi ridicule que possible, ce duel qui, pourtant, l'avait couvert de gloire et lui avait valu une véritable popularité dans le monde anglais. A

Saint-Pétersbourg, il jugea les Russes très défavorablement. « Ce sont des singes, écrivit-il plus tard ; un Russe qui copie les Français a l'air d'un maître de danse ; il a l'air d'un groom, lorsqu'il copie les Anglais. » Ainsi il allait à travers le monde, aiguisant sa verve, apprenant beaucoup de choses sans en avoir l'air, jouant gros jeu, tantôt en gain, tantôt en perte, souriant à la déveine comme à la chance. Je suppose que les jolies femmes tenaient une certaine place dans cette vie errante ; son biographe, bien que retenu par les bienséances anglaises qui, sous ce rapport, sont impitoyables et ne permettent jamais à un peintre d'achever un portrait, laisse entrevoir beaucoup d'aventures savoureuses dont s'amuseront nos petits-fils. Ce qui frappe surtout dans cette étonnante carrière diplomatique, c'est le sans-gêne avec lequel il suit son inspiration partout où elle le conduit. Un jour, se trouvant à Venise, il voit, à la porte de l'hôtel, un de ses compatriotes qui va partir et s'apprête déjà à monter en voiture. « Où allez-vous ? » lui demande-t-il. — « En Terre-Sainte. » — « Attendez-moi un instant : je vais avec vous. » Il remonte dans sa chambre, bourre à la hâte sa valise et le voilà en route pour Jérusalem, sans connaître le nom ni la profession de son compagnon. Il apprend que c'est un clergyman en l'entendant prêcher dans l'église du Saint-Sépulcre. Un autre jour, il est dans un café, à Gênes, et reconnaît dans son voisin de table Alexandre Dumas qui mène avec lui une très jolie fille, déguisée en Circassienne. Est-ce le grand homme qui attire Labouchere ou la jolie fille ? Quoi qu'il en soit, il aborde l'étrange couple et se fait bien venir ; si bien que Dumas, facile à prendre comme une ville ouverte, emmène le jeune Anglais dans sa promenade. On va visiter une villa célèbre dans les environs, mais on la trouve fermée au public : les maîtres sont là. Cependant l'illustre nom de Dumas force la consigne. On se trouve en présence d'une famille qui contient plusieurs jeunes filles. La situation avait un côté scabreux. Dumas s'en tira en présentant, d'un geste vague, Labouchere et la Circassienne comme « ses enfans. » Tout en visitant les curiosités de la villa, il surveillait, avec quelque inquiétude, les mouvemens de l'Anglais, resté en arrière avec la demoiselle. « Que diable faites-vous avec la petite ? » finit-il par lui dire, impatienté. Labouchere de répondre, innocemment : « J'embrassais ma sœur ! »

Il était moins prompt à entendre l'appel qui venait des chefs auxquels il était censé obéir. Lord Russell l'ayant envoyé dans une minuscule république américaine, Labouchere se garda de quitter l'Europe et, en réponse aux objurgations du Foreign Office, informa son gouvernement qu'il n'avait pas encore réussi à découvrir où était située la république en question. Alors on le nomma secrétaire à Buenos-Ayres. Il répliqua qu'il était prêt à accepter cette « faveur » de Sa Majesté si on lui permettait de remplir ses fonctions de secrétaire à Buenos-Ayres sans s'éloigner de Baden et de Hombourg. On avait ri de sa première impertinence, on se fâcha de la seconde et on l'informa que le gouvernement de la Reine n'avait plus besoin de ses services. Telle fut la fin de la carrière diplomatique d'Henry Labouchere.

Ceci se passait en 1864. L'année suivante, l'ex-diplomate entrait au parlement comme représentant de Windsor. Ici se termine la période légendaire. A partir de ce moment, il vit au grand jour de la publicité et, sur ce qu'il dit comme sur ce qu'il fait, nous n'avons plus à nous en rapporter aux contes inventés par ses ennemis ou par lui-même.

II

L'élection de Windsor fut cassée comme entachée de corruption. Il serait aujourd'hui difficile autant qu'oiseux d'essayer, après tant d'années, de se faire une opinion sur les causes de cette invalidation. Elle donna à Labouchere l'occasion de déployer pour la première fois sa bonne humeur et son aplomb : « On m'accuse d'avoir fait cadeau d'une robe à une jolie femme, et cela pour acheter le vote de son mari. Mais, messieurs, lorsque j'offre un présent à une dame, le mari est la dernière personne qui en soit informée. » Pendant les six mois que la Commission d'enquête avait mis à préparer son rapport, Labouchere s'était montré un membre utile et actif de la Chambre des Communes ; il avait pris plusieurs fois la parole, notamment sur les questions scolaires et sur les questions de droit international. D'ailleurs, à peine sorti du parlement par une porte, il y rentrait par une autre. A bas Labouchere, bourgeois de Windsor ! Vive Labouchere, chevalier du comté de Middlesex !

Entre temps, il devenait directeur de théâtre. Était-ce une

spéculation ou une fantaisie ? Dans le second cas, il eut lieu d'être satisfait, car cette époque de sa vie est riche en souvenirs agréables. La spéculation, au contraire, fut malencontreuse, et l'on a quelque peine à s'expliquer pourquoi, car Labouchere avait réuni autour de lui, comme auteurs, les écrivains dramatiques les plus populaires, et, comme acteurs, il avait pressenti, avant l'heure de leur gloire, le talent de Toole, de Charles Wyndham et de Henry Irving. Le vieux Ryder lui prêtait sa belle voix creuse et profonde qui rappelait, aux spectateurs venus de France, Maubant et Beauvallet. Sa jeune première était Henrietta Hodgson que je me souviens d'avoir vue, peu d'années après, dans le rôle touchant de la jeune fille aveugle des *Derniers jours de Pompéi*, le mélodrame, alors fameux, de lord Lytton. N'ayant pu en faire une grande tragédienne, Labouchere en fit sa femme.

Le représentant de Middlesex fut plus heureux dans une autre spéculation. Il acheta une part dans la propriété du *Daily News* qui, fondé depuis plus de vingt ans, n'avait pas encore réussi à se créer un public. Par les articles qu'il y écrivit, il contribua à relever le journal de la langueur où il végétait. Mais ce fut surtout au moment de la guerre franco-allemande que ses lettres, datées de Paris (septembre 1870-février 1871), firent la fortune du *Daily News*. Elles ont été réimprimées sous le titre de *Journal d'un assiégé (Journal of a besieged resident)* et elles n'ont pas été moins bien accueillies, chaque fois qu'elles ont reparu devant le public. M. Algar Thorold pense que le *Journal d'un assiégé* restera le meilleur titre de Labouchere à un nom durable en littérature. Je ne puis partager cette opinion. Ces pages, si pittoresques, laissent une impression fausse dans l'esprit du lecteur et elles montrent trop clairement la limite où s'arrêtait ce brillant esprit. Le siège de Paris, en 1870, — j'en appelle à ceux qui l'ont vu et qui sont encore nombreux ! — fut un drame shakspearien ; il eut ses clowns et ses héros. Les clowns, il est vrai, occupaient le devant de la scène, mais les héros étaient visibles pour qui voulait les voir. Labouchere ne sut apercevoir que le point faible des hommes et le côté ridicule des choses. Les larmes qu'elles contiennent lui échappaient absolument et, les eût-il aperçues, les moyens d'expression lui auraient manqué pour les traduire et il se serait ri au nez s'il s'était vu dans un miroir, essayant de pleurer sur une cata-

strophe. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que Labouchere, comme beaucoup de ses compatriotes, ne connaissait de la France que la vie nocturne, les petits théâtres et les restaurans du boulevard. Les tendances antinapoléoniennes, qui prévalaient dans les bureaux du *Daily News*, n'étaient, au fond, que des tendances antifrançaises. Pendant que M. Archibald Forbes, l'autre correspondant du journal, datait de Versailles des chroniques pénétrées d'une dévote admiration pour l'Allemagne, Labouchere raillait sans pitié les pauvres Parisiens dont il partagea les privations, mais non les émotions.

Un peuple de voluptueux et de bureaucrates se réveillant en plein cataclysme et essayant de se déguiser en soldats ; des bourgeois mourant de peur aux premiers sons du bombardement, qui s'enferment dans leurs caves et capitonnent leurs fenêtres avec des matelas : voilà ce qu'a vu du siège le spirituel journaliste, que son esprit a, cette fois, bien mal servi. On cherchera dans ses pages la douloureuse tragédie qui devrait y être ; on y trouvera, avec d'ingénieuses dissertations sur la valeur gastronomique de l'âne et du rat, le siège de Paris traité à peu près comme un livret d'opérette, d'après les procédés alors en vogue, sur la musique du canon prussien.

Quelques années après, Labouchere revendait sa part de propriété du *Daily News* avec 1 200 000 francs de bénéfice. Il put, sans difficulté, réaliser le rêve de tout journaliste, qui est de se mettre dans ses meubles, de créer un journal à son image et à sa ressemblance.

Truth fut Labouchere lui-même, changé en une feuille hebdomadaire de seize pages. M. Algar Thorold, le biographe d'Henry Labouchere, a donné place dans son livre à un chapitre où M. R. A. Bennett a raconté, avec un brio digne de Labouchere lui-même, la naissance et les premières années de ce journal.

Truth marque une date dans l'histoire de la presse anglaise aussi bien que dans la vie de son fondateur. Jusqu'en 1870, le journal anglais ne se déride jamais ou, s'il se déride, c'est pour tomber, avec le *Punch* et les autres feuilles du même genre, dans la charge à outrance. Dans ces journaux comiques, l'écrivain n'était que l'humble commentateur de l'artiste. *Vanity fair* et le *World* inaugurèrent en Angleterre un nouveau genre, semblable, en beaucoup de points, à celui qui avait fait, chez

nous, la fortune du *Figaro* hebdomadaire. Avec ses *Celebrities at home*, Yates, le fondateur du *World*, mit résolument le pied dans le domaine des personnalités, où le public anglais, très avide, quoiqu'il s'en défende, des indiscrétions biographiques, ne demandait qu'à le suivre. Le succès, cependant, se faisait encore attendre, lorsque Labouchere donna au nouveau journal une série d'articles financiers d'une fantaisie étourdissante qui valurent à leur auteur un procès retentissant. Dès lors, la prospérité du *World* ne laissa plus rien à désirer à son heureux directeur. C'est à ce moment que l'idée vint à Labouchere de fonder, à son tour, un journal; non pas, assurément, qu'il fût jaloux des profits réalisés, grâce à lui, par son ami Yates, — car il avait le tempérament du vrai joueur qui joue pour jouer, et non pour gagner; mais il voulait avoir ses coudées franches.

Son intention avait été, d'abord, d'appeler son journal *The Liar (le Menteur)*. Ses amis déconseillèrent ce titre qu'ils jugeaient trop franc et un tant soit peu cynique. On lui proposa *Truth (la Vérité)* et il accepta ce second titre comme l'équivalent du premier. *Truth* fut donc fondé avec un modeste capital auquel il n'a jamais été touché, car le journal couvrit ses frais, et au delà, dès le début. Le premier numéro parut dans la première semaine de 1877. Labouchere ne s'occupa point un seul instant de remplir ses devoirs de directeur et d'administrateur, il délégua ces fonctions à un *alter ego*, nommé Horace Voules; mais il rédigeait, rédigeait avec une ardeur infatigable, avec une sorte de fureur. C'est cette copie, incessamment prodiguée, et sur tous les sujets, qui fit le succès immédiat, le succès énorme de *Truth*. Critique dramatique et chroniqueur financier, Labouchere semait le journal d'entrefilets mordans, à la façon des *Guêpes* d'Alphonse Karr, qui laissaient presque toujours leur homme sur le carreau, que ce fût un snob, un hypocrite ou un flibustier, car il faisait la guerre à tous les *shams*, c'est-à-dire à tous les mensonges en parole et en acte, aux personnes et aux choses qui feignent d'être ce qu'elles ne sont pas.

Non seulement il différait profondément de certains directeurs qui usent de leur autorité pour rogner et défigurer la pensée de leurs collaborateurs et corrigent un article littéraire comme un régent corrige une version, mais il se soumettait lui-même, avec une simplicité d'écolier, avec un

candeur et une bonhomie étonnantes, à la censure d'un sous-ordre. « Voilà, disait Voules, un passage qui nous mènera en justice et qui nous vaudra de gros dommages-intérêts! » Docilement, Labouchere raturait le passage dangereux. Un jour, il passa la plume si négligemment sur les lignes indiquées qu'au lieu de les effacer, il les souligna; de sorte qu'elles parurent dans le journal en italiques : ce qui aggravait singulièrement l'insulte. De là scandale et procès. Mais la bonne foi et la bonne humeur de Labouchere désarmaient ses adversaires, et il arriva souvent qu'il se fit des amis de ses victimes, dès qu'elles entraient en contact personnel avec lui, quelquefois même sur le banc du prétoire, où elles étaient venues plaider contre lui.

De même que sa fortune le rendait indifférent au gain, son caractère l'élevait au-dessus des petites vanités de l'homme de lettres. M. Bennett, qui l'a si bien connu, nous assure qu'il n'écrivait ni pour se relire, ni pour être lu, mais simplement pour le plaisir d'écrire. Cette joie suprême de tenir une plume dans ses mains et de s'en servir, nul écrivain, même parmi les plus grands, ne l'a mieux savourée que lui. L'impression, la publicité, le succès n'y ajoutaient rien, et il lui est arrivé de griffonner nombre de pages qu'il oubliait d'envoyer à l'imprimerie. Dans son privilège de propriétaire de journal, ce qu'il voyait de vraiment précieux, c'était la facilité d'écrire comme il lui plaisait. Un jour, il remplissait sa chronique financière du récit de ses aventures avec les brigands mexicains. Un autre jour, son article hebdomadaire de critique dramatique contenait, en trois colonnes, le souvenir de son voyage en Terre-Sainte. Quel directeur n'eût fait la grimace à de telles incartades? Mais le public s'en amusait autant que l'auteur lui-même.

Comme écrivain, Labouchere n'avait aucune prétention à la virtuosité et ne demandait aux mots que de traduire exactement sa pensée, sans l'exagérer ni l'amoindrir. De temps en temps, le grain de sel de l'humour, une comparaison bouffonne et, dans tout ce qu'il écrivait, cette rapidité heureuse, ce mouvement continu qui, avec la précision et la clarté de l'expression, est la qualité souveraine de l'écrivain. Il n'était point artiste, il ne savait point « finir. » Lorsqu'il relisait son article en épreuve, ce n'était jamais pour polir sa phrase, mais pour y glisser des argumens ou des traits qui surgissaient dans son esprit. Cette phrase, qui ne languissait jamais dans les faux

attendrissemens, ne s'enflait jamais de faux lyrisme, n'était jamais froide, ni banale, et elle était l'image fidèle de cette intelligence toujours en éveil et en branle. Il me semble impossible qu'on oublie dans les collections poudreuses de *Truth* ces articles qui, après avoir été de l'actualité, pourraient bien devenir de la littérature. J'ai relu quelques-unes de ces jolies pages : c'est à peine si, depuis trente-cinq ans qu'elles sont écrites, l'encre en a pâli légèrement. Elles ont survécu, comme il arrive, à ceux dont elles se moquent... Mais je suis mauvais juge, étant presque le contemporain de Labouchere. A la jeune génération de se prononcer là-dessus.

III

Labouchere, ai-je dit, représentait le comté de Middlesex dans le parlement de 1865 à 1868. Une âpre polémique qu'il eut alors, non avec ses adversaires politiques, mais avec son collègue libéral, lord Enfield, l'empêcha d'être réélu, et douze années s'écoulèrent avant qu'il sollicitât de nouveau les suffrages des électeurs. Cette fois, il se présentait dans la circonscription démocratique de Northampton, en compagnie de Bradlaugh, dont le nom était tout un programme. Tous deux furent élus. Nommés ensemble par les mêmes électeurs comme professant les mêmes principes, ces deux hommes présentaient entre eux le plus étonnant des contrastes. On aurait pu dire qu'il y avait entre l'un et l'autre toute la largeur de la nature humaine; Bradlaugh, un studieux, un solitaire, un athée au tempérament puritain, pour qui l'irréligion était une religion; Labouchere, un mondain, spirituel et léger, homme de plaisir et homme d'action, indifférent à tout, sauf aux résultats immédiats ou prochains, qui écartait de sa pensée toute considération du monde invisible comme ennuyeuse autant que stérile. Ce contraste se manifesta au moment même où ils mettaient ensemble le pied à Westminster. Labouchere prêta serment sur la Bible sans donner à cette formalité un moment d'attention; Bradlaugh décida que sa conscience ne lui permettait pas d'avoir rien à faire avec un vieux livre juif, rempli de grossièretés et d'erreurs. S'appuyant sur une loi de 1866 qui avait réglé la question du témoignage devant les cours de justice, il réclama le droit d'« affirmer » ou de « déclarer »

sa fidélité à la Constitution. Alors commença une lutte mémorable où tout le monde se couvrit de ridicule et qui n'a pas peu contribué à la déconsidération du parlement. Le bon sens et la justice finirent par triompher, mais pourquoi n'avoir pas commencé par là ? Labouchere soutint son collègue avec une persévérance et une énergie qui ne se démentirent pas un seul instant. Cependant je regrette de dire qu'il passe pour avoir soufflé à Bradlaugh un des épisodes les plus grotesques de cette longue et misérable comédie. On sait que Bradlaugh, après avoir refusé le serment, se déclara prêt à jurer et que le parlement, alors, refusa d'accepter son serment. Certain jour, à l'ouverture de la séance, Bradlaugh se glissa dans la salle, courut jusqu'à la table qui est placée aux pieds du speaker et, tirant une bible de sa poche, prétendit s'assermenter lui-même. Cette plaisanterie en action ne pouvait être et ne fut pas une solution.

En peu de temps, Labouchere ou, comme on l'appelait familièrement, Labey devint un des orateurs les plus écoutés du parlement. Mais à peine ai-je écrit ce mot d'orateur que je dois l'effacer pour ne pas donner une idée fausse de sa parole publique. Il ne visait pas à l'éloquence ; on pourrait plutôt dire qu'il la fuyait. Ses discours ne valaient pas ses articles, précisément parce qu'ils leur ressemblaient trop. Lord Randolph Churchill, — à la fois son adversaire et son ami, — comparait chacun de ses discours à une série de « *paragraphs,* » c'est-à-dire, pour parler notre propre argot, à une succession de filets ou d'échos qui aboutissaient à un trait final, salué par un éclat de rire du parlement. Cet éclat de rire venait à propos pour masquer les bâtons rompus et pour dissimuler la discontinuité oratoire qui reparaissait à la lecture. Ce qui manque aux improvisations de Labouchere, c'est ce large souffle qui passe de phrase en phrase chez les véritables maîtres de la parole.

Quelles étaient les opinions politiques d'Henry Labouchere? Rien de plus facile que de répondre à cette question, car cet homme si léger était inviolablement fidèle à ses principes ; il n'a jamais voulu les voiler ou les atténuer et les poussait jusqu'à leurs dernières conséquences avec une impitoyable logique.

Donc, il était radical dans le sens où l'on entendait ce mot il y a quarante ans, c'est-à-dire libéral à l'extrême, libéral irréductible et quand même, sans acception de per-

sonnes ou de circonstances. Peut-être devrais-je aller tout de suite jusqu'à dire qu'il était républicain. Il ne voyait aucune raison bien sérieuse qui justifiât le maintien de l'établissement monarchique en Angleterre, mais il remarquait tous les sacrifices pécuniaires que cet établissement coûte au pays et il ne se lassait pas de les dénoncer lorsque l'occasion s'en présentait, qu'il fût question d'attribuer une pension à quelque prince ou de voter les frais d'un appareil de chauffage pour un de ces vieux palais en ruines où aucune personne royale ne pouvait habiter. Il était d'avis que la Chambre des Lords devait disparaître comme pouvoir politique et comme institution judiciaire; mais, réduits à leur valeur sociale, les titres héréditaires lui semblaient un non-sens (1), car, demandait-il, « pourquoi ajouter des inégalités artificielles à tant d'inégalités naturelles qu'il est impossible de supprimer? » Il voulait un parlement triennal, sinon annuel, afin que la Chambre des Communes, élue par le suffrage universel, fût toujours l'expression exacte de l'état actuel de l'opinion. Suppression de l'Église d'État dont les revenus, « sauf les donations des vingt dernières années, » seraient transférés au budget de l'éducation primaire; réduction des armemens sur terre et sur mer; règlement des difficultés internationales par l'arbitrage : tels étaient les principaux articles de ce programme que Labouchere proposait ingénument comme remède à tous les maux, comme solution à tous les problèmes que soulevait la politique du jour. Et cela sans la moindre précaution opportuniste, sans se demander s'il n'affaiblissait pas le grand parti auquel il était censé appartenir. Lorsque Labouchere, calme, souriant, avec une innocence enfantine, criblait d'épigrammes les membres du Cabinet, il est probable que M. Gladstone eût préféré le voir siéger de l'autre côté de la Chambre et que les whigs purs, comme lord Hartington, l'auraient envoyé plus loin encore. Quant à lui, il respectait le *grand old man*, autant qu'il pouvait respecter quelqu'un, c'est-à-dire fort peu. Il reprochait à Gladstone ces généralités ambiguës, cette vague phraséologie à l'aide de laquelle il se dérobait aux déclarations précises et aux engagemens directs. Ce qui lui déplaisait surtout, c'était ce caractère semi-sacerdotal dont Gladstone se revêtait chaque jour davantage : « Je n'en veux pas,

(1) Il avait donné, sur ce point, la mesure de sa sincérité en refusant de succéder à la pairie de son oncle, lord Jaunton.

à M. Gladstone, disait-il, lorsqu'il se vante d'avoir des atouts cachés dans sa manche, mais je lui en veux lorsqu'il essaie de nous faire croire que c'est le bon Dieu qui les y a mis. »

Il croyait prochaine la retraite du vieil homme d'État et se flattait de le voir bientôt remplacé par M. Chamberlain, ce qui, — avec l'appui du vote irlandais, — aurait assuré aux radicaux la prépondérance dans cette coalition hétérogène qui formait et qui forme encore aujourd'hui le parti libéral.

En attendant, il critiquait librement la politique gladstonienne en ce qui concernait les relations extérieures. Les vacillations et les incohérences de cette politique en Égypte donnaient beau jeu aux épigrammes de Labouchere. Après avoir lié son existence ministérielle au maintien du principe de non-intervention, Gladstone fit la guerre sur les bords du Nil. Et pourquoi ? Pour protéger une administration corrompue et sauvegarder les dividendes de quelques actionnaires. Puis quand le Mahdi devint menaçant, et quand vint l'heure de livrer le combat de la civilisation contre la barbarie, il remit au fourreau l'épée de l'Angleterre, laissa Gordon s'acheminer seul vers Khartoum, sans un soldat. Dans le premier cas, Labouchere était en opposition avec son chef, tandis que, dans le second, il partageait toutes ses illusions. Mais il était, dans l'un comme dans l'autre, pleinement d'accord avec lui-même. Au lendemain de Tel-el-Kebir, il réclamait le départ du Khédive, le retrait des troupes anglaises et la remise de l'Égypte à un parlement égyptien. Lorsqu'on l'accusait d'être insensible à l'honneur national, il répondait que l'honneur de l'Angleterre consistait, non à annexer des territoires, mais à répandre autour d'elle les bienfaits de la liberté et de la paix. Dans le parlement et dans la presse, il fut à peu près le seul et, plus tard, le dernier à défendre Arabi-Pacha. Comme il croyait au patriotisme et à la sincérité d'Arabi, il croyait aux bonnes intentions du Mahdi ; il entra en communication avec un personnage qui était, ou se disait le représentant du prophète musulman à Londres. Il était d'avis qu'on lui envoyât une commission diplomatique pour fixer à l'amiable la frontière entre le Soudan et l'Égypte et déterminer une « zone d'influence. » On l'écouta en souriant, — on l'écoutait toujours ! — mais on se garda de le croire et, au lieu d'une commission diplomatique, on envoya à Khartoum Kitchener et 50 000 hommes.

Dans la question irlandaise, son rôle fut beaucoup plus actif, sinon plus efficace. Dès son entrée au parlement, il se montra sympathique aux revendications irlandaises. Deux considérations, extérieures au problème du Home Rule, l'inclinaient dans cette direction. D'abord, l'autonomie irlandaise était un pas vers ce régime fédératif qu'il avait pris en goût et en admiration pendant son séjour aux États-Unis. Et puis, comme je l'ai déjà indiqué, il comptait sur les voix des députés irlandais pour introniser Chamberlain à la place de Gladstone. Dans ce cas, le radicalisme fût devenu le centre du parti libéral, et ce n'était pas payer trop cher un tel résultat que de l'acheter par le sacrifice d'une unité plus apparente que réelle. Lorsque Gladstone, renonçant à la politique de coercition, se rapprocha de Parnell et de ses amis et fit paraître l'intention de concéder un parlement distinct à l'Irlande, Labouchere le suivit avec empressement dans cette voie et fut fort étonné de voir Chamberlain, hier pleinement d'accord avec lui, se refroidir et s'écarter, à mesure que le but désiré se rapprochait. Quant à lui, son intimité de chaque jour, pendant plusieurs années, avec des hommes comme Parnell, Tim Healy, Justin Mc Carthy, T. P. O'Connor et le reste de la petite phalange nationaliste, avait agi sur son esprit de telle façon qu'il regardait maintenant leur cause comme sienne.

Quand vint le moment critique, c'est-à-dire à l'approche de la seconde lecture du Home Rule Bill présenté par Gladstone en 1886, Labouchere se multiplia, comme nous pouvons en juger dans la biographie aujourd'hui offerte au public, où nous le suivons, de jour en jour et, pour ainsi dire, d'heure en heure, pendant cette période de suprême anxiété dont le dénouement fit perdre vingt ans de pouvoir au parti libéral. Courant de l'un à l'autre, écrivant jusqu'à trois lettres par jour au même correspondant, essayant de confesser Parnell pour éclairer Gladstone et de confesser Gladstone pour avertir Parnell, la mémoire et les poches bourrées d'amendemens, de propositions et de contre-propositions qu'il soumettait à ses amis et remportait avec leurs objections, Labouchere, on peut le dire, fit des efforts désespérés pour maintenir l'union dans l'armée composite qui suivait Gladstone. De lord Hartington et de ses partisans les whigs, il s'inquiétait peu ; il était même tenté de se réjouir en les voyant se préparer au départ, car il les détestait, politiquement parlant, plus encore qu'il ne détestait les tories.

Mais les radicaux ! Mais Chamberlain, le chef qu'il se flattait de donner à tout le parti et qu'il vénérait comme un maître ! Il ne pouvait comprendre l'éloignement graduel de cet ami si cher de qui dépendait, en somme, le sort du bill, par conséquent celui de l'Irlande et celui du parti libéral. Aujourd'hui encore, savons-nous tout ce qu'il faudrait savoir pour bien apprécier l'attitude et la conduite du grand homme de Birmingham ? Plus les lettres et les billets de Labouchere se font pressans, éplorés (si un tel mot peut convenir aux petites phrases moqueuses du député de Northampton), plus les réponses de Chamberlain se font vagues et glaciales et, finalement, on y sent percer une sorte d'impatience hautaine d'être tant pressé.

Il avait choisi comme terrain de résistance la question de savoir si l'Irlande, après avoir obtenu un parlement autonome, continuerait à envoyer des représentans à Westminster. Sur ce point, il était intraitable, mais il semblait prêt à accepter le Home Rule, si la représentation irlandaise était maintenue dans le grand parlement impérial. J'imagine que M. Chamberlain posait cette condition à Gladstone parce qu'il la croyait inacceptable : en quoi il se trompait sur l'élasticité de cet esprit vaste et singulier où toutes les idées pouvaient flotter et changer de forme successivement. Gladstone devait accepter plus tard, d'une manière positive, le principe de la représentation irlandaise à Westminster, avec des correctifs et des complications étonnantes ; pour le moment, il se borna à donner des assurances équivoques, dont M. Chamberlain, décidé à la rupture, ne se contenta pas. Son opposition et celle de ses amis détermina l'échec du Home Rule Bill et la chute du Cabinet ; M. Chamberlain tourna le dos à son ancien parti et ne regarda plus jamais en arrière. Ce fut la grande désillusion de la vie politique de Labouchere, qui fit une cible de son ancienne idole. Ces deux hommes, qui s'étaient aimés, furent désormais d'implacables ennemis, et nous les retrouverons tout à l'heure en face l'un de l'autre, l'un sarcastique et provocant, comme toujours, l'autre opposant à de spirituels outrages son froid et dédaigneux ressentiment.

Labouchere ne se relâcha pas un instant dans son zèle à servir la cause de l'Irlande. Cette cause, en effet, avait plus que jamais besoin d'être défendue. J'ai loué ici même, — et je ne le regrette point, — la double politique de M. Balfour qui consis-

tait, d'une part, à intimider les agitateurs révolutionnaires et, de l'autre, à racheter la terre irlandaise pour la rendre aux indigènes. C'était la politique d'un bon gouvernement qui montre un visage sévère aux ennemis de l'ordre et un visage bienveillant aux citoyens paisibles et laborieux. Mais pourquoi soutenir cette politique par la calomnie et l'outrage contre des hommes qui ne méritaient pas d'être confondus avec les Fenians et qui avaient horreur de leurs méthodes? On sait que le *Times*, à la suite et à l'appui de virulens articles intitulés : *Parnellism and Crime*, publia des lettres attribuées au leader irlandais, mais qui étaient, en réalité, des faux, dont l'auteur était un certain Pigott. Après de longues hésitations, Parnell se décida à poursuivre en justice ses calomniateurs. Personne ne lui fut plus utile dans cette circonstance que Labouchere; personne ne se donna plus de peine pour arriver à confondre le faussaire. Il eut plusieurs entrevues avec cet homme, et, chose bien caractéristique! il parvint à lui inspirer une sorte de confiance qui serait inexplicable, s'il s'agissait d'un autre que Labouchere. Se faire le protecteur et, jusqu'à un certain point, l'ami de celui qu'il poursuit sans relâche, est un de ces tours de force que le député de Northampton accomplit sans difficulté et, pour ainsi dire, par un don de nature, à force de bonhomie, de finesse et de sincérité. Si bien que, quand Pigott, traqué, acculé, pourchassé de refuge en refuge, de mensonge en mensonge, ne put tenir plus longtemps, c'est dans les mains de Labouchere qu'il voulut déposer sa confession. Celui-ci l'arrêta au premier mot et ne voulut pas entendre une syllabe de plus avant d'avoir un témoin. Il envoya chercher son confrère, George Augustus Sala, dont le bureau était voisin de sa maison et qui arriva en quelques instans. Sala, qui était, lui aussi, un homme d'esprit et un journaliste de grand talent, a raconté cette scène dans un chapitre de ses mémoires qui demeure une page inoubliable de l'histoire anecdotique du XIXe siècle anglais. Devant ces deux auditeurs, le malheureux déchargea sa conscience avec le calme effrayant du désespéré qui n'a plus rien à ménager : on eût dit qu'il racontait l'histoire d'un autre, tant il était précis, prodigue de détails, tant sa voix était indifférente et incolore. Après quoi, il signa, et les deux témoins signèrent à leur tour. Le lendemain, il partait pour le Continent, laissant derrière lui le papier accusateur. Quelques

jours après, le monde apprenait qu'il s'était brûlé la cervelle dans un hôtel de Madrid, au moment où il allait être arrêté et extradé comme parjure.

Or, à quoi trouvons-nous Labouchere occupé dans les semaines qui suivirent? A jouir de son triomphe? Non, mais à chercher avec l'archevêque de Dublin les moyens d'assurer l'existence et l'éducation des enfans de Pigott. Et nous commençons à comprendre que cet homme dont la raillerie était si redoutée, qui, à ce moment même, faisait dans son journal une guerre vengeresse aux fraudes financières et aux spéculations véreuses qui déshonoraient et ruinaient le marché anglais, que ce Labouchere qui ne permettait jamais à une émotion vraie et, moins encore, à une émotion feinte de faire trembler sa voix, était, au fond, un des hommes les meilleurs et les plus humains de son temps.

IV

Lorsque Gladstone rentra au pouvoir pour la quatrième fois en 1892, tout le monde s'attendait à voir Labouchere prendre, dans le nouveau Cabinet libéral, la place qui lui appartenait. Il n'en fut rien, cependant. « Si l'on m'avait assuré, disait Labouchere, que mon poids retarderait la marche du navire, je me serais jeté moi-même par-dessus bord... D'autant plus que je sais nager. Mais il est dur d'être traité comme une espèce de lépreux politique, avec qui on ne saurait avoir de contact. » Pourquoi cette exclusion? On se le demandait tout bas. Labouchere, fidèle à ses habitudes de franchise à outrance, répondit tout haut : « La Reine ne veut pas de moi pour ministre! » Plus d'une fois, dans la Chambre des Communes, lorsqu'il s'agissait de voter une dotation pour les princes, Labouchere avait fait remarquer que la souveraine, ayant à peu près renoncé, depuis la mort du Prince-Consort, à remplir les fonctions de la royauté, avait dû réaliser, sur sa grosse liste civile, des économies suffisantes pour lui permettre d'assurer une existence confortable à ses enfans et à ses petits-enfans. Cette sorte de phrase avait porté, pensait-il, ombrage à Sa Majesté qui, en conséquence, refusait de lui donner sa main à baiser, comme font les ministres qui entrent en charge. D'après M. Thorold, son neveu et son biographe, Labouchere aurait

découvert plus tard que la cause de cet ostracisme était dans des articles publiés par son journal. Quoi qu'il en soit, Gladstone prit aussitôt la plume et adressa au député de Northampton une lettre où il revendiquait toute la responsabilité de ses choix ministériels. Il ajoutait que, sous le double rapport de la capacité et de l'honorabilité, Labouchere ne laissait rien à désirer comme ministre possible. Alors, pourquoi l'exclure? C'est ce qu'on se demanda, après comme avant la lettre du vieil homme d'État. Tout naturellement, Labouchere n'insista point et se contenta de féliciter ironiquement Gladstone du geste chevaleresque par lequel il couvrait sa souveraine. Il y a, dans toute cette affaire, une question personnelle et une question constitutionnelle qui s'embrouillent étrangement l'une dans l'autre. En attendant qu'elles soient éclaircies, il est permis de supposer que, si Gladstone eut à se priver du concours de Labouchere dans le Cabinet, il n'en fut pas extrêmement fâché. Ces deux hommes ne se sont jamais bien compris et ne pouvaient se comprendre. Gladstone voyait les dangers de l'humour en politique mieux qu'il n'appréciait les services que l'humour peut rendre à un ministre. Quant à lui, il en était totalement dépourvu. Je l'ai suivi dans plusieurs campagnes électorales et je suis obligé de constater que, quand il essayait d'user de la plaisanterie contre ses adversaires, ce n'est pas eux qui semblaient à plaindre. Comment eût-il aimé un homme qui employait cette arme en toute circonstance et dans toutes les questions? Pouvait-il ignorer, d'ailleurs, que Labouchere n'avait pas de plus cher désir que de le voir abdiquer?

Lorsque se produisit l'inqualifiable agression de Jameson contre la république du Transvaal, Labouchere fit partie de la commission mixte chargée d'examiner l'affaire et de faire la part des responsabilités. On sait que les travaux de cette commission aboutirent à un blâme assez vague contre les autorités anglaises du gouvernement sud-africain. Parmi les quinze membres de la commission, Labouchere constitua à lui seul une minorité qui réclamait la punition exemplaire de tous les complices petits ou grands, et il ne lui eût pas déplu d'y comprendre son ami d'autrefois, M. Chamberlain. Mais on lui refusa la communication de certains documens et, particulièrement, d'une lettre dont on a beaucoup parlé, mais que personne n'a lue, et qui avait été écrite, dit-on, quelques jours avant l'attentat,

par le ministre des Colonies à un membre important de la *Chartered Company* dont Jameson était l'agent. Labouchere consigna son opinion dans un rapport annexé au rapport officiel. Il va sans dire qu'il n'y fut donné aucune suite.

Cet incident, néanmoins, avait laissé une profonde rancœur chez ceux que Labouchere avait si librement attaqués. Lorsque éclata la guerre du Transvaal, ils crurent trouver une excellente occasion de se venger en dénonçant Labouchere comme l'ami des ennemis de son pays. On saisit à Pretoria des lettres de sa main, où il donnait des conseils au président Krüger par l'intermédiaire de M. Montagu White, représentant du Transvaal à Londres. M. Chamberlain communiqua ces lettres à Labouchere en les accompagnant d'une note dont la brièveté administrative se complique d'une sorte de hauteur menaçante, comme s'il avait mis la main sur un cas de haute trahison. Il ajoutait qu'il attendait les explications du député de Northampton et qu'il les prendrait en considération, mais donnait à entendre qu'il serait peut-être forcé de publier ces lettres compromettantes. M. Chamberlain connaissait trop Labouchere pour s'être flatté de l'intimider : il ne l'embarrassa pas un moment. Prenant les devans sur la vague menace ministérielle, Labouchere publia les lettres tout au long dans son journal. Elles précédaient de plusieurs semaines l'ouverture des hostilités et ne prouvaient qu'une chose : c'est que le directeur de *Truth* avait fait tous ses efforts, jusqu'à la dernière minute, pour amener une solution pacifique du différend soulevé entre le gouvernement du Cap et celui de la République transvaalienne. Labouchere adressait en même temps à M. Chamberlain une lettre ouverte où il copiait complaisamment les formules peu gracieuses dont s'était servi le ministre des Colonies. Il attendait ses explications auxquelles il était, disait-il, disposé à donner une sérieuse attention. Partisan de la publicité à outrance, il l'engageait à faire comme lui et à publier toute sa correspondance, y compris la lettre légendaire à M. Hawkesley dont la communication lui avait été refusée à lui, Labouchere, lorsqu'il siégeait dans la commission parlementaire chargée d'examiner les origines du *Jameson Raid*. M. Chamberlain ne répondit pas, cela va sans dire, à cette invitation.

Dans cette circonstance, l'opinion publique était trop violemment surexcitée pour que les rieurs fussent du côté de Labou-

chere, et il fut, pendant quelque temps, l'homme le plus impopulaire d'un parti qui avait perdu, momentanément, toute sa popularité. Mais, quand la guerre fut finie et que le parti unioniste, sous l'inspiration de M. Chamberlain, eut introduit en tête de son programme la réforme douanière, les choses changèrent de face, et une nouvelle vague, en sens contraire, porta les libéraux au pouvoir. Northampton, à travers cette crise, était resté fidèle à son célèbre représentant et ne l'aurait certainement pas abandonné lorsqu'il s'agit de marcher au scrutin en janvier 1906. A Gladstone et à sir William Harcourt avait succédé Campbell Bannerman, lié de vieille date avec Labouchere. Allions-nous voir enfin le directeur de *Truth* investi d'un portefeuille ministériel ou ambassadeur d'Angleterre à Washington, seule fonction qu'il eût sérieusement ambitionnée? Labouchere s'avisa qu'il avait soixante-quatorze ans et s'arrêta au seuil de la Terre promise.

Son âge, qu'il portait, il faut le dire, avec une légèreté et une vaillance extraordinaires, n'était pas la seule raison qui le faisait songer à la retraite. Tout entouré qu'il fût de visages amis et sourians, il commençait à éprouver cet étrange sentiment des vieillards qui ne se sont point transformés, alors que tout s'est transformé autour d'eux. Le radicalisme qui triomphait en 1906 n'était pas son radicalisme de 1880. Disons mieux : il en était la négation. Les radicaux de 1880 croyaient aux bienfaits illimités de la liberté; les radicaux de 1906 à une centralisation également illimitée, à l'intervention de l'État en toutes choses; par là, ils préparaient l'avènement de la tyrannie collectiviste. Or, Labouchere ne voulait à aucun prix du socialisme. Un certain nombre de ses électeurs l'avaient interrogé à ce sujet et il était venu aussitôt vers eux, prêt à discuter, à écouter leurs raisons et à donner les siennes, sous cette forme pratique et familière dont il était coutumier. Il fut un peu étonné de trouver que ses adversaires avaient amené ce jour-là (l'expression est de lui) « leur plus gros canon pour le battre en brèche, » dans la personne du fameux Hyndman. Ce fut un étrange duel, où les deux champions employèrent l'un contre l'autre des armes différentes. M. Hyndman usa de toutes les ressources de cette rhétorique amère et sombre qui éveille les passions dans l'âme du peuple; Labouchere causa avec ses électeurs comme un vieil ami. Il leur parla le lan-

gage des affaires, en l'assaisonnant de sa malice ordinaire; il leur démontra, chiffres en main, combien l'assistance du capital leur était nécessaire pour vivre et pour travailler. Sans capital, pas de matière première, pas de salaires assurés. Ce discours mérite de rester comme une des réfutations les plus simples et les plus vigoureuses qui aient jamais été faites des doctrines socialistes devant un auditoire populaire.

V

Ce n'était pas seulement le radicalisme qui avait changé de physionomie et de principes, mais le parlement tout entier dont l'esprit s'était renouvelé et qui n'obéissait plus à la même impulsion. Le vieil idéal de Gladstone était mort, aussi bien que celui de Disraëli. Une race nouvelle de politiciens était entrée à Westminster et y faisait loi. Au large programme des grands partis d'autrefois s'était substituée la politique cumulative des groupes dont chacun, poursuivant un but égoïste, vendait son concours au groupe voisin pour obtenir le sien. Jamais on n'avait tant parlé de l'Empire et jamais on n'avait pensé ou agi moins impérialement. En attendant qu'une grande personnalité d'homme d'État ou d'orateur s'élevât au-dessus de la médiocrité générale, la masse du public se désintéressait de ces débats où le talent de parole ne masquait plus la pauvreté des idées, la mesquinerie des intérêts, le manque de courage ou le manque d'idéal. Indifférente et incrédule, elle ne lisait plus dans ses journaux que les pronostics du champ de courses, la chronique du cricket et du golf. La démocratie montrait plus clairement tous les jours qu'elle est, par nature, antiparlementaire, sinon césarienne.

Labouchere devait se dire qu'il avait contribué à cette déconsidération du parlement en dénonçant, à coups d'épigrammes, les défaillances, les contradictions, les hypocrisies, les trahisons et les bassesses qu'il était le premier à apercevoir, le dernier à absoudre. Malgré tout, le parlementarisme avait été sa religion et, comme tous ceux qui ont perdu leur foi, il souffrait, à certains jours, de ne plus croire.

Lorsqu'on annonça sa retraite, il y eut un cri de surprise et presque un cri de douleur : « Le parlement sans Labey (1), ce

(1) En anglais, on écrit Labby, mais je modifie l'orthographe, pour laisser au mot sa vraie physionomie.

ne serait plus le parlement! » Parmi les articles innombrables qui saluèrent son départ d'un hommage et d'un regret, le plus ému et le plus émouvant fut l'adieu de T. P. O'Connor, qui avait été, pendant vingt-cinq ans, son collègue au parlement et qui restera, lui aussi, un des journalistes les plus indépendans et les plus originaux de la fin du XIXe siècle. M. O' Connor faisait de Labouchere ce bel éloge, peut-être un peu excessif : « Il y a dans sa vie plus de bien et moins de mal que dans celle de tel grand homme d'État dont il a été le contemporain. » Campbell Bannerman, comme compensation de ses désappointemens ministériels, fit donner à Labouchere le titre de Conseiller Privé : ce qui ne l'astreignait à aucune occupation et lui permettait de faire précéder son nom de ces syllabes enviées, *the Right Honourable*.

Donc, le Très-Honorable Labouchere alla s'installer dans une villa de San Miniato qui avait été la demeure de Michel-Ange. Mais il attachait peu d'importance à ce souvenir, n'ayant point la fibre esthétique, et il est à remarquer que, dans ce volume de cinq cents pages qui nous livre sa pensée sur tous les sujets, il n'y a pas une sensation d'art, pas une esquisse de paysage aperçu en route. Il cherchait peu la peinture et fuyait la musique, surtout cette musique banale et obstinée qui poursuit le malheureux voyageur d'hôtel en hôtel et s'impose à qui n'en veut point. L'été, il se transportait à Cadenabbia pour éviter la grande chaleur. Il vivait heureux ainsi, — aussi heureux qu'il pouvait l'être loin des clubs et du parlement, — entre une femme aimée et une fille qu'il adorait et qu'il maria au marquis de Rudini, fils du célèbre ministre italien. Mistress Labouchere lui fut enlevée presque subitement en 1910, mais la marquise de Rudini veilla sur lui jusqu'au dernier jour. Il s'éteignit à quatre-vingts ans le 15 janvier 1912, presque sans maladie apparente, n'ayant passé que quatre jours au lit. Il avait gardé sa présence d'esprit, sa bonne humeur et son scepticisme irréductible, comme le prouve le mot qui tomba de ses lèvres la veille de sa mort. On rallumait, sur sa table de nuit, une lampe à alcool qui s'était éteinte. « Des flammes! dit-il. Déjà? C'est trop tôt! » Ce mot risque de lui faire perdre des sympathies qui étaient sur le point d'aller à lui; mais il était nécessaire pour faire comprendre la persistance obstinée de sa mentalité primitive qui, en soixante-

cinq ans de vie intellectuelle, n'avait pas évolué un instant.

En effet, c'était un raisonneur, à la façon de nos penseurs du XVIII[e] siècle qui ont préparé la Révolution française. Il poussait son raisonnement jusqu'au dernier terme et la conclusion à laquelle il était arrivé s'enregistrait dans son esprit avec la mention *ne varietur*. C'est, peut-être, ce qui explique pourquoi, malgré des dons admirables et la plus riche expérience, il n'a été, en politique, qu'une sorte de raté. Car la politique est le domaine du provisoire et de l'à peu près ; rien ne s'y fait d'un coup, ni pour toujours.

Mais s'il n'a pu être un grand acteur sur le théâtre du monde, il reste le spectateur par excellence, le critique au jour le jour de la comédie humaine. La littérature lui ménage une revanche et, comme à d'autres morts, une seconde existence dont il ne saura rien et dont nous jouirons pour lui. On relira ses articles, écrits dans une langue toujours précise et transparente, qui jettent une vive et claire lueur sur les figures et sur les événemens de son époque.

Et que dire de ses lettres? Ce qu'on nous en a fait lire nous donne grande envie de connaître le reste. Soit qu'il nous montre les meneurs du parlement en déshabillé, soit qu'il nous raconte les mésaventures comiques d'un voyage où il se laisse entraîner à la suite d'une petite fille et d'un petit chien, sa phrase ne languit jamais et le trait décisif arrive toujours sans se faire attendre. Qui sait si la correspondance de Labouchere n'est pas destinée à prendre rang parmi les plus précieuses collections épistolaires, à côté de la correspondance de Voltaire et de celle de Mérimée?

AUGUSTIN FILON.

VIEUX MAÎTRES ESPAGNOLS

A LONDRES

Le peintre David Wilkie professait le culte de Velazquez. Chaque jour, en 1825, durant son séjour à Madrid, il venait s'installer devant le tableau des *Buveurs*, demeurait là deux heures dans une contemplation profonde; après quoi, n'en pouvant plus d'admiration, il prenait son chapeau et s'en allait en faisant : « Ouf! » Ce trait me revenait en mémoire aux *Grafton Galleries* où, pour quelques semaines encore, se trouve réuni un éphémère Prado. L'Angleterre, en fait de collections, a toujours été fort hispanisée. Pour la peinture, au moins, tout ce qui n'est plus en Espagne est aujourd'hui à Londres. Il valait la peine, au moment où l'Espagne revient à la mode chez nous, de saisir l'occasion qui se présentait d'étudier ce que les galeries anglaises ont à nous en apprendre ou à nous révéler.

La chose était pour nous d'autant plus curieuse qu'une grande partie de ces richesses nous a appartenu. Elles s'appelaient alors le Musée espagnol du Louvre, et la Galerie Soult. L'Espagne des Alhambras, des gitanes, des églises mauresques, des califes et de don Juan, le Musée espagnol installait cela en plein Paris. L'effet en fut nouveau et grand. Il faudra écrire quelque jour cette histoire mal connue, ce qui se passa là du mouvement d'esprit qui prépare la seconde moitié du dernier siècle. De là sortent Courbet, Manet. Là Théophile Gautier médite son *España*, et le jeune Renan de l'*Avenir de la Science* promène devant les Zurbaran ses rêveries sur l'histoire reli-

gieuse des races. Ainsi c'est un peu de nous que j'allais demander à Londres, aux tableaux des *Grafton galleries*, puisque ce sont les mêmes que nos maîtres admiraient dans l'ancien musée espagnol.

I. — LES PRIMITIFS

Les mêmes... A vrai dire, ce n'est pas tout à fait exact. Le spectacle, en réalité, est un peu différent. L'érudition moderne a passé par là, cela se voit. Les études espagnoles ont fait depuis quelques années un pas considérable. On a remué les archives, exploré les provinces, dressé des inventaires. De là résulte tout un lot de notions nouvelles. Gautier ne connaissait que les classiques du XVII[e] siècle; il y a maintenant des « primitifs espagnols. »

C'est à l'exposé de leur histoire que les organisateurs ont consacré leur première salle. Et il faut admirer qu'ils aient pu rencontrer dans les collections de Londres de quoi illustrer leur sujet. Le trait est à l'honneur des amateurs anglais : signale-t-on quelque part quelque chose, vite deux ou trois se dévouent et se hâtent de sauver la vieille réputation des collections nationales. Nous apprenons donc qu'il y avait, dès le XIV[e] siècle, des peintres catalans très laborieux et très féconds, qu'il existait d'autres ateliers fort importans à Salamanque, et d'autres encore à Séville et dans le royaume de Valence. Toute cette vieille Espagne nous paraît occupée à orner de retables dorés, compliqués et prolixes, ses églises neuves et ses mosquées fraîchement converties. Nous distinguons en outre certaines nuances locales : un accent populaire et bon enfant en Catalogne, féodal en Castille et, en Andalousie, gentil et gracieux. On reconnaît d'ailleurs, selon les temps et les provinces, l'action des modèles et des influences étrangères, françaises, puis siennoises, flamandes enfin, surtout flamandes. Il n'y a qu'une seule chose qui manque à tous ces « primitifs : » c'est le caractère « espagnol. »

En veut-on un exemple? En voici un qui se présente aux *Grafton galleries :* l'histoire est assez amusante. Il y a une dizaine d'années, on ne parlait, dans le petit monde de la critique d'art, que des nouveaux protégés du regretté Henri Bouchot : Fouquet et Charonton, et Nicolas Froment, et le « Maître de Moulins, » et le « Maître de Boulbon. » Là-dessus, un cri-

tique anglais publia la reproduction d'un charmant tableau de l'école des van Eyck, nouvellement acheté par un amateur de Londres, et c'est ce tableau qui se retrouve à l'exposition.

C'était un panneau à fond d'or, ramagé et damasquiné, ayant un peu la forme d'une feuille de paravent, d'un kakémono du Japon, sur lequel un grêle *Saint Michel*, un long damoiseau blond pincé dans une armure noire, fourbi, miroitant, acéré, ainsi qu'un grand insecte, une sorte de « cousin » bizarre, aux gestes dégingandés, aux ailes d'hirondelle, foulait, domptait un monstre vert à ventre de crapaud. C'était signé *Bartholomeus Rubeus*, et ce latin pouvait se traduire en dix langues. Les Français étant à la mode, on proposa, à tout hasard, une version française. Il se trouva que la vraie leçon fut espagnole; on démontra que *Rubeus* était le nom latinisé d'un certain Vermejo, lequel fut employé vers la fin du XVe siècle par le chapitre de Barcelone. L'inconnu Vermejo devenait le grand homme de l'école catalane : un document prouva qu'il était de Grenade.

Je le demande : est-ce qu'un tableau qu'on peut à volonté prendre pour néerlandais, français ou catalan, et qui, en définitive, n'est rien de tout cela, a le droit de s'appeler un tableau espagnol? Et cette aventure n'est pas la seule de son espèce. Qui ne se rappelle celle de l'*Homme au verre de vin*, une des surprises de l'exposition du Pavillon de Marsan? Quel plaisir d'y reconnaître nos qualités de terroir, la vivante figure d'un paysan de chez nous! Le Louvre s'empressa d'acquérir ce chef-d'œuvre. Or, il existe de grandes chances pour que le chef- d'œuvre soit portugais, car il y a, depuis peu, des primitifs portugais. Le verre de vin était un verre de porto!

La vérité, c'est que toute cette affaire des primitifs est un peu vaine. La langue pittoresque n'est pas, au XVe siècle, assez diversifiée pour suffire à des expressions vraiment nationales. L'Espagne, qui se chante si fièrement dans le *Romancero*, échoue à produire d'elle-même une peinture ressemblante. Il y a plus : peut-être une telle recherche est-elle, à cette date, un véritable contresens. C'est se méprendre sur le rôle de la peinture au moyen âge que d'y poursuivre l'expression de nuances de ce genre. On oublie que la peinture alors n'est pas un art, une faculté indépendante et cultivée pour elle-même. Elle est un système de formules, un répertoire de signes employés à manifester, non des tempéramens divers, mais des vérités éternelles,

dans une langue consacrée. Nous lui demandons une image de sentimens particuliers : elle nous offre le symbole des sentimens de la chrétienté. Sans doute, les sujets changent d'une église à l'autre; le style même varie selon le mérite du peintre et les goûts du public, roturier ou aristocratique, bourgeois des confréries ou rustres des campagnes. La peinture sera, si l'on veut, provinciale ou même paroissiale : elle ne sera pas « nationale. » Et d'abord, il faudrait que la nation existât : l'Espagne, au moyen âge, est toujours « les Espagnes. »

Jusqu'à la fin de la Renaissance, il n'y a dans toutes ces peintures dites des « primitifs » que deux catégories : celles qui se rattachent à l'école flamande et celles qui relèvent de l'influence italienne. Comment ces élémens s'amalgament ou s'excluent, se mêlent à des restes d'archaïsme, aux fonds d'or, aux gaufrures des beaux cuirs de Cordoue, aux arabesques des faïences et des *azulejos;* comment l'art de van Eyck et de Hugo van der Goes finit par envahir et dominer l'Espagne, jusqu'à l'heure où un reflet de Léonard de Vinci vint flotter aux côtes de Valence et prêter de son charme aux *Vierges* de Moralès, — il y a là de quoi suffire aux investigations de plusieurs vies d'érudits; c'est une matière infinie pour la nomenclature et les classifications; mais, dans la foule des œuvres remises en lumière, s'est-il rencontré jusqu'à ce jour une note inédite, qui ne fût pas un écho, un rappel affaibli de ce qui se faisait à Bruges ou à Florence?

C'est sans doute que ces vieux peintres sont, la plupart du temps, d'une grande médiocrité. Ils ont peu de talent, et ce qu'on voit d'eux à Londres n'est pas pour faire changer d'avis. Et puis, les conditions ne leur sont pas favorables; leurs œuvres, sous ce jour, ne paraissent pas à leur avantage. Dans le pays, c'est différent : elles nous sembleraient peut-être délicieuses. Ce n'est pas un grand artiste qu'Aléjo Fernandez : ses tableaux de l'exposition sont tout à fait insignifians; mais, à Sainte-Anne de Triana, qui ne céderait au charme de sa *Vierge à la rose?* Toutes les réminiscences dont est faite sa mièvrerie s'accordent là et se fondent dans une douceur sentimentale. Mais qui dira ce que l'impression doit à la grâce de l'entourage, à la tendre atmosphère d'une église andalouse, à son demi-abandon de réception intime, à la pénombre, aux rideaux des fenêtres, à l'air général et parfumé de ruelle ou de salon?

Ce n'est pas le génie du peintre qui nous touche ; ce qui nous enchante, c'est le ciel, c'est le bonheur de vivre, les mille sensations de la promenade qu'on vient de faire, le sortilège de Séville.

II. — GRECO

Non, ce n'est pas chez les primitifs qu'on trouve la première idée d'une peinture espagnole. La Renaissance, comme chez nous, est également là-bas une importation étrangère. Il faut arriver à Greco pour rencontrer enfin un maître original : c'est ce Candiote, élève de Venise, qui devait donner à l'Espagne sa poétique nationale.

Le cas de cet excentrique artiste est un des plus étranges de toute la peinture. M. Maurice Barrès lui consacrait naguère un petit livre fameux, qui contient quelques-unes de ses plus merveilleuses cantilènes espagnoles. Grâce à lui, l'énigme du Greco appartient à la littérature ; ceux-là mêmes qui, dans le public, ignoraient jusqu'au nom du peintre, la prose d'un prestigieux écrivain le leur a fait connaître ; le peintre de Tolède existe désormais comme certains héros romantiques, comme le peintre du *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac; on discute sa « folie » comme nous discutons celle d'Hamlet, le doute de Pascal ou le sourire de la *Joconde*. Sa personne, son art singuliers exercent sur notre esprit un persistant attrait; il nous fascine par un mélange de résolution et d'inquiétude, d'autorité et de mystère.

Même après Tolède et le Prado, l'exposition de Londres apporte sur le problème des données essentielles. Nous n'y voyons pas moins de seize tableaux du « Grec, » et quelques-uns sans prix, comme ceux qui appartiennent à la famille Stirling et à M. de Beruete. Dire que deux au moins furent les hôtes du Louvre, et qu'il ne se trouva personne pour nous les conserver! Les œuvres exposées vont de la jeunesse du maître à la fin de sa vie ; on y voit des portraits encore corrects et sages, comme celui du sculpteur Pompeo Leoni, presque aussi classique et tranquille qu'un portrait de Morone ; il en est d'inédits comme celui d'un certain Masuccio, de Bologne (était-il de la famille du conteur de Salerne ?). Voici une variante somptueuse de l'*Expolio* de Tolède, puis des œuvres du vieillard, incertaines fantasmagories où des corps émaciés ondoient dans l'ombre

comme des flammes. Voici les longs masques malades de ses derniers portraits, les ascètes exaltés, les saints François sauvages ; et, parmi ces images de fièvre, deux secrets romanesques, deux visages charmans à regards de jeunes femmes...

Aimez-vous les portraits, ceux dont on ne sait rien, ni la date ni le nom, et qui vous frappent, comme certaines figures entrevues dans la rue, dont on emporte une image qu'on n'oubliera plus ? C'est une vie devinée dans l'espace d'un éclair. Ainsi certains peintres dessinent dans la vision d'un instant toute une existence. Cela arrive quelquefois à certains génies dans les portraits qu'ils font des grands personnages de l'histoire : Titien a su donner de Charles-Quint ou de l'Arétin des images qui épuisent toute la réalité. Je préfère pourtant celles sur lesquelles on manque de toute information, et qu'on n'est pas tenté de confronter avec des faits. On est libre d'imaginer le roman de ces visages, l'histoire qui aurait pu être la leur, la destinée qui leur ressemble. Personne plus que Greco n'a su faire surgir de ses modèles cette figure intérieure. Sa sublime rangée de portraits du Prado, ou la haie d'assistans aux *Funérailles du comte d'Orgaz*, sont composées entièrement de chefs-d'œuvre de cette espèce. Qui sont ces bacheliers, ces gentils-hommes ? On l'ignore : et on voit en eux ressusciter un monde.

C'est dommage que ces méthodes, si excellentes pour la rêverie et même pour l'intelligence de faits d'un certain ordre, ne vaillent plus rien dès qu'il s'agit de questions particulières. Les guides d'autrefois n'y regardaient pas de si près ; ils avaient toujours une histoire à raconter sur chaque portrait. Mais nous ne voulons plus de légendes. Si pourtant la légende est explicable et naturelle, c'est quand elle parle d'un portrait de femme. Que sera-ce d'une jeune femme, et peinte par Greco ? Que sera-ce dans un pays où, excepté les reines, et, en dehors des mortes gisantes sur les tombeaux, le portrait de femme est toujours chose un peu insolite ? Déjà la galerie d'hommes que nous a léguée l'artiste nous donne l'impression d'une société d'amis, d'un petit cercle d'intellectuels, sans aucun caractère de commande ou de commerce. Ses portraits féminins ont certainement un sens plus personnel encore ; leur rareté extrême, leur nature particulière, la coiffure, la mantille, l'habit de condition modeste, l'absence d'apparat, le format intime et réduit, tout invite à y voir, à y chercher une confidence.

Le sens, par malheur on peut le craindre, nous en échappera toujours. Ces inconnues de Greco ne diront pas leur nom. Nous ne saurons jamais qui fut cette *Dame à la fleur*, avec son orchidée de safran étoilant ses cheveux d'ébène, et ses grands yeux noirs de momie byzantine du Fayoum. La *Dame à l'étole d'hermine* (l'hermine est, soit dit en passant, tout bonnement de la chèvre) est plus touchante encore. C'est une brune délicate, une Tolédane aux traits fins, peinte presque sans matière, dans une de ces demi-pâtes liquides qu'a toujours recherchées Whistler. Le visage mat et sans ombres offre dans ses fourrures blanches le précieux de l'ivoire. Au temps où le baron Taylor l'acheta pour Louis-Philippe, ce portrait était baptisé la *Fille de Greco*, et c'est encore le nom qu'on lui conserve à Londres. Mais l'artiste n'eut jamais de fille de cet âge; le seul enfant qu'on lui connaisse est un fils naturel. La mère s'appelait Géronima de las Cuebas, et c'est tout ce que nous savons d'elle. Était-elle mariée? Quitta-t-elle son mari pour suivre son amant? Est-ce elle, la dame à l'hermine, avec ses doux yeux moqueurs et son allure de chatte? La maîtresse du Greco! Comme on voudrait être sûr de posséder ses traits, de connaître le charme qui attacha sur ce rocher le vagabond, le déraciné, l'étonnant voyageur qui devait évoquer, fixer l'âme espagnole! Le portrait, certainement de la jeunesse du maître, peut dater de sa trentième année, à peu près au moment de l'arrivée à Tolède. Ainsi venait au-devant de l'artiste la muse de sa vie.

Et lui, a-t-il laissé quelque part son image? Je crois qu'on peut répondre assurément que oui. C'est assez l'usage des peintres, à Venise surtout, et Greco est de toute manière un homme trop personnel pour y avoir manqué. La seule difficulté est de le reconnaître dans la foule anonyme de ses portraits et de ses tableaux. M. Manuel Cossio, l'érudit qui connaît le mieux son œuvre, y montre un type persistant, à nez fin, à front haut, à barbiche italienne, qui apparaît de place en place dans des rôles très divers, comme une figure vivante qui se modifie avec l'âge. Au bout de la série vient un portrait, un buste de vieillard, appartenant à M. de Beruete, qui l'a prêté à Londres. C'est une tête de spectre, à mine de désastre, si navrante qu'à la voir on a le cœur serré. Est-ce, comme le veut la tradition, le portrait du peintre? Nul indice, il est vrai, ne le signale comme tel; mais Titien s'est-il désigné davantage dans le portrait du

Prado? Je retrouve sa houppelande sur les épaules de l'inconnu : on dirait que Greco (décidément c'est lui) s'est souvenu ici de ce portrait de son vieux maître, et a pris le même uniforme pour se montrer à nous une dernière fois. Cet adieu est lugubre. Sans doute, la fin de l'artiste paraît avoir été assez mélancolique; c'était chez lui la gêne, les dettes, mille soucis. Puis, il était malade, certainement guetté par la paralysie. Sa dernière signature, récemment retrouvée, gauche, informe, ataxique, ne laisse guère de doute à cet égard. Mais ce qui domine tout, sur ce triste visage, — et cela peut-être achève de confirmer la conjecture, — c'est une expression d'anxiété que je retrouve dans le portrait de l' « heureux » Titien (1): l'amertume de l'artiste qui meurt avant d'avoir atteint un certain idéal d'expression ou de beauté.

Que ce soit là le mal de Greco et la clef de son « cas, » il suffit, pour s'en persuader, de jeter les yeux sur deux tableaux dont la réunion à Londres forme un des enseignemens les plus remarquables de l'exposition. Ce sont deux exemplaires d'une œuvre de jeunesse, les *Marchands chassés du temple;* un troisième exemplaire se trouve à la National Gallery, un quatrième dans une église de l'Estramadure, à Jerez. Ces répétitions d'un sujet sont tout à fait dans la manière de Greco; nous possédons trois éditions de la *Guérison de l'aveugle*, autant de l'*Expolio*. On serait tenté, bien à tort, de prendre ce procédé pour marque de stérilité. C'est, au contraire, le signe de l'« artiste, » de l'homme qui s'occupe peu de la matière de son œuvre, et qui s'intéresse uniquement à sa perfection : on citerait de pareils exemples de tous les grands stylistes, de Titien lui-même, d'un Mantegna ou d'un Rembrandt. Eux aussi passent leur vie obsédés des mêmes problèmes. Ils retournent perpétuellement les mêmes sujets et les mêmes thèmes, sans jamais se contenter du résultat acquis. Seulement, la plupart du temps, ces reprises n'ont lieu qu'à de longs intervalles; un Rembrandt, un Titien, moins nerveux, plus patiens, laissent reposer leurs idées, profitent de leur sommeil, n'y reviennent que plus forts, enrichis d'expérience. C'est sur l'heure que Greco remanie et corrige, martèle sa matière et la tord, pour la rejeter au feu et l'en faire ressortir plus belle.

(1) Voyez, sur ce portrait, l'étude de M. de Wyzewa dans la *Revue* du 15 août 1904.

C'est le système le plus imprudent : on en sort harassé. Mais je ne veux ici insister que sur la méthode, sur ce qu'il y a de volontaire dans ce qu'on a appelé la « folie » de l'artiste. Tout n'est pas faux dans les légendes. On connaît celle d'un Greco, qui, dépité de la gloire de peindre comme Titien, s'évertue rageusement à différer de lui. Otez de l'explication ce qu'elle a d'enfantin : c'est la règle de tout grand artiste. La condition de son existence, c'est d'arriver à faire *autrement* que ses maîtres. Racine a voulu faire autrement que Corneille, Praxitèle autrement que Phidias, Greco que les Italiens. A quel point il s'était assimilé leur art, c'est ce que prouve le nombre de ses toiles qui passaient sous leur nom : il a fallu, pour ainsi dire, retirer sa jeunesse par morceaux de dessous la masse des Véronèse, des Tintoret. M. Émile Bertaux ne retrouvait-il pas l'autre jour, au musée Jacquemart-André, un Greco méconnu dans un tableau de ce dernier ? Lorsque, dans les *Marchands* de la galerie Yarborough, l'artiste rassemble à l'angle de la scène Titien, Michel-Ange, Raphaël et Clovio, c'est pour les prendre, en quelque sorte, comme témoins et comme juges. L'instant est solennel. C'est le moment où l'élève quitte les bancs de l'école et prend congé de ses maîtres.

Il faudrait montrer en détail comment le jeune homme se libère, se dégage de l'italianisme. Rien ne vaudrait pour cela la comparaison attentive des exemplaires des *Vendeurs*. De l'un à l'autre, on verrait s'effacer le décor, l'action gagner en importance ; les personnages grandissent au milieu des architectures subitement diminuées ; la mise en scène pompeuse, le luxe de la Renaissance, colonnades, portiques, statues, cèdent la place au drame. En même temps, la couleur s'exaspère et s'irrite. L'harmonie fastueuse, la tonalité sourde des plus anciens tableaux, se change en une sonorité plus aiguë et plus fine. Le timbre n'est plus d'or, mais d'argent. Le vermillon passe au grenat. Un acide, un principe froid, une dominante de bleu vif se répand à travers la toile, qui tressaille fouettée, cinglée de lanières d'azur. On dirait un jour de bise sur la lagune, lorsque la mer crispée se hérisse sous un ciel pur.

Cette volonté de secouer le joug et de faire du nouveau, voilà ce que Greco apportait en Espagne. C'était la première fois que le cas se présentait : les artistes du pays ne se piquaient que d'imiter, et le meilleur était celui qui y réussissait le mieux.

Nulle originalité. A force de se faire Flamands ou Italiens, ces disciples trop dociles oubliaient d'être de chez eux. Le « Grec, » arrivant du dehors, plus libre de préjugés, plus souple et plus intelligent, devait être frappé au contraire de ce que les indigènes ne percevaient même plus. Il trouvait à Tolède le terrain le plus propre à favoriser son génie. Comme van Dyck à Windsor, comme Watteau à Paris, ce Crétois découvrit, révéla à elle-même l'âme nationale.

M. Maurice Barrès a décrit magnifiquement le pacte, l'échange instantané qui s'établit entre le peintre et l'âpre paysage. L'instinct qui porte Greco à répudier la volupté, le paganisme, la joie de vivre, s'exalte sur ces roches décharnées, parmi ces sécheresses et cette désolation. Pour un cerveau épris de sacrifices et de synthèse, quelle leçon d'austérité ! Tout conspirait ici dans le sens de l'artiste. Tout encourageait sa révolte contre la Renaissance, son goût d'idéalisme. Par là, il se trouvait d'accord avec toute l'Espagne héroïque, avec la race des sainte Thérèse et celle des don Quichotte, avec toute une élite mystique, chevaleresque, dans son dédain de la matière et de la réalité. Que, dans cette négation obstinée du réel, l'artiste trébuche et s'égare; que souvent les forces le trahissent; que son imagination n'enfante que des formes tumultueuses, suspectes, incohérentes; qu'il ait franchi plus d'une fois les limites du possible, qu'importe ? Sans doute Greco n'a pas gagné le défi qu'il jette à la nature. Le visionnaire nous trouble et nous laisse alarmés. Et pourtant, cet artiste incomplet est un maître. Le premier, en Espagne, il fait de la peinture un art, ayant ses fins indépendantes, et reposant sur un rapport unique et personnel de la sensibilité au monde extérieur. De ce tempérament spécial, il fait un objet de culture, une doctrine, un système. De là, évidemment, un gongorisme extravagant, une absurde tyrannie du « Moi ; » mais que cet individualisme est de tournure bien espagnole ! Et puis, de ses tentatives effrénées, de ses périlleuses évasions en dehors de la nature, il reste au peintre une habitude des réalités morales qu'il retrouve quand il s'agit de représenter des traits humains, et qui, en présence du modèle, fait de lui un des suprêmes portraitistes du monde. Mais, même dans ses fugues et ses témérités, s'il manque d'équilibre, quel élan ! Quels bonds hors de la platitude et de la médiocrité ! On finit par l'aimer jusque dans ses démences et

par le préférer à beaucoup de maîtres plus parfaits, mais qui émeuvent moins que lui. Il est de ce petit nombre d'esprits qui sont le sel de la terre, et sans lesquels la vie perdrait de sa beauté : il est de la race des inquiets, des excessifs, qui exigent du monde plus que le monde ne peut donner, mais qui en forment la parure, et dont on reconnaît le mal dans le masque dévasté de son portrait; il est de la race des génies qui se tourmentent eux-mêmes.

III. — LA JEUNESSE DE VELAZQUEZ

De Greco à Velazquez il y a, en apparence, un monde. L'un est aussi peu sage que l'autre est pondéré. Celui-ci est aussi serein, aisé, harmonieux, que celui-là est parfois bizarre, exorbitant. L'un s'épuise à forcer ou à fuir la nature, et l'autre est la nature même. Pourtant, l'œuvre de ces deux grands hommes est au fond plus semblable qu'il ne paraît d'abord. Je crois même à une influence très précise du premier sur le second. Mais cette action ne s'est exercée qu'assez tard, dans la maturité du maître, et c'est sur ses débuts que l'exposition de Londres jette une vive lumière.

A vrai dire, la jeunesse de ce peintre admirable ne peut plus aujourd'hui s'étudier que là. L'Espagne, si riche en œuvres du plus grand de ses maîtres, n'en a conservé presque aucune de ses années d'apprentissage. Hormis deux toiles du Prado et de l'archevêché de Séville, une ou deux autres peut-être encore, on chercherait en vain en Espagne de quoi se faire une idée des premiers essais de l'artiste. Encore ces œuvres religieuses, ne sont-elles pas les plus propres à le montrer sous son vrai jour. Sans être un libertin, et moins encore un mécréant, ce n'était pas un *roe-santos*, un rat de sacristie. Dans cette école où la peinture profane existe à peine, seul il est entièrement « laïc. » Il n'est pas l'homme des sujets pieux, de l'imagination ou du sentiment purs. Il n'est à l'aise qu'avec le modèle et ne quitte jamais la terre. Dès le début, son parti est pris : il s'applique strictement à reproduire des faits. C'est ce naturalisme qui a toujours séduit les amateurs anglais. L'Anglais, si peu sensible au grand art italien, à ses beautés de rythme, de proportion et de mesure, se sent de plain-pied au contraire avec un génie d'habitudes et de méthodes si positives. Voilà pourquoi,

de préférence à toutes les autres œuvres, il a toujours recherché celles des débuts de Velazquez, celles qui ont entre toutes le caractère d' « études ; » et c'est ainsi que, pour connaître les origines de son talent et la période des *bodegones*, ce n'est plus aujourd'hui à Séville ni à Madrid, mais à Londres qu'il faut aller.

Bodegon, de *bodega* (boutique, cabaret) est le nom donné en Espagne à une catégorie de tableaux comprenant à la fois ce que nous entendons par la « nature morte » et la peinture de mœurs. Les sujets en sont empruntés à la vie populaire. Le genre, inauguré avec éclat par Caravage, avait fait sur-le-champ le tour des ateliers. Ce fut un événement dans l'art européen : après la convention mondaine du XVIe siècle, celle-là paraissait un retour à la vérité. A Naples, un Ribera est le grand champion de Caravage. La nouvelle en parvint aussitôt à Séville. Il y a, aux *Grafton galleries*, un immense « Pacheco, » un *Pugilat sur le champ de foire*, flanqué de deux grands « Herrera » (la *Scène de Vendanges* est superbe), dont on voudrait la preuve qu'ils sont réellement des deux maîtres de Velazquez : l'histoire de leur commun élève s'en trouverait fort éclaircie. Mais le fait est que ce style brutal de Caravage ne se trouvait nulle part chez lui comme en Espagne. Sa formule répondait à des instincts profonds, à un besoin vital du génie de la race. Elle rallie instantanément ce qu'il y a en lui d'irrégulier, de réfractaire aux bienséances classiques. Ce réalisme procède au fond d'un même mouvement que le délire d'un Greco : si différens qu'ils apparaissent, il faut y reconnaître un même soulèvement contre la Renaissance, un même sursaut contre l'humanisme. Ce que le « Grec » de Tolède, déraisonnable et dramatique, s'opiniâtre à obtenir d'un art exténué et ascétique, en meurtrissant la forme, en mortifiant le ton, comme par une succession de spasmes, c'est aussi bien l'objet du jeune Velazquez lorsque, dès l'atelier de son maître Pacheco, il se met au régime de la nature morte, et se jure de ne rien dire qui dépasse la réalité et ne soit vérifié et comme calqué sur elle. Tous deux abjurent les rhétoriques étrangères, et se proposent de rentrer dans la vérité espagnole.

Dans cette merveilleuse *Célestine* de Rojas, il y a un endroit où le héros Calixte, dans le langage métaphorique des amoureux du temps, pour exprimer sa hâte d'un rendez-vous nocturne, se lance dans un « phébus » sur le coucher du soleil.

« Eh ! monsieur, lui réplique son valet Sempronio, trêve de ce jargon ! Au diable ces poésies ! Il n'est pas honnête de parler d'une manière que chacun n'entend point et que personne n'emploie. Dites que le soleil se couche, on saura ce que vous voulez dire. » Je crois entendre les sages paroles de Sempronio, quand je regarde ces œuvres de la jeunesse de Velazquez, l'*Aguador de Séville*, le *Déjeuner*, la *Cuisinière*, la *Vieille à l'omelette*, et même ce *Jésus dans la maison de Marthe*, à la National Gallery, dont le vrai nom serait : les *Écureuses de vaisselle*.

Ce sont des tableaux sourds, compacts, déjà étonnamment forts, sobres, sans déclamation, sans « effet, » d'aspect triste, lourdement maçonnés dans un mortier gluant. Tout y décèle l'application, la tension, l'effort. Toutes les figures sont des portraits. Le personnel ne varie guère, les modèles d'un tableau reparaissent dans l'autre ; l'artiste ne se met pas en frais d'invention. Cette sorcière édentée, au menton en galoche, qui fricasse ou récure de ses vieilles mains pareilles à deux paquets d'osselets ficelés dans une bourse, c'est sans doute la vieille bonne, la *criada* de la maison ; ce blondin que voilà de dos, de face ou de trois quarts, c'est le petit apprenti dont parle Pacheco, qui servait de modèle au peintre à satiété. Quant aux objets, pots, tasses, écuelles, poêlons, jarres, tout ce matériel culinaire est d'un rendu prodigieux, dont la vie passe cent fois l'intérêt des figures ; le grain de la matière, le poli ou le rugueux des vases, leurs flancs poreux et gris où le pouce du potier a imprimé sa trace en côtes horizontales, le blanc onctueux d'une écuelle que l'émail semble remplir de lait, l'ombre portée d'un couteau qui se dessine en demi-cercle dans la concavité d'un bol, toutes ces choses sont copiées avec un scrupule, une fidélité si miraculeuse que la copie égale la nature et qu'il ne subsiste plus aucune différence entre l'image peinte et celle de l'objet réel. On comprend, devant ces surprenans exercices, le mot énigmatique d'Ingres : « Tout objet imité de la nature *est une œuvre*, » et pourquoi tous les maîtres, un Rembrandt, un Chardin, près de nous un Cézanne, qui ont voulu se débarrasser d'une convention ou d'une « manière, » ont recouru, pour s'affranchir, à ces leçons de choses. Il s'agissait pour eux d'apprendre à se conformer à la réalité ; il s'agissait, la langue des peintres se perdant en généralités, en abstractions, en périphrases, de la reforger sur les faits, de revenir à l'A B C ; et,

dans le cas de Velazquez, il s'agit de substituer à des locutions d'emprunt, à des expressions vagues et neutres, un vocabulaire neuf, et de se construire, avec des élémens autochtones, une vision à l'espagnole.

Ces quatre ou cinq tableaux, — les seuls parfaitement authentiques dans la foule de *bodegones* attribués à Velazquez, — frappent par un caractère étrange de sérieux. Dans ce genre de « bambochades, » ils étonnent par une note inattendue d'austérité. Quand on se rappelle la bonne humeur, la pétulance de Frans Hals, ses gamineries étourdissantes en pareille circonstance, on ne peut s'empêcher de regretter un peu cette absence de bonhomie dans des sujets où l'on voudrait plus de légèreté. Toutes les figures sont pétrifiées ; le rire même se fige en grimace. Sans doute, cela tient à la maladresse du peintre, à son manque de souplesse : l'effort d'expression est tel, que toute grâce disparaît. Mais il y a là surtout un trait du réalisme espagnol : cette espèce d'ironie à froid, cet humour glacial qui se plaît à décrire imperturbablement des choses révoltantes et rend intolérable la lecture à haute dose de *Lazarille de Tormes* ou de *Guzman d'Alfarache*. Vous rappelez-vous, dans ce roman, la première aventure du héros, l'histoire de l'omelette couvée, comme aussi la suivante, celle du boudin de mule donné pour boudin de veau ? J'y songe malgré moi, devant la *Vieille à l'omelette* de la collection Cook. On mange dans les tableaux flamands ou hollandais, quelquefois on s'y goinfre, mais c'est avec jovialité ; on mange chez les Le Nain, mais avec dignité et une sorte de respect pour les alimens de la vie. C'est cette intimité, cette cordialité qui manquent aux réalistes espagnols ; on sent chez eux comme un plaisir de mépriser l'objet de leur art, comme une âcre rancune contre les médiocrités de la vie. Il semble qu'on ne lui pardonne pas de ne pas ressembler aux illusions qu'on s'était faites, et qu'on se venge de la déception en exagérant le ridicule et l'insignifiance de la réalité.

Cette absence de sympathie, cette sécheresse rebutante est le grand grief qu'on puisse faire à ces *bodegones* de Velazquez. Quel intérêt pouvons-nous prendre à ce réalisme de victuailles, à ces portraits d'oignons, de jambons, de calebasses, si l'artiste, par surcroît, n'y ajoute un peu du sien ? C'est ici qu'on sent le mérite de ces « petits maîtres » hollandais, qui mettent tant de cœur, de tendresse, d'ingéniosité dans leurs menus ouvrages et

s'entendent si bien à rendre les choses précieuses; et on comprend alors la vérité du mot de Chardin, un des plus beaux qu'un peintre ait prononcés sur l'art : « On se sert de couleurs, on peint avec le sentiment. » Je sais que c'est une théorie que celle de l'objectivité ou de l'impersonnalité de l'art; mais qui dit soumission ne dit pas indifférence, et moins encore malveillance. Ou bien, si le détachement est une condition de l'art, on reproche à Velazquez qu'il ne lui en coûte pas assez ! Ce sont, à cet égard, les documens les plus curieux que l'on connaisse peut-être d'un garçon de dix-huit ans. Jamais regard plus froid ne fut jeté sur l'univers. Nulle peinture plus étrangère à la jeune volupté. Nulle ombre de ce trouble charmant qui remplit Rembrandt au même âge, lorsqu'il rêve (il y rêve toujours) à la beauté des femmes. Une vieille édentée, un souillon de cuisine, affreuse maritorne à face plate et stupide, composent à cette heure pour Velazquez tout son Éternel féminin ; et il ne cherche pas plus loin lorsque, le croirait-on? il peint pour les Carmes de Séville l'*Immaculée Conception* qui appartient aujourd'hui à M. Laurie Frere. On dirait qu'il s'amuse à narguer son public et à scandaliser son monde; par dillettantisme, par haine de la fausse poésie, il renchérit sur le terre à terre. Il y a, dans son affaire, de la gageure et du défi, et puis de la fatigue et aussi de la méfiance. Velazquez est le contemporain de Cervantès; il est d'un siècle désabusé, tombé de la chimère dans la prose, et qui se console par la satire et par la parodie, les aventures de *picaros* et les farces de *posadas*.

Plus tard, on verra Velazquez, d'expérience en expérience, approfondir et enrichir cette notion bornée de la réalité. C'est à quoi lui servira surtout sa situation éminente à la cour de Madrid. On ne dira jamais assez quel service lui rendit en cette occasion son digne compatriote le chanoine Fonseca, qui eut l'idée de l'essayer auprès de Philippe IV. On a retrouvé à Londres, il y a quelques mois, le portrait de ce bonhomme : je l'attendais un peu à l'exposition; j'aurais été curieux de connaître sa figure. Il fut vraiment alors l'instrument de la Providence. Sans doute, il est puéril de refaire l'histoire, et de se demander ce qu'il fût advenu de Velazquez s'il ne lui était arrivé de sortir de chez lui. Rien ne permet de supposer qu'il ne serait pas un grand peintre et qu'il n'eût pas manifesté d'une manière imprévue tout ce qui était en lui, toute sa merveil-

leuse sensibilité artistique, son délicieux « impressionnisme. Et pourtant que ne lui eût-il pas manqué, en fait d'éducation, d'exemples, d'encouragemens et de critiques, de voyages, de comparaisons, de spectacles, d'aperçus de toute sorte sur la vie et sur l'art? Il suffit de jeter les yeux autour de cette salle d'exposition, sur le splendide *Philippe IV* en costume de campagne, pourpoint de buffle et bottes de daim, sur le maigre *Inconnu* de la collection du duc de Wellington, sur d'autres tableaux enfin, portraits de reines, d'infantes, de souverains-pontifes, répliques ou copies de chefs-d'œuvre célèbres; il suffit de faire un tour à la collection Wallace, devant la *Dame à l'éventail*, et enfin une station à la National Gallery, devant la *Chasse au sanglier* et la souple et gracieuse *Vénus* de Rokeby-Hall, pour comprendre de combien d'idées et de raffinemens, d'étendue et de délicatesse s'est accru, chemin faisant, le réalisme des débuts, — jusqu'à finir par embrasser, comme la nature elle-même, sans parti pris et sans dédains, beautés, laideurs, grandeurs, bassesses, toutes les formes de la vie.

Alors, on revient un moment aux œuvres de la jeunesse; on s'arrête devant la dernière et la plus belle de toutes, l'*Aguador de Séville*, qui résume toutes les autres et a toujours, depuis trois siècles, passé pour un chef-d'œuvre. C'est un groupe de trois personnages, une scène de la rue, telle qu'on peut voir la pareille sur n'importe quelle place du Sud, de Valence à Séville et de Cordoue à Cadix : deux petits drôles arrêtés près d'un de ces marchands ambulans qui vendent de l'eau fraîche dans des *alcarazas* de terre poreuse et tendre, que portent des ânes à longs poils. La peinture a beaucoup « chanci, » comme disent les peintres; la matière a continué à travailler dans ses épaisseurs; déjà une des figures paraît presque indistincte et n'est plus discernable qu'à peine sur le fond; les deux autres, chaque jour plus obscures, semblent rouir dans un bain d'ombre. Cependant, l'œuvre est forte et d'un style magnifique. Les deux petits vauriens qui se désaltèrent en riant sont les frères aînés de la marmaille pittoresque qu'ont popularisée les œuvres de Murillo; quant à l'*Aguador* lui-même, debout, impassible et rugueux sous sa grande chape de bure et son linge en lambeaux, c'est l'ancêtre de toute une race encore bien vivante, de toute cette canaille grandiose qui peuple l'Espagne des Zubiaurre et des Zuloaga. On n'oublie plus ce gueux superbe,

avec son profil ébréché, ravagé, de consul tombé dans le malheur, et qui vit d'un petit métier avec la mine d'un César en disponibilité. C'est la première entrée dans l'art de cette plèbe de déclassés, déchets des grandes aventures, rebut des épopées et des songes héroïques, populace incapable de se plier aux cadres de la vie régulière, et qui formait, en marge de la société, la plus belle vermine humaine et la plus fière bohème qu'on eût vue dans le monde. Les figures, au soleil, ont pris les mêmes crevasses, le même ton de terre cuite que l'argile des vases à panse spongieuse. La composition, puissamment établie, étage de fortes architectures, ayant pour base les masses sphériques des poteries et pour sommet la tête dure et sèche de l'*Aguador*. Ainsi l'artiste a fait tenir dans le raccourci de trois figures une vision de l'Espagne, un de ces groupes éternels qui, dans tous ces pays de l'ardeur et de la soif, se composent autour d'une goutte de fraîcheur.

On peut se divertir à rêver un Velazquez, demeuré dans son Andalousie, et continuant à développer cette illustration des types populaires. Il y a un trait, en tout cas, qui distingue de toutes ses pareilles cette admirable page : la grandeur. Tout jeune, en effet, Velazquez fut considéré comme un maître. Il est imité à Séville comme Rembrandt l'est à Leyde. L'exposition de Londres nous montre tout un lot de ces pastiches; il y en a d'effrontés, de simples plagiats; d'autres se contentent d'emprunter les thèmes et la manière. Ce fut évidemment une industrie locale, un article à succès, très demandé par l'amateur. Et il en est de fort curieux, de ces « faux Velazquez, » comme ce mendiant (de Pablo Legote?), espèce de vieux biberon attendri sur sa gourde, à côté d'une enseigne ronde, où se distingue vaguement une kermesse de Téniers. — Il y aurait d'ailleurs tout un travail à faire sur ce qu'on ose parfois, dans les galeries anglaises, mettre sous le nom de Velazquez : ne lui donne-t-on pas encore des tableaux d'Italiens obscurs du *seicento*, comme la petite *Bohémienne* d'Antonio Amorosi, et jusqu'à des figures burlesques, plates bouffonneries napolitaines, comme celle d'un matassin de *commedia dell'arte*, armé de sa seringue ? — Non, jamais Velazquez ne s'est abaissé à cette qualité de comique ou de sensiblerie. Son goût, déjà souverain, lui défend cette indignité. Il a pu, par dureté, par jactance de jeune homme, outrer l'indifférence, rechercher exprès

la laideur et la vulgarité, par *sport* ou par hygiène, comme une cure contre les mensonges et les duperies de l'idéalisme. Mais ce n'est qu'une crise rapidement dissipée. Déjà, dans l'*Aguador*, on voit Velazquez, à vingt ans, se proposer un plus haut problème : celui qui consiste, par le style, à dégager de la réalité en apparence la plus commune ce qu'elle peut contenir de vie et de beauté.

L'œuvre est sans charme, laborieuse, obstruée, bâtie d'une foule d'observations accumulées, que l'artiste sait mal subordonner l'une à l'autre. Nul sacrifice, nulle entente des demi-mots et des synthèses. Le dessin, avec toute sa force, retient à peine dans ses mailles cette somme de détails. Plus tard, l'artiste se servira de termes plus personnels, d'un système de locutions abrégées et exquises avec moins de traits, il saura évoquer plus de choses : chaque touche définira non plus un fait particulier, mais le rapport momentané qui en relie plusieurs et les résume d'un mot. La langue se simplifie et s'enrichit en même temps : c'est l'homme qui part de son village, la poche pleine de gros sous, et qui, à force d'échanger et de faire fructifier en route sa monnaie, finit par ne plus payer qu'en or. Enfin, ce langage inimitable, Velazquez l'étendra à des scènes entières, et il inventera ces peintures magiques, où le décor, l'atmosphère, les figures revêtent cette poésie réelle et indécise, capricieuse et charmante des scènes imaginaires; où il y a des naines, des filles d'honneur et des princesses, où la réalité devient enchantement, féerie, et où derrière l'apparence incertaine et flottante, se devine l'inconnu, le mystère de la vie.. Il faudra quarante ans au peintre pour arriver à cette formule suprême ; il est beau, quand on en connaît l'évolution totale, de la voir à son point de départ, contractée, ramassée, comme gorgée et pétrifiée d'un excès d'énergie dans ce premier chef-d'œuvre de la vingtième année.

IV. — LES DERNIERS ESPAGNOLS

Il y a toujours, autour de l'œuvre des grands peintres et du petit noyau de leurs ouvrages incontestables, une région douteuse, une sorte de halo où se répand leur lumière, sans qu'on les y reconnaisse eux-mêmes. J'ai montré tout à l'heure une de ces nébuleuses. Une seconde s'est formée plus tard, dans

la maturité du maître, et peut s'appeler son « école. » On a réussi depuis peu à distinguer dans cette école un certain nombre de satellites, de « petits maîtres » espagnols, qui ne sont pas sans mérite. Le public, pour ne pas se surcharger la mémoire, ne retient que les grands noms auxquels il attribue en bloc toutes les œuvres d'un même caractère. C'est faire tort à beaucoup de talens secondaires, qui ne sont pas tous à dédaigner, au risque de rendre le génie responsable d'ouvrages parfois peu dignes de lui.

Parmi ces oubliés du cercle de Velazquez, l'un des plus agréables est son gendre Mazo, que nous aurons appris à mieux connaître à Londres. C'est de lui que sont la plupart des répliques du maître qui passent dans les musées pour des originaux, et ces jolis pastiches dont le plus célèbre est, au Louvre, ce tableau des *Petits cavaliers*, tant copié par les Manet et les Fantin-Latour. Le marquis de Lansdowne a prêté à l'exposition deux bijoux plus parfaits encore, deux *Paysages avec figures*, spirituels et fleuris, qui ont je ne sais quoi d'un Watteau espagnol. On a bien du plaisir aussi à voir quelques portraits de Carreño de Miranda, qui offrent de si beaux noirs profonds et raffinés; mais une surprise, par exemple, c'est le portrait d'enfant de Fray Juan Rizi, — un bambin de douze ans, en culotte serin et veste orange, avec une épée et des bottes, un morceau d'une crânerie, d'une désinvolture que le Prado envierait à l'admirable galerie de sir Frederick Cook.

Mais ce rare sourire ne doit point nous faire oublier le côté essentiel de la peinture espagnole. Sans doute, on doit s'attendre à ne rencontrer à l'étranger que les œuvres les plus faciles et les plus accessibles, par conséquent les moins locales et celles qui tiennent le moins au génie du pays. La popularité de Murillo ne s'explique-t-elle pas par une certaine banalité de forme et de sentiment, par une grâce langoureuse et un peu sensuelle, qui nous rend abordable ce qui, chez d'autres artistes, se présente sans concessions? Il est tout naturel que le public anglais (mon Dieu! comme le nôtre) se soit épris pour commencer des œuvres de ce peintre et surtout de ses tableaux de mœurs, de ses jolis types populaires, où il continue, en l'édulcorant, la tradition toute sévillane des *bodegones* de Velazquez. Les *Grafton galleries* nous en montrent plusieurs, grisettes à leur fenêtre, petites marchandes de volaille, petits marchands

de crabes, d'un charme dont nous faisons peut-être aujourd'hui trop peu de cas : ce peuple enfantin de Murillo est le messager qui le premier répandit au loin la réputation pittoresque de l'Espagne, et c'est un service dont on doit toujours lui savoir gré.

Là n'est pas toutefois le trait caractéristique de la peinture espagnole. Son réalisme inné l'entraîne à la peinture de genre, mais les circonstances morales en arrêtent le développement; Velazquez est un résultat absolument exceptionnel. Ce qui distingue l'Espagne, c'est son art religieux. Là est son caractère unique : cette originalité que n'avaient pas su lui donner ses « primitifs, » ses peintres du XVIIe siècle allaient la constituer. Le spectacle vraiment curieux que nous offre l'Espagne, c'est celui du moyen âge en plein classique ; mais un moyen âge adulte, disposant d'une forme toute moderne, un moyen âge servi par des ressources telles que les peintres contemporains ne font, depuis cinquante ans, autre chose que d'y puiser.

De ce contraste singulier entre une mentalité catholique du XVe siècle et des procédés réalistes du XIXe, entre des idées de « primitif » et une vision de « naturaliste » à la Courbet, résulte un art merveilleux, et dont l'effet nerveux n'est pas près de s'épuiser. Le travail de maîtres comme Velazquez a consisté à préparer le vocabulaire et le style, à transporter dans le langage tous les élémens assimilables de l'école de Venise, de celle de Caravage, à en éliminer les parties oratoires, tous les développemens, la surcharge inutile : c'est cet outil de portraitiste ou de peintre de *bodegones*, que l'artiste espagnol applique à la représentation des choses surnaturelles. Ici, les caractères individuels comptent peu ; la personne de l'artiste s'évanouit dans son œuvre. Il ne subsiste que l'intérêt, — autrement passionnant, — d'un état d'esprit collectif.

Les peintures religieuses, dans l'Europe du XVIIe siècle, diffèrent à peine, en effet, de la masse des autres. C'est partout le même style, le même goût d'apothéoses, la même profusion d'allégories et de nuages, ce plafonnement, ce rayonnement, cette dilatation des idées et des formes où tout se résout dans une gloire et un triomphe universels. On ne voit pas en quoi un plafond de style sacré de Piètre de Cortone ou de Luca Giordano s'écarte d'un plafond profane, — celui du *Gesù*, par exemple, de celui du palais Barberini, ou la coupole du Val-de-Grâce de

la grande galerie de Versailles. Tout est enveloppé dans le même tourbillon, tout nage pêle-mêle dans une fiction générale, où le dogme et la mythologie, l'Évangile et la Fable, ont la même importance et jouent le même rôle.

Il faut penser à cela, pour juger à leur prix ces peintures religieuses d'Espagne, d'une si terrible nudité, d'un laconisme si frappant. Rien de plus abrupt, de plus radical et de plus positif : aux choses les plus prodigieuses, aucune explication ; une précision de photographes pour réaliser les idées les plus déconcertantes. Voici un capuchon pointu, une petite tache pyramidale qui voltige en plein ciel, dans une atmosphère incolore, — un moine en prières qui plane aussi à l'aise que sur le carreau de sa cellule, comme un bizarre cerf-volant, un capucin de baromètre : c'est l'*Extase de saint François*, un des derniers ouvrages de la vieillesse de Zurbaran. L'exposition de Londres ne nous offre qu'un aperçu de ces peintures étonnantes : c'est assez toutefois pour remuer fortement. Il faut citer au moins une page curieuse de Murillo, d'une barbarie bien imprévue dans cette œuvre généralement de goût un peu débile : un Christ cherchant ses vêtemens après la flagellation, un Christ à quatre pattes, tout nu, se traînant sanglant sur la terre, dans l'ombre, où deux anges crient de douleur. Jeu de scène tragique, et qui perce le cœur comme le coup de l'*espada* qui mate le taureau. Et voici, de Fray Juan Rizi, une *Vierge de Montserrat*, parée comme un fétiche, brune de peau comme une mûre sauvage suspendue à une muraille de roches en dents de scie ; — et enfin une de ces images d'une éloquence de catafalque, où excelle le génie macabre de l'Espagne : un Saint Bonaventure *mort*, en grand costume d'abbé, la barrette carrée sur la tête, assis dans sa chaise pour écrire de sa main de fantôme, comme le raconte la légende, les dernières pages de sa *Vie de saint François*.

Certes, cette vision d'outre-tombe, cette larve du moyen-âge chez un décadent de la fin du XVIIe siècle, laisse cet arrière-goût de pourrissoir que donnent seuls, à Séville, dans l'hôpital de Don Juan, les fameux tableaux de Valdès Léal. Mais ce cadavre qui ressuscite, ce revenant qui se prolonge trois jours après la mort, n'est-ce pas un peu, à cette date, le portrait de l'art espagnol ? On comprend la violence de la révolte d'un Goya, lorsqu'il se met à secouer ce poids mort d'archaïsmes. L'exposition des *Grafton galleries* nous laisse sur cette explosion de vie et de

colères. Un portrait de la *Duchesse d'Albe* éclate avec un sec crépitement de castagnettes : frisée comme un bichon, en robe Directoire, toute blanche avec des rubans rouges, d'un rouge atroce de piment, elle danse dans la mémoire avec sa raideur de poupée et ses chevilles de gitane, comme une marionnette esquissant le pas du *flamenco*. Première apparition de l'Espagne de *Carmen*, qui n'est plus qu'un bouquet de plaisirs ; tandis que les scènes furieuses de la *Maison des fous* montrent sous la révolte la persistance des vieux cauchemars, une émancipation qui finit en rêves de cabanon.

Je ne donne pas ce raccourci pour une image exacte de la pensée espagnole : il manque trop de nuances indispensables. Pourtant, dans les grandes lignes, l'ensemble de l'histoire morale de l'Espagne, jusqu'au début du siècle dernier, se dégage nettement. C'est beaucoup d'avoir réussi à développer un tel tableau, et à porter sur quelques points des clartés essentielles. Sans doute, jamais exposition dans une ville d'Europe ne vaudra cinq minutes passées dans une église de Tolède ou au musée de Séville, devant les Zurbaran. La peinture espagnole, vue à Londres, manque souvent d'intérêt ; elle a rarement, pour se soutenir, le charme d'exécution, l'intimité que porte avec lui un tableau de Rembrandt ou de Vermeer de Delft. Ses côtés inhumains, l'étonnant porte-à-faux sur lequel elle repose, paraissent plus manifestes quand on la détache du milieu et des circonstances qui l'expliquent : c'est une construction sur le vide. Elle fatigue et ne persuade pas ; on sort avec une impression d'étonnement, de courbature. Le plus beau tableau espagnol vu en dehors d'Espagne perd beaucoup de son sens : c'est un vin qui ne voyage pas. Cela signifie sans doute que l'art espagnol n'est pas le plus touchant et le plus grand des arts. Il n'a aucune valeur de généralité ; il se désintéresse de tout ce qui fait ailleurs, pour le reste des hommes, le prix et le charme de l'art, le sentiment, la grâce, la poésie, la beauté. Il s'absorbe à l'écart de tout dans son œuvre solitaire, dans sa recherche desséchante des plus fortes sensations et dans son idée fixe de matérialisme mystique. Mais il demeure l'image du pays qui en ce monde sauve le mieux de l'ennui, et où la vie peut-être a le plus de saveur.

LOUIS GILLET.

LE MAROC FRANÇAIS

ET

LA QUESTION INDIGÈNE

La formidable « réclame » que l'opposition de l'Allemagne a faite au Maroc dans l'opinion francaise n'a guère laissé à la plupart de nos compatriotes la liberté d'esprit voulue pour se demander ce qu'était en lui-même ce pays si disputé et ce que notre nation doit en attendre. L'idée que la grande majorité des Français se fait encore du Maroc, deux ans après la signature du traité de protectorat, ressemble bien plus à un acte de foi qu'à un inventaire raisonné. Cet état d'esprit n'est pas sans inconvéniens. La note des frais de l'entreprise marocaine ne cesse de s'élever : quelque 63 millions en 1911, 132 en 1912, et des crédits respectivement de 212 et de 233 millions pour 1913 et 1914. Et il ne s'agit là que des dépenses militaires. Il apparaît clairement que le budget civil d'un pays où tout est à créer doit être en déficit pendant quelques années et imposer des sacrifices à la métropole. En même temps se dissipent les illusions qu'une opinion, excitée par les crises d'Algésiras, de Casablanca et d'Agadir, se faisait des richesses du Maroc. On annonce qu'une disette causée par la sécheresse afflige la population de cette Normandie africaine. L'excès de la spéculation sur les terrains de certaines villes et l'incertitude dangereuse de la propriété rurale vont sûrement renvoyer bientôt en France un certain nombre de désenchantés. Beaucoup ne pardonneront pas à la réalité, encore très belle cependant, de

prendre la place de leur rêve. Demain peut-être ils dénonceront l'entreprise marocaine comme une vaste imposture. Aussi est-il bon de rappeler que ce n'est pas dans le matérialisme colonial, en vogue en même temps que tous les autres, qu'il faut l'envisager. Sans doute, pour peu qu'on l'aborde avec la sagesse virile du laboureur de La Fontaine, le Maroc assurera une large existence ou même la fortune à bon nombre de Français. Mais c'est pour la nation et non pour les individus que nous sommes allés au Maroc. La France devait empêcher que la réforme nécessaire, inévitable de ce pays, devenu une enclave dans son empire africain, se fît sans elle et contre elle. Non seulement elle prévient la formation de forces adverses, mais elle peut trouver au Maroc des élémens qui grossiront plus tard le faisceau des forces nationales. Ainsi envisagée, l'entreprise marocaine ne peut être atteinte par des déceptions d'affaires; l'objet qui doit inspirer toutes ses tendances et déterminer ses méthodes se précise : le problème marocain apparaît essentiellement comme un problème de politique indigène.

***

Sans doute les premières statistiques approximatives qu'a pu dresser le corps d'occupation semblent à première vue diminuer l'importance de cette question indigène. Le Maroc n'est pas la « fourmilière d'hommes » que d'aucuns y avaient vu de loin, dans le mirage des indigènes. Les « bureaux de renseignemens » évaluent à 3 millions environ la population de la zone française ; la zone espagnole n'a que quelques centaines de mille habitans.

Mais le nombre des habitans signifie peu de chose par lui-même : il s'agit de savoir s'il répond aux « possibilités » du pays. Si celui-ci a de telles capacités que l'augmentation naturelle de sa population ne puisse le remplir, à mesure que la civilisation permettra de le mieux exploiter, l'élément indigène perd de l'importance pour l'avenir, car de nombreux immigrans viendront se fixer auprès de lui. Certes, le Maroc est vide : son aspect rend très vraisemblable la statistique dont nous venons de donner le résultat. Ce vide est même l'impression qui domine le voyageur en dehors de quelques régions très peuplées, jardins irrigués du Sud, et d'autres, assez habitées, comme les terres noires de l'Ouest et le Rharb au Nord du Sebou. Pendant les mo-

notones étapes, la végétation vaine et maigre des palmiers nains, jujubiers épineux et asphodèles, l'accompagne le long des pistes qui s'allongent indéfiniment vers des horizons sans arbres, ne laissant voir que de rares douars de basses chaumines dans le Nord et de huttes coniques dans le Sud. Partout sans doute l'anarchie ou le gouvernement presque aussi désastreux dont nous parlerons plus loin, contribuent à la pauvreté de ce peuplement. Seules ces causes expliquent que, dans la magnifique plaine du Sebou, des kilomètres de terres excellentes soient abandonnés à une forêt de chardons. C'est le *sic vos non vobis* que le régime barbare de Makhzen a toujours infligé au malheureux cultivateur du Moghreb qui fait comprendre cet abandon. D'autre part, dans la montagne insoumise, *Siba*, la vendetta, les guerres de groupes raréfient presque partout la population par la pauvreté où elles la font vivre et les coupes incessantes qu'elles lui font subir : plusieurs voyageurs ont constaté que les hommes âgés y sont en petit nombre : les dieux de l'anarchie font à la majorité des mâles la faveur de mourir jeunes.

Mais sur d'immenses étendues aussi, l'âpreté de la terre ajoute à celle du milieu social pour ne laisser vivre que des tribus clairsemées Dans l'Ouest, par le travers de Casablanca et de Mazagan, à moins de quatre-vingts kilomètres de la côte, on sort des fameuses terres noires pour monter dans une région de vaine pâture qui rappelle fort les hauts plateaux d'Algérie. Plus au Sud, la plaine de Merrâkech, avec sa tranche de pluies de 28 centimètres seulement, n'offre guère à la culture que les terres plus ou moins irriguées par les eaux ruisselant de la montagne. Celle-ci est bordée d'une bande de jardins magnifiques: son « poitrail, » comme disent les indigènes. Là les eaux, qui ne pouvaient s'épandre en amont dans des vallées trop étroites, trouvent, captées et réparties par les travaux de plusieurs générations, des surfaces à vivifier. Mais ces vergers et ces champs sont peu de chose en comparaison des espaces dont la nudité fauve s'étend sous le ciel trop constamment serein du Haouz. Plus au Sud encore, sur le versant saharien de l'Atlas, les cultures ne sont plus que des lignes suivant le lit des oueds, et le pays pourrait se comparer à une peau de tigre aux rayures espacées.

Si le Maroc n'a que trois millions d'habitans, il faut se rappeler encore qu'il n'est pas colossal, en dépit des hyperboles de

la littérature à laquelle il a dernièrement donné naissance. La partie en gros utilisable, pendant du Tell et des plateaux d'Algérie, et qui s'étend du Grand Atlas et de la vallée de la Moulouya à la mer, peut avoir 200 000 kilomètres carrés, un peu plus du tiers de la France. Et nous venons de voir ce qu'il fallait en déduire de terres très légères, incapables d'appeler l'immigration européenne et destinées sans doute à ne jamais nourrir qu'une poussière de bergers indigènes. Les travaux du génie moderne en retenant les eaux de l'Atlas permettront sans aucun doute d'étendre les superficies cultivées du Haouz, œuvre nécessairement lente sans doute, dont les progrès seront suivis par l'augmentation naturelle de la population des horticulteurs du Sud, plus aptes d'aillleurs à utiliser les irrigations que la plupart des immigrans européens. Les terres noires de l'Ouest peuvent attirer ceux-ci, partout où leur épaisseur permet d'appliquer avec profit les méthodes et les instrumens plus forts de la culture européenne. Mais l'élément indigène y est déjà assez nombreux. Le recensement de la Chaouia a révélé 18 habitans au kilomètre carré, densité appréciable pour un pays purement agricole. C'est la plaine du Sebou et les régions de collines qui le bordent à l'Est, c'est le Rharb qui la continue au Nord jusqu'à la frontière espagnole qui seuls doivent appeler un contingent sérieux de cultivateurs immigrés. Mais la plaine du Sebou n'a que 400 000 hectares ; les belles régions qui l'entourent peuvent la doubler, la tripler même, lui ajouter 800 000 hectares d'une valeur du reste moins continue que celle de la plaine de grasses alluvions. Ce ne sera qu'un total de 1 200 000 hectares : le département de Seine-et-Oise en couvre 560 000. De son côté, la zone entière des tirs de l'Ouest, dont il faudrait déduire une appréciable proportion de bandes où le calcaire affleure, peut s'étendre sur 2 millions d'hectares environ. Ce n'est donc pas une immensité, ni un pays vide d'habitans, si peu nombreuse que soit sa population, que le Maroc ouvre à la colonisation européenne appelée à fournir beaucoup plus des états-majors que le gros des contingens agricoles.

L'agriculture ne sera certes pas tout dans le Maroc de demain. Il faudra beaucoup de bras, dont une partie viendra du dehors, à l'industrie et aux travaux publics. Et même ceux-ci, s'ils étaient poussés très vite et dans un souci de succès économique exclusif de toute préoccupation relative au peuplement

futur, pourraient attirer de la péninsule voisine une immigration assez nombreuse que le partage du Maroc en deux zones rendrait peut-être difficile à assimiler. Mais, quels que soient les apports européens, la dimension et les caractères du pays nous assurent que son peuplement sera dû surtout à l'augmentation de l'élément indigène, qui cessera d'être fauché grâce aux ressources nouvelles, aux œuvres sanitaires qu'introduira le protectorat, grâce surtout à la paix française.

Un précédent, auquel il faut constamment ramener notre entreprise marocaine, confirme à cet égard les conclusions du raisonnement. L'Algérie, dont les parties utilisables sont sans doute un peu moins grandes et riches, contenait quelque 1 800 000 habitans au moment de la conquête. Aujourd'hui, ces indigènes sont 4 740 000 : à côté d'eux, quatre-vingts années de colonisation énergique n'ont implanté que 752 000 Européens (recensement de 1911). Et l'élément indigène continue à grandir. Aussi, alors qu'approche le centenaire de la prise d'Alger, les hommes dont le souci dépasse les statistiques évidemment flatteuses du commerce et du rendement des impôts, constatent-ils que le vrai problème algérien reste la conquête morale de la masse indigène. Le régime du protectorat se prête moins que la conquête algérienne à l'effort intensif de colonisation officielle qui a implanté en Algérie une grande partie de sa population française. De plus, la France du général Lyautey est moins capable que ne l'était celle du maréchal Bugeaud d'exporter des colons paysans. Tout concourt à montrer que l'essentiel de la question marocaine est dans l'évolution du peuple indigène dont les destinées nous incombent désormais.

***

On avait imaginé une solution élégante qui devait permettre de commencer cette évolution aux moindres frais, sans interventions directes, sans froissemens, c'est-à-dire en ménageant le mieux l'avenir à un rapprochement entre les deux races. Elle consistait à prendre en mains, avec toute la discrétion possible, le gouvernement du Sultan et à s'en servir pour réformer le pays par étapes prudemment calculées. C'est ce système qui, dans nos milieux coloniaux, a été appelé « la politique Makhzen. » Les circonstances diplomatiques imposaient

d'ailleurs à la France son emploi au moins comme moyen principal. Le gouvernement du Sultan était l'expression du Maroc dans le droit international. Les accords que nous avons signés avec l'Angleterre, puis avec l'Allemagne, à partir de 1904, pour assurer notre prépondérance au Maroc, stipulaient que nous le respecterions. Il aurait fallu d'ailleurs une étude pénétrante, détaillée, pour découvrir dans ce pays d'autres forces utilisables que le pouvoir chérifien. La diplomatie était habituée à n'y considérer que lui. Elle le voyait grandi jusque par le protocole légèrement condescendant dont les fins matois du Makhzen imposaient les rites à tout ministre étranger venant à la Cour du Chérif couronné. Elle s'illusionnait elle-même sur l'autorité du Sultan, en le rendant par ses réclamations responsable de faits survenus dans des régions où il ne pouvait rien. C'est ainsi que tout contribuait à faire adopter, d'une manière trop exclusive, la politique d'action marocaine par le seul intermédiaire du Makhzen.

Ses critiques allant à l'autre extrême, et lui opposant un système différent, celui des influences locales, que l'on a appelé la « politique de tribus, » ont dit que le gouvernement chérifien n'était qu'une fiction diplomatique. Les déprédations auxquelles il a soumis les populations des régions soumises n'avaient cependant rien de fictif. La vérité, c'est que, réduit à son essence, le Makhzen est avant tout une machine à piller. Son développement historique contribue à expliquer que son organisme ne se soit pas élevé au-dessus de cette fonction brutale et rudimentaire. Si haut que l'on remonte dans l'histoire du Moghreb, son gouvernement semble n'avoir jamais été que la razzia par des groupes successivement victorieux. Lorsque le chérif Idris vint d'Arabie au second siècle de l'hégire, il échauffa le zèle des tribus berbères encore mal islamisées, en leur proposant comme idéal le pillage dans la guerre sainte contre leurs voisines restées fidèles au christianisme ou au judaïsme apportés au temps de l'Empire romain. Les Almohades, puis les Mérinides, et plus tard, mais avec plus de régularité, la dynastie chérifienne des Saadiens et enfin celle des Filalis, encore au pouvoir, conquièrent le gouvernement et l'exploitent avec des tribus privilégiées. C'est leur *guich*, leurs fourmis guerrières, superposées au *vulgum* des tribus dites de *naïba*, tribus qu'elles exploitent, masse des taillables à merci. Le *guich* est l'armature

militaire du Makhzen, la base de la force qui l'impose au pays. Il est comme le clan du souverain qui vit sur le reste. L'avènement d'une dynastie change d'ailleurs les tribus qui composent ce clan : les soutiens du prétendant restent ceux du souverain après la victoire et constituent la clientèle qui domine et exploite avec lui.

La manière dont ce gouvernement, qui conserve toujours les caractères d'une conquête à l'intérieur, tire sa substance du pays, est d'ailleurs primitive et barbare. Le seul fonctionnaire qui représente le Sultan dans la tribu est le caïd et sa seule fonction est d'en extraire de l'argent, en échange duquel le gouvernement n'assure absolument aucun service au contribuable. Comme le dit, dans une formule qui résume admirablement cette situation, un des hommes qui ont vu fonctionner de plus près cette machine makhzénienne, « le budget d'une tribu ne comporte que des recettes (1). »

L'arbitraire du régime fiscal ne fixe pas de limites à cette exploitation qui n'en a d'autres que celles de la patience du taillable. Si, parfois, on a tenté de régulariser la perception des impôts coraniques, l'*achour* et le *zekkat*, dîme religieuse due par les privilégiés du *guich* comme par tous les croyans, la *naïba* que paient toutes les autres tribus est un impôt informe, indéfini, aux exigences toujours renaissantes. Et comment le caïd ne serrerait-il pas à fond cette vis fiscale, alors que lui-même est toujours sous le pressoir du Makhzen ? Il a acheté sa charge dans ces enchères sournoises qui se mènent autour des grands de la Cour et du Sultan lui-même. Il doit la maintenir en s'achetant, quitte à recourir aux usuriers, les mêmes complaisances. Il est une manière de fermier général, mais dont les obligations n'auraient rien de ferme. Pressé de s'enrichir, il pille de son mieux ses administrés. De même que le Sultan s'appuie sur le groupe des tribus guich, le caïd s'appuie dans la tribu sur un parti, un *çof*. Avec son aide, il exploite le reste. Ses alliés de la veille ne sont d'ailleurs pas toujours ceux du lendemain : et l'histoire des gens du Bled est celle d'une politique dont le but est d'extorquer, de dépouiller, d'emprisonner un notable pour vendre à sa famille sa libération. Si le caïd devient trop insupportable, un parti fait une surenchère à la Cour,

(1) Le Gharb, *Archives Marocaines*, vol. XX. — M. Ed. Michaux Bellaire.

obtient sa destitution ; le Sultan le dépouille alors... au plus tard à sa mort, car le souverain est l'inévitable héritier de ses fonctionnaires dont la fortune est toujours, et jamais à tort, réputée mal acquise. Ce régime évoque l'image d'éponges posées sur le sol, se gorgeant de son humidité, et que le maître exprime violemment dès qu'il les juge assez gonflées. Il explique l'aspect misérable des campagnes marocaines, sans routes, sans ponts, abandonnées si souvent, même dans leurs meilleures parties, aux plantes parasites : la misère de cette terre qui contient cependant tant de richesse en puissance.

La barbarie du gouvernement fait comprendre aussi l'existence éternelle du pays insoumis, du *bled es Siba*. Nous avons vu que l'anarchie meurtrière du Siba n'a rien qui évoque l'Arcadie de la légende. Mais la sécurité y est à peine moindre que dans le *bled el Makhzen*, et beaucoup de tribus qui, lasses des guerres sans fin, s'étaient soumises au Makhzen, sont rentrées en Siba après une courte expérience du gouvernement paternel de S. M. chérifienne. Pour peu que le relief de son territoire ou son éloignement le lui permette, une tribu refuse toujours l'obéissance, c'est-à-dire l'impôt, à ce gouvernement qui n'est qu'un fisc impitoyable. Les limites entre le « pays du Siba » et le « pays du Makhzen » ne sont d'ailleurs ni fixes, ni nettes. Sous un sultan vigoureux comme Moulay el Hassan, sorte de percepteur couronné qui parcourut inlassablement son « Empire, » jusqu'à sa mort en 1894, levant l'impôt à la tête d'une armée et à coups de fusil, le Siba recula vers les montagnes les moins accessibles. En 1911, au contraire, lors de l'intervention française, les vagues du Siba battaient les murailles de Fez, seul îlot laissé au Makhzen de Moulay Hafid dans le pays révolté. D'autre part, entre les tribus pressurées à merci et celles qui n'obéissent jamais, se trouvent les nuances insensiblement dégradées des ménagemens qui s'imposent à la politique du Makhzen. Aussi pourrait-on dire, si l'on voulait résumer les choses dans une formule d'allure mathématique, qu'au Maroc l'impôt est directement proportionnel à la force du souverain et inversement proportionnel aux obstacles et à la distance qui séparent l'habitat du contribuable du siège du gouvernement.

Ce flottement perpétuel suppose une politique très souple. Si le gouvernement du Sultan est une conquête toujours renou-

velée, il est en même temps une inlassable diplomatie à l'intérieur. L'une n'irait pas sans l'autre : les forces du Makhzen ne suffiraient pas à le maintenir, si un groupe nombreux de grosses tribus se formait solidement contre lui. Aussi le gouvernement chérifien, qui n'a rien qui ressemble à des administrateurs, abonde-t-il en hommes habiles à profiter de toutes les circonstances, négociateurs consommés comme on en trouve à tous les échelons sociaux des pays inorganiques, où la vie doit être une diplomatie perpétuelle, l'astuce et le savoir faire pouvant seuls y suppléer à la règle, à la justice, bref à toutes les garanties absentes. Si une tribu des régions indécises se révolte, le jeu du Makhzen est de la faire « manger » par ses voisines au lieu d'aventurer une *méhalla*, armée chérifienne, dans un pays difficile. On essaiera de ne faire intervenir la force du gouvernement que lorsque les coups les plus rudes auront été portés. Le Makhzen nourrit jalousement toutes les haines du bled. Lorsqu'une cristallisation se dessine, il en entretient les lignes de clivage; si une influence monte, il lui en oppose une autre ou la sape. Le tyran antique n'abattait pas plus soigneusement les pavots qui élevaient trop la tête... Diviser pour régner était la tâche essentielle du petit groupe de secrétaires, accompagnés de quelques archives que pouvaient emporter deux ou trois mulets, léger gouvernement nomade, apte à suivre un maître toujours en campagne, et oscillant sans cesse entre Fez et Merrâkech, pour faire peser alternativement sa force sur les diverses parties de son empire. C'est ainsi que, pour se maintenir, le Makhzen lui-même est un des facteurs de l'anarchie éternelle du Moghreb.

Au milieu d'elle, si rudimentaire qu'il soit, il paraît quelque chose et il a du prestige. Il sait se donner un ton de supériorité, une distinction que lui apportent des vizirs et des secrétaires fournis par la bourgeoisie, très raffinée à sa manière, de Rabat, de Tétouan et surtout de Fez. En outre le Makhzen, qui est si vaguement un gouvernement, se résume en une cour imposante, complexe, dont les allures dissimulent la barbarie de l'exploitation qui la fait vivre sur le pays. La raison d'être de la machine makhzénienne est d'assurer la substance nécessaire à cette tête, qui comprend toute la famille du chérif couronné, *gens* nombreuse et coûteuse, et qui contraste par sa grosseur, mais aussi, par sa mine soignée, avec la maigreur sauvage du

corps sur lequel elle vit. Si elle a réussi à faire illusion aux Européens, on comprend qu'elle en imposât aux indigènes. Seul l'organisme chérifien était quelque chose de cohérent et de suivi dans les sables mouvans de la société moghrebine. Seul il avait des traditions. Les pompes dont la cour chérifienne entoure *Sidna*, « notre seigneur, » aux jours de fêtes religieuses, ont une grandeur indéniable ; elles donnent un spectacle unique au Moghreb.

Une idée, qui rehausse cette majesté matérielle, est à la base de l'autorité du Sultan : ce gouvernement dont nous venons de résumer la misérable pratique a cependant un principe : son chef est le représentant de Dieu sur terre. Il est bien rare qu'on lui conteste ce titre, même dans les régions les plus reculées du Siba. La prière se fait en son nom sur toute l'étendue du Moghreb. Les tribus insoumises qui résisteraient à ses troupes venant les plier à l'impôt, lui envoient assez souvent une *hédya*, un cadeau d'obédience religieuse, lors de la célébration des grandes fêtes islamiques. Cette *hédya*, véritable impôt pour les taillables du bled el Makhzen, n'est d'ordinaire pour les gens du Siba qu'un don sans valeur matérielle, mais qui vaut comme symbole : c'est l'hommage des croyans au calife. L'autorité religieuse du Sultan vient à l'appui de la diplomatie à l'intérieur dont nous venons de parler. Elle rend moins faciles les coalitions contre le Makhzen. Elle l'aide à trouver des alliés, même parmi les groupes les plus insoumis, disposés à venir pieusement « gaigner » en razziant les ennemis de *Sidna*. Si le Sultan, usant de la plus essentielle de ses prérogatives, fait un appel à la Guerre sainte, il n'est pas une tribu qui ne lui répondra par l'envoi de deniers et de guerriers.

Le principe et la pratique d'un tel gouvernement concouraient à rendre son emploi difficile à une puissance européenne intervenant pour réformer le pays. Ses exploitans devaient répugner à accepter le contrôle d'étrangers méthodiques, appliqués à réorganiser, à moraliser l'administration. De plus, si, pour sortir d'un mauvais pas, ils l'acceptaient pour un temps et comme un pis aller, ils se discréditaient aux yeux des croyans. Le Sultan, mis dans une telle posture, perdait sa raison d'être. Pour le maintenir et encore plus pour faire accepter des innovations décrétées par lui sur l'avis de ses conseillers étrangers, il aurait donc fallu non seulement donner

quelque cohésion à son armée, mais encore lui concilier les influences locales qui pouvaient soulever telle ou telle partie du pays. C'est-à-dire que la « politique makhzen » devait être accompagnée et aidée par la « politique de tribus. »

Ce chef-d'œuvre d'action indigène était particulièrement difficile à réaliser pour un pays qui a nos mœurs politiques : comment lui consacrer, lui laisser sans défaillances le personnel nécessaire et le libre usage de fonds dépensés en dehors de toutes les règles de la comptabilité publique; comment avoir la patience et la suite que supposait une telle entreprise? De fait, bien que tentante parce qu'économique et rassurante en comparaison de l'intervention militaire, cette politique ne fut jamais vraiment tentée. Même aux heures où Abd el Aziz ou Moulay Hafid, débordés par les événemens, s'abandonnaient entre nos mains, nous n'en eûmes que la velléité. Aussi, ne saurait-on dire que, au printemps 1911, alors que nous intervenions directement en marchant sur Fez, elle eût fait faillite : c'était notre volonté d'essayer sérieusement qui avait failli.

***

Mais qu'on le regrettât ou non, une fois que les circonstances eurent amené nos troupes au cœur du Maroc, le protectorat discret, progressif, si longtemps rêvé par notre diplomatie, était devenu impossible. Le Sultan continuait sans doute à s'imposer à notre respect comme entité consacrée par le droit international, mais il cessait d'en inspirer aux indigènes. Il ne pouvait mettre à notre service la seule autorité qu'il eût en dehors de la force de son *guich* et de ses *tabors*, sa qualité de calife de Dieu, parce que celle-ci s'évanouissait dès que le Sultan acceptait d'être subordonné aux Infidèles. Sans doute on a pu dire que le Sultan, souverain temporel accepté par une partie seulement du Moghreb, était une manière de pape reconnu comme tel par tout le pays, y compris le plus irréductible Siba. Mais il n'en résulte pas que son autorité religieuse pût s'employer à plier les croyans à notre domination. La loi d'où elle découle lui interdit de servir à un tel usage. Jamais le fondateur de la religion musulmane n'a prononcé le « rendez à César..., » formule qui autorisait un pouvoir temporel autre que celui des représentans de la religion et dans laquelle la possibilité de l'État laïque se trouvait en puissance. La loi de Mahomet n'admet

qu'une théocratie, obligée à la guerre sainte, sauf pendant les trêves que peut imposer aux croyans leur manifeste état d'infériorité. Que le calife de leur dieu guerrier puisse devenir le grand prêtre pacifique d'un État gouverné par les Infidèles, voilà ce que les musulmans ne sauraient concevoir.

On comprend par là le sentiment qu'ils éprouvent pour notre docile Moulay Youssef : ils le considèrent avec une ironie que réprime difficilement la crainte de déplaire au vainqueur. Comme je parlais de ce sultan pieux et rituel avec la componction de rigueur chez un représentant de la nation protectrice, des Fasi me répondirent en souriant : « ... Moulay Youssef, un homme bien convenable... tout à fait ce qu'il fallait au général Lyautey. » Ailleurs, un paysan dont l'esprit simple, ignorant des fictions, allait droit aux réalités tangibles, s'écriait devant moi : « Sultan... général Lyautey ! » Comme la baudruche que tient debout l'air qu'on lui insuffle, l'autorité de Moulay Youssef n'a guère d'autre soutien que notre force. Seule celle-ci empêche de surgir du *bled* quelque inspiré prétendant au rôle de commandeur des Croyans tel que le veut la Loi, et dont le Sultan des Français ne peut donner que le simulacre. Sans doute Moulay Youssef nous sert à ce que la prière soit dite en son nom au lieu de celui d'un tel prédicateur de guerre sainte. Officiellement la religion se plie donc au concept du protectorat. En outre celui-ci maintient les formes auxquelles, comme le constate Montesquieu dans ses *Considérations*, les hommes sont souvent plus attachés qu'au fond même des choses. Il a encore l'avantage de permettre de gouverner le Maroc par *dahirs* chérifiens et non par lois, c'est-à-dire sans mettre en branle toute notre lourde et lente machine politique. Enfin et surtout, il est conforme aux exigences du droit international. Cela suffirait à le justifier. Mais on voit combien il serait injuste de reprocher à ceux qui ont charge de notre entreprise marocaine de ne pas savoir tirer parti de l'autorité du Sultan qu'ils ont dans leur main, puisqu'il leur faut employer près de 90 000 soldats (1) à tenir et pacifier le Maroc.

Ni le nom ni l'aide du Makhzen ne sauraient nous aider à soumettre le Siba. Son concours ne peut, d'autre part, que très médiocrement servir à concilier, à organiser les populations

(1) 23 000 soldats seulement sont tirés de la Métropole.

des territoires déjà soumis. Il n'y a rien à attendre de sa collaboration dans l'une et presque rien dans l'autre des deux tâches qui partagent encore les efforts de notre politique indigène selon l'état de la pénétration française dans telle ou telle région du pays : la pacification et l'administration.

C'est le travail direct de nos officiers sur les influences locales et non l'intermédiaire du Makhzen qui a permis, sur certains points, de retarder ou d'atténuer par la politique l'effort militaire de la conquête. Dans le Sud, le général Lyautey et ses collaborateurs ont pu employer, à maintenir la paix dans le Grand Atlas et à pacifier une grande partie du Sous, de grands personnages locaux, le Glaoui, le Goundafi, le Mtougui, nommés jadis caïds par le Sultan parce que leur force propre les imposait à son investiture. Sans doute les autres régions, jadis à demi soumises au Makhzen ou complètement Siba, sont plus inorganiques que ces pays méridionaux. Le Moyen Atlas, en particulier, qui borde, de la banlieue de Demnat à celle de Taza, les pays que nous tenons déjà, ne présentait guère d'autorités sociales faciles à utiliser pour nous dispenser d'imposer la paix par l'usage exclusif de la force. Le Nord de cette zone montagneuse passe même pour complètement anarchique : « chacun est pour soi avec son fusil, » dit-on pour définir l'état social de la grosse tribu des Beni Ouaraïn. Cependant, en approchant, nos officiers discernent quelques points fixes dans cette poussière d'hommes. Des personnages, usant de l'autorité relative qu'ils ont, et désireux de la grossir et de la consolider en devenant les agens des maîtres de demain, s'emploient à rallier ce qu'ils peuvent des tribus que l'expérience a convaincues de l'inutilité de la lutte contre le Roumi et que la neige contraint à descendre l'hiver, avec leurs troupeaux, sur les pentes inférieures du Moyen Atlas déjà tenues par nos postes. Chez les Zaïan, des ambitieux sont entrés en relations avec les Français dans l'espoir de se faire donner plus tard tout ou partie du commandement de Hammou Zaiani; de son côté, celui-ci a commencé à « causer » pour lutter contre les intrigues de ceux qui aspirent ainsi à ses dépouilles. Partout, en mêlant la politique à la démonstration de la force, on peut susciter et exploiter des rivalités de ce genre. Cette action suppose un service des renseignemens remarquablement organisé et actif. De fait, les officiers qu'il emploie s'ingénient dans les postes avancés à

sonder le Siba, à y trouver des points d'appui, et les chefs qui sont chargés de centraliser, de coordonner leurs efforts à la Résidence générale ont un registre admirablement complet, nuancé, tenu à jour de tous les personnages qui peuvent être nuisibles ou utiles, c'est-à-dire qui doivent être continuellement suivis. Cette politique indigène exige encore la résistance à la tentation de brusquer les choses par un coup d'éclat, l'application à résoudre les questions avec un minimum de « casse, » à préparer chaque pas en avant par la négociation, avec une patience proportionnée à la lenteur orientale, dans des conversations indéfiniment reprises autour d'innombrables tasses de thé. Sans doute la soumission ne s'obtiendra pas sans un recours à la force. Le décorum d'une tribu ne lui permet de s'incliner que vaincue. « Nos femmes ne nous recevraient plus, » disent, pour expliquer leur résistance, les Berbères mêmes qui sont en pourparlers avec l'officier français. Mais, grâce à ce travail préparatoire, le jeu de la poudre ne sera pas une tragédie, sauf pour un noyau d'irréductibles; il ne sera qu'un simulacre pour la plupart, une manifestation symbolique leur permettant de s'incliner aux moindres frais devant la fatalité que représente la loi du plus fort.

C'est ainsi que, peut-être plus vite que l'on ne pense, la jonction entre les territoires occupés à l'Est et à l'Ouest se fera sans bruit, mais d'une manière autrement utile que par l'effort, pour ainsi dire linéaire, de ce que l'on a appelé d'avance la colonne de Taza. Il n'y a pas 90 kilomètres à vol d'oiseau entre les postes fondés par les généraux Gouraud et Henrys au Sud de Fez et de Meknès et la plaine de la Moulouya ouverte, le jour où elles le voudront, à nos troupes du Maroc oriental. Au point où en sont les choses et le chiffre des effectifs engagés, on ne voit plus aucun intérêt à marquer indéfiniment le pas devant le Moyen Atlas. La jonction de l'Algérie et du Maroc pacifié se fera non par une ligne de postes jalonnant la « trouée » de Taza et toujours attaqués, mais par la soumission du pays sur toute la largeur qui sépare le versant septentrional du Grand Atlas de la Méditerranée.

Où serait-il question du Sultan dans cette progression? Il ne nous économiserait pas un coup de fusil dans le Moyen Atlas. Si la « politique makhzen » fournit une façade à notre entreprise, c'est la « politique de tribus » qui lui donne ses

moyens d'action. Et, sinon dans les formules, du moins dans la réalité des choses, ce n'est pas un seul protectorat que nous faisons au Maroc, mais autant de protectorats que nous y rencontrons d'autorités locales, capables de nous épargner, au moins dans une certaine mesure et pour un certain temps, l'effort de conquérir et d'administrer directement telle ou telle fraction de pays.

Ce morcellement, sous l'unité théorique, n'a pas seulement une utilité immédiate pour la pacification : il est en harmonie avec l'objet lointain de toute notre œuvre nord-africaine. A quoi servirait d'unifier sous la teinte makhzen la mosaïque si heureusement disparate que nous présente le Maroc ? L'institution chérifienne est d'essence contradictoire à la domination des Infidèles. Cette raison et beaucoup d'autres nous la rendraient hostile dès que le Makhzen croirait pouvoir se permettre quelque indépendance et devenir un centre de ralliement pour les mécontens du régime français. Si l'unité du Maroc doit se faire, ce sera dans des cadres, des idées et des intérêts nouveaux apportés du dehors sous des espèces françaises.

Le parti pris de différencier les groupes indigènes doit être ferme, surtout lorsque nous avons à travailler des tribus conservant encore leur langue et leurs coutumes berbères. La barrière qui nous en sépare est moins haute que celle des tribus arabisées. Leur islamisation est superficielle ; la littérature coranique exclusivement arabe leur est fermée ; leurs coutumes et institutions restent étrangères à la loi de Mahomet. Elles n'ont pas de langue écrite, pas de culture qui se suffise et puisse s'opposer à la nôtre. Elles sont encore une matière première à ouvrer au mieux des intérêts de notre politique.

Cette politique ne saurait donc être de renouveler l'erreur commise en Algérie, par inattention, paresse et manie de l'uniformité, et qui a fait travailler notre administration à transformer les Berbères en hommes de civilisation arabe. Il s'agit de ne pas continuer aussi étrangement au Maroc l'œuvre d'arabisation lentement poursuivie par l'effet des siècles qui se sont écoulés depuis la conquête musulmane d'Okba. Arabiser, c'est islamiser. C'est donc approfondir l'emprise d'une religion de guerre sainte et répandre une langue qui peut être le véhicule d'idées hostiles, même sous des formes étrangères au vieux fanatisme musulman, comme le prouve l'exemple des journaux

de la « jeune Égypte » ou de la « jeune Tunisie. » C'est dire quelle erreur ce serait d'étendre aux tribus berbères l'administration d'un Makhzen d'institution arabe, de culture arabe, et dont l'influence a toujours été une force aggravant l'arabisation du pays. Les tribus berbères doivent être administrées à part, confiées à des hommes qui leur parleront exclusivement leur langue, s'attacheront à reconnaître, à consolider leurs coutumes, à leur donner le sentiment de leur individualité qui existe déjà d'une manière confuse. Les historiens du Maroc relèvent quelques manifestations de solidarité berbère. « Arbi Roumi ! » s'écrient parfois les Berbères pour rapprocher naïvement l'arabe du peuple légendaire dont le nom servait dans ces pays à désigner tout le monde étranger. Les Berbères auront sans doute une idée plus haute et plus nette d'eux-mêmes, s'ils voient les nouveaux maîtres se donner la peine d'acquérir leur langue, au lieu de la tenir pour un patois de rustres, comme l'ont fait les fonctionnaires chérifiens et tous les moghrebins qui se piquaient de raffinement.

A vrai dire, la politique berbérisante est difficile au point où en est déjà l'arabisation du pays, alors que beaucoup de familles influentes et de zaouia sont des centres arabes en plein pays berbère. En outre, demain, la vie économique plus intense que nous introduirons dans le pays, va brasser les hommes plus énergiquement qu'ils ne l'ont jamais été au Moghreb, favoriser l'expansion de la langue des régions les plus riches, les plus avancées, qui attireront à elles les émigrans temporaires de la montagne. Enfin une difficulté est en nous-mêmes : les officiers, les fonctionnaires, habitués à parler arabe à leurs administrés d'ici, auront quelque peine à parler berbère à ceux de là-bas : l'indolence et la force de l'habitude tendent à l'uniformité.

Le Résident Général a heureusement compris le haut intérêt de l'entreprise. L'enseignement du berbère a été organisé à Rabat dès le début du protectorat. La connaissance de cette langue sera obligatoire pour les agens appelés dans le pays encore berbère. Reste à espérer que les textes seront appliqués et que le jeu des clientèles politiques ne fera pas que les fonctionnaires soient aptes, quelles que soient leurs connaissances linguistiques, à toute place désirée par eux. Il s'agit d'une discipline si suivie que nous avons des doutes sur la possibilité de l'imposer avec la constance voulue pour obtenir un résultat.

Mais l'objet à atteindre, faire arriver une partie de la population à la civilisation sans qu'elle la prenne sous une forme arabe, la laisser par conséquent plus apte à entrer plus tard dans la cité française, vaut cet effort. C'est une intéressante épreuve de notre capacité de plier notre tempérament administratif jacobin et niveleur à ces nuances et à ces variétés dont le respect est la base de toute bonne politique coloniale.

Mais on peut être assuré que, même si l'action du protectorat ne s'applique pas assez à éviter d'arabiser les Berbères, ce ne ne sera pas pour le plaisir singulièrement vain et gratuit de leur appliquer une politique makhzen. L'inexistence du gouvernement chérifien dans les pays que nos officiers ont encore à soumettre est trop évidente pour qu'ils s'embarrassent de ce fantôme, quelle que soit la formule du régime français au Maroc. La possibilité d'une politique trop scrupuleusement makhzen existe au contraire d'une manière très réelle dans les pays anciennement soumis au gouvernement du chérif. On cite des faits qui le prouvent. Ils posent une question d'autant plus sérieuse que l'on peut dire, malgré la place presque exclusive donnée par les journaux aux nouvelles de la progression militaire, que ce qui se passe devant nos soldats est moins intéressant aujourd'hui que ce qui s'organise derrière eux. Personne ne peut douter qu'ils triompheront, quand on en trouvera l'heure opportune, des dernières résistances du Siba; mais même alors, l'organisation à laquelle leurs victoires ouvrent le terrain sera encore à peine commencée. Et les premières régions pacifiées sont comme la matrice où va s'élaborer et s'éprouver l'organisation qui sera peu à peu étendue à tout le Maroc. C'est là que va se former l'opinion indigène sur notre œuvre.

Déjà elle nous guette, parce qu'elle attend beaucoup de nous. Les Croyans du Maroc nous ont assurément accueillis sans joie, comme il sied à des musulmans imbus de l'idée que la paix avec l'Infidèle ne doit jamais être qu'une trêve. Mais un espoir manifeste leur facilitait la résignation, celui de voir les Roumis réformer les abus qui les accablent. Le voyageur qui, il y a quelques mois, campait chaque soir près d'un douar à la fin de l'étape, entendait souvent des plaintes et les prières qu'elles inspiraient : « Jamais les caïds ne nous ont tant volés; si une veuve n'a plus qu'une poule ils la lui prennent, quand viendrez-vous réprimer leurs pilleries? » Et un peu plus tard,

lorsque le pays était occupé, les indigènes, s'efforçant de passer à travers la barrière fictive du Makhzen que la théorie du protectorat veut interposer entre eux et l'autorité française, venaient se plaindre du caïd au bureau des renseignemens, allant droit à ceux qui, ayant la force et la réalité du pouvoir, en avaient aussi la responsabilité. Pendant un temps, même après l'accord franco-allemand, nos officiers eurent l'ordre de ne pas intervenir dans le fonctionnement du gouvernement chérifien. C'était décevoir la seule espérance qui rendît notre présence tolérable. Mais on craignait de violer les formes du protectorat, de faire de l'administration directe : défense de toucher à un Makhzen considéré comme *tabou* ; c'était s'interdire toute œuvre sérieuse et honnête.

Les rouages de cette machine à piller étaient pourtant inaptes, non seulement à exécuter, mais même à concevoir la tâche qu'ils auraient à accomplir sous la responsabilité d'une nation civilisée. Ce que l'on devait prévoir à cet égard a été confirmé par l'expérience. C'est une vérité admise par les colons français capables de pénétrer un peu la société indigène que jamais les déprédations des caïds n'ont été plus violentes, ni la justice des cadis plus lamentablement boiteuse que pendant les premiers temps de l'occupation française. A cela il y avait bien des raisons. La présence de nos troupes libérait les gouverneurs de tribus de la crainte des révoltes qui contenait un peu jadis leurs exactions. Les agens du Makhzen profitaient d'autant plus de cette sécurité qu'ils jugeaient sage de mettre les bouchées doubles pendant que la table était encore servie, en attendant que la discipline administrative des Roumis vînt les rationner. La graisse qu'ils pouvaient se faire ainsi était d'autant plus désirable que le Sultan ne resterait pas libre d'en dépouiller, comme autrefois, les caïds ayant cessé de plaire. Enfin, il n'y avait pas plus à se préoccuper de rendre gorge dans l'autre monde que dans celui-ci : quelle loi fallait-il encore respecter sur cette terre d'Islam livrée à l'Infidèle et dont toutes les institutions perdaient par là même leur base et leur principe ? Il serait injuste de ne pas faire la part de cette incontestable crise morale dans la recrudescence de pilleries et de malhonnêtetés qui a suivi l'effondrement du vieux Moghreb et le viol de tous ses concepts. Et, de plus, ce serait, à en croire les nouvelles que nous recevons du Maroc, se laisser aller à un opti-

misme prématuré que de croire ces abus dès à présent abolis.

Seul un contrôle rigoureux y mettra fin. Certains craignent, en le rendant trop visible, de heurter la conscience musulmane. Du seul fait de la conquête des Infidèles, celle-ci « en a vu bien d'autres. » Ce n'est pas en traitant le Makhzen comme un bibelot précieux au goût de certains islamisans, que nous guérirons les blessures de la conscience musulmane, et que nous rallierons le peuple conquis; ce n'est pas non plus en laissant la bride sur le cou à une autorité indigène, quelle qu'elle soit, — toutes nous compromettaient par leurs rapines, — c'est par la création d'intérêts nouveaux, capables de distraire nos protégés de leurs idées traditionnelles et de les faire sortir de leurs vieux cadres.

***

Notre présence seule suffit sans doute à commencer de créer de tels intérêts, chers à un peuple très sensible aux avantages matériels. Sous mille formes elle lui répète l'invite : « Enrichissez-vous. » La paix française assure le milieu nécessaire à un si heureux changement. Le bienfait qu'elle apporte par elle-même à des gens obligés naguère de défendre sans trêve leurs moissons et de ne jamais dormir que d'un œil pour garder leur bétail contre les voleurs qui foisonnaient dans l'anarchie marocaine, se résume dans ce mot d'un notable de la Chaouia à un de nos officiers : « Depuis votre arrivée, nous sommes saouls du sommeil ! » De plus, nous apportons beaucoup d'argent à ce pays. C'est le bon côté de la charge très lourde, — on a pu en voir plus haut le montant année par année, — que son occupation fait peser sur le contribuable français. On estime qu'une soixantaine de millions sont dépensés chaque année par l'armée au Maroc même. Avec les achats et frais d'installation des particuliers, ce serait un total de 3 à 400 millions tombés depuis quatre ans dans ce pays naguère sans activité économique (1). Pour apprécier cette manne, il faut la comparer au commerce du Maroc pendant ces dernières années. Voici les chiffres pour 1909, 1910, 1911 et 1912 : 130, 125, 177, 227 millions. Les importations fournissent la plus grosse part de ce mouvement : leur

(1) Évaluation donnée par M. J. Chailley parlant à l'Union coloniale le 21 janvier 1914.

prépondérance sur les exportations est énorme : 77 millions, en 1912, malgré la sortie de la magnifique récolte de 1911 et les statistiques de 1913 montreront un écart encore plus considérable. C'est que la production n'a encore pu être influencée que d'une manière insensible par le nouveau régime qui n'a pas commencé l'outillage économique du pays. La richesse qui y circule ne vient pas encore d'une augmentation des ventes à l'étranger donnant les moyens de solder les achats sans précédens faits par le Maroc au dehors. Ce sont les dépenses d'installation des colons et celles de l'armée qui ont payé le formidable excédent des importations; c'est uniquement l'intervention française qui a versé sur le Maroc une quantité d'argent qu'on n'y avait jamais vue, et dont une partie est tombée entre les mains des indigènes, augmentant beaucoup leur puissance d'achat. Ceci est une contre-partie heureuse aux charges très lourdes imposées à la métropole et qu'aggravera le déficit certain du budget civil du protectorat pendant les premières années, avant que les travaux payés sur le fonds d'emprunt ne deviennent rémunérateurs. Cette coûteuse semaille a mieux que des effets matériels, et ce n'est pas seulement en entretenant des forces irrésistibles que la dépense du corps d'occupation est une prime payée à la pacification.

Bientôt le Pactole coulera plus abondant encore pour l'indigène dont l'horizon économique était naguère si rétréci. Le Maroc va emprunter 170 millions. Une fois payés 30 millions pour indemnités et dettes flottantes de l'ancien Makhzen, — qui nous a transmis le pays avec un passif de 194 millions ne représentant aucun travail utile, — on pourra consacrer 140 millions au premier outillage du pays. Ce sera le salaire assuré à beaucoup de *meskine*, de pauvres gens, et à un moment où la disette sévit sur une partie du Maroc à la suite de deux années de sécheresse. En outre, l'effet économique de ces travaux doit profiter à toute la population. Et ce premier appel du Maroc français au crédit doit nécessairement être à bref délai suivi d'un autre : il ne prévoit rien pour les chemins de fer alors que chacun sait que l'on reliera aussitôt que possible, par d'autres voies ferrées que le réseau militaire léger dont la construction se poursuit, non seulement Tanger à Fez, mais encore un point de cette première ligne à Kenitra, Rabat, Casablanca et ce port à Merrâkech. La voie de jonction avec l'Algérie sera certainement

commencée du côté algérien en même temps que le reste du réseau et du côté marocain aussitôt que le rail atteindra Fez. La prospérité résultant des dépenses de premier établissement n'est donc pas près de finir pour les gens du Moghreb, et on peut espérer que cette richesse, d'abord artificielle, sera pour une bonne part consolidée ensuite par la mise en valeur du pays.

Toute l'ambiance du millieu nouveau va donc être pour apaiser les indigènes, leur faire oublier leurs rancunes dans le soin de leurs nouveaux intérêts. Les Marocains sont âpres au gain, — plus que les Algériens, assurent ceux qui ont pratiqué les deux peuples; — de fait, on ne peut jamais les écouter parler sans remarquer que le mot *flouss* (argent) revient continuellement dans leur conversation. Ils sont donc aptes à se laisser entraîner dans le mouvement qui va secouer leur société, hier figée, émanciper l'individu du groupe, remplacer lentement devant nous les épis barbelés que nous présentait le vieux Moghreb par des grains qui s'en détachent et deviennent plus assimilables.

L'optimisme de certains matérialistes coloniaux se contenterait même facilement du développement économique pour nous assurer les sympathies des indigènes. Trop souvent, lorsque l'on veut y ajouter d'autres moyens, on se borne à parler d'écoles, d'hôpitaux et de dispensaires. Il est à peine nécessaire de prêcher pour de telles œuvres; jamais le Parlement ne leur marchandera les crédits, qu'il s'agisse de les prendre sur des emprunts marocains ou des subsides de la métropole : 20 millions leur sont réservés sur le produit du premier emprunt du Protectorat. Leur efficacité est d'ailleurs certaine. L'école et aussi le dispensaire ajouteront certainement des suggestions heureuses à celles de l'argent dépensé par les Roumis. Sans partager l'attendrissement un peu candide de ceux qui escomptent la reconnaissance du peuple conquis, on ne saurait nier que les 312 000 consultations gratuites qui avaient été données à la fin de septembre (leur nombre a dû s'accroître beaucoup depuis: elles dépassaient 40 000 par mois) ne peuvent manquer d'atténuer nombre de malveillances. Les écoles surtout doivent renouveler l'air du vieux Moghreb. Leur enseignement est fort recherché, puisque les classes ouvertes encore en petit nombre aux enfans indigènes comptaient déjà 3 000 élèves, il y a quelques semaines.

Il ne faut pas oublier cependant l'exemple de l'Algérie française qui montre que le développement économique, si magnifique soit-il, peut ne pas suffire à rallier les indigènes. C'est l'opinion de tous les hommes soucieux de l'avenir de la nation : ils reconnaissent que la question est moins résolue que jamais en Algérie. Les écoles elles-mêmes que l'on n'a, à vrai dire, développées qu'avec une parcimonie craintive, n'en ont pas atténué la gravité : l'instruction française a formé des hommes capables de formuler dans des formes plus modernes des griefs qui n'ont pas disparu. Sans doute notre entreprise algérienne conserve la marque de tares originelles que bien des raisons, entre autres l'expérience acquise dans le pays voisin, épargneront à notre œuvre marocaine. Son caractère de conquête longue, brutale, destructrice, parce que longtemps aveugle, coupée de révoltes suivies de nouvelles rigueurs, persiste dans le régime fait aux indigènes algériens : l'inégalité devant l'impôt, son emploi au bénéfice d'une oligarchie de conquérans. Mais après avoir fait cette rude école, nous n'abordons pas le Maroc à tâtons, munis que nous sommes aujourd'hui d'une méthode et de moyens beaucoup plus décisifs. Nous savons que certaines fautes doivent y être évitées et certaines conditions remplies, si nous voulons que les bienfaits matériels apportés par nous aient les conséquences morales espérées comme la meilleure justification et consolidation de notre entreprise.

***

La première de ces conditions est de donner à ce pays une administration qui ne le « mange » pas comme le vieux Makhzen, dont l'empreinte est partout dans la misère de la terre marocaine. Si, dans le Maroc de demain, chacun n'est pas assuré des fruits de son travail, tout l'argent que nous apporterons au pays ne suffira pas à nous y concilier les esprits. Et nous avons vu que notre présence n'est pas à elle seule capable d'assurer le changement, puisqu'elle a commencé par déterminer une recrudescence des pilleries des caïds. Toutes nos demandes, si l'exécution n'est pas surveillée de très près, seront même l'occasion d'exactions nouvelles. On assure que les caïds ont su jouer agréablement du *tertib*, l'impôt nouveau appliqué cette année; quel bon prétexte pour « faire suer le burnous, » plus fort que jamais, tout en gémissant sur des rigueurs

ordonnées par les chiens d'Infidèles. L'établissement du contrôle s'impose donc et presse parce qu'il doit accompagner, pour les rendre supportables, toutes les innovations introduites par le régime français. Et il s'agit là d'un travail énergique, serré, et non pas de quelques directions données à la tête du gouvernement indigène, selon la formule d'un protectorat plein de ménagemens. En se bornant à cela, on ne réussirait qu'à inspirer une vertueuse littérature administrative sans aucun effet sur le gouvernement des tribus. Pour que le contrôle soit efficace, il faut qu'il mette non seulement auprès des vizirs, mais encore auprès des caïds, un filtre européen qui épure un peu les eaux boueuses de l'administration chérifienne.

C'est bien ainsi que l'a compris la Résidence générale, mais l'œuvre est fort délicate. L'accomplissement d'une telle tâche, dans un tel milieu, suppose chez le contrôleur européen les plus rares vertus : le don peu commun de la curiosité sympathique, le goût de la responsabilité, la volonté d'agir qui donnent un effet aux bonnes intentions. C'est la réunion de bien grandes qualités de cœur et d'esprit. Si elles s'émoussent au contact d'une réalité décevante, si le sentiment du devoir se décourage de rechercher indéfiniment une vérité cachée, dans un tissu d'impostures contradictoires, si en même temps le corps se lasse de parcourir le *bled* monotone dans les boues de l'hiver ou la poussière chaude de l'été; en un mot si, physiquement et moralement le contrôleur se « met en pantoufles, » il deviendra la chose d'indigènes prompts à s'emparer de son pouvoir et à l'exploiter. Un caïd souple, ne corrompant certes pas d'une manière grossière son contrôleur, mais l'enveloppant par des services continuels rendus à son indolence, flatteur par l'attitude d'un homme déférent qui sait « venir à la botte, » régentera le pays sous la responsabilité de l'Européen. D'autres fois, plus rarement sans doute, un indigène subalterne, un interprète, un *chaouch* par exemple, saura s'interposer entre son maître et la population. Malheur à ceux qui voudront résister à l'exploitation de ce caïd toujours cru ou de ce favori! Leurs plaintes seront présentées comme une manifestation de rébellion. Elles les désigneront à des rigueurs qui les obligeront à s'éloigner. Et les indigènes, qui n'ont pas l'habitude de réclamer leur droit, mais de composer avec les abus, trouveront bon de se concilier le personnage par les moyens que l'on devine. De telles

histoires ne sont pas un roman de vie coloniale; l'expérience de l'Algérie montre trop que c'en est le pain quotidien. Combien de caïds n'ont-ils pas fait tout ce qu'ils voulaient sous le couvert d'un administrateur ou d'un bureau arabe qu'ils savaient flatter et endormir? Tel chaouch algérien, habile homme qui sut « chambrer » ses chefs, devenir le subordonné indispensable se chargeant de régler toutes les affaires, mais qui vendait le droit de pénétrer jusqu'au maître et ses bons offices auprès de lui, s'est retiré, dit-on, avec une fortune de 300 000 francs gagnée en exploitant ainsi les antichambres. Sans une véritable élite chargée du contrôle, des iniquités sans nombre se commettront en notre nom au Maroc, et cette élite est difficile à recruter et encore plus à tenir en haleine. Rien n'est plus capable d'émousser les énergies et les bonnes volontés que l'isolement au contact d'un milieu dont la démoralisation fait peu à peu douter de la possibilité du bien, et de l'utilité de l'effort.

Notre œuvre marocaine, par l'effet des circonstances et de notre imprévoyance, a dû être une improvisation. L'occupation française, précipitée, en 1911, a étendu plus vite nos responsabilités que nos moyens d'y faire face. C'est ce qui explique que, malgré des efforts louables et souvent heureux, le travail du contrôle soit à peine commencé et qu'il ne se soit pas fait sentir aussi vite que l'attendait la population pressurée.

La Résidence générale, qui concevait toutes les nécessités de sa tâche, n'en avait pas tous les moyens. Elle a commencé par essayer de former, pour ménager les transitions et assurer la continuité de notre action sur les indigènes, les premiers agens civils dans les bureaux militaires. Puis elle s'est appliquée à forger dans son ensemble l'instrument du contrôle. Son arrêté du 2 août 1913 manifeste la volonté de le créer avec des hommes qui lui apportent un esprit cultivé et qui soient obligés à faire, pendant une période d'essai, preuve d'aptitudes professionnelles et de caractère.

L'arrêté « réglant les conditions d'organisation et de fonctionnement du corps du contrôle civil » s'inspire des meilleurs modèles, et notamment des règles adoptées pour le recrutement du *Civil Service* de l'Inde anglaise. Très large en ce qui concerne les titres des candidats, de manière à donner au recrutement du contrôle une grande richesse d'apports et une grande variété de nuances, il veut éprouver et fondre ces élémens divers par

un stage. Celui-ci est, comme il convient, éliminatoire. Le « contrôleur stagiaire » qui, au bout de deux ans, n'aura pas acquis la connaissance de l'arabe ou du berbère et prouvé à l'usage ses aptitudes, pourra être casé dans une des administrations du protectorat, mais il ne saurait être admis dans la plus haute : le contrôle.

Comme tous les textes réglementant notre nouveau protectorat, celui-ci est supérieur à tout ce qui a été fait ailleurs dans notre empire colonial pour régir la même matière. On peut seulement trouver, malgré le préjugé de notre démocratie contre les gros traitemens et en s'inspirant de l'exemple des colonies anglaises, que la perspective d'arriver au sommet de la carrière à une rémunération de 18 000 francs, en partant de 7 000 pendant le stage, n'est pas suffisante pour attirer les hommes de première valeur, et d'ailleurs peu nombreux, que demande le corps du contrôle. La retraite même des hauts fonctionnaires du civil service de l'Inde est plus tentante que ce bâton de maréchal : elle s'élève à 25 000 francs.

Le règlement du 2 août ne pouvait s'appliquer immédiatement en entier : les besoins pressans du protectorat ne permettent pas d'attendre que le stage ait fourni des sujets sélectionnés et, de plus, on ne saurait confier des régions entières à des hommes très jeunes et sans expérience, quoi que l'on soit en droit d'attendre d'eux dans l'avenir. Ainsi l'article 7 permet-il à titre transitoire au gouvernement du protectorat de nommer contrôleurs « tous candidats dont les titres, services et diplômes auront été jugés suffisans. » Bien que les influences politiques n'aient pas été admises à les imposer, l'expérience ne permet pas de juger encore de ces choix : ils sont graves, puisqu'ils vont constituer le moule où se formeront les traditions et le personnel du corps de contrôle, la cellule mère dont la multiplication va donner naissance à l'organisme d'où dépendra essentiellement la valeur de notre politique indigène.

***

Défendus par le contrôle contre les abus des maîtres d'hier, nos protégés doivent l'être encore contre ceux qui peuvent résulter de la conquête. A vrai dire, le danger est, à cet égard, beaucoup moins grand au Maroc qu'il n'a été dans telle ou telle de nos autres entreprises coloniales. Nos débuts y sont tout

autres qu'en Algérie ; pour une foule de raisons, ils assurent aux indigènes l'égalité avec les Européens devant l'impôt. La forme dn protectorat est pour eux, dans une certaine mesure, une garantie. La tradition qui s'établit dès les commencemens du régime français en est une meilleure. Partout où c'est possible, nos protégés sont dès à présent invités à collaborer à notre œuvre; la preuve en est l'institution du *Medjliss*, l'assemblée municipale, où les représentans de la bourgeoisie policée de Fez sont appelés à participer à l'administration de leur ville. La politique adoptée dès l'origine au Maroc ne fera pas des indigènes des parias sur lesquels se concentrent les charges.

Malheureusement, les hypothèques internationales qui pèsent sur les débuts du protectorat ne nous permettent pas de délivrer immédiatement les Marocains de tous les abus que les étrangers avaient ajoutés à ceux du Makhzen : le régime des capitulations maintient pour un temps, avec l'exterritorialité dont bénéficient les étrangers et leurs protégés, une caste qui perpétue encore dans une certaine mesure les inégalités et les dénis de justice du vieux Maroc.

Les origines de l'exterritorialité des étrangers et de son corollaire, la protection, sont faciles à comprendre : c'est conformément à une conception très ancienne qu'un régime à part est fait à l'étranger. Dans le monde antique, ne participant pas au culte des dieux de la Cité, il était exclu du bénéfice de ses lois. Un tel sort devait tout naturellement être fait aux chrétiens dans les pays musulmans où toute loi est religieuse. Cette « exterritorialité » devenue un privilège était plutôt à l'origine une infériorité : les sultans l'accordèrent sans doute au début aux petites « nations » européennes, vivant sous l'autorité de leur consul, parquées dans un quartier spécial des ports, avec ce même libéralisme méprisant qui leur a fait tolérer, jusqu'à nos jours, l'autonomie intérieure des Mellah, ces ghettos où sont confinés les Juifs marocains. Mais peu à peu ces étrangers allaient s'efforcer de transformer cette exception en une supériorité. Marchands et consuls voulurent soustraire leurs domestiques et courtiers à l'arbitraire d'un gouvernement sans règles et, après le bombardement des repaires de corsaires de Larache et de Salé par une escadre française, le traité du 28 mai 1767, conclu entre le Sultan et la cour de Versailles, stipulait que les serviteurs indigènes des Français « ne seraient

pas empêchés dans leurs fonctions et seraient libres de toute imposition et charge personnelle. »

Ce texte ne faisait certes pas prévoir la protection telle que nous la connaissons, régime qui soustrait complètement à la juridiction du Sultan tous les indigènes associés à un titre quelconque aux affaires des étrangers. Il n'admettait pas qu'aucun musulman fût enlevé à l'autorité du Commandeur des Croyans. Aucun acte diplomatique n'a institué rien de pareil : c'est par l'usage, ou plutôt par l'abus, que la protection s'est peu à peu développée, hypertrophiée pourrait-on dire. Les seuls textes qui l'aient sanctionnée, les règlemens de 1863 et la Convention de Madrid de 1880, sont ceux qui ont été négociés par le gouvernement chérifien pour la ramener dans des limites raisonnables. Si bien que les traités ne reconnaissent la protection que d'une manière négative : elle n'est qu'un fait de droit coutumier.

Mais au contact de puissances toujours plus fortes par rapport à un Makhzen qui restait toujours aussi désordonné, il était naturel que les immunités très limitées, d'abord prévues, grandissent et se transformassent. Les consuls, poussés par leurs nationaux qui craignaient de perdre les avances ou les marchandises confiées à des gens soumis aux exactions des caïds et à la justice boiteuse des cadis, devaient tendre irrésistiblement à soustraire tous ces indigènes à la juridiction territoriale. C'est ainsi que la protection naquit de la force des choses : domestiques, courtiers de négocians, simples associés agricoles d'Européens, toutes ces catégories, soigneusement distinguées dans les traités qui leur accordaient des immunités inégales, se confondirent dans la classe des protégés mis au-dessus des lois qui pouvaient narguer toute autorité, sauf celle du consul de leur patron.

Légitime pour garantir les intérêts des marchands qui faisaient vraiment des affaires, la protection devint bientôt l'industrie des étrangers qui n'avaient pas d'autre capital à exploiter. Ainsi il se constitua au Maroc une variété nouvelle de féodaux : les étrangers vivant sur une clientèle qui leur payait le droit de se réclamer de leur consul. Comme bien on pense, les protégés se remboursaient de ces exigences avec usure sur le reste de la population. Ils constituèrent une classe de privilégiés se refusant à toutes obligations envers le Makhzen. Ils échappèrent à l'impôt, en violation formelle de la Convention de Madrid. Aussi,

tandis que le Makhzen était appauvri, privé de ses plus riches contribuables, les charges se concentraient sur les maigres épaules des pauvres hères, clientèle trop peu lucrative pour trouver un patron étranger. Mais, de plus, les protégés pouvaient prendre des libertés avec le bien d'autrui, d'autant qu'ils en faisaient profiter le protecteur. Et les consuls, stimulés par la rivalité des petites « nations » des ports, appliqués à ne pas prendre moins d'autorité que le plus envahissant de leurs collègues, parfois même défendant leurs intérêts personnels, tendaient à soutenir, dans les cas les plus et même les moins douteux, les protégés de leurs ressortissans. Les tribunaux consulaires étaient devenus une justice de clan.

De la moralité de la protection, les voyageurs entendaient raconter à chaque étape des histoires caractéristiques. Ici un agent consulaire soutenait avec d'autant plus de zèle les rapines de ses propres protégés qu'il s'arrangeait à leur mort pour s'approprier une partie de leur héritage. Là un Européen vendait aux exactions du caïd son client devenu gras à souhait à l'abri de la justice consulaire. La protection était un des ornemens de ce régime sous lequel les Marocains se sont fermement convaincus que la destinée de l'homme est d'être toujours voleur ou volé, que tout l'art de la vie consiste à passer du second état au premier, parce qu'il n'y a aucune équité à attendre. Cette mentalité s'exprime avec candeur; un Français qui annonce à un pauvre hère l'avènement prochain de la justice égale du protectorat ne lui inspire que cette réflexion : « Alors ce ne sera jamais mon tour! » L'existence de 6 à 8 000 protégés aidant les Européens à faire leurs affaires sur la base malsaine de l'intimidation et de la force, moyens habituels à trop d'étrangers en contact avec le désordre marocain, était aussi incompatible avec l'œuvre du protectorat que les libres pilleries des caïds.

Tout effort de réforme devait se heurter à cet obstacle, rencontrer des exceptions infirmant les nouvelles règles édictées pour introduire un peu d'ordre et d'équité au Moghreb. Aussi un des premiers soins du protectorat a-t-il été de doter le pays d'une justice pour retirer toute raison d'être à l'exterritorialité des étrangers et de leur clientèle indigène. Des codes, s'inspirant des derniers modèles, les dépassant même, ont été rapidement rédigés et promulgués. Nulle part ne s'est mieux affirmée la supériorité des textes élaborés pour servir de base

au nouveau régime. Des tribunaux français donnant beaucoup plus de garanties que les justices consulaires ont été ouverts. S'il ne s'agissait que de garantir les intérêts de leurs nationaux, toutes les puissances renonceraient sans délai à ces juridictions. Mais quelques-unes y voient peut-être encore un objet d'échange. D'autres prennent l'avis de leurs agens locaux et on se doute de ce que doivent être des réponses conçues dans l'ambiance de leurs petites colonies où tant de gens déplorent, pour des raisons beaucoup moins touchantes que le regret anticipé de la couleur locale, la fin de leur « bon vieux Maroc. » Si nos codes et nos tribunaux sont la condition nécessaire de la suppression de l'exterritorialité des étrangers, il ne dépend pas de nous seuls qu'ils en soient la condition suffisante : sauf dans notre traité avec l'Espagne, nous n'avons pas de texte à invoquer pour réclamer l'abolition des tribunaux consulaires, moyennant des conditions et dans un délai déterminés. Nous ne pouvons que solliciter une mesure de bonne foi et nous avons fait ce qu'il fallait pour qu'on ne pût nous la refuser longtemps.

De même aucun traité, sauf l'accord franco-allemand de 1911, et avec l'imprécision qui caractérise plusieurs de ses articles, ne nous promet l'abrogation de la protection. Mais, ici encore, nous ne laisserons bientôt aucune raison d'être à une institution née du désordre marocain et qui doit mourir avec lui : la réforme de la justice des cadis est commencée. De plus, si nous ne pouvons immédiatement en finir avec l'existence même de la protection, nous sommes armés pour en restreindre les abus qui portaient à la fois sur les prérogatives des protégés et sur leur nombre. Les textes de 1869 et 1880 limitaient très strictement les unes et l'autre. Honnêtement appliqués, ils auraient réduit la protection à bien peu de chose. Ils n'autorisaient sans doute pas le dixième du nombre des protégés que le régime français a trouvés au Maroc. Nous avons commencé à en exiger l'application, ce dont était incapable l'ancien Makhzen. Les protégés doivent maintenant payer l'impôt comme d'ailleurs les étrangers eux-mêmes. La prime à la protection diminue de ce chef en même temps qu'un milieu administratif plus probe et aussi plus ferme la réduit de toutes manières. D'autre part, conformément à la Convention de Madrid, on procède, d'accord avec la plupart des puissances, à la revision des listes de protégés, c'est-

-à-dire, vu leur excès, à de larges réductions. Si un gouvernement étranger se refusait à cette opération, le gouvernement chérifien pourrait d'autant mieux se refuser de son côté à reconnaître telle ou telle protection abusive que l'article 9 de l'accord franco-allemand, auquel toutes les puissances ont adhéré, prévoit une procédure d'arbitrage pour régler les difficultés de ce genre comme toutes celles qui peuvent surgir entre un ressortissant étranger et les autorités marocaines.

La protection ainsi comprimée de toutes parts n'aura plus grand prix. Elle apparaîtra aux membres des colonies étrangères eux-mêmes telle qu'elle est : un anachronisme choquant dans le Maroc nouveau. Et l'opération finale nécessaire pour extirper complètement ce mal, naguère si virulent, deviendra bien peu de chose après le traitement qui le réduit. Ainsi, par une compensation heureuse, notre conquête du Maroc aura délivré les indigènes d'un abus qui permettait à beaucoup d'étrangers de prendre à leur égard des allures de conquérans.

***

La fin de l'exterritorialité des étrangers et de la protection est d'autant plus désirable qu'elles aggravent un des pires dangers que courent les indigènes, la difficulté la plus redoutable pour la bonne orientation de notre œuvre marocaine : le désordre immobilier résultant de l'afflux des acheteurs étrangers dans un pays où on peut dire, en exagérant à peine, que la propriété rurale n'existait pas. Une telle affirmation étonnera sans doute ceux qui ont lu de consciencieuses études sur le régime foncier du Maroc. Qu'ils réfléchissent cependant que des principes juridiques, qu'ils soient tirés du Coran, de ses commentateurs ou de toute autre source, ont en fait tout juste la valeur que leur donnent la capacité et la volonté des pouvoirs publics qui les appliquent. C'est dire l'efficacité que la loi et ses gloses pouvaient avoir au Maroc.

En dehors des villes et de leurs ceintures de jardins, où un certain ordre régnait et assurait le respect de propriétés matériellement limitées et faciles à constater, le droit de propriété ne pouvait guère, dans le vague et l'insécurité des campagnes marocaines, se distinguer du fait de la possession. Une foule de raisons contribuaient à ce que l'un ne pût pas exister, ou du moins se maintenir longtemps sans l'autre. L'effet des guerres

fréquentes autrefois dans le *bled* et plus encore la volonté du prince avaient souvent transplanté les tribus des plaines marocaines, seules régions qui intéressent les acheteurs européens. Ainsi s'attachaient mal à la terre des groupes dont l'industrie préférée était d'ailleurs pastorale et dont la mobilité apparaît encore à la légèreté de leurs demeures, chaumines sans substance, huttes, très souvent même simples tentes posées sur un bourrelet d'épines sèches.

Cependant, après plusieurs générations, l'usage partageait assez nettement entre les familles le territoire où la tribu séjournait depuis longtemps. A la mort du chef de tente, ses parens continuaient à gratter de leurs labours légers ce qu'il leur fallait de la terre que le temps rendait peu à peu héréditaire. Mais on se contentait de vivre sur ce sol : le milieu empêchait cette possession de donner naissance au droit de propriété tel que nous le concevons, individuel et indépendant du fait d'usage. A quoi aurait-il servi ? Qui en aurait assuré le respect dans l'anarchie marocaine ? Ce n'était pas la loi, mais la force de la tribu, d'un patron, ou la protection religieuse d'un chérif qui permettaient de labourer et de moissonner en paix. Lorsque l'on demandait aux gens d'un douar à quel titre ils cultivaient la campagne voisine, ils répondaient non qu'ils en étaient propriétaires, mais : « Le pays est à notre tribu, » ou encore : « Nous sommes les serviteurs de tel seigneur, » et ils nommaient quelque gros personnage, fréquemment un membre de la noblesse religieuse des Cheurfa.

Très souvent, pendant plusieurs générations, après la mort du chef de famille, l'indivision se maintenait sous l'autorité du personnage le plus vigoureux de la *gens*, qui dirigeait ses consanguins dans la défense du bien commun. Ainsi le bled semblait partagé entre des féodaux, autour desquels se groupaient des laboureurs : parlant au nom de ceux-ci, ils agissaient comme propriétaires de tout le sol cultivé par eux; ils pouvaient paraître tels à l'Européen de passage qu'ils recevaient; mais si, pour une raison quelconque, on avait fait sortir de ce sol tous les droits qui y dormaient, on se serait perdu dans l'inextricable écheveau que peut créer, surtout après la succession de plusieurs générations sans partage régulier, la loi musulmane en matière d'héritage.

Ce n'est pas l'espoir de vendre qui pouvait tenter l'individu

de dégager sa part. Il n'y avait pas de marché immobilier; les rares transactions se faisaient à l'intérieur de la tribu ou de la fraction, entre gens se connaissant tous et pouvant se céder leur droit d'usage sur la seule base d'une possession qui était notoire. Les partages, les ventes, comme les mariages et les répudiations, avaient pour consécration une déclaration orale devant le Djémaa, la réunion des notables du douar. Si d'aventure on dressait un écrit pour comparaître devant le cadi, la rédaction ne faisait que constater ces faits de notoriété publique. La propriété n'avait guère d'autre base. C'était celle des très rares titres se rencontrant dans le bled, rédigés souvent pour confirmer la situation d'une famille qui avait étendu son emprise sur un vaste domaine et était devenue assez riche pour avoir fait instruire quelques-uns des siens qui la servaient ensuite comme scribes ou même comme cadis. Et ces papiers n'avaient d'ordinaire pas plus de suite que la fortune dont ils témoignaient; ils n'étaient pas enregistrés. Bientôt les vicissitudes de la vie du bled créaient sur la terre des faits et des droits nouveaux qui effaçaient ceux dont témoignaient ces écrits sans lendemain, éclaircie fugitive dans un brouillard mouvant.

Un tel état de choses s'harmonisait avec un régime patriarcal, sans activité économique. Il ne contredisait d'ailleurs guère le droit musulman qui fait beaucoup plus promptement que le nôtre de l'occupant un propriétaire, qui admet la prescription décennale, et ne prévoit pas la vente par celui qui ne possède pas l'objet vendu, puisqu'il prohibe les contrats aléatoires et exige, d'après de bons auteurs, pour que l'acte soit valable, que le vendeur puisse mettre l'acheteur en possession. Mais ce régime immobilier dont le désordre, conforme au milieu, était inoffensif dans le vieux Maroc, donna naissance à un mal virulent au contact des acheteurs européens.

Ceux-ci se précipitèrent sur le *bled* quand les querelles diplomatiques mirent le Maroc à la mode et donnèrent tout à coup aux terres une valeur vénale. Les vendeurs surgirent de partout. Les étrangers imbus de leurs idées d'Europe voulaient des titres, on leur en trouva en dehors des rares vieux actes qui dormaient dans les sacoches : l'industrie des faux fit répondre l'offre à la demande. « Quand je vois un titre, me disait un vieux résident européen du Maroc, je pense qu'on vient de le fabriquer à l'usage des Roumis. » Une crasse vénérable, mais impro-

visée, s'ajoutait au mensonge de ces papiers, affirmant d'ordinaire la possession décennale du vendeur, faux sciemment commis par les *adoul*, scribes de la justice musulmane, et acceptés avec un aveuglement lucratif par les cadis. La crise morale déterminée par la conquête sévissait sur ces magistrats en même temps que des tentations sans précédens. Et, grâce à ces complicités, on se mit à vendre avec ardeur le bien d'autrui, de consanguins, de cliens, d'administrés, de voisins. Souvent l'Européen achetait de bonne foi, talonné par la crainte de manquer la belle affaire qu'on lui offrait « pour rien, » — ce qui était encore beaucoup pour l'indigène qui trafiquait de ce qui ne lui appartenait pas. L'étranger novice ne se doutait guère qu'il achetait seulement un motif à procès. Les malins le savaient bien, eux, mais avec cette vieille idée, si répandue dans les petites colonies des ports, que les affaires se font grâce à la peur du consul, ils achetaient toujours, se disant que le papier prendrait une valeur entre leurs mains, même s'il n'en avait aucune entre celles de l'indigène vendeur. Et certains, usant de vigueur, prenant possession, installaient un protégé, jouaient des coudes pour élargir de problématiques limites. D'autres attendaient, parfois dans l'idée de faire chanter quelque autre acheteur lorsqu'il voudrait exploiter : la vente d'un même bien à plusieurs acquéreurs était, en effet, un cas fréquent. Ainsi un contentieux énorme, déclaré ou en puissance, pèse sur la terre marocaine; il ne s'y trouve dans la région accessible pour ainsi dire aucun bien non litigieux.

Cet imbroglio foncier menace les indigènes d'être dépossédés de terres sur lesquelles, et pour cause, les pauvres gens n'ont pas de titres, mais où, de père en fils, ils poussaient leurs troupeaux et traînaient leurs charrues et qu'ils considèrent de bonne foi comme leur patrimoine. S'ils devaient rester comme prolétaires, comme domestiques des conquérans sur ces champs héréditaires, notre politique indigène serait faussée dès l'origine.

Pour parer à ce danger, il faut d'abord empêcher la confusion de s'aggraver à l'avenir, puis défricher le maquis que nous lègue le passé. Le premier objet serait atteint par la réglementation des conditions des ventes. Le Sultan conserve, aux termes de l'article 2 de la Convention de Madrid et de l'article 60 de l'Acte d'Algésiras, plein droit de légiférer en cette matière. Il l'a d'autant plus que les achats de propriété par les étrangers, en

dehors d'un rayon de dix kilomètres autour des ports ouverts, restent subordonnés à son autorisation : il peut donc mettre des conditions à celle-ci. La première doit être de ne permettre, conformément à l'esprit du droit musulman, la vente d'un terrain que par celui qui le possède actuellement et au moins depuis dix années. Avec certaines obligations imposées aux cadis et *adoul*, entre autres celle de constater la prise de possession, d'instruire les protestations qu'elle susciterait, et d'enregistrer les actes, cette réglementation arrêterait le trafic éhonté qui se fait du bien d'autrui.

La liquidation du passé est plus difficile, bien que tout aussi nécessaire. Disons, sans entrer dans les détails juridiques, que l'exterritorialité lui oppose un obstacle très grave. Les traités réservent bien à la juridiction locale, c'est-à-dire au tribunal du cadi, au *Chrâa*, le règlement des litiges immobiliers, mais comment fera-t-on pour obliger à comparaître l'étranger ou le protégé qui se serait assuré par une occupation la position de défendeur, si son consul ne voulait pas l'y contraindre? Et comment, même si on instituait une procédure par défaut, encore inconnue de la justice indigène, pourrait-on exécuter le jugement rendu grâce à elle contre un étranger, si son consul ne s'y prêtait pas? On voit la difficulté : jusqu'ici rien n'a été fait pour la résoudre.

Sans doute les progrès introduits par le protectorat dans la justice et l'administration ne laisseront bientôt aux étrangers aucun prétexte honnête pour refuser leurs droits immobiliers à toute vérification en les abritant derrière les *impedimenta* de l'exterritorialité : on annonce un prochain contrôle qui remédiera aux lenteurs et à la corruption du *Chrâa*. Déjà, d'autre part, une procédure d'immatriculation des terres par les tribunaux français, copiée, avec des améliorations, sur celle de la Tunisie, a été instituée. A vrai dire, jusqu'à présent, aucun propriétaire ne peut y recourir, faute de l'organisation des services voulus : regrettons même en passant que le Parlement ait réduit à 1 500 000 francs le crédit prévu sur les fonds d'emprunt pour le commencement du cadastre et qui devait d'abord s'élever à la somme, elle-même insuffisante, de 2 500 000 francs. Le service de la propriété foncière doit être créé aussi rapidement que possible et largement doté, quitte même à en atténuer les frais par un droit perçu sur les propriétés reconnues et qu'indigènes et

acheteurs sérieux acquitteraient volontiers pour sortir de l'état précaire actuel. C'est une dépense à faire, même si on ne veut pas dresser le cadastre systématique et complet des régions les plus contaminées ou menacées par le désordre. On peut d'ailleurs observer que la tâche de cadastrer les trois ou quatre millions d'hectares des zones capables de tenter les acheteurs étrangers n'est pas disproportionnée à l'intérêt que présente une telle mesure pour l'assiette équitable de l'impôt et la sécurité de la mise en valeur.

Mais une juridiction et une procédure instituées par le protectorat, si capables qu'elles soient de liquider honnêtement le désordre immobilier, ne peuvent être imposées qu'aux Français et indigènes non soustraits à la juridiction locale. Tant qu'existent les justices consulaires, tout cas intéressant un étranger leur devient insoluble. C'est-à-dire que pour débrouiller sans retards fâcheux l'imbroglio foncier, il serait bon d'obtenir le concours des puissances, responsables d'ailleurs, par l'exterritorialité, d'une grande partie de la confusion actuelle. La forme la plus pratique à donner à ce concours serait sans doute l'institution d'une commission internationale qui devrait siéger et régler les cas litigieux pendant un délai nettement déterminé, après quoi toutes les affaires immobilières deviendraient justiciables des tribunaux français. On doit souhaiter que toutes les puissances soient représentées dans l'examen de chaque affaire, quelle que soit la nationalité de l'intéressé, pour décourager cet esprit de clan qui a si souvent donné raison aux étrangers dans les cas les plus douteux et contribué si fort au désordre qu'il s'agit maintenant de mettre au net. Il serait sage aussi de décider que, en principe, la possession décennale serait la base de la reconnaissance des droits immobiliers dans cette liquidation : en chercher une autre serait mentir à la réalité marocaine; demander, malgré l'évidence de celle-ci, des titres anciens et certains serait rémunérer l'industrie des faussaires qui s'est appliquée à répondre aux exigences du *summum jus;* c'est-à-dire que, dans une large mesure, la liquidation de l'imbroglio foncier doit être une décision d'administration honnête plus encore que de justice pure, un arbitrage en équité, un jugement de Salomon.

On dira qu'une telle procédure confirmerait l'hypothèque internationale sur le Maroc. Elle en faciliterait au contraire la

levée : la crainte d'une liquidation immobilière par les seuls tribunaux français attache encore beaucoup d'intérêts à l'exterritorialité. Nous avons dit que l'institution de la Commission pour un délai strictement déterminé devrait avoir pour condition la reconnaissance, à l'expiration de celui-ci, de la compétence des tribunaux français dans tous les litiges immobiliers. Et d'ailleurs, ceux qui ont bien voulu adopter l'idée générale qui inspire cette étude admettront que notre intérêt le plus essentiel est de prendre tous les moyens pour éviter la spoliation de nombreux indigènes et ne pas encombrer notre avenir d'une Irlande marocaine.

***

Ainsi réglée en confirmant autant que possible aux paysans marocains le sol qu'ils utilisent, la liquidation immobilière laisserait une certaine place à la petite colonisation française qui est désirable. Sans doute, une bonne politique indigène peut contribuer à limiter comme il convient l'afflux de travailleurs européens : ceux-ci viendraient surtout de la péninsule voisine; ils seraient en contact avec la zone espagnole et il faudrait les contre-balancer par l'introduction, au besoin artificielle comme en Algérie, d'élémens français assez nombreux. Il est bon de signaler à cet égard que le gouvernement du Protectorat se prépare à organiser très pratiquement l'enseignement professionnel de façon à dispenser le plus possible le Maroc d'aller chercher au dehors la main-d'œuvre nécessaire à sa transformation. C'est agir selon les nécessités d'une œuvre qui dépendra de ce que nous saurons tirer de l'élément indigène, composant de beaucoup le plus important de l'alliage humain qui va se faire dans le creuset marocain. L'évolution non seulement des 3 millions de Marocains, mais de l'ensemble des 10 millions de Berbéro-Arabes de notre Afrique du Nord, dont le nombre augmente chaque jour dans la paix française et atteindra, peu de temps sans doute après le centenaire d'Alger, la moitié de l'effectif de notre population métropolitaine, est un des plus grands problèmes nationaux de l'heure actuelle. L'entreprise coûteuse commencée en Algérie et continuée en Tunisie, puis au Maroc, ne sera inscrite définitivement à l'actif de notre nation que s'il est heureusement résolu.

ROBERT DE CAIX.

LA LITTÉRATURE ENFANTINE

EN ITALIE

La critique s'est peu occupée de littérature enfantine; elle connaît la nôtre assez mal; elle ignore tout à fait celle de nos voisins. — Oublions, pour un moment, notre théâtre trop habile et nos romans trop compliqués; allons aux livres naïfs, aux livres innocens où s'est inscrit le rêve des jeunes âmes; écoutons les simples, les fraîches histoires qui délasseront peut-être nos esprits blasés. Demandons aux petits garçons et aux petites filles d'Italie ce qu'ils lisent et ce qu'ils aiment; et pour les comprendre, essayons de nous refaire, s'il est possible, une âme d'enfant.

I

Les *ninne-nanne :* c'est de ce joli mot, qui est à lui seul un bercement, que l'on désigne en Italie les chansons faites pour endormir les petits. Bientôt eux-mêmes les apprennent : telle est leur première initiation à la littérature. Ils répètent, la voix somnolente et les yeux mi-clos, les vers boiteux qu'on chante à leur oreille : qu'il faut dormir pour être sage; qu'ils trouveront à leur réveil de beaux jouets, et des habits tout brodés d'or et d'argent; que sans doute ils verront en rêve l'Enfant Jésus et la Madone. Les rimes ne sont pas riches; les expressions ne sont pas savantes; il n'a pas fallu un grand effort d'imagination pour trouver les thèmes. Mais une harmonie pri-

mitive; des mots simples, les premiers venus, pourvu qu'ils expriment l'amour; des mots qu'on redit inlassablement, parce que le sentiment qui les dicte ne s'épuise jamais : voilà qui satisfait à la fois les enfans et les mères. Elles séduisent par leur gaucherie même, par leur beau dédain de tout raffinement, ces vieilles chansons que le mouvement du berceau a fait naître, qui ont à peine une tradition écrite, qu'il faut recueillir sur les lèvres du peuple, et que chaque génération reprend sans les discuter. Elles sont comme la confidence puérile de deux âmes très simples, de deux êtres qui ne parlent pas pour se faire entendre des autres, mais pour se plaire ; on a l'impression, lorsqu'on les surprend, de troubler une effusion du cœur; on s'étonne de les trouver si naïves, et cependant si touchantes. Le rythme est monotone; les diminutifs, les « piccinino, » les « poverino, » trahissent la tendresse qui se fait câline, et la compassion que les mamans éprouvent pour les petits : pour « le cher petit qui a besoin de faire un beau somme; » pour « le pauvre petit qui a besoin de dormir, et qui ne sait pas le dire : »

Fa' la nanna, fa' la nanna,
piccinino della mamma,
fa' la nanna, fa' un bel sonno;
poverino n'hai bisogno.
Hai bisogno di dormire :
poverin, non lo sai dire.
Nanna oh! nanna oh!
il mio bambino s'addormentò.

Cette source de poésie spontanée ne se tarit pas tout d'un coup lorsque l'enfant grandit. Pour les rondes des petites filles, il faut des chansons : le jeu leur paraîtrait morose, s'il ne s'accompagnait de paroles cadencées. Pour les évolutions des troupes joyeuses des bambins, il faut des chants alternés; on se sépare en deux groupes, qui s'éloignent, se rapprochent, s'éloignent encore en se répondant, comme dans les chœurs du théâtre antique. Si on est las des jeux, et qu'on veuille passer le temps, sans plus, il faut bien encore des cantilènes, qui brodent autour d'un thème unique de souples variations, et qu'on recommence paisiblement quand on a fini. Ces productions d'une muse naïve ont attiré l'attention des poètes; il en est, de fort aimables et de fort sages, qui ont voulu lui prêter le con-

cours d'un art plus assuré ; pour renouveler son répertoire ingénu, ils lui ont proposé des vers mieux tournés et des compositions plus cohérentes. Mais chanteurs et chanteuses ont refusé cette offre; la poésie des poètes savans, trop belle, leur est restée pour compte. Celui qui s'attarde à voir les enfans s'ébattre sur les places, et se plaît à écouter la musique de leurs voix fraîches jusqu'à l'heure où le soir qui tombe les rappelle au logis, reconnaît toujours les vieilles paroles sur les vieux airs. L'ambassadeur demande obstinément la fille du roi en mariage, et le roi s'obstine à le décourager. L'œillet ne veut pas être à côté de la pensée, tandis que la rose veut être à côté du jasmin : ce qui signifie, pour les profanes, que telle petite fille doit sortir de la ronde, et telle autre y rentrer. Au refrain reviennent les mêmes mots aux voyelles chantantes, choisis pour leur musique plutôt que pour leur sens : agenouille-toi, Sandruccia, dit la ronde :

Inginocchiati, Sandruccia,
Violetta e violà...

« Je me suis agenouillée, » répond Sandruccia :

Mi sono inginocchiata,
Violetta e violà...

« Endors-toi, Sandruccia, » dit la ronde :

Addormentati, Sandruccia,
Violetta e violà...

« Je me suis endormie, » répond Sandruccia en fermant les yeux :

Mi sono addormentata,
Violetta e violà...

Mais, à vrai dire, ninne-nanne, chansons à jouer, cantilènes, ne doivent pas retenir longtemps notre attention. Ce que nous cherchons, ce ne sont pas les caractères généraux de la littérature enfantine, tels qu'ils apparaissent dans tous les pays. Nous voudrions trouver la différence spécifique, la qualité originale, qui révèlent un tempérament et une race ; voir s'il est possible de reconnaître déjà, dans ce qui charme l'enfant, les traits qui marqueront la physionomie d'un peuple. Chez nous aussi, les

mères-grands enseignent à leurs filles les berceuses que celles-ci rediront; ni les idées, ni les paroles ne sont très différentes, de ce côté des Alpes ou de l'autre. Il suffirait de traduire les rondes des petites Italiennes, pour avoir celles de nos petites Françaises; et, dans plus d'un cas sans doute, à vouloir chercher les sources, on trouverait qu'elles sont communes.

Il n'en va pas autrement pour la majorité des livres. Lorsqu'on a montré à l'enfant le secret d'assembler les lettres et les mots, et que mille figures diverses surgissent des gros caractères qu'il épelle, il croit entrer dans un monde merveilleux. Il apprend à connaître les animaux qui parlent, et qui prennent plaisir à lui conter leurs aventures. En France, tout le monde a lu les Mémoires d'un âne : en Italie, les Mémoires d'un poussin. Ce poussin très sage, qui a le bonheur d'être distingué par la fille de la fermière dès sa sortie de l'œuf, et qui échappe au sort de ses congénères pour mener une vieillesse honorée dans les splendeurs d'un appartement confortable, connaît les prospérités, les fautes, les repentirs, et toutes les vicissitudes de notre Cadichon. Ida Bacini, qui, entre tant de beaux récits pour les enfans, a écrit celui-là d'une plume fort alerte, n'est pas sans avoir contracté quelque dette envers Mme de Ségur. — Les fées sont de tous les pays. Elles ont partout la même baguette magique, et les mêmes enchantemens. Partout elles prennent mille formes diverses, et deviennent, au gré de leur fantaisie, l'oiseau qui passe, l'arbre qui frissonne, le vent qui chante. Partout les fées jeunes et belles, puissances du bien, mènent le combat contre les vieilles et les laides, puissances du mal. Certes, l'imagination savoureuse, le style très sobre et très coloré d'un Capuana ont renouvelé le genre. Mais nous avons notre Perrault. Et que dire des fables, puisque nous avons La Fontaine? — Bientôt on met entre les mains des enfans des livres plus graves. Adieu les animaux qui parlent, adieu les belles fées! La littérature est chargée de leur faire voir, proportionnée à leur taille, la scène du monde, où bientôt ils devront entrer; elle les prépare à jouer honnêtement leur rôle, quels que puissent être les paroles ou les gestes des autres acteurs autour d'eux. Ainsi Cordelia (pour prendre l'exemple le plus significatif, parmi tant d'autres que l'on pourrait citer) peint l'humble dévouement d'une jeune fille, qui remplace au foyer la mère prématurément morte, élève ses frères et ses sœurs, combat les

défauts, développe les qualités, et fait régner autour d'elle une atmosphère de bonheur, pour exciter dans l'esprit de ses lecteurs le désir de devenir eux-mêmes de *Petits Héros;* ainsi, chez nous, Jules Girardin a prêté à la vertu tout le charme de sa bonne grâce souriante, de son pittoresque délicat, et a montré comment la vie pouvait être à la fois très simple et très noble, dans ses *Braves Gens*.

Il y a même une littérature internationale pour les enfans. Le bon chanoine Schmid, qui n'a pas cessé de faire les délices de l'Allemagne, est devenu classique hors de son pays; de même Grimm. Le cycle héroïque des trappeurs, l'épopée de Bas-de-Cuir ou du Dernier des Mohicans, forment les chansons de gestes de l'adolescence. Qui ne connaît Robinson Crusoé, et par surcroît le Robinson Suisse? Le capitaine Corcoran lui-même, héros plus fantaisiste, voisine sans trop de peine avec ces personnages illustres. Andersen commence à conquérir l'Italie, après avoir trouvé en Angleterre sa seconde patrie; nous pouvons prédire presque à coup sûr que le Nils Holgersson de Selma Lagerlöf continuera d'un bout à l'autre de l'Europe son merveilleux voyage. Mais de toutes ces importations, celle que nos voisins ont accueillie avec la faveur la plus constante est sans contredit celle de Jules Verne. Les réalités récentes, qui infligent un démenti à ses imaginations les plus audacieuses en les dépassant, ont vieilli quelques-uns de ses livres : mais il en a tant écrit, et de si palpitans, que les jeunes curiosités trouvent encore à se satisfaire chez lui. Il est le mage, ainsi que l'appelait, dans une pièce de vers toute parfumée de la poésie du souvenir, un des meilleurs poètes de l'Italie contemporaine, M. Bertacchi. Celui-ci le saluait au moment de sa mort, et se faisait l'interprète des adolescens italiens que ses prestigieuses histoires avaient charmés. Tous, disait-il, nous sommes partis à pleines voiles à ta suite, sur les mers lointaines, vers les forêts vierges et les fleuves inconnus. Tous nous avons admiré l'audace de tes héros, cœurs grands et simples, qui entreprenaient vaillamment la lutte contre les forces de la nature. Nous les avons vus, perdus sur leurs rochers nus, refaire peu à peu l'histoire de l'humanité, tirer du néant la table, le lit, et le feu. On aurait dit qu'ils renfermaient en eux l'âme de notre race qui ne veut pas périr, et qui se retrempe dans l'orgueil de ses triomphes. Et, lui disant adieu, M. Bertacchi évoquait l'âme du

mage, descendant au centre de la terre pour y trouver l'éternel repos, ou bien s'élevant presque dans les astres, ou mieux encore s'endormant au fond des mers qu'avait jadis sillonnées le Nautilus, parmi les coraux et les algues. « Tels furent tes rêves, ô Mage chenu. Maintenant, tu reposes dans la profonde vérité de la Mort ; et nous, de toutes parts, la réalité nous presse, dans les mille épreuves de nos jours laborieux. Cependant elle passe dans d'autres âmes neuves, ta Fable sereine... »

Rien d'étonnant, après cela, à ce qu'il ait été non seulement traduit, mais imité. Jules Verne a eu en Italie un pasticheur attitré, Salgari. Abondant, inépuisable, Salgari a multiplié les Rois des mers, les Fils de l'air, et les Hommes de feu. Il a traversé l'Atlantique en ballon, a fait Deux mille lieues sous l'Amérique, et a même poussé jusqu'au Pôle Austral en bicyclette. Plus romanesque que son modèle français, plus curieux des effets tragiques ou mélodramatiques, sa psychologie est moins fine, et sa science moins habile. On lui a reproché de trop nombreux incendies, et une prédilection excessive pour les crimes noirs ; il aurait mieux fait sans doute de ne pas parler des Horreurs de la Sibérie, et de ne pas conduire les jeunes gens dans la Cité des Lépreux. Pour qu'un livre d'aventures soit tout à fait moral, il ne suffit pas que le vice soit puni et la vertu récompensée, à la fin : encore faut-il que l'émotion n'aille pas jusqu'au trouble, ni la crainte jusqu'à l'angoisse. Mais, malgré ces défauts, Salgari n'en a pas moins su trouver, à la suite de Jules Verne, le grand secret, qui est de plaire. Ce sont les critiques qui le discutent, non pas les grands garçons de douze ans, qui racontent, excités encore par le plaisir d'avoir eu peur, les péripéties de ses drames. La « Nuova Georgia, » beau navire parti de Yokohama pour transporter des tigres en Australie, sous les ordres du capitaine Hill, vieux loup de mer, qui voyage en compagnie de sa fille Anna, fuit devant la tempête. Cris dans la nuit : c'est un naufragé qui implore du secours. On le sauve ; il s'appelle Bill ; il a laissé ses compagnons, naufragés comme lui, sur les rochers d'une des îles Fidji ; si on ne vient à leur aide, ils seront la proie des anthropophages. Le capitaine Hill n'hésite pas : il changera la route de son navire, et fera prévaloir l'humanité sur ses intérêts. Mais nous nous doutons bien que ce Bill est un traître ; nous voyons à ses poignets la marque des chaînes ; nous comprenons qu'il fait partie d'une bande de

forçats évadés; et comme le lieutenant Collin le soupçonne aussi, et a l'imprudence de montrer quelque défiance, Bill le jette à la mer, profitant de la tempête et de l'obscurité. Les naufragés des îles Fidji sont sauvés : les anthropophages, qui donnent l'assaut au navire échoué, sont repoussés; on repart. Mais voici que Bill et ses compagnons mettent le feu au navire, et s'échappent dans le canot de sauvetage, après avoir ouvert les cages des tigres. Imaginons la situation du capitaine et de quelques matelots fidèles, perchés sur les hunes pour échapper aux fauves et aux flammes! Grâce au ciel, miss Anna est restée dans la cabine; elle fait passer des armes à ces assiégés d'un nouveau genre; ils abattent les tigres, tandis qu'une voie d'eau providentielle arrête l'ardeur de l'incendie. Le vaisseau fait naufrage, juste à temps, près de l'île de Tanna, dans les Nouvelles-Hébrides. Sauvés? Non, perdus, à cause des indigènes. Mais qui est devenu le roi des sauvages, sinon ce même lieutenant Collin que Bill avait précipité dans la mer? Et comme les bandits ont été jetés par la tempête précisément dans l'île de Tanna, il est fort aisé de leur donner la chasse et de les exterminer jusqu'au dernier. Il est à peine utile de dire que miss Anna épousera le lieutenant Collin. Tel est *Un drame dans l'Océan Pacifique* qui représente bien la manière générale de Salgari.

Trouverons-nous dans les journaux une originalité plus profonde? Il y en a beaucoup; plus même que dans les autres pays: peut-être parce qu'il n'y a pas de nation plus accueillante aux formes de la vie moderne; *Il Puccettino, — Il Giornaletto, — Il Giornalino degli ometti e delle donnine, — Il Novellino, — La Domenica dei fanciulli;* d'autres encore, suivant les régions. Rien n'est plus amusant que de recevoir un journal par la poste, comme les grandes personnes; c'est avoir un vrai courrier déjà que de décacheter régulièrement, le jeudi ou le dimanche, la feuille amie; on est connu du facteur, ce qui donne de l'importance. La preuve que les journaux des enfans ressemblent à ceux des pères, c'est que quelques-uns mêlent les préoccupations confessionnelles au soin de distraire; nous en savons même un qui s'excuse quand il donne des histoires amusantes, se propose de bannir de ses colonnes tout ce qui alimente la fantaisie, et cherche à recueillir « des impressions et des enseignemens du monde réel. » La preuve encore, c'est que la réclame s'introduit dans ces minuscules gazettes, et qu'on y

recommande les meilleurs produits du monde, au plus juste prix.

Ne leur soyons pas sévères. Les images dont elles sont ornées ne sont pas toujours des modèles de bon goût : les couleurs ont une tendance fâcheuse à sortir des limites qui leur sont légitimement assignées; le rouge d'un habit déborde sur le vert cru d'un paysage; les personnages ont l'air d'avoir deux têtes mal juxtaposées, l'une dessinée et l'autre peinte. Il est certain aussi que les légendes qui accompagnent ces illustrations laissent parfois à désirer; que les histoires pour rire ne sont pas toujours drôles; que certains articles montrent plus de bonne volonté que de talent. Mais quoi? Ce sont là journaux à bon marché; leur clientèle n'a pas la bourse bien garnie, et il faut qu'ils la satisfassent à raison de 2 fr. 50 par an. « Étant donné la proximité des vacances, nous annonçons que nous avons ouvert, suivant notre habitude, l'abonnement économique d'été, pour les mois de juillet, août et septembre, au prix de 30 centimes. » N'est-ce pas admirable? Ne songeons pas toujours aux petits bourgeois, à ceux qui achètent tous les livres qu'ils veulent. Les enfans du peuple n'achètent pas de livres; les livres sont trop chers; déjà l'arithmétique, la grammaire et l'histoire qu'on doit se procurer pour aller à l'école, représentent une grosse dépense. Le journal, au contraire, pénètre partout. Si humble qu'il soit, quand il ne donnerait que le goût de lire, il ne serait pas sans utilité. Pour peu qu'il reproduise des aspects de la réalité, ou qu'il s'intéresse aux événemens de la vie nationale, à propos des anniversaires et des fêtes, il instruit. Il apporte chaque semaine un fragment de la belle histoire qui enchante et qui console. Par les concours qu'il ouvre, les collaborations qu'il sollicite, la correspondance qu'il favorise entre les petits abonnés, il fait œuvre sociale. Il passe souvent des mains de l'enfant à celles des parens, qui n'ont pas eu le loisir de pousser très loin leur éducation, et dont l'âme simple goûterait mal une littérature plus compliquée. Il constitue, dans un pays qui manifeste la très ferme volonté de s'instruire, un organisme tout prêt, très populaire et très pratique, pour l'instruction.

Aussi, lorsque nous voyons les efforts accomplis pour durer par ces revues en miniature, souhaitons-leur bon succès. Applaudissons les premières prouesses intellectuelles dont « la palestre des jeunes lecteurs, » suivant leur expression, est l'in-

nocent théâtre. Le directeur promet une montre à qui trouvera deux abonnés nouveaux, un nécessaire de toilette à qui en trouvera trois, voire « une charmante pendule style empire, imitant le marbre, et gracieusement décorée, » à qui saura en trouver quatre : ne sourions pas ; ne prononçons pas le vilain mot de mercantilisme. Pour être utile, il s'agit de vivre d'abord. Ajoutons que toutes ne sont pas réduites à demander les circonstances atténuantes. La plus répandue à l'heure actuelle, le *Corriere dei piccoli*, compte des collaborateurs de mérite. Son aspect pourrait être plus séduisant, et la qualité de ses dessins plus fine : tel qu'il est, il a conquis la foule, et sa renommée dépasse même les limites de la Lombardie qui le voit naître. Plus aristocratique, le *Giornalino della Domenica*, florentin, a toutes les finesses et toutes les grâces de l'esprit toscan. La reproduction de tableaux de maîtres, ou même des dessins originaux, sur la couverture ; des articles d'une fort belle tenue ; des illustrations de choix ; surtout, la collaboration assidue de Luigi Bertelli, à la fois directeur et auteur, que les enfans connaissent et aiment sous le nom de Vamba : telles sont les qualités qui font de ce journal le plus beau du genre en Italie, et un des plus beaux dans toute l'Europe.

Mais précisément, ils rappellent ceux que toute l'Europe produit ; ils ne présentent pas encore ce caractère unique que nous cherchons. — En somme, l'Italie a fait beaucoup pour les enfans. Il ne se passe guère d'année où quelque grave penseur n'exhume cette idée jadis émise par un critique illustre, que sa littérature n'est pas populaire : elle possède, en tout cas, une littérature enfantine qui a su se mettre à la portée de son public. Elle a des livres très simples pour le premier âge ; elle en a d'émouvans pour l'âge où on demande à être ému ; tant et tant, que devant les beaux catalogues de Noël, les petits demeurent émerveillés, et voudraient tout prendre pour éviter de choisir. De véritables spécialistes, au talent reconnu, continuent à fournir le marché littéraire de productions estimables ; dans chaque province circulent des journaux adaptés aux jeunes esprits. Mais, au-dessus de cette masse, deux livres émergent et triomphent ; joyeusement accueillis dans toutes les demeures, même les plus modestes ; presque également aimés, bien qu'ils soient très différens ; plus que classiques, populaires, et plus que populaires, familiers : l'un, *Pinocchio* ; l'autre, *Cuore*.

II

Menu, frétillant, virevoltant, habillé d'une veste de papier à fleurs, chaussé de souliers en écorce d'arbre, coiffé d'un chapeau en mie de pain, l'illustre Pinocchio est une marionnette. Il y avait une fois un morceau de bois, dont un menuisier voulait faire un pied de table. Mais au moment où il le taillait, il entendit une voix grêle qui lui disait : « Arrête ! tu me fais mal ! » Comme il le rabotait, la même voix se reprit à parler : « Arrête ! tu me chatouilles ! » Alors le menuisier eut peur de ce bois si bavard ; et il le céda sans regret à son compère Geppetto, qui avait précisément l'intention de fabriquer une marionnette. Geppetto emporte le cadeau dans son pauvre logis, et se met en devoir de confectionner un chef-d'œuvre. « Je l'appellerai, dit-il, Pinocchio. Ce nom lui portera fortune. J'ai connu une famille entière de Pinocchi, Pinocchio le père, Pinocchia la mère, Pinocchi les enfans ; tous vivaient fort à l'aise ; le plus riche d'entre eux demandait l'aumône. » — Il sculpte donc une tête, des cheveux, un front, des yeux. A peine eut-il terminé le nez, que le nez s'allongea démesurément ; il eut beau le retailler : le nez resta toujours trop long, et pointu. A peine eut-il fini la bouche, qu'elle se mit à rire ; les mains, qu'elles lui volèrent sa perruque ; les pieds, que Pinocchio gagna la porte et se sauva : manifestant ainsi son désir de connaître le vaste monde, et son impatience de lier amitié avec les petits Italiens.

Ceux-ci s'éprirent de lui, en effet, parce qu'il leur fournissait deux choses à la fois : les fictions qu'ils aiment ; et la réalité qu'ils commencent à soupçonner. — Comme le monde, tel que les hommes mûrs se le représentent, est ennuyeux ! Partout des obstacles au rêve : tantôt le vrai, tantôt le vraisemblable. Partout des catégories ; au premier rang, l'homme lui-même, qui s'est sacré roi, au nom de la raison ; puis les êtres animés, qui participent à tout le moins de la sensibilité ; puis les plantes, puis les choses, qu'ils appellent matière. Les enfans n'ont encore ni décoloré, ni étriqué l'univers. Ils lui attribuent la surabondance de vie qui est en eux ; tout s'agite devant leurs jeunes regards, tout parle à leurs oreilles attentives ; rien ne vient limiter l'essor de leur fantaisie. A travers l'inattendu et l'extraordinaire, joyeusement Pinocchio les conduit. Il les mène

au théâtre des marionnettes où il entre, écolier paresseux, plus volontiers qu'en classe, et où ses frères les pantins le reconnaissent et lui font fête : ils rallument les chandelles après le spectacle et dansent ensemble toute la nuit. Il les mène dans la forêt que hantent les assassins ; dans la ville d'Attrape-Nigauds, où l'on ne rencontre que chiens pelés, papillons ternis, parce qu'ils ont vendu la poudre de leurs ailes, coqs sans crête et paons déplumés ; dans le champ des Miracles, où le Chat et le Renard, conseillers hypocrites, prétendent que cinq écus enfouis et soigneusement arrosés ne manqueront pas de produire une moisson d'or : la moisson ne vient pas, et les écus de Pinocchio disparaissent. Chaque fois que l'histoire menace de s'arrêter, elle rebondit, légère et capricieuse. La fin d'une aventure marque le commencement d'une autre : comment Pinocchio eut la jambe prise dans un piège en volant des raisins, et comment il dut prendre la place de chien de garde, avec un gros collier au cou ; comment il fut changé en âne, parut dans un cirque en qualité d'animal savant, risqua de voir sa peau transformée en tambour, et ne fut sauvé que par le plus surprenant des miracles ; comment le Pêcheur-Vert, le prenant pour un poisson d'une espèce inconnue, l'avait enduit de farine afin de le faire frire, et se disposait à le jeter dans la poêle ; comment il fut avalé par le « pesce-cane, » le « poisson-chien, » le requin formidable, qui représente là-bas ce qu'est en France le loup-garou ; et tant d'autres péripéties remarquables, où l'on voit apparaître le Barbon et le Dogue, le Corbeau et la Chouette, les Lapins noirs, le Dauphin plein de courtoisie, et la Limace, qui met sept heures pour descendre du second étage au rez-de-chaussée. Étendu dans le carrosse des fées que traînent cent souris blanches, transporté dans les airs sur le dos de la colombe, honteusement traîné entre deux carabiniers, Pinocchio, d'un mouvement qui ne s'arrête jamais, traverse les immenses domaines de l'imagination.

La réalité que les enfans commencent à soupçonner est celle de leur âme. Cette petite âme imparfaite, molle encore et comme indécise en son contour, où les futures vertus ne sont que des instincts, où les vices ne sont que des défauts, veut qu'on l'aide à se préciser et à s'affirmer. Le livre qui leur révèle les traits de leur caractère est comme le miroir qui les renseigne sur leur physionomie. C'est leur ressemblance qu'ils découvrent.

Pinocchio n'est pas méchant ; et même, s'il suffisait d'avoir de bonnes intentions pour être parfait, Pinocchio serait de tous les petits garçons le plus vertueux, car les siennes sont excellentes. Seulement, il est faible. Il professe volontiers qu'il ne faut pas résister à la tentation, parce que c'est là temps perdu. Ce qu'on lui défend a toujours un peu plus d'attrait que ce qu'on lui commande. Le repentir suit de près la faute ; mais la faute suit de près le repentir. Il ne lui déplairait pas de savoir sans apprendre ; il habite pendant quelque temps ce pays de badauderie dont un ami lui vante le charme : on n'y fait l'école ni le jeudi, ni le dimanche, et les semaines sont composées d'un dimanche et de six jeudis ; les grandes vacances y durent depuis le premier janvier jusqu'au trente et un décembre ; on se divertit toute la journée, le soir, on se couche, et, le lendemain, on recommence. Pinocchio ne dédaigne pas d'avoir recours à de petits mensonges pour dissimuler ses peccadilles ; il ne confesse la vérité que lorsque son nez, son grand nez pointu, s'allonge démesurément. Pinocchio est fanfaron : viennent les assassins, à l'entendre, il leur tiendra tête : à peine aperçoit-il leur ombre, qu'il détale éperdument. Comme ses petits amis, Pinocchio est batailleur, et appuie volontiers son droit ou ses prétentions de la force de ses poings. Comme eux, Pinocchio aime les farces, excepté celles qu'on lui veut faire ; il est plein d'amour-propre, tient à se montrer au premier rang, et cède toujours aux sollicitations du point d'honneur quand il s'agit de sottises. Toutes les manies de l'enfance, celle de ne pas prendre médecine ou celle de ne pas vouloir manger de lentilles, bien qu'il ne les ait jamais goûtées ; tous les petits égoïsmes, qui croissent sournoisement jusqu'à planter les plus fortes racines, si on ne prend soin de les arracher à temps ; toutes les qualités de l'enfance aussi, l'affection sincère et profonde, la confiance d'un cœur qui n'a pas encore été trompé, le besoin d'être aimé qui force l'amour : tout cela apparaît si clairement que même un lecteur de dix ans ne saurait s'y tromper, chez Pinocchio le malin, le subtil ou le tendre.

C'est là, dans la fusion de ces deux élémens, le merveilleux, qui fournit aux enfans un aliment nécessaire, et l'observation psychologique, qui leur permet de prendre conscience d'eux-mêmes, que se trouve le secret du charme de Pinocchio. Parlez de l'amour paternel ; dites que la vie du chef de famille est un

perpétuel sacrifice, à partir du jour où il a pris charge d'âmes; que son dévouement est infini, et qu'on ne saurait concevoir une tâche plus noble et plus lourde que la sienne : les enfans ne comprendront pas ces grands mots. Mais montrez-leur Pinocchio s'échappant des mains de Geppetto, bien qu'il lui doive l'existence ; racontez-leur que Geppetto poursuivit son fils ingrat à travers les rues du village, de sorte qu'il fut arrêté par les gendarmes, qui prirent Pinocchio pour une victime et Geppetto pour un bourreau; que le fugitif, réduit à ses seules ressources, serait mort de faim, si son père n'était arrivé à temps pour le sauver; que ce père, bafoué, trahi, emprisonné même, pardonna tout de suite à son enfant, et lui céda les trois poires qu'il avait conservées pour son propre déjeuner, sans en garder le plus petit morceau; ils comprendront. La recette est bonne, puisqu'elle a été indiquée par La Fontaine, qui sans doute s'y connaissait. Elle est exprimée tout au long dans la préface des *Fables :* Dites à un enfant que Crassus allant contre les Parthes s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif, que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle : au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance et, par conséquent, il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant : ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit?

Pinocchio n'a pas de maman, parce que les marionnettes n'en ont pas d'ordinaire. Mais la belle Fée aux cheveux bleus étend sur lui sa sollicitude ; elle lui prédit les mésaventures qui l'attendent assez tôt pour qu'il puisse les éviter, attentive à le tirer d'embarras, si elles menacent de tourner au tragique ; elle endort dans un lit bien chaud son corps endolori, et lui donne à boire les tisanes qui guérissent; elle encourage ses efforts vers le bien par un sourire plus doux à voir qu'un rayon de soleil. Aussi les lecteurs ne s'étonnent-ils pas que, peu à peu, Pinocchio prenne l'habitude d'appeler la bonne fée « mammina, » — petite mère ; ils reconnaissent en elle le symbole de

toutes les mamans; ici encore, la vérité leur est révélée par la fantaisie : la douceur du foyer leur apparaît dans la maison des fées.

Pour que l'Italie possédât ainsi un classique de l'enfance et que Pinocchio devînt un type aussi connu que les héros de la légende et de l'histoire, que d'efforts préalables! et que de tâtonnemens! Plusieurs brouillons ont été nécessaires, avant le chef-d'œuvre. Il n'a pas fallu moins de trois conditions réunies pour que le petit livre vît enfin le jour : une tradition établie; le talent d'un auteur; et la collaboration du génie de la race.

Une tradition, d'abord : vers la fin du XVIII[e] siècle, on s'aperçut que les enfans avaient, peut-être, des goûts différens de ceux des grandes personnes en matière de lecture. Auparavant, on leur mettait entre les mains l'Histoire sainte ou la Vie des Saints, qui devaient leur suffire. Le Père Soave, traducteur, philosophe et pédagogue, qui munit abondamment les écoles d'abécédaires, de traités de calligraphie, d'orthographe et de style, se mit à composer aussi des *Nouvelles* qui fournirent une longue carrière, même à travers les vicissitudes de la conquête française, de l'Empire et de la Restauration: moins peut-être à cause de leurs propres mérites, que par le besoin qu'on avait d'elles. Lorsque la pédagogie s'organisa d'une façon régulière dans l'Italie en voie de devenir nation, le besoin se fit sentir de livres de lecture plus vivans que ces fades histoires. Alors parurent les ouvrages que l'on retrouve encore aujourd'hui, tout poudreux, au fond des vieilles bibliothèques, et dont les grands-pères ne parlent pas sans attendrissement à leurs petits-fils : ceux de Cantù; ceux de Thouar; et entre tous, celui de Luigi Antonio Parravicini, qui date de 1837, et qui a nom *Gianetto*. Ce Jeannot est l'ancêtre authentique de Pinocchio.

Ensuite, un auteur au souple talent. — Dans un beau parc de quelque ville toscane, devant un horizon borné par les ondulations des collines harmonieuses, par une matinée de printemps où le ciel serait très pur et très léger, on devrait élever une statue à Collodi. La statue montrerait le bon artiste taillant lui-même dans le bois sa marionnette illustre. Il n'y aurait pas de discours; tout au plus, les enfans viendraient-ils jeter des fleurs sur le socle; puis ils s'ébattraient librement. Aussi bien toute inauguration officielle eût-elle déplu à ce très libre esprit. Carlo Lorenzini, — pour l'appeler de son nom véritable, que

l'autre a fait oublier, — était un singulier employé, qui semblait peu apte aux besognes bureaucratiques; un de ceux qui ne consentent à sacrifier quelques heures de leur liberté, chaque jour, que pour avoir le droit de faire autre chose. Dans l'histoire du Risorgimento, chaque fois qu'était venu le moment de se battre, il quittait sa place, allait accomplir son devoir aux armées, puis rentrait en Toscane, prêt à recommencer. Il prodiguait sa prose dans de nombreux journaux; il en fonda même qui ne prospérèrent pas. Il traduisit les *Contes* de Perrault; et son éditeur lui ayant demandé un livre pour enfans, de *Giannetto* il tira d'abord *Giannettino*.

C'était déjà un fort beau livre. Pour donner Pinocchio, qu'il publia en 1880 dans le *Giornale dei bambini* de Rome, sous la forme de roman-feuilleton, il n'eut plus guère qu'à se corriger lui-même. *Giannettino* était un ouvrage scolaire; il tenait compte des programmes, glissant ici un chapitre sur l'histoire naturelle, là un autre sur la géographie : ce qui ne laissait pas de l'alourdir. Toute la partie proprement didactique, Collodi la sacrifia sans hésiter; il abandonna résolument le procédé insidieux, dont les enfans ne sont pas dupes, qui consiste à disserter sur les poissons à propos d'une partie de pêche, ou à profiter de la lanterne magique pour faire défiler toute la création. De même, l'intention morale du *Giannettino* est trop évidente. L'histoire de cet enfant gâté, qui désobéit ouvertement à une mère trop faible, et dont un vieux docteur, ami de la famille, entreprend la cure jusqu'à complète guérison, même contée avec beaucoup d'agrément, laisse transparaître le prêche. Il y a plus d'aisance dans Pinocchio, plus de souplesse, et comme plus de jeu. La connaissance de la psychologie enfantine n'est peut-être pas plus profonde, mais elle est présentée avec plus d'agrément. Surtout, Collodi égaya le livre. Pinocchio est amusant, parce que l'auteur, en l'écrivant, s'est amusé. A chaque page, des saillies; des associations d'idées saugrenues; des observations pleines d'humour; le jaillissement d'une fantaisie non seulement comique, mais spirituelle ; et par-dessus tout, le mélange de naïveté apparente et de finesse caustique, dont nous aurions un exemple chez notre Guignol, mais en moins léger : car l'esprit toscan est plus subtil et plus fin. Dans une telle abondance, il est difficile de choisir. Voici la simple plaisanterie : « Comment s'appelle ton père ? — Geppetto. — Et quel métier

fait-il ? — Celui de pauvre. » Voici la critique, à peine indiquée, d'un menu travers, très humain : la fée aux cheveux bleus invite à goûter les amis de Pinocchio. « Quelques-uns se firent prier; mais quand ils surent que les petits pains seraient beurrés, même au dehors, ils finirent tous par dire : Nous viendrons aussi, *pour te faire plaisir*. » Il y a des traits à la Dickens, comme l'histoire du montreur de marionnettes, homme terrible d'apparence et excellent de cœur, qui ne peut s'empêcher d'éternuer quand il est secrètement ému. Il y en a de plus appuyés, presque à la Swift : on a mis Pinocchio en prison, parce qu'il est innocent ; il arrive qu'à l'occasion d'un anniversaire, on rend la liberté à tous les coupables. Pinocchio veut s'en aller. « Pas vous, dit le geôlier, vous ne faites pas partie de ces gens-là. — Je vous demande pardon, réplique Pinocchio, je suis un coquin, moi aussi. — Alors vous avez mille fois raison, » dit le geôlier. Et après avoir respectueusement tiré sa casquette, et l'avoir salué, il ouvrit les portes, et le laissa partir. » — « J'ai de l'autre faim ! » s'écrie Pinocchio, un jour qu'il est insuffisamment rassasié. De même Collodi tient toujours en réserve de l'autre rire.

De ces pages allégées et égayées, Pinocchio jaillit, heureux de gambader sans contrainte, vivant symbole d'une des qualités les plus précieuses de son pays. Il est le triomphe de l'imagination : à quel peuple plus qu'aux Italiens, la nature a-t-elle jamais donné une imagination riche et souple ? Quelle littérature a jamais convié les hommes à de plus splendides fêtes de l'imagination ? Quels auteurs ont échafaudé sur le caprice ou sur le rêve de plus féeriques constructions ? Sombre en décrivant les cercles de l'enfer, riante en semant de fleurs les jardins d'Armide, éclatante et comme fière de son apothéose dans les opéras d'un Métastase, maîtresse d'illusion et de fantaisie, l'imagination italienne a créé une tradition que la vie moderne elle-même est impuissante à interrompre. Hier, avec les puissantes évocations historiques d'un Carducci ; aujourd'hui, avec les visions plastiques d'un Annunzio, elle se maintient et se perpétue. De ce magnifique héritage, Pinocchio s'est enrichi pour une part. Les nécessités matérielles qui l'attachent à la terre sont réduites à un minimum : bois dur et ressorts, il ne traîne pas après lui un corps pesant qui serait toujours en retard sur ses caprices. Il est léger comme l'esprit, et comme lui bondissant ; il obéit

aussi peu aux lois de l'existence banale, qu'une association d'idées à celle de la logique; il a la mobilité des êtres qui agissent dans nos songes, étant lui-même le songe d'une nuit d'enfant. Il court si vite que personne ne peut le suivre; il continue son chemin à travers les flots comme à travers les champs; il plie sur ses jarrets, s'élance et disparaît. Ses gestes sont si faciles et si prompts qu'il a tout le plaisir de l'action sans en ressentir la fatigue. Avant qu'il s'appelât Pinocchio, et qu'il divertît les gamins, il s'était appelé Arlequin ou Polichinelle, et il avait diverti les grandes personnes sur les théâtres; il fait partie des « masques, » types immuables qui servent à broder toutes les arabesques de la fantaisie. Cette étincelante comédie italienne, que pendant si longtemps nous avons transplantée tout entière chez nous, faute de nous sentir capables de l'imiter, revit en lui; il nous rappelle ses thèmes, qui laissent le champ libre à l'improvisation des acteurs; son action saccadée; son mouvement emporté; sa verve; et, — pour nous servir d'un mot que nous lui avons pris aussi, parce que nous ne pourrions pas le traduire, — son *brio*, qui émerveille des esprits moins agiles.

Est-ce à dire que Pinocchio soit dépourvu du sens des notions? Collodi essaye d'inculquer à sa marionnette quelques vérités utiles; et en vérité, on est frappé du caractère pratique de sa morale. Elle n'est ni sublime, ni même élevée; elle est terre à terre. Si on devait résumer les différens préceptes épars dans le petit livre, on aurait à peu près ceci : il y a une justice immanente, qui récompense le bien et punit le mal; puisque le bien est avantageux, il faut le préférer. L'enfant qui se bat avec ses camarades, ou qui fait l'école buissonnière, ou qui écoute les conseils des amis de rencontre plutôt que d'obéir à ses parens, ou qui ne tient pas ses promesses, portera la peine de ses fautes; le châtiment viendra par des voies inattendues, mais à coup sûr. L'enfant qui ne songe qu'à boire, à manger, à vagabonder tout le long du jour, finit en prison ou à l'hôpital. L'argent ne tombe pas du ciel; il faut le gagner péniblement par le travail des mains ou de l'esprit; seuls les imbéciles peuvent croire qu'on l'acquiert par des procédés trop commodes; ceux-là seront dupes des coquins. La morale sociale se réduit à une loi d'échange. Se montrer aimable, bienveillant, généreux, c'est s'assurer des droits à être payé de retour.

« Autrui » est l'être innombrable et mystérieux qui se montre reconnaissant quand on l'a bien traité, mais qui n'oublie ni les torts, ni les injures. Deux proverbes reviennent comme un refrain : « quel ch'è fatto, è reso : » On nous rend toujours la pareille ; « i casi son tanti : » On ne sait jamais ce qui peut arriver. Que l'enfant, même riche et heureux, s'accommode donc de toutes les circonstances ; et surtout, qu'il place de bonnes actions, dont il aura peut-être un jour à redemander l'intérêt. Rien que de facilement intelligible et d'immédiatement utile, on le voit; point d'autre altruisme que celui de l'intérêt bien entendu. Nous ne trouvons nulle part la notion d'obligation; ce sont les faits qui montrent le bon parti à prendre; ni philosophie, ni dogme, même en des termes qui les mettraient à la portée de l'enfant : l'expérience seulement. Cette morale est très honorable; et plût au ciel que chacun s'habituât de bonne heure à la pratiquer! Il y a cependant des cas où l'on voudrait que la justice fléchît un peu en faveur de la pitié ; on craint que Pinocchio ne soit dur pour les vaincus. Près de voir la fin de ses mésaventures, ayant retrouvé son père Geppetto, il rencontre sur sa route le Renard et le Chat, qui jadis ont voulu sa perte, et qui sont tombés maintenant dans la plus noire misère. Ils ont beau l'implorer : Pinocchio ne leur pardonne pas; il ne remporte pas sur lui-même la victoire décisive, qui consisterait à oublier les rancunes du passé, et à rendre le bien pour le mal; au contraire, il triomphe de leur infortune, et passe son chemin en se moquant d'eux. « Adieu, beaux masques! Bien mal acquis ne profite jamais... »

Cette imagination capricieuse, et ce sens très pratique de la conduite de la vie, ne sont pas nécessairement incompatibles ; et on peut très bien concevoir une psychologie assez souple pour passer rapidement du domaine des rêves à celui des réalités concrètes. Les esprits vifs, qui parent de couleurs aimables la banalité des êtres et des choses, n'entendent pas être les victimes de l'illusion qu'ils veulent bien se donner à eux-mêmes : ils la font cesser aussi facilement qu'ils la créent ; c'est ici le cas. Qui sait, même, si cette façon très simple et très pratique de comprendre la moralité ne nous révèle pas encore une tendance du peuple tout entier? Ne serait-ce pas une forme inattendue de ce « profond bon sens » qu'un philosophe comme M. Barzellotti donne pour un des traits les plus certains de la race, lorsqu'il

analyse l'âme nationale? Ne serait-ce pas un indice de « cette intuition aiguë de la réalité, de cet infaillible instinct pratique, » où un historien comme M. Novati voit l'influence persistante de la mentalité romaine, à travers la mentalité italienne?

Mais sans doute, Pinocchio serait très étonné de savoir qu'on veut lui prêter de si graves responsabilités; il y aurait mauvaise grâce à charger de ces hypothèses trop lourdes son âme frêle. L'essentiel, en lui, demeure bien cette libre et spirituelle fantaisie dont nous ne trouvons l'égale nulle part. Dans aucun pays, une marionnette n'a rompu les fils qui l'attachaient à son théâtre pour conquérir le cœur des enfans. Ni la petite Alice des Anglais, ni le Strummel Peter des Allemands, n'ont été taillés dans un morceau de bois qui parlait. Dans la brume, au milieu de gens réservés et froids, qui mesurent leurs mouvemens, qui ne comprennent même pas ce qu'un geste ajoute d'éloquence au discours, Pinocchio n'aurait pas pu vivre; Pinocchio est le produit d'un sol où la fantaisie se développe spontanément sous un ciel heureux.

III

Si *Pinocchio* est amusant, *Cuore* est beau. Le succès du premier a fait naître quantité d'imitations : l'ami de Pinocchio, l'ami de l'ami de Pinocchio, le frère de Pinocchio, le secret de Pinocchio, Pinocchio en automobile, Pinocchio à Rome, Pinocchio en Afrique : le second reste unique. Au mois de janvier 1886, De Amicis, favori déjà du public, auteur, entre autres ouvrages, de récits militaires qui avaient fait fortune, était allé chercher son jeune fils à la sortie de l'école; il le vit arriver en compagnie d'un petit pauvre, son camarade de classe, bizarrement accoutré de vêtemens trop grands pour lui. Avant de se quitter, les deux enfans s'embrassèrent. De Amicis conçut, en cette seconde même, et tout ému par cet exemple de fraternité enfantine, l'idée d'un livre où il peindrait la vie de l'école dans ce qu'elle a de beau et de touchant. En quatre mois, le manuscrit était achevé, remis à l'imprimeur, et *Cuore* était né.

Le livre est italien par ses racines; il traduit un des sentimens les plus chers au cœur de la nation, qui est le patriotisme. Qu'il faille saluer le drapeau avec respect, qu'il faille voir, dans un régiment qui défile, autre chose qu'un spec-

tacle, — l'émotion esthétique pure étant ici une manière d'irrespect; — que la parade doive évoquer l'image du champ de bataille, et qu'ainsi on s'habitue à comprendre dès l'enfance ce que le patriotisme a de grave et de tragique : ce sont là recommandations bonnes à faire dans tous les pays; et nous n'y saurions reconnaître l'empreinte d'une nationalité spéciale. Mais l'auteur a eu le souci d'écrire un véritable bréviaire de l'unité. Il veut que les enfans n'oublient pas ce qu'elle a coûté aux pères; et qu'elle ne soit pas seulement réalisée dans les faits, mais sacrée dans tous les cœurs. La scène se passe à Turin; et plus d'un détail nous rappelle les mœurs piémontaises. Or, dès la première semaine de l'année scolaire, le directeur entre en classe pour présenter un jeune Calabrais nouveau venu. Le maître prend la parole : « Rappelez-vous bien ce que je vous dis. Pour qu'il pût arriver qu'un enfant calabrais fût chez lui à Turin, et qu'un enfant de Turin fût chez lui à Reggio Calabria, notre pays a lutté pendant cinquante ans, et trente mille Italiens sont morts... A peine le Calabrais fut-il assis à sa place, que ses voisins lui donnèrent des plumes et une image; et un élève du dernier banc lui fit passer un timbre de Suède. » — De même : le jour de la distribution des prix, les élèves auxquels on confie la mission enviée de porter les volumes aux autorités, pour que celles-ci les remettent à leur tour aux lauréats, ne sont pas choisis au hasard. On prend un Milanais, un Florentin, un Romain, un Napolitain, un Sicilien, un Sarde : image de l'unité italienne : la patrie tout entière, par ce symbole, assistera à la fête. — Chaque mois, le maître lit un récit, à la grande joie de la gent écolière : examinons les titres : le petit patriote de Padoue; la petite sentinelle lombarde; le petit copiste florentin; le petit tambour sarde... L'intention est toujours la même : il faut que chaque province soit représentée, et qu'elle vienne se fondre dans la grande unité de la patrie. La génération aujourd'hui dans la force de l'âge, qui vient d'emporter l'Italie, d'un mouvement irrésistible, vers les conquêtes, est celle qui a lu *Cuore*.

Six cent mille exemplaires écoulés en moins de trente années prouvent le succès du livre dans son milieu. Mais vingt-cinq traductions, dont trois en français, trois en anglais, et même, rencontre plus rare, une en arabe et une autre en japonais, prouvent aussi que sa renommée s'étend à travers le

monde. Il appartient à cette catégorie d'œuvres qui, de l'élément national, font sortir l'élément humain. Et nous-mêmes, à suivre les péripéties de la très simple histoire, revivons notre passé. Les impressions d'enfance sont si fortes, qu'en vérité nous n'avons pas oublié le temps où la solution d'un problème était pour nous affaire d'importance, et où les événemens de notre existence s'appelaient narration ou dictée. A l'appel de De Amicis, elles se font jour en nous, ces émotions anciennes; elles remontent à notre conscience, à travers les années qui nous en séparent, à travers les expériences qui nous ont chargé l'âme. Un peu estompées par le temps, vagues en certaines de leurs parties, mais très douces à revoir, les images de nos années d'école apparaissent une à une devant nos yeux. Il ne s'appelait pas De Rossi, comme dans le livre, celui « qui était toujours premier, et qui remportait toujours la médaille : » mais il est bien vrai qu'il y en avait un parmi nos compagnons qui nous inspirait une secrète envie, parce qu'il était invincible en toutes les matières, connaissait imperturbablement sa table de Pythagore et ne se trompait jamais sur les sous-préfectures. Il n'y avait peut-être pas Garrone, le bon géant, qui a peine à s'asseoir sur des bancs trop étroits pour sa grande taille, qui protège les faibles de ses poings vigoureux; il n'y avait pas Garoffi, le précoce marchand, qui fait collection de timbres-poste, met des canifs en loterie, vend des billes ou des gommes, et de tout fait profit : mais il y avait d'autres caractères semblables à ceux-là; nous revoyons la manie de l'enfant qui trahissait déjà la vocation de l'homme. Il n'y avait pas Precossi, celui qui fait le bec de lièvre : mais sûrement, tel de nos camarades possédait un talent merveilleux du même genre, capable de lui assurer auprès de nous la plus glorieuse réputation. Nous vivions au milieu de types analogues; nous ne les découvrons pas ici, nous les retrouvons. Paisible succession des heures de travail et gaies échappées des vacances; maladies qui nous tenaient éloignés de la vie pendant quelques jours, et dont la convalescence nous était douce; promenades à travers les champs, avec quelques amis d'élection; soirs de neige, où nous attendions la sortie avec impatience, à cause des flocons qui allaient couvrir nos manteaux de leur blancheur, des batailles, de la bonne chaleur du foyer qui nous accueillerait après le froid; après-midi d'été, dont la somnolence pèse sur toute la classe, tandis que les rayons

de soleil dansent à travers les rideaux mal fermés, et que la voix du maître a des inflexions de langueur : oui, c'est bien ainsi que l'existence s'écoulait pour nous, jusqu'à l'heure où notre premier examen nous appelait, rouges d'émotion, devant des jurys indulgens ; jusqu'au jour où une couronne dorée, mal assurée sur notre tête, faisait de nous des triomphateurs embarrassés et confus. On dirait que De Amicis a recueilli nos confidences ; et qu'en parcourant les pages où son fils Henri est supposé noter ses impressions journalières, ce sont nos propres mémoires que nous lisons.

Seulement, ces mémoires-ci ont plus de portée. Dans l'école telle que De Amicis nous la présente, ne règne pas seulement la camaraderie, à l'ordinaire : il entend y faire régner aussi la solidarité. En classe, le riche voisine avec le pauvre ; le fils de l'industriel ou de l'avocat se trouve à côté du fils du charbonnier ou de la marchande de légumes ; il arrive même que, dans l'opinion publique des écoliers, le fils de la marchande de légumes soit supérieur à tous les autres, s'il joue mieux aux billes ou s'il se montre plus complaisant. Il faut profiter de ce moment unique pour rapprocher les classes : n'est-ce pas une société déjà que ces enfans réunis au hasard, et forcés de vivre ensemble ; une société où les inégalités apparaîtraient à peine ? Si on habitue ces petits hommes à ne pas mesurer l'estime à la richesse du vêtement, vingt ans après, le médecin ou l'avocat continueront à fréquenter le marchand de bois ou le mécanicien : et, chacun restant à sa place, tous n'en seront pas moins unis. Voilà pourquoi, à l'instigation de son père, Enrico invite tous les jeudis quelques-uns de ses camarades, sans distinction de fortune, pourvu qu'ils soient de bons enfans. Ce père a des délicatesses exquises. Le petit maçon, venu avec ses habits de travail, les seuls qu'il possède, a laissé des traces de plâtre sur le beau fauteuil du salon. Enrico veut essuyer le fauteuil : son père l'arrête. Car il ferait honte à un camarade pauvre ; il ne le faut pas. — La belle leçon que donne une solidarité ainsi comprise ! D'ordinaire, ce sont les hommes qui façonnent l'âme des enfans à leur manière, en lui imposant leur science, et aussi leurs habitudes et tous leurs préjugés. Ils font naître la haine des classes comme par jeu, avant même que les petits puissent bien comprendre la puissance de l'argent ou la dureté des servitudes. Ici, au contraire, les enfans montreraient aux hommes

comment ils se doivent aimer les uns les autres : l'enfance deviendrait l'éducatrice de l'humanité.

Cœur : jamais titre d'un livre ne fut plus conforme à son esprit; jamais il n'y eut de meilleur guide pour former des cœurs généreux. Par une série d'exemples très émouvans, les passions nobles sont éveillées dans l'âme de l'enfant, entretenues, nourries. Dès les premières pages, il lira l'histoire d'un de ses camarades, en tout point semblable à lui-même, qui vient de sauver un enfant dans la rue au moment où celui-ci allait être écrasé sous un omnibus : et ce sera toujours ainsi, de semaine en semaine et d'histoire en histoire ; il n'en est pas une qui ne fasse appel à sa sensibilité, pour le rendre meilleur par l'amour. Il saura qu'il y a des circonstances où il ne faut marchander ni son argent, ni son temps, ni sa propre vie; entraîné par l'émulation, il souhaitera même de les voir naître. Il apprendra qu'au lieu de rire des infirmes, il faut avoir pitié d'eux : qu'il faut avoir pitié même des coupables. De *Cuore*, il tirera peu de connaissances positives; c'est un livre d'éducation, non d'instruction ; mais il tirera ce grand profit, que, dès les premières années de son existence, il sentira que rien d'humain ne lui est étranger; il évitera la sécheresse de l'âme. Autant Pinocchio se montrait sans indulgence pour les infortunes des coquins, autant Enrico compatit à la misère, sans en rechercher la cause et sans la juger. Au nom de quel principe ? Sans principe, à proprement parler ; par élan. Ton cœur ne te dit-il rien? lui demande son père, au moment où il s'agit de faire le sacrifice de son plus beau jouet. Le cœur parle, et aussitôt le sacrifice est accompli. Lorsque la mort passe dans le récit, — car nous savons trop qu'elle s'attaque volontiers à l'enfance, et que la pire de ses injustices est de frapper ceux qui n'ont pas mérité de mourir, — est évoquée l'idée d'une vie supra-terrestre, sous l'autorité d'un Être suprême. Mais cette idée est vague et se transforme bientôt en effusion du cœur. La bonté ne se commande pas; elle n'a pas besoin de dogme; elle jaillit de source, et porte en elle-même sa raison d'être. Dans la hiérarchie des facultés, la sensibilité passe avant la raison.

Il y a peut-être là un excès d'optimisme. Tous les maîtres nous sont donnés comme parfaits ; ils mettent à remplir leur devoir un dévouement qui va jusqu'à l'héroïsme ; malades, ils ne pensent qu'à leur classe ; ils meurent à la tâche. Un profes-

seur recommande à son élève de soigner l'arithmétique comme vœu suprême et en manière de testament : le cas est rare, et un peu suspect. Le problème douloureux de l'indiscipline, qui fait de certains d'entre eux de véritables victimes, est résolu de façon simpliste ; un jour qu'un suppléant débonnaire est le jouet de ses écoliers, le bon Garrone se lève, menace ceux qui troubleront l'ordre, et le maître règne par enchantement sur sa classe pacifiée. — Les parens sont bons : le lecteur voudrait presque en trouver qui fussent antipathiques, pour qu'ils ne ressemblassent pas à tout le monde. Il admet difficilement que Precossi, l'ivrogne invétéré, cesse de battre femme et enfans, et devienne le modèle des pères de famille, parce que son fils a gagné la médaille. Un condamné, qui a purgé six ans de prison, apparaît dans le récit comme étant un fort honnête homme ; tout au plus se montre-t-il un peu ombrageux. — Les enfans sont bons. Un seul, sur cinquante, est incorrigible, aussi se voit-il expulsé de l'école, et du livre, où il n'est vraiment pas à sa place. Mais auparavant, il est battu en combat singulier par un garçon moins fort que lui, qui a le bon droit de son côté ; justice est faite. Enrico a quelques défauts ; il lui arrive de manquer d'égards envers sa mère, ou de répondre mal à son père. Cependant nous ne le surprenons jamais en train de commettre une mauvaise action ; nous ne connaissons ses méfaits que par la remontrance qui les suit, et le ferme propos de ne plus recommencer. Ce portrait de l'humanité est flatté ; et ce cœur est trop bon.

Tant mieux. Il s'agit d'un livre d'éducation : une notation plus sévère de nos travers et de nos vices serait sans doute plus conforme à la réalité, mais moins belle et ici moins utile. La tendance ne deviendrait dangereuse que si le livre, pour vouloir être moral, risquait d'être ennuyeux : en réalité, il est d'un bout à l'autre passionnant. C'est un procédé habile que de découper le récit en une série de scènes dont chacune forme un tout : car il permet à l'auteur de ne rien dire qui ne soit digne d'être dit, de supprimer les préparations et les transitions, et de tenir toujours la curiosité en haleine. C'en est un autre, que de faire parler le plus souvent l'écolier lui-même ; parfois son père ; parfois sa mère ; parfois, — apparition discrète, et à peine entrevue, — sa sœur ; et que d'augmenter encore cette variété par des récits qui introduisent dans

l'atmosphère de l'école un peu du grand air de la vie : le souci d'éviter la monotonie est si manifeste, que même les caractères d'imprimerie varient suivant les passages. Ce n'est pas un procédé; c'est le talent essentiel de De Amicis, que l'observation scrupuleuse du détail. Ces scènes de la vie des écoliers sont des tableaux de genre; il n'y manque ni les accessoires, — livres, règles ou plumiers, — ni le principal : les attitudes exactes, les gestes précis, les mouvemens vrais des enfans. L'aspect extérieur de chacun d'eux est rendu par un trait vigoureusement appuyé; ce trait devient le symbole de l'individu tout entier, corps et âme; il le marque, comme une étiquette son flacon. Jamais le nom de Garoffi, le trafiquant ingénieux, ne sera prononcé, sans qu'on nous rappelle son nez en bec de chouette, ses petits yeux fureteurs, le grand manteau qui cache ses poches bourrées d'objets hétéroclites. Coretti, qui doit aider son père le marchand de bois, chaque matin, avant de venir à l'école, est immuablement vêtu d'un jersey couleur chocolat, et coiffé d'un bonnet de poil de chat : au point que nous aurons peine à le reconnaître, lorsqu'il mettra par hasard son habit des dimanches, ou que l'été l'obligera à remplacer par des vêtemens moins lourds son accoutrement familier. On nous dira dix fois que le maître de quatrième élémentaire a une ride, juste au milieu du front, toute droite, et qui ressemble à une blessure quand il se met en colère : tandis que la particularité du maître de troisième est d'avoir des cheveux roux ébouriffés.

Sûr de tenir en sa possession le lecteur, en l'amusant ainsi par des portraits qu'il a soin de ne pousser jamais jusqu'à la caricature, De Amicis le conduit vers le pathétique. Les exemples de dévouement qu'il donne ne se passent jamais à huis clos; ils ont toujours des témoins, qui partagent les sentimens du héros : et comme il n'y a rien de plus contagieux que la bonté, nous sommes gagnés à notre tour par l'émotion. En vain nous voudrions réagir; nous avons beau deviner où l'auteur veut en venir, protester même contre des effets que nous jugeons mélodramatiques : nous sommes pris par les nerfs; notre gorge se serre, et nous nous sentons impuissans à refouler la larme bête que nous finissons par verser malgré nous. Ce n'est pourtant pas la première fois que nous lisons des histoires analogues. Notre journal nous en fournit qui leur ressemblent, sous la

rubrique des faits divers ; et nous en trouvons de plus belles, et de plus simples encore, quand revient chaque année la liste des prix Montyon. Mais ici, la connaissance des sentimens profonds du cœur humain est si sûre, la puissance d'évocation est si exceptionnelle, l'art de replacer le lecteur dans une collectivité, où les émotions se décuplent de toutes les émotions voisines, est si habile, que nous sommes autrement remués. C'est encore le cœur qui fournit à De Amicis la meilleure de ses ressources : il raconte qu'il lui est arrivé plus d'une fois de pleurer en écrivant son livre.

Elle vient du cœur, enfin, la poésie discrète qui n'est pas un des moindres charmes de l'œuvre. Plus d'une silhouette est finement dessinée, comme celle du vieil instituteur qui se divertit à revoir les compositions de ses anciens élèves ; plus d'un croquis d'ensemble est lestement enlevé, ébats des écoliers dans une cour, désordre d'une rentrée, tumulte d'une sortie, cortèges ou fêtes. Mais les traits du dessin et le groupement des couleurs ne veulent jamais faire effet pour eux-mêmes ; ils serviront à donner plus de vraisemblance au récit d'une bonne action, à illustrer un exemple de générosité ou d'héroïsme. Le pittoresque qui nous est ici montré est celui des humbles ; son rôle est d'orner le sentiment. Cette subordination est rare, et vaut qu'on l'apprécie. — Un ramoneur, tout noir de suie, pleure à chaudes larmes : il a perdu les trente sous qu'il avait gagnés, et qu'il devait rapporter à son maître. Voici que des fillettes sortent d'une école voisine et s'intéressent à son désespoir ; elles font une collecte en sa faveur. C'est un tableau charmant, que ce petit garçon tout noir, au milieu des couleurs bariolées et mouvantes des robes des petites filles. Les plus jeunes, qui n'ont pas d'argent, veulent lui donner au moins des fleurs. Tout d'un coup la directrice apparaît : les écolières se sauvent comme une bande de moineaux. « Et alors on vit le petit ramoneur, seul au milieu de la rue, qui s'essuyait les yeux, tout content, avec ses mains pleines de sous ; et dans les boutonnières de sa veste, dans ses poches, à son chapeau, il avait des fleurs ; et il y avait des fleurs par terre, à ses pieds... » Ceci est vu avec des yeux d'artiste : et pourtant, l'effet cherché est avant tout moral.

Cette poésie, peu à peu, enveloppe l'école tout entière, et la transfigure. L'école devient la ruche active dont le travail semble joie ; l'école est le rendez-vous d'une humanité jeune et fraîche,

qui vient, confiante, se préparer aux devoirs de l'avenir. L'école se tient au cœur de la cité, comme un symbole. Quand on passe près du grand bâtiment où sept cents écoliers bourdonnent, et qu'on prête l'oreille aux bruits qui sortent à travers les persiennes demi-closes, on recueille avec avidité « ces voix de l'espérance. » D'une fenêtre, on entend un maître qui dit : « Ce n'est pas ainsi qu'on écrit les *t* ! » De la fenêtre voisine sort la donnée d'un problème : « Un marchand a acheté 50 mètres d'étoffe, et les a revendus à raison de 6 francs le mètre... » Plus loin, c'est comme un pépiement d'oiseaux : le professeur est sorti. Il y a des instans de grand silence, où l'on dirait que tout l'édifice est vide ; puis l'éclat de rire sonore d'une classe en gaîté rompt le charme. Battemens de pieds, casiers qui se ferment, rumeur qui se propage depuis le bas jusqu'en haut de la maison : le surveillant est venu annoncer le *finis*. « Comme tout cela est beau ! et quelle immense promesse pour le monde ! »

Dans une page d'une belle envolée, où l'on voudrait peut-être moins d'emphase, mais où il est difficile de souhaiter plus de grandeur, De Amicis a écrit l'épopée de l'écolier. « Pense, quand tu sors le matin, qu'en ce moment même, dans ta ville, 30 000 autres écoliers vont s'enfermer comme toi dans une classe pour étudier. Mais quoi ? Pense aux enfans innombrables qui à peu près à cette heure vont à l'école dans tous les pays ; vois-les en imagination, qui s'en vont, à travers les ruelles des villages paisibles, à travers les rues des cités bruyantes, le long des rivages des mers et des lacs, ici sous un soleil ardent, ailleurs au milieu des brouillards, en barque dans les pays coupés de canaux, à cheval dans les plaines immenses, en traîneau sur les neiges, par monts et par vaux, traversant bois et torrens, sur les hauteurs, dans les sentiers de la montagne, deux à deux, en groupes, en longues files, tous avec leurs livres sous le bras, vêtus de mille manières, s'exprimant en mille langues, depuis les plus lointaines écoles de la Russie, presque perdues parmi les glaces, jusqu'aux écoles les plus lointaines de l'Arabie, ombragées de palmiers, par millions et par millions, tous pour apprendre sous cent formes diverses les mêmes choses ; imagine ce vaste fourmillement des enfans de cent peuples, ce mouvement immense dont tu fais partie, et pense : Si ce mouvement cessait, l'humanité retomberait dans la barbarie ; ce mouvement est le progrès, l'espérance, la gloire du monde. Courage

donc, petit soldat de l'armée innombrable. Tes livres sont tes armes, ta classe est ton bataillon, le champ de bataille est la terre entière, et la victoire est la civilisation humaine. Ne sois pas un soldat sans courage, ô mon petit Henri ! »

Plus loin, de la même manière large et puissante, il peint la fresque où figurent tous ceux qui se sont sacrifiés pour le bien des enfans. C'est le jour des Morts ; et la gloire des auréoles illumine la tristesse des deuils. « Sais-tu, Henri, à quels morts vous devriez tous penser en ce jour, vous autres, les enfans ? A ceux qui sont morts pour vous, pour les enfans, pour les tout petits. Combien sont morts pour vous ; et combien meurent tous les jours ! As-tu jamais pensé à tous les pères qui ont usé leur vie au travail, à toutes les mères descendues dans la tombe avant le temps, épuisées par les privations auxquelles elles se sont condamnées pour élever leur fils ?... Pense à tous ces morts en ce jour. Pense à tant de maîtresses qui sont mortes jeunes, consumées par le labeur de l'école ; aux médecins qui sont morts de maladies contagieuses, affrontées pour guérir les enfans ; pense à tous ceux qui, dans les naufrages, dans les incendies, dans les famines, au moment du péril suprême, ont cédé aux enfans le dernier morceau de pain, la dernière planche de salut, la dernière corde qui pouvait les sauver des flammes : ils sont morts joyeux de leur sacrifice, qui conservait la vie à un innocent. Ils sont innombrables, Henri, ces morts ; chaque cimetière en renferme des centaines ; s'ils pouvaient se lever, ils crieraient le nom d'un enfant... : martyrs héroïques et obscurs, si grands et si nobles, que la terre n'a pas assez de fleurs pour orner leurs tombeaux. Tant vous êtes aimés, ô enfans ! Pense aujourd'hui à ces morts avec reconnaissance, et tu seras meilleur pour ceux qui te chérissent et qui peinent pour toi, ô mon fils heureux, qui en ce jour des Morts n'as encore personne à pleurer ! »

La destinée de ceux qui écrivent pour les enfans n'est pas aussi tragique : ne craignons pas cependant d'évoquer à leur propos les deux images que De Amicis nous présente : s'ils ont aidé, de bonne foi, le long cortège des écoliers dans sa lente ascension, ils ont le droit de prendre place parmi les bienfaiteurs auxquels il convient de penser avec reconnaissance. Celui qui, dans un journal à bon marché, d'une plume malhabile, a su émettre une idée appropriée à l'intelligence des petits, a su

leur donner un conseil qui travaillera obscurément dans leur conscience, jusqu'au jour où il germera en bonne action, mérite plus de respect que l'amuseur des foules. Les romanciers illustres et les dramaturges applaudis, même les moralistes aimés qui donnent aux adultes les conseils de leur sagesse, ayant plus de gloire, ont moins d'influence peut-être que l'auteur dont la pensée nourrit les générations qui montent. Car l'esprit des enfans est vierge, et les empreintes qu'ils reçoivent sont ineffaçables. Le premier livre qu'ils lisent, c'est leur première conception du monde.

Pour ces raisons, la littérature enfantine est chose moins puérile qu'on serait tenté de le croire. L'admiration que nous professons pour un Carducci ou pour un Fogazzaro ne doit pas nuire à celle que méritent l'auteur de *Pinocchio*, et davantage encore celui de *Cuore*, gardiens à leur façon du génie de leur race, artisans d'un labeur difficile, dont le bénéfice s'étend à toute l'humanité. Rendons justice aux ouvriers de la première heure ; il y a longtemps que Platon a loué, dans cette langue qui devenait si spontanément poétique lorsqu'il parlait de la jeunesse, les sages qui, cultivant les fleurs du printemps, préparent des fruits meilleurs et plus beaux pour l'été.

PAUL HAZARD.

M. PAUL CLAUDEL [1]

La situation littéraire de M. Paul Claudel vis-à-vis du public français est un peu en ce moment celle d'un étranger. Quand un artiste d'un pays voisin commence à pénétrer en France, comme on l'a vu pour Ibsen ou Tolstoï, pour M. Rudyard Kipling ou M. Gabriele d'Annunzio, pour Wagner ou pour Moussorgski, il est, d'abord et pour un temps quelquefois long, admiré de quelques-uns, presque en secret : ceux qui, familiers avec son pays, l'ont découvert, et leurs amis. Puis, un jour, un annonciateur livre son nom au public. Le public n'est pas curieux, il retient le nom et s'en contente. Enfin, un traducteur, ou, s'il s'agit d'un musicien, un directeur de théâtre, montre l'œuvre elle-même et laisse parler cette voix. C'est le témoignage, c'est l'épreuve. Elle détermine dans le destin de l'inconnu un tournant. Ou bien le nouveau venu n'obtiendra rien de nous, rien qu'une curiosité momentanée, ou bien au contraire, aussi soudainement que la chute d'eau d'une rivière calme se précipite après le barrage de rocher, il semblera que son nom multiplié sonne partout, — et ce sera l'engouement, peut-être le goût durable, peut-être la gloire.

Entre la dilection du petit nombre et l'amitié du grand nombre, à cette heure de suspens se trouve actuellement M. Paul Claudel. Alors que nous suivons pas à pas la plupart de nos écrivains et que leur réputation va par degrés, il présente presque brusquement un long passé littéraire et dix œuvres. Son

(1) *Théâtre*, 4 vol. au Mercure de France; *L'Otage*, *L'Annonce faite à Marie*, *Cinq grandes Odes*, à la Librairie de la Nouvelle Revue française; *Connaissance de l'Est*, au *Mercure; Partage de Midi*, à *L'Occident*.

nom est connu, et on peut dire que son œuvre est inconnue. Quelques-uns le tiennent pour un des écrivains les plus importans de cette génération littéraire, et la masse des lecteurs est indécise sur la signification et sur la valeur même de son œuvre. Intéressée, intriguée par le succès d'une représentation heureuse (1), elle reste dans l'expectative.

M. Paul Claudel appartient à la carrière consulaire. Né en 1868, d'une famille vosgienne, il eut pour pays d'enfance et de vacances le Tardenois, cette partie boisée et vallonnée de l'Aisne qui participe de l'esprit de l'Ile-de-France et de celui de l'Ardenne; et c'est à ce lieu de « rencontre entre la Craie de Champagne et le grand labour Soissonnais, » et dans la Marne voisine, entre les deux points culminans de Reims et de Laon, qu'il a placé tous ceux de ses drames qui se passent en France: la terre natale obsède ceux mêmes qui la quittent. Après les années scolaires dans un lycée de Paris et la préparation par l'École des Sciences politiques au concours du Ministère des Affaires étrangères, il quitte la France pour de longues années, et sa carrière s'accomplit entièrement aux États-Unis et en Chine. Il devient un spécialiste des affaires chinoises, et son dernier poste dans l'Empire du Milieu est le Consulat de Tien-Tsin, d'où il revient en 1908 pour occuper successivement divers postes européens, Prague, puis Francfort-sur-le-Mein et actuellement Hambourg, où il est consul général. M. Paul Claudel n'a donc pas mené une vie de rêveur, il a accompli sa besogne d'homme et bâti sa vie. Il ne faut pas du tout ici s'attendre à une figure d'esthète. La spiritualité de l'*Annonce faite à Marie* a pu donner le change sur cette physionomie. Mais ses portraits, au contraire, s'accordant en cela avec toute son œuvre, dont le caractère dominant est la force, montrent un homme surtout robuste, les épaules hautes, la tête carrée, les yeux clairs et enfoncés, le front très large, et les traits simples d'un homme de bon équilibre.

La vie exotique donna à M. Claudel des spectacles curieux et

(1) *L'Annonce faite à Marie*, le dernier des drames de M. Claudel, a été représenté à Paris par le théâtre de l'Œuvre le 21 décembre 1912 et a reçu de la presse et du public un accueil très favorable, qui s'est renouvelé à Strasbourg et à Francfort où il fut récemment joué en français. Le théâtre des Champs-Elysées en a donné le 7 mai une nouvelle représentation, et tout récemment, au mois d'octobre, une adaptation allemande, mise à la scène avec les moyens nouveaux dont dispose le théâtre de Hellerau près de Dresde, obtint le plus vif succès.

grands, le contact avec la vie un peu barbare des civilisés hors de leur cadre européen et celle des peuples étrangers; une curiosité très vaste et de longs loisirs pour la satisfaire. Il dut lire considérablement. On trouve partout dans ses livres les traces profondes ou passagères des lectures que les pays traversés lui proposaient, — allusions aux religions asiatiques, aux mythes assyriens, aux traditions chinoises; puis de ses lectures permanentes, la Bible, la *Somme* de saint Thomas, enfin les Grecs. M. Claudel connaît profondément la littérature grecque, surtout les grands tragiques et les grands lyriques, celui entre autres qu'il appelle « le radieux Pindare. » Les grandes inventions poétiques de la Grèce, les éternels tableaux qu'elle a construits et où elle a inscrit ces noms familiers à nos lèvres et si puissans sur nos esprits, il les voit « comme un décor devant lequel l'humanité joue et comme une tapisserie toujours déployée au fond des temps. » Il a même dépassé le simple goût, et traduit l'*Agamemnon* d'Eschyle qu'il a fait laborieusement imprimer à Fou-Tcheou par la minable presse de la Veuve Rosario, — traduction très serrée, et compliquée d'une recherche d'équivalences verbales et rythmiques qui, si elle en fait un travail probablement remarquable pour ceux qui peuvent mettre les textes en regard, en fait pour le reste des lecteurs quelque chose d'assez fatigant (1).

Mais un écrivain qui a la bonne fortune de connaître tant de pays, de devenir familier pendant les longues traversées répétées avec les différentes mers et les étoiles des différens ciels, s'il est poète, son œuvre contiendra plus que des images de ces séjours. Ils modifieront sa façon de voir et son talent. L'œuvre de M. Claudel a deux fois pour théâtre la Chine, une fois l'Amérique, mais toute sa poésie a quelque chose du paroxysme tropical. La liberté, l'enchantement de l'esprit, une solitude profonde qui dura douze années, un labeur volontaire et tendu, une lutte virile contre l'amollissement physique et mental des climats chauds, développèrent et rendirent prodigue une imagination qui était déjà riche et fournirent un aliment puissant au don lyrique qui s'y exaltait.

(1) Il est curieux de comparer cette traduction avec celle du même drame faite par M. Mazon dans son *Orestie*. Celle-ci est avant tout d'un style souple et clair, très agréable à lire; mais dans certains passages, comme celui de la transmission du feu sur les collines pour signaler la prise de Troie, M. Claudel reprend tout l'avantage, et la vigueur du mouvement ici a raison sur la limpidité.

D'où M. Claudel partait-il pour ces émigrations, et quel est le Paris qu'il quittait, à l'âge où Paris influe tant sur un jeune littérateur? C'est le Paris de 1889 où il est à vingt ans étudiant. C'est, entre 1885 où il est grand collégien et 1893 où il part, le plein travail exubérant du Symbolisme, le fiévreux désordre que l'on sait, la folle générosité intellectuelle, les groupes qui se font et se défont; les écoles d'un jour, les manifestes qui annoncent une révolution esthétique, et les bilans qui témoignent d'un simple remaniement de la prosodie; tout cela, qui semble avoir été, par le goût du nouveau et du rare, par l'influence musicale, par l'idéalisme, par la réaction contre les écoles poncives et réalistes, une crise de sentimentalité intellectuelle. Le nom de M. Paul Claudel ne figure pas dans les jeunes revues d'alors, mais il était pris dans les remous de ce mouvement. Il lisait Rimbaud avec passion, il avait de nombreux amis symbolistes, et il fréquentait chez Mallarmé qu'il vénéra comme tous ceux qui l'approchèrent. Si on cherche ce que nous a directement laissé le symbolisme, on ne trouve peut-être pas de directions, mais on trouve des libertés. Il fit craquer quelques cadres; et continuant l'action des divers mouvemens littéraires du siècle, il rendit licites un plus grand nombre de moyens d'expression, et abandonna définitivement chaque écrivain à la solitude de son individualité.

M. Claudel accepta cette liberté de tout exprimer, et de s'exprimer dans la forme la plus singulière, avec un esprit que j'imagine bien disposé. Mais il ne prit guère autre chose au symbolisme. Nous avons de lui un drame qui date de cette époque, *Tête d'Or*, qu'il composa en 1889, et dont il refit plus tard une seconde version. Il le publia à la librairie de l'*Art Indépendant* en 1890. On n'y voit aucune filiation du symbolisme : ceci seulement indique son temps, que l'auteur est visiblement pénétré, enivré de littérature; mais, en pleine époque de raffinement et de nuances, c'est un drame violent et vigoureux, extrême comme un drame romantique; éclos au sortir même des causeries subtiles de Mallarmé, à la lumière même de son esthétique de grand artiste vain, c'est un drame d'action; quelque chose enfin qui paraît nouveau au milieu d'une nouveauté souvent artificielle; et dont on ne sait ce qui surprend le plus, ou qu'il soit ainsi en marge des œuvres symboliques, ou qu'il ait déjà tous les caractères de l'œuvre future dont il est le

début. Bon ou mauvais, il témoigne d'un tempérament sûr et prêt, d'une nature d'écrivain dont l'instinct de vie est si fort qu'il a, une fois pour toutes, choisi, comme sous l'empire d'une nécessité qui ne peut pas tromper. L'inspiration, les moyens dramatiques, le sens si spécial de la vie, le style enfin, avec ses images, ses rythmes, sa syntaxe particulière, son allure, sont ici, une fois pour jamais, établis.

Le livre qui suit celui-ci est un drame encore, *La Ville*, daté de 1892 et imprimé sans nom d'auteur.

Les deux livres ne passèrent pas complètement inaperçus. Quelques critiques, ici et là, les remarquèrent, et il se fit une minuscule curiosité autour de ce nom nouveau. Mais le livre qui attira l'attention sur lui fut *L'Arbre*, publié huit ans plus tard, en 1901, au *Mercure de France*. *L'Arbre* contenait cinq drames (1). Deux versions nouvelles de *Tête d'Or* et de *La Ville* (comme un ouvrier consciencieux qui, ayant taillé jadis son œuvre de son mieux, et la retrouvant longtemps après avec un esprit mûri et des mains plus expertes, s'aperçoit de tout le parti qu'on en pouvait tirer et la crée à nouveau, pareille et différente, plus simple, plus sûre, plus pure). Puis trois drames nouveaux, *Le Repos du Septième Jour*, *L'Échange*, *La Jeune fille Violaine*. Ce fut longtemps au sujet de ce livre des cinq drames que s'exerça toute critique sur M. Claudel, et que ses amis, chaque année plus nombreux, fondèrent leur admiration. C'est sur lui, d'autre part, qu'on s'appuie pour déclarer que M. Claudel est un écrivain incompréhensible. Cependant un autre livre, charmant et facile, paraissait presque en même temps, un livre de prose, *Connaissance de l'Est*, croquis ou, comme on a dit, « estampes » d'Extrême-Orient. Ce sont de belles notes, de ces notes toutes chaudes d'un zèle neuf, parfaites comme des poèmes, qu'un écrivain-né, mis en contact avec une terre nouvelle et surprenante, écrit irrésistiblement.

Ces notes, toutes pleines des couleurs et des odeurs orientales, précises quand ce sont des dessins de villes chinoises, de temples ou d'échoppes; musicales quand elles expriment la torpeur lascive et luxuriante des escales indiennes : « Je me souviendrai de toi, Ceylan, de tes feuillages et de tes fruits, et des gens aux yeux doux qui s'en vont nus par tes chemins couleur de

(1) Ce sont ces cinq drames qui ont été réédités dans les quatre volumes du *Théâtre* indiqués plus haut.

mangue... ; » tendues enfin et pleines d'un songe profond quand elles deviennent des méditations comme *la Source, le Fleuve, le Départ*, révèlent dans leur variété un esprit que le spectacle des choses tient fortement, puis qui se dégage d'elles pour chercher leur sens. Et là, dans le domaine de l'idée, M. Claudel ne reste pas un calme philosophe : ému par la belle terre, sensible comme un vrai poète, il ne s'évade jamais complètement : il établit, mais il éprouve; il affirme, et il est inquiet.

A ces premiers livres, M. Claudel ajouta en 1905 *Partage de Midi* qui est un drame d'amour, *L'Otage* en 1911, un livre de métaphysique, un livres d'*Odes*, enfin en 1912 cette *Annonce faite à Marie* dont le succès récent provoqua l'attention et l'intérêt qui se portent aujourd'hui sur l'œuvre de M. Claudel.

Voilà donc l'ensemble d'ouvrages sur lesquels est appelé à s'exercer le goût français : huit drames, un livre de croquis, un livre de philosophie, un livre d'*Odes* et des poèmes encore disséminés. Or, cet intérêt et cette attention que le nom de son auteur provoque maintenant, l'œuvre souvent tout d'abord les déçoit. Ceux qui la connaissent et l'aiment le mieux, ceux qui le plus étroitement en possèdent le sens, savent bien quel labeur ils ont eu pour la vraiment connaître. La paresse humaine lutte contre ce tyrannique instinct de beauté qui nous contraint à la chercher à n'importe quel prix quand nous l'avons pressentie, que ce soit à travers les fatigues d'un voyage difficile ou celles d'une lecture déconcertante. Comme il serait plus tentant de nier cette beauté ou de la négliger ! *L'Arbre* entre les mains d'un honnête homme, c'est un plaisant spectacle. La marche du drame, le sens où va le dialogue, le style, les images, le nom même des personnes, tout le surprend. La typographie, étrange, l'émeut. Il ne comprend pas. Il ressent de l'indignation, comme un homme provoqué. L'honnête homme, généralement, ferme *l'Arbre*, et, pour seconder son irritation, fait appel à toute sorte d'autorités littéraires : il invoque Racine qui écrivait autrement, et tout de même écrivait bien, et puis il va chercher dans sa bibliothèque un livre de M. Anatole France...

Mais il reste de la lecture la plus superficielle de M. Claudel une curiosité, car il est bien rare que, dans les quelques pages parcourues, on n'ait pas ressenti une certaine impression de force qui est assez rare pour qu'on y prenne garde; ou qu'on n'ait pas aperçu au hasard quelque belle métaphore, quelque trouvaille

de mots, quelque hymne entier plein de passion et de lyrisme.

Alors se fait le point de départ entre ceux qui admireront l'œuvre de M. Paul Claudel et ceux à qui elle demeurera, de leur propos délibéré, étrangère. Certaines natures d'esprits ne s'accommoderont jamais d'un lyrique et d'un mystique. Et de plus, une incompatibilité peut s'élever entre les meilleurs esprits et l'aspect proprement littéraire de son œuvre. D'autre part cependant, des lecteurs passionnés l'admirent, et bien des jeunes gens le prennent pour maître. Il y a donc à son propos une double manière de penser et je voudrais l'étudier.

Un écrivain mérite-t-il qu'on s'attache ainsi à savoir pourquoi on lui est sympathique ou hostile? Oui, s'il a une méthode d'art assez nouvelle, assez importante et assez influente pour qu'on s'en occupe au point de vue français; et si ce qu'il dit va assez loin dans le domaine de la pensée pour que l'esprit y soit irrésistiblement intéressé. C'est donc ce qu'il s'agit de savoir.

« Nous ignorons, disent les uns, M. Paul Claudel, et nous persisterons, jusqu'à changement de sa part, à l'ignorer. Nous ne l'entendons pas. Si, comme nous nous en sommes aisément rendu compte, il y a quelques beautés dans ses ouvrages, elles sont perdues dans un amas d'obscurités où aucune raison ne nous incite à les aller chercher. Il parle une langue où nous ne distinguons pas le français. Il compose suivant un processus où nous ne reconnaissons pas notre génie. Une œuvre obscure n'est pas viable, et il serait dommage qu'elle le fût. Aucune raison n'excuse de forcer ainsi notre langue qui est claire par-dessus toutes, et c'est nous mal servir de notre héritage que d'en fausser le caractère essentiel. Que l'on puisse séduire par un éloquent désordre et par de somptueuses obscurités, nous le reconnaissons en le déplorant, mais l'art et l'art français surtout veut qu'on porte la pensée jusqu'à ce point de perfection où elle est lumineuse pour tous, et l'expression jusqu'à ce point de transparence où elle devient un divin plaisir. »

Et les autres, qui ont écouté avec quelque impatience ces sages théories parce que, arrivés à l'autre bout du chemin, ils pensent que c'est là perdre du temps, répondent avec vivacité que rien de tout cela ne leur importe et qu'il faut « venir voir. » Comme ceux qui, ayant franchi un chemin malaisé, ont découvert un large pays et pressent leurs amis de les suivre, ils soutiennent que M. Paul Claudel leur a beaucoup appris; qu'ils

vivent par la poésie de son œuvre dans un monde renouvelé; qu'il leur a donné le sens de cette rude liberté qui est son atmosphère; qu'il a nommé pour eux des choses familières et des choses invisibles avec une si heureuse justesse qu'il leur sera désormais impossible de les appeler par d'autres noms; que son œuvre, si elle est abstraite et spéculative, est cependant toute posée sur la réalité; qu'elle s'adresse aussi bien à la sensibilité qu'à l'intelligence; qu'elle est mystique et toute pleine de passion, variée, abondante, nouée en une forte unité; enfin que par ces puissances diverses rassemblées, M. Paul Claudel exerce sur eux un ascendant intellectuel qui les entraîne vers de magnifiques régions. A ce compte, ne peut-on faire grâce à un écrivain de quelques fragmens obscurs, de quelques idées moins bien venues, moins « sorties, » de quelque peu de désordre et de manque de choix, alors que, par ailleurs, ses derniers ouvrages marquent qu'il s'approche de plus en plus de l'équilibre et de l'harmonie?

Je voudrais essayer de démêler ce malentendu. Si les premiers avaient raison, si l'œuvre de M. Paul Claudel était réellement obscure, ou même suffisamment impénétrable pour qu'une petite élite y trouvât seule du plaisir, ce serait grave; il est vrai, en effet, qu'une œuvre obscure n'est pas viable, en dépit de l'illusion qu'elle a pu faire naître un moment. Il y en a eu à travers la littérature universelle quelques exemples, et le plus proche de nous est celui de Browning, qui était doué pourtant de tant de génie et d'une si belle intelligence. Or, du temps de Browning, ses amis l'admiraient; quelques milliers même d'Anglais et d'étrangers le suivaient avec culte; et comme, malgré tout, le grand public résistait, on fondait du vivant même du poète des « Sociétés Browning » (comme on me dit qu'il se fonde en Allemagne des Sociétés claudeliennes); mais rien n'y fit et Browning n'a pas dépassé l'intelligence du petit nombre. On ne l'a pas entendu. Dernièrement, une charmante Anglaise que Paris possède disait à ce propos : « Quand Browning était vivant et passionnément discuté, on disait : Vous verrez dans cinquante ans, tout le monde le comprendra et l'admirera... Les cinquante ans sont finis et toute la littérature maintenant a passé par-dessus lui sans se servir de lui. *Il est comme une ville ensevelie*. On sait qu'il est là, mais on ne va plus le chercher. » Et c'est un destin affreux pour un poète, que la vie puisse un jour le recouvrir.

Mais si les admirateurs de M. Paul Claudel ont raison, si la vie sort de son œuvre et se propage au dehors, il doit suffire d'un chemin de connaissance pour pénétrer cette œuvre et pour en goûter le fruit.



Malgré les apparences, M. Paul Claudel est entièrement intelligible. La difficulté qu'on éprouve à l'entendre est une difficulté formelle, non essentielle, et ne vient point de ce qu'il a l'esprit confus, ni de ce qu'il veuille rien dire de mystérieux. C'est un esprit solide et clair. Quand il délaisse la langue poétique pour écrire sur des sujets actuels, ou sur des questions concrètes, par exemple sur les conditions matérielles du théâtre, comme il l'a fait récemment, il le fait avec une clarté simple et convaincante. Son livre de philosophie, si compliqué de forme, montre une intelligence familière avec tous les systèmes et capable d'en constituer un. D'autre part, il ne cherche pas le mystère, il n'a rien de commun avec un Maeterlinck, il n'a aucun amour du vague, il ne s'occupe pas de produire un état d'âme chez le lecteur. A part ce livre de philosophie, *Art poétique*, et tout ce qui est allusion à des rapports mystiques, choses qui demandent pour être comprises des esprits préparés, son œuvre est claire à l'examen, et les drames en particulier. Seulement, elle s'appuie sur une culture intellectuelle plus étendue que notre culture moyenne de lecteurs; de plus, son style est plein de particularités. Que faut-il contre ces premiers obstacles? Simplement de l'habitude, une longue, patiente, bienveillante habitude. Bientôt tout ce qui est procédé matériel semble normal ou cesse d'être gênant; le lecteur rétablit lui-même les signes qui seraient favorables au sens d'une phrase rompue ou disjointe; enfin tous ces accidens disparaissent sous l'afflux d'une pensée qui peu à peu envahit chaque fragment, ne laisse entre eux que des sillages noirs bientôt éclairés à leur tour; et surtout on est porté, entraîné, par le mouvement qui est irrésistible.

Mais deux caractères de l'œuvre de M. Claudel, et qui tiennent à lui, à la nature même de son talent, seront de plus sérieux obstacles à la compréhension aisée de ses ouvrages.

Le premier est le lyrisme. Nous avons un peu perdu l'habitude en France de rencontrer « ces grands lyriques irréfléchis. »

Ils nous surprennent. Depuis les folles idées des romantiques, et leur lyrisme indiscret d'hommes orgueilleux ou tristes, nous avons gardé de la méfiance pour ce genre littéraire; et notre génération est devenue particulièrement étrangère au rude mouvement lyrique. Toujours d'ailleurs, notre inclination française, raisonnable, raisonneuse et policée, nous porta à considérer le lyrisme comme un élan qui devait seconder des forces plus utiles. On se servit de lui plus qu'on ne le servit. Bossuet, qui fut un grand lyrique, de son inspiration fit de l'éloquence, et la vraie joie lyrique chez nous remonte à Ronsard et à Rabelais. Pour M. Claudel, il est dévoué au lyrisme. Il s'y livre. Il est un instrument lyrique sans résistance, comme le fut Shelley, comme le sont les musiciens. Terpsichore passe...

« O sages muses! Sages, sages sœurs! et toi-même, ivre Terpsichore!

Comment avez-vous pensé captiver cette folle, la tenir par l'une et l'autre main?

La garrotter avec l'hymne comme un oiseau qui ne chante que dans la cage?

O muses patiemment sculptées sur le dur sépulcre : la vivante, la palpitante! que m'importe la mesure interrompue de votre chœur? je vous reprends ma folle, mon oiseau!

Voici celle qui n'est point ivre d'eau pure et d'air subtil!

Une ivresse comme celle du vin rouge et d'un tas de roses! Du raisin sous le pied nu, qui gicle, de grandes fleurs toutes gluantes de miel!

La Ménade affolée par le tambour! au cri perçant du fifre, la Bacchante roidie dans le dieu tonnant!

Toute brûlante! toute mourante! toute languissante! Tu me tends la main, tu ouvres les lèvres.

Tu me regardes d'un œil chargé de désirs. « Ami,

C'est trop, c'est trop attendre! prends-moi! que faisons-nous ici (1)? »

Or le lyrisme pur est un grand enivrement de l'esprit. C'est un saisissement de joie. Du lieu, ou de l'idée qui l'a frappé, le lyrique part pour un monde d'exaltation ; pour un moment il échappe aux liens et aux lois Le mécanisme du lyrisme est un constant travail de transformation et de transposition. Le rap-

(1) *Odes* aux Muses.

port est quelquefois ténu entre la chose visible et la figure soudain contemplée : alors, ce rapport échappe aux lecteurs, et des deux foyers d'une métaphore le second paraît seul. Il faut, pour suivre un lyrique, s'abandonner sans signes et sans points de repère au mouvement qui l'emporte : il faut se disposer et se prêter à ce grand jeu violent.

« Si le vigneron n'entre pas impunément dans la cuve,

Croirez-vous que je sois puissant à fouler ma grande vendange de paroles,

Sans que les fumées m'en montent au cerveau (1) ! »

Certes, la raison a part à ce jeu, et ce serait trop simple s'il suffisait de perdre un peu le sens pour être un lyrique. Il faut au contraire que, sous les métaphores qui s'engendrent, une lucide intention veille. Il faut que ce soit pour la pensée qu'elles créent cette atmosphère sonore et éclatante. Et chez M. Claudel on sent cette action. Mais le mouvement lyrique la dépasse constamment. Il saisit comme une extase les personnages de ses drames. Il crée ces personnages mêmes. Il se déploie sans contrainte dans les *Odes*. La pensée ne va point logiquement et pas à pas, mais elle prend, l'un après l'autre et comme au hasard, des trophées. Son acte est double : elle passe de l'objet visible à l'objet imaginé, et puis revient de la figure lointaine à la proche et commune réalité. On vit par le lyrisme dans un univers agrandi, et au milieu d'un perpétuel échange. Et l'on vit aussi dans l'excès. L'excès, s'il est beau, peut être l'essence de la poésie. « *To surprise us by a fine excess,* » a dit Keats. Mais il faut bien voir que, ce qu'il transforme, idée pure, beauté et sentiment, le lyrisme le transpose plus haut. Il l'élève, il tend à porter en triomphe tout ce qu'il prend. Il est une exaltation. Il est tourné vers l'absolu.

De plus, le lyrisme vit du présent. Le présent le domine, absorbe dans sa force tout ce qui est lointain, passé ou futur. Il emplit l'esprit du poète d'une puissance qui ne lui laisse pour ainsi dire pas la liberté du choix. Chez M. Claudel, cette emprise est très forte. Il est possible qu'elle s'atténue dans une période de vie plus sereine et qui choisit mieux, cette période où les vrais artistes arrivent à la plénitude de la forme parce qu'ils sont devenus supérieurs à leur propre abondance. Dans l'œuvre

(1) *Odes*, quatrième ode.

actuelle de celui-ci, qui a une imagination sensuelle et une préhension très appuyée des objets matériels, on rencontre des images d'une assez grosse réalité, quelque chose de brutal et de cru. Dans une de ses odes les plus littéraires, l'*Ode aux Muses*, il a loué les figures des neuf Muses sculptées sur un sarcophage : ce sarcophage est au Louvre, dans le vestibule de l'escalier Daru, et il porte la mention : « trouvé sur la route d'Ostie. » La sculpture est intacte; elle montre Thalie tenant « le masque, le mufle énorme de la vie. » En effet, le masque qu'elle présente de sa main droite, le masque comique, est troué de cette énorme bouche qui le déforme, et le fait proprement bestial. M. Claudel sait que la vie a ce masque-là et il en a usé, non sans force d'ailleurs.

Autre chose encore nous déroute : la composition de ses drames. Le lyrisme les immobilise quelque peu. Mais ce n'est pas tout. Ils sont conçus suivant un mouvement poétique et non un mouvement dramatique. Si je ne craignais que mon explication ne fût plus obscure que le problème, je dirais que, sur le plan où ces drames sont établis, ils suivent une ligne droite et non une courbe. On voit d'ordinaire dans toute action dramatique un point culminant, une sorte de lieu de partage des eaux, vers lequel le drame monte et se concentre, d'où il se déverse ensuite et redescend vers le dénouement. Chez M. Claudel, c'est plutôt un fleuve qui, d'une marche plus ou moins resserrée, conduit ses élémens à l'embouchure. Il y a à peine de conflits. Ce sont de grandes forces parallèles qui se côtoient. Ses personnages ont en eux-mêmes le sort du drame. C'est par ce qui se passe en chacun d'eux que le drame existe, les autres n'y font rien, ni les événemens extérieurs. Presque jamais ils ne se rencontrent et se heurtent. Quand cela leur advient, comme dans les deux scènes de l'*Otage :* entre Sygne de Coûfontaine et l'abject Toussaint Turelure qui veut la contraindre à l'épouser, entre cette même Sygne et le prêtre qui lui conseille d'accepter ce marché parce qu'un Otage sacré en est le prix, — de même que dans la scène du miracle de l'*Annonce* où les deux sœurs sont en présence et en opposition, — un élément nouveau paraît, le ressort scénique, le choc dramatique, et développe l'émotion essentielle du théâtre. Mais le fait est rare. Il faut chercher quelque chose d'autre dans l'ensemble des pièces de M. Claudel, une émotion d'un autre ordre, des conflits

moins visibles : un tragique plus intérieur. Il réside dans la composition des personnages, dans ces créations curieuses d'êtres très humains, mais héroïques, « stylisés » et isolés. Le conflit sera entre eux et leur destin, entre la vie et leur cœur, entre leurs natures toujours fortes et d'irrésistibles appels. Placés à côté les uns des autres, formant une foule de la plus grande diversité, et dessinés avec un puissant relief, chacun apparaît cerné d'une auréole ou d'un halo qui le met à part, achevé et solitaire.

Telles sont les deux causes de notre surprise première devant l'œuvre de cet écrivain : — le lyrisme, et le ressort poétique du drame. Une fois connues et admises, elles laissent le champ libre à l'examen de la beauté qui s'affirme par ces moyens si personnels.

J'imagine quatre degrés de connaissance pour l'œuvre de M. Claudel, comme quatre portes successives permettent de connaître l'intérieur d'une maison.

La première est sa qualité littéraire.

Tout artiste original crée son langage. Cela est vrai des peintres et des musiciens comme des écrivains. La forme et l'idée sont inséparables, il n'y a pas commutation possible entre l'idée et plusieurs formes, il y a entre elles nécessité, identité. C'est contre ce langage nouveau d'un artiste neuf que nous nous rebellons toujours.

Une des révélations de la scène, quand on y porta pour la première fois une œuvre de M. Claudel, fut le magnifique français que l'on entendait. Il y avait dans l'attention de la salle comme une gratitude, qui est très spéciale au public français si sensible à l'emploi heureux de sa langue. Quant aux principes littéraires auxquels ce style s'accorde ou non, ce sont là des questions insolubles par la discussion. Mais elles se résolvent par l'expérience. On dispute longtemps sur l'excellence des principes d'un musicien, et l'on peut en arriver à condamner absolument une œuvre au nom de ces principes, comme cela s'est amplement vu. Or, écoutez la musique de ce musicien : c'est ce dont il vous supplie. Laissez, lentement, votre sensibilité s'accorder à ces rythmes non familiers, à cette architecture des sons disposés dans l'espace suivant un ordre nouveau des vides et des pleins. Si peu à peu, votre précieuse raison étant tenue en garde, cette sensibilité s'émeut, alors, quand il en sera temps,

l'esprit vaincu, convaincu, verra de la lumière là où l'instinct d'abord avait reconnu la chaleur. Il en est ainsi pour M. Claudel, qui se sert à la vérité de formules à lui, que l'on condamnera si l'on veut, mais que le fait est là pour prouver efficaces et justes. Le pragmatisme vaut en cette matière. Il faut lire M. Claudel tout haut, ou bien l'entendre lire par une belle voix accoutumée à le prononcer. Comme l'a si joliment dit M. Camille Bellaigue, certaines syllabes ont la vertu d'un chant, et « le nom de Jérusalem n'a besoin pour nous émouvoir que d'être psalmodié. » Dans *l'Annonce faite à Marie*, dans les *Odes* et dans certaines parties de ses autres œuvres, quand M. Claudel a cherché l'harmonie et qu'il y a touché, c'est à cette vertu de chant que sa prose atteint, et on s'en aperçoit quand on la prononce. Cette poésie fait appel à toutes les ressources de la voix, l'infléchit et la tend, s'y modèle, s'y ploie, et en provoque toute l'étendue et toute la beauté.

Voici quelques passages de la dernière scène de *l'Annonce faite à Marie*, au moment où, Violaine étant morte, les trois hommes qui l'aimèrent s'essayent à la paix, tandis que la sérénité du jour qui s'éteint les enveloppe et les grandit.

« Vercors. — O Pierre! voici le temps où les femmes et les enfans nouveau-nés en remontrent aux sages et aux vieillards!

Voici que je me suis scandalisé comme un Juif parce que la face de l'Église est obscurcie et qu'elle marche en chancelant son chemin dans l'abandon de tous les hommes.

Et j'ai voulu de nouveau me serrer contre le tombeau vide, mettre ma main dans le trou de la croix.

Mais ma petite-fille Violaine a été plus sage.

Est-ce que le but de la vie est de vivre? est-ce que les pieds des enfans de Dieu seront attachés à cette terre misérable?

Il n'est pas de vivre, mais de mourir, et non point de charpenter la croix, mais d'y monter, et de donner ce que nous avons en riant!

Là est la joie, là est la liberté, là la grâce, là la jeunesse éternelle! et vive Dieu si le sang du vieillard sur la nappe du sacrifice, près de celui du jeune homme,

Ne fait pas une tache aussi rouge, aussi fraîche que celui de l'agneau d'un seul an!

O Violaine! enfant de grâce, chair de ma chair! Aussi loin

que le feu fumeux de ma ferme l'est de l'étoile du matin,

Quand cette belle vierge sur le sein du soleil pose sa tête illuminée,.

Puisse ton père tout en haut te voir pour l'éternité à cette place qui t'a été réservée !

Vive Dieu si où passe ce petit enfant le père ne passe aussi !

De quel prix est le monde auprès de la vie? et de quel prix la vie, sinon pour la donner?

Et pourquoi se tourmenter lorsqu'il est si simple d'obéir?

C'est pourquoi Violaine aussitôt toute prompte suit la main qui prend la sienne.

Pierre de Craon. — O père ! C'est moi le dernier qui l'ai tenue dans mes bras, car elle se confiait en Pierre de Craon, sachant qu'il n'y a plus désir en son cœur de la chair.

Et le jeune corps de ce frère divin était entre mes bras comme un arbre coupé qui penche !

Déjà comme l'ardente couleur de la fleur de grenade de tous côtés se fait voir sous le bourgeon qui ne la peut plus enclore,

La splendeur de l'ange qui ne sait point la mort s'emparait de notre petite sœur,

Et l'odeur du paradis entre mes bras s'exhalait de ce tabernacle brisé.

Jacques Hury. — O Violaine ! ô cruelle Violaine ! désir de mon âme, tu m'as trahi !

O détestable jardin ! ô amour inutile et méconnu ! jardin à la male heure planté !

Douce Violaine ! Perfide Violaine ! ô silence et profondeur de la femme !

Êtes-vous donc tout à fait partie, mon âme?

M'ayant trompé, elle s'en va ; et m'ayant détrompé, avec des paroles mortelles et douces,

Elle part, et moi, avec ce trait empoisonné, il va falloir que je vive et continue ! comme la bête qu'on prend par les cornes, lui tirant la tête de la crèche,

Comme le cheval qu'au soir on détache du palonnier en lui frappant sur la croupe !

O bœuf, c'est toi qui marches le premier; mais nous ne formons qu'un attelage à nous deux. Que le sillon soit fait seulement, c'est tout ce qu'on demande de nous.

C'est pourquoi tout ce qui n'est pas nécessaire à ma tâche, tout cela m'a été retiré. »

(L'Annonce faite à Marie, acte IV.)

Cependant cette note harmonieuse, purifiée, presque classique qu'on entend dans *l'Annonce*, est assez rare dans l'ensemble de l'œuvre de M. Claudel. Ses deux derniers drames, *l'Annonce* et *l'Otage*, atteignent presque seuls à cette grave douceur, et quelques pages des *Odes*, quelques hymnes, quelques-uns de ses poèmes pour des saints ou pour des enfans. Mais, en général, l'impression que donne ce style est la vigueur, et même la violence. Il est rarement une œuvre d'art, une œuvre parfaite et disciplinée, mais le plus souvent une sorte d'aveu, tout proche du choc mental dont il est né, trop proche pour l'art, jamais trop pour la vie. L'inattendu abonde dans les images ou dans les termes. Et ce poète a un vocabulaire considérable. Je croirais volontiers qu'il est de nos écrivains actuels celui qui a le plus de mots à sa disposition. Mots empruntés aux langues mères, au français pur et heureux du XVI[e] siècle, aux littératures voisines, à la technique des métiers, à la vie marine, aux sciences. Mots qu'il cherche premiers et qu'il pose à cru, en plein jour, substantifs sans épithète, verbes sans auxiliaire ; langue nerveuse et nombreuse, mais par-dessus tout conduite par les lois du mouvement intérieur, par le commandement autoritaire qui la presse ou la détend suivant les plus divers modes.

« Et cependant, Ysé, Ysé, Ysé !

Cette grande matinée éclatante, quand nous nous sommes rencontrés ! Ysé ! ce froid dimanche éclatant, à dix heures sur la mer !

Quel vent féroce il faisait dans le grand soleil !

Comme le dur mistral hersait l'eau cassée,

Toute la mer levée contre elle-même, tapante, claquante, ruante dans le soleil, détalant dans la tempête (1) ! »

Ce style n'est pas sans procédés. L'allitération chère aux symbolistes y est constamment employée. La syntaxe est justifiable, mais étrange, les mots ne sont pas toujours arrangés sans affectation. Et que deviendrait ce langage chez des médiocres qui n'en imiteraient que l'armature ! mais, chez lui, ce style si

(1) *Partage de Midi.*

propre à la nature de son esprit se prête à un grand effet d'expression, soit qu'il le tende pour de grandes métaphores, soit qu'il le laisse revenir à la simplicité, à la tendresse et à la grâce, qui sont loin de manquer dans son œuvre.

Enfin il sert une si abondante poésie ! Tout enfant, M. Claudel connut cette attention émerveillée qui fait les futurs poètes.

« Je me revois, dit-il, à la plus haute fourche du vieil arbre dans le vent, enfant balancé parmi les pommes. De là comme un dieu sur sa tige, spectateur au théâtre du monde, j'étudie le relief et la conformation de la terre, la disposition des pentes et des plans; l'œil fixe comme un corbeau, je dévisage la campagne déployée sous mon perchoir, je suis du regard cette route qui, paraissant deux fois successivement à la crête des collines, se perd enfin dans la forêt. Rien n'est perdu pour moi, la direction des fumées, la qualité de l'ombre et de la lumière, l'avancement des travaux agricoles, cette voiture qui bouge sur la place, les coups de feu des chasseurs... La lune se lève; je tourne la face vers elle, baigné dans cette maison de fruits. Je demeure immobile, et de temps en temps une pomme de l'arbre choit, comme une pensée lourde et mûre (1). »

Cette « profonde considération, » le poète y appliquera toute sa vie son esprit, avec la même passion fixe, un peu pesante, et elle sera le caractère propre de sa poésie. L'objet est vu, connu, exprimé; il n'est pas, comme chez les symbolistes, dédaigné; il n'est pas, comme chez les naturalistes, regardé avec fétichisme; mais, pris dans la main et pesé, il développe une série de conséquences. Le style de M. Claudel est la stylisation de cet acte double. S'il est obscur, c'est en partie à cause de cela. Car cette stylisation, il ne la fait pas par la logique, mais par la poésie; les élémens choisis ne le seront pas pour leur plus grande vraisemblance, mais pour leur plus grande efficacité poétique. Aussi, le poète, qui avait cru d'abord « qu'il n'y avait rien en nous-mêmes qui ne fût susceptible de communication, » s'aperçoit-il bientôt, au contraire, de la solitude profonde où il se trouve dans un monde affairé et distrait. « Seul, comme un homme désolé, j'erre par les routes: entrant dans la forêt je n'en sortirai pas avant le soir. Et si quelqu'un est mon ami, je ne suis qu'un ami ambigu. »

(1) *Connaissance de l'Est.*

Mais la force poétique est impérieuse, et chaque année de vie l'accroît. Le monde se propose irrésistiblement.

« Comme un animal dans le milieu de la terre, comme un cheval lâché qui pousse vers le soleil un cri d'homme,

Quand, ouvrant les yeux pour la première fois, je vis le monde dans la fraîcheur de sa feuille,

Paraître dans une proportion sublime, avec l'ordre de ses lois et la composition de son branle, et dans la profondeur de sa fondation,

Comme un homme qui adore et comme une femme qui admire, je tendis les mains,

Et comme un miroir d'or pur qui renvoie l'image du feu tout entier qui le frappe,

Je brûlai d'un désir égal à ma vision, et, tirant sur le principe et la cause, je voulus voir et avoir (1). »

C'est la possession après la contemplation. Un jour M. Claudel dira au Seigneur : « Utilisez-moi! Exprimez-moi dans votre main paternelle! Faites sortir tout le soleil qu'il y a en moi! »

Cette possession poétique anime toute l'œuvre. Les drames en sont l'examen, les odes et les poèmes en sont le chant. Comblé d'une félicité qu'il s'est bâtie, le poète pensera avoir fait pour lui-même une revision de l'univers.

« Le monde s'ouvre, et si large qu'en soit l'empan, mon regard le traverse d'un bout à l'autre.

J'ai recensé l'armée des cieux, et j'en ai dressé état,

Depuis les grandes figures qui se penchent sur le vieillard Océan,

Jusqu'au feu le plus rare englouti dans le plus profond abîme.

Vous êtes pris, et d'un bout du monde jusqu'à l'autre autour de vous,

J'ai tendu l'immense rets de ma connaissance (1). »

Mais, parce que « chaque homme, pour vivre toute son âme, appelle de multiples accords, » le monde intérieur aussi s'offre à la connaissance et à la possession poétique, et, en premier lieu, l'amour.

(1) *La Ville.*

« Si le corps exténué désire le vin, si le cœur adorant salue l'étoile retrouvée,

Combien plus à résoudre l'âme désirante ne vaut point l'autre âme humaine? »

Et la Muse Erato, d'un regard appuyé sur les yeux des amans éveille leurs souvenirs.

« Et moi, comme la mèche allumée d'une mine sous la terre, ce feu secret qui me ronge

Ne finira-t-il point de flamber dans le vent ?

Qui contiendra la grande flamme humaine?

Toi-même, amie, tes grands cheveux blonds dans le vent de la mer,

Tu n'as pas su les tenir bien serrés sur ta tête; ils s'effondrent! Les lourds anneaux

Roulent sur tes épaules, la grande chose joconde

S'enlève, tout part dans le clair de la lune!

Et les étoiles ne sont-elles pas pareilles à des têtes d'épingles luisantes? et tout l'édifice du monde ne fait-il pas une splendeur aussi fragile qu'une royale chevelure de femme prête à crouler sous le peigne? »

Enfin voici un lyrisme plus intime, sur la naissance d'un enfant.

« C'est donc vous, nouvelle venue, et je puis vous regarder à la fin.

C'est vous, mon âme, et je puis voir à la fin votre visage,

Comme un miroir qui vient d'être retiré à Dieu, nu de toute autre image encore.

De moi-même il naît quelque chose d'étranger,

De ce corps il naît une âme, et de cet homme extérieur et visible

Je ne sais quoi de secret et de féminin avec une étrange ressemblance.

O ma fille! ô petite enfant pareille à mon âme essentielle...

Qui es-tu, nouvelle venue, étrangère? et que vas-tu faire de ces choses qui sont à nous?

Une certaine couleur de nos yeux, une certaine position de notre cœur.

O enfant né sur un sol étranger! ô petit cœur de rose! ô petit paquet, plus frais qu'un gros bouquet de lilas blanc!

Il attend pour toi deux vieillards dans la vieille maison natale toute fendue, raccommodée avec des bouts de fer et des crochets.

Il attend pour ton baptême les trois cloches dans le même clocher qui ont sonné pour ton père, pareilles à des anges et à des petites filles de quatorze ans,

A dix heures lorsque le jardin embaume et que tous les oiseaux chantent en français (1)! »

Et l'on dit ici : mais pourquoi ces constantes coupures? pourquoi cette prose est-elle mise en strophes et même en lignes interrompues? Et si ce sont des vers, pourquoi n'ont-ils point de mesure? Est-ce que ce procédé n'est pas bien arbitraire? Je suis très porté à croire qu'il est en effet arbitraire, et qu'il n'y a d'autre raison à son emptoi qu'un caprice, probablement heureux. Les poètes font des trouvailles de rythmes, et ensuite ils cherchent à les justifier par des raisonnemens. Mais les explications qu'on a données de ce mode d'expression de M. Claudel, — et les siennes les premières, — ne me paraissent pas convaincantes. Peut-être ces versets ne sont-ils pas un procédé aussi nouveau qu'il en a l'air. Est-ce que nous ne lisons pas la Bible ainsi? C'est un grand mode de parole, quand il s'agit de solenniser la pensée, de la transposer au mode héroïque, et de faire soutenir le ton à la personne qui déclame. Et si M. Claudel avait inventé ce mode, il aurait fait une bonne invention, car c'est un bel instrument, utile et fort agréable à employer. C'est un mode intermédiaire entre le vers et la prose, plus accusé et plus rythmé que celle-ci, plus souple que celui-là et d'un emploi moins fatigant dans les œuvres longues. M. Claudel l'appelle *vers*, d'après sans doute l'opinion de Mallarmé qui voulait qu'il y eût « vers » dès qu'il y avait « effort vers le style, » dès que cessait la simple écriture du langage parlé. Mais il me semble que c'est abuser des mots, car une longue tradition a défini le vers français d'une manière précise et étroite, et la cadence inégale et sans mètre de M. Claudel n'est point ce vers-là, si elle est, ce qui ne fait pas de doute, poésie et même ver-

(1) *Cinq grandes Odes : Magnificat.*

sification. Il a jadis écrit quelques vers, quelques alexandrins, et fait hommage comme d'autres à la vieille discipline. Mais il a trouvé ce mode trop rigide pour contenir la vie abondante et mouvementée qu'il lui fallait y presser, et il a adopté cette large prose très appuyée qui s'étend jusqu'à trois lignes ou se resserre jusqu'à une seule syllabe suivant la psychologie du moment.

Le jeune Cébès au début de *Tête d'Or* arrive dans la solitude des champs à la fin de l'hiver :

« Me voici,
Imbécile, ignorant,
Homme nouveau devant les choses inconnues,
Et je tourne ma face vers l'année et l'arche pluvieuse, j'ai plein mon cœur d'ennui ! »

Tout récemment, parce qu'on représentait pour la première fois un de ses drames, il a écrit cette explication de son style pour aider les acteurs : « La division en « vers » que j'ai adoptée est fondée sur les reprises de la respiration, découpant pour ainsi dire la phrase en unités non pas logiques, mais émotives. Quand on prête l'oreille à quelqu'un qui parle, on entend qu'à un point variable vers le milieu de la phrase la voix s'élève, et s'abaisse vers la fin. Ce sont les deux temps et la modulation intermédiaire qui constituent mon vers. »

Il est bien évident que le vers a toujours été une mesure humaine, physiologique. Le temps de la respiration est son temps, l'afflux normal du sang pendant la durée du mouvement respiratoire, le quadruple battement du cœur, en règle les quatre accens normaux. M. Claudel garde, et emploie généralement de la plus belle manière ce rythme qui est l'essence du vers, et la coupure des lignes lui sert justement bien souvent, comme dans les vers, à rendre nécessairement forte, nécessairement « longue, » la dernière syllabe sur laquelle ainsi il retient la résonance. Et cependant pour nous faire saisir combien ces lignes diffèrent du vers par une différence subtile, mais inexorable, il suffit que M. Claudel leur ajoute des rimes. Ces assonances venant à la fin de versets étirés m'ont toujours semblé pénibles, et au lieu de les attendre comme un bel écho, on les redoute comme un mauvais hasard. Ce qui ajoute tant au vers diminue cette prose, car forcément la recherche de l'assonance tire à soi le sens de la phrase et on craint de penser qu'elle le dirige.

Mais que si, au contraire, on veut tenir pour l'instrument

intermédiaire entre nos deux modes habituels ces lignes ou ces strophes dociles au mouvement du discours, je ne vois pas quelle objection on pourrait y faire. Il faudrait souhaiter seulement que ceux qui décideront de s'en servir ne maniassent point de la fausse beauté avec ce bon outil.

Car il a de superbes ressources. Il fait intervenir le silence. Ce silence qui joue un si grand rôle dans nos entretiens vivans, et un si grand rôle dans la musique, n'y aurait-il que le vers qui eût le droit de lui emprunter sa riche profondeur? Combien de fois, écrivant en prose, n'a-t-on pas souhaité, au delà des virgules et des points, cet instant visible de suspens, qui recueille un sens, l'isole, et l'agrandit?

On a raillé avec raison l'excès de cette exigence chez Mallarmé, qui mettait pour la satisfaire de grands blancs entre ses mots... Mais, si on y réfléchit, le dernier des romanciers en fait autant quand il introduit une description dans un moment pathétique. Tout ce qui importe doit baigner dans le silence, dans l'espace. Et c'est pour les leur restituer qu'avant la déclaration d'amour, on nous dit comment est la nuit; ce sont des mots destinés à prolonger le suspens, et qui y tombent de toute leur inutilité. M. Claudel a dans un domaine plus subtil donné une belle solution à ce besoin d'espace dans la prose.

***

Le second élément qu'on est amené à reconnaître chez M. Claudel est la qualité humaine. La scène, quand *l'Annonce à Marie* y fut portée, la mit en évidence et ce fut une surprise pour beaucoup. Car on avait pensé que ce drame s'adresserait surtout à l'esprit. Mais il était émouvant. Et certains même regrettaient que la part la plus rare du drame, — ce qu'il contenait de mysticisme fier et de ferveur, — disparût presque sous tant de pathétique. Je crois donc qu'on ferait fausse route si on ne voyait dans l'œuvre de M. Claudel, sous prétexte qu'elle est symbolique, que des figures. Ce sont des êtres humains qu'il y a créés. Ses personnages sont des personnes. Leurs passions, leurs vertus et leurs vices ne sont point des allégories. Ils leur tiennent au sang, ils leur sont inhérens par la vertu d'une vraisemblable psychologie.

Il est relativement aisé d'étudier les ressources psychologiques d'un écrivain quand il met en scène des gens qui appar-

tiennent toujours au même monde et au même temps, comme c'est le cas pour presque tous nos auteurs de théâtre actuels. Mais M. Claudel a un théâtre singulièrement varié et d'un cadre étendu. Le meilleur exemple qu'on en pourrait trouver près de nous serait l'œuvre musicale de Wagner. Les huit drames de M. Claudel sont assez divers pour que bien des figures s'y dessinent : *Tête d'Or* est une sorte de poème épique sans lieu ni temps; *la Ville* meut des foules modernes avec des grèves et des émeutes; *le Repos du Septième Jour* est une visite de Chinois aux Enfers; *l'Échange* se passe en Amérique; *la Jeune fille Violaine* est un drame mystique parmi de petites gens de la terre; le drame d'amour de *Partage du Midi* (une tragédie de passion d'un ton un peu égaré comme la musique de Tristan) a pour théâtre un paquebot faisant route pour l'Extrême-Orient, puis une ville de Chine, et pour personnages ces Européens nomades et détachés que la vie exotique ballotte d'une fortune à l'autre, d'un bout à l'autre du monde, et semble déraciner aussi de toute idée stable et de toute conscience; *l'Otage* suscite la vie de la France après les ruines de la Révolution, et *l'Annonce faite à Marie* est tout imprégnée de l'esprit du Moyen Age. Le ton de chacun de ces drames est accordé à leur donnée avec une rare justesse d'accent.

Sous un style qui reste le même partout, avec ses procédés et ses arrêts, une main très sûre dispose les élémens particuliers. Si les plus importans de ces personnages ont ces traits éternels sans quoi la psychologie est superficielle et vaine, ils sont circonstanciés aussi, ce sont des individus. Quelques-uns sont l'objet de portraits tout extérieurs, comme cet Américain dont *l'Échange* fait la charge, l'Américain cynique et beau joueur qui estime que tout est marchandise, même la femme de son voisin si on veut y mettre le prix, lequel dépend des besoins d'argent du mari. D'autres sont des types humains si héroïques, si tendus, comme Simon Agnel, le héros de *Tête d'Or*, qu'on hésite à y reconnaître un homme ; pourtant il suffit qu'un adolescent, le charmant Cébès, se confie à lui, pour qu'une grande tendresse d'homme apparaisse sous le masque romantique de Simon ; et la scène où Cébès meurt entre les bras du jeune héros victorieux est une magnifique scène de virile pitié, en même temps qu'il en émane cette angoisse des au-delà de la mort, sur lesquels désespérément et vaine-

ment s'interrogent ces deux jeunes hommes dont l'un va mourir.

TÊTE D'OR. — Et il demande, et je ne puis répondre à cet enfant malheureux! Et voici qu'il meurt!

CÉBÈS. — Réponds! quand l'homme meurt, est-ce que quelqu'un subsiste? Est-ce que la personne finit? Car pour la forme du corps, je sais qu'il disparaît.

TÊTE D'OR. — Faut-il que tu te flétrisses comme une fleur d'eau avant que je ne t'aie demandé : qui es-tu? et que tu ne m'aies répondu?

N'espère point que tu subsistes, étant mort, car l'homme verra-t-il sans ses yeux? et que pourra-t-il

Saisir autrement qu'avec ses mains?

CÉBÈS. — Je mourrai comme un quadrupède et je n'existerai plus.

Pourquoi alors m'a-t-il été donné de savoir cela? Nuit! ô nuit!

TÊTE D'OR. — La nuit est vaste et large, et le soleil y disparaît.

CÉBÈS. — Jamais et à jamais!

TÊTE D'OR. — Frère! enfant!

Ô toute la tendresse qu'il y a en moi, je te tiens entre mes mains

T'appellerai-je mon enfant ou mon frère? car j'étais plus attentif à toi qu'un père ne l'eût été à la petite figure pâle. Et mon cœur était attaché au tien par un lien plus fort et plus doux

Qu'à son frère ne l'est un frère aîné, quand il joue et cause doucement avec lui le soir, et qu'il l'aide à défaire ses souliers.

Les foules de M. Claudel sont curieuses. Certes, il manque d'habileté pour les manier, mais dans la satire un peu grosse et gauche par laquelle il les traite, leurs mots et leurs vies sont d'une pesante vérité. Ce n'est pas par leur confuse diversité qu'il les peint, par leur aspect extérieur de masse versatile et remuante, mais par les traits élémentaires de ceux qui les mènent, quelques individus anonymes et moyens. Puis de la même main dont il a tracé avec pessimisme et quelque mépris ces silhouettes, M. Paul Claudel trace de purs portraits de femmes. Le plus rare, le plus complet est peut-être celui de Sygne de Coûfontaine dans *l'Otage*, la jeune aristocrate que la Révolution a laissée seule et dépouillée, et qui, de la vieille abbaye fondée par ses pères et restée seule debout à côté du château abattu, reprend « brin par brin comme une vieille dentelle » l'ancien domaine dispersé. Cette fille énergique à la taille longue et au visage fermé, accueille avec une ravissante dignité un amour digne d'elle, puis la déchéance, et l'adversité. Mais elle n'est pas hiératique. Sygne de Coûfontaine l'impassible a tant souffert, que bien avant la mort son cœur est épuisé...

De ces types si différens, et, ce qui est très curieux, de leur langage presque identique, car M. Claudel ne s'embarrasse guère de les faire tous parler en poètes, se dégage une psychologie humaine générale. Ce n'est pas une psychologie de comédie, elle est grave, sans esprit, et toute en profondeur, — mais par d'autres chemins elle atteint à une vérité aussi vivante. C'est à peine non plus de l'observation. Il ne paraît pas que M. Claudel ait beaucoup regardé vivre les autres et qu'il s'y intéresse. C'est une psychologie d'intuition. Ses êtres sont refaits par le dedans, au lieu d'être tracés par l'extérieur. Et surtout les sentimens essentiels sont produits. Ce qui constitue une âme d'homme et une âme de femme, et par conséquent le pathétique de leurs rencontres, nous frappe de temps en temps comme un rappel de nos propres actes, — et, au-dessous de nos actes, comme un rappel de nos dispositions les plus cachées. Seules des femmes peuvent savoir ce qu'il y a de justesse dans une Marthe que son mari qui ne l'aime plus appelle encore de l'ancien nom d'amour Douce-Amère, et qui ne s'y trompe pas, mais le regarde seulement avec ce grand reproche étonné de la femme qui s'était donnée pour jamais; dans une Ysé que son goût pour la domination d'amour empêche à tout jamais d'aimer; dans une Violaine qui s'arrache à son fiancé sans cesser d'aimer, et dont ni la lèpre, ni la réclusion, ni même la vie perdue en Dieu n'interrompt l'amour, indéfiniment sacrifié et qui fleurit encore sur ses lèvres avec le dernier souffle. « Jacques, dit-elle avec ferveur au fiancé de jadis, quand tu entendras à ton tour la grande porte de la mort craquer et remuer, *c'est moi de l'autre côté qui suis après!* » Violaine n'est pas une sainte. Le ciel qu'elle promet à Jacques, c'est sa présence. Ces femmes ont des cœurs féminins.

M. Claudel va au delà, et suscite le plus profond des instincts de la vraie femme, qui est de se livrer, — que ce soit à l'amour, à l'enfant, à une tâche, à Dieu. Il s'en est servi pour de hauts propos et en particulier pour cette étrange vocation de sacrifice qui apparaît ici comme une tentation au-dessus de leurs forces. « Les choses grandes et inouïes, dit Sygne de Coûfontaine, notre cœur est tel qu'il ne peut y résister. » Cette passion de se perdre semble mettre la femme au degré suprême de l'ordre humain que M. Claudel établit. Dans *la Ville*, celle que jadis un homme qui l'aimait appelait « la fée Lâla, fille de la

graine de fougère, » devenue vieille et connaissant son propre cœur, dit aux hommes qui ne l'ont point comprise :

« Nul ne connaît le secret de ma joie, ni eux, ni les autres, ni vous-même.

Cœuvre lui-même, bien qu'il soit le seul homme qui ait eu de moi possession

(Et tu es le fruit de notre union, ô roi)

Ne m'a point connue tout entière.

Car son esprit s'attache aux causes et il les rassemble dans la profonde cavité de son esprit...

Mais *le délice et ce saisissement*

Qu'il y a à sentir qu'on ne tient plus à rien est ce qu'il ne connaît pas encore.

Le vol fixe de la pensée qui comme un nageur soulevé par le courant

Se maintient dans la vibration de la lumière,

Ces coups soudains, ces essors insaisissables, ces départs,

Sont encore ce que tu sais mal, ô pontife (1). »

Pour ce qui est de l'homme, il donne à la femme les plus doux noms, il la poursuit d'une recherche impérieuse, il connaît que le délice et le tourment qu'elle lui donne sont comme une créance qu'elle a sur lui (par une singulière idée, ce serait par un héritage de la femme que l'homme aurait ce besoin de la femme : ce que la mère a donné, la femme vient le reprendre); elle est l'exigence, elle est la demande de la vie. Mais l'homme subit cette exigence et ne la choisit pas ; et de plus il sait que ce qu'il aura acquis avec tant de peine, « l'embrassement de la bien-aimée pareil à un combat contre le cygne » ne lui suffira pas. « La femme est la promesse qui ne peut être tenue. » A la soif humaine la réponse de l'amour est faible. « L'insatiable ne peut s'appliquer que sur l'inépuisable. » La femme est faite pour se donner, l'homme pour recevoir ; mais « l'inépuisable » n'est pas créature. Aux deux facultés de l'homme : l'action et la méditation, l'amour n'est pas une fin.

Et c'est l'éternel malentendu de l'amour, ou au moins une des racines de ce malentendu.

« O amie, je ne suis pas un dieu !

(1) *La Ville*, p. 307.

Et mon âme, je ne peux te la partager, et tu ne peux me prendre et me contenir et me posséder (1).

« Il n'y a absolument pas moyen de vous donner mon âme, Ysé (2). »

Aussi M. Claudel a-t-il fortement exprimé le poids des amours interdites, quand l'amour est assez sérieux pour faire naître ces douleurs. Elles sont le reniement de l'autre soif, qu'il nous faut bien appeler la soif divine, et dans le vouloir qu'ils ont d'être comblés par leur don mutuel, les êtres qui s'aiment profèrent un refus sacrilège et vain. M. Claudel a défini cette « abjuration passionnée » par des lignes très hardies dans *Partage de Midi.*

Il reste la vie qu'on peut partager, donc le mariage, qui en constitue l'échange.

Mais la femme sert, et l'homme agit. La femme aime et l'homme comprend. Ce n'est guère une thèse féministe. Pourtant dans l'apparent abaissement féminin, il y a une revanche mystérieuse et mystique.

Telle est, exprimée cent fois, l'idée de l'ordre humain dans l'œuvre de M. Claudel. Elle est assez curieuse à constater, au moment où M. Bergson fait dépasser sur le chemin de la connaissance la raison par l'intuition, et où M. Chesterton, ce brillant philosophe anglais, sous les paradoxes dont il scandalise sa patrie, recherche le plan initial, le patron idéal de l'homme; ces trois philosophies convergent.

***

Cependant tous ces ressorts, poésie et psychologie, vont à un sens. Un esprit d'une rare cohésion, un esprit qui discerne et qui résout, paraît sous la diversité de cette œuvre, liant chaque composition, et leur ensemble, à l'unité d'un plan volontaire et stable. La base d'un drame ou d'un roman peut être un fait. Ici, — et je pense que c'est la définition même des « idéalistes, » — elle est une idée. Le sujet est en fonction de cette idée. Un drame humain, des personnages réels, servent un dessein intellectuel. Dans les drames l'un après l'autre de M. Claudel, il y a ce support. Et ils l'ont complètement mis à

(1) **Deuxième Ode.**
(2) ***Partage de Midi.***

jour quand ils se ferment. Nul mystère intellectuel ne doit subsister quand le rideau est tombé. Cela est conclu et clos comme du Bach. L'esprit doit être satisfait. Comme le fil d'une broderie au filet après avoir passé dans tous les méandres du dessin revient à son point de départ, ainsi l'idée nourrit les accidens du drame et encercle le problème posé. Il suffit de lire les pièces de M. Claudel pour voir cette expérience se répéter, et ce qu'il a voulu dire, une fois que le drame est devenu clair pour l'esprit, est fort net.

Dans *l'Otage*, par exemple, l'auteur a eu comme point de départ l'idée de la séparation entre le monde moderne et celui d'avant la Révolution. Séparation d'esprit encore plus que de fait. Un ensemble délicat de charges réciproques formait la base des rapports entre les hommes; cette obligation mutuelle était entre eux le seul contrat, contrat de fait, non écrit, et qui avait pour garant la foi des traitans; enfin toute seigneurie reposait sur la possession de la terre. Ce sont ces trois ordres de choses que la Révolution abolit (et d'ailleurs il est bien évident que le rouage ne fonctionnait plus normalement et M. Claudel ne semble pas chercher à faire l'apologie du siècle qui précéda la Révolution); en les abolissant cependant, elle détruisit ce qui reposait sur un ordre vivant, et y fit succéder des relations nouvelles et des contrats conventionnels. M. Claudel a rendu sensible cette démolition en y faisant consentir, sous la pression de la force, deux nobles êtres en qui toutes les abdications douloureuses de 1789 se renouvellent. Une nécessité qui n'a plus aucune raison de droit arrive à rétablir sur le trône ancien un roi constitutionnel, investi de son royaume par les mains d'un préfet de hasard trois fois renégat. Et les descendans des Coûfontaine seront eux-mêmes l'instrument de cette dernière reddition de leur race.

Georges de Coûfontaine. — Adieu donc, ô Roi que j'ai servi, image de Dieu!

Le Roi pas plus que Dieu n'acceptant de limitation que sa propre essence,

Tout homme dès sa naissance recevait le monarque au-dessus de lui éternellement à sa place par lui-même.

Afin qu'il apprît aussitôt que nul n'existe pour lui seul, mais pour un autre, et qu'il eût ce chef inné.

Et maintenant, ô Roi, à cette conclusion de ma vie,
De cette main qui a combattu pour toi, c'est moi qui m'en vais signer ta déchéance.

Sygne de Coûfontaine. — Réjouis-toi, parce que tes yeux vont voir ce que ton cœur désirait (1).

Georges. — Il y a une chose plus triste à perdre que la vie, c'est la raison de vivre.
Plus triste que de perdre ses biens, c'est de perdre son espérance.
Plus amère que d'être déçu, et c'est d'être exaucé.

Sygne. — Voici le Roi sur son trône.

Georges. — L'appelez-vous le Roi ? Pour moi je ne vois qu'un Turelure couronné.
Un préfet en chef administrant pour la commodité générale, constitutionnel, assermenté,
Et que l'on congédie, le jour qu'on en est las. »

De même dans *Tête d'Or*, qui semble d'abord le plus obscur et le moins dégagé des drames de M. Claudel. L'action, là aussi, est double : action vivante, action intellectuelle. L'épisode, dans ses grandes lignes, est celui-ci : un jeune homme, Cébès, désemparé et faible, croit reconnaître en Simon Agnel un homme plus fort et s'attache à lui. Agnel, qui deviendra Tête d'Or, donne en effet bientôt des preuves de sa force et de son ascendant. Dans la patrie aveulie qui est la sienne, il suscite les courages éteints, et pour repousser l'envahisseur qui va achever la destruction du pays, il lève une armée, attaque l'ennemi et vainc. En possession de la force, il réclame le pouvoir, tue le Roi incapable, et règne. Là est le nœud du drame : que fera-t-il de sa puissance et de ce peuple qui s'est donné à lui ? Il le mène à la conquête du monde. Parti de l'Occident, il s'est avancé jusqu'au nœud dorsal de l'Europe, au Caucase, là où Prométhée se débattit. Il est blessé, et le bruit de sa mort suffit à mettre son armée en déroute. L'espoir meurt avec lui, les conquérans se replient vers leurs foyers, « leur effort arrivé à une limite vaine se défait comme un pli, » et Tête d'Or meurt seul, montrant au ciel sa force inutile, ayant remis à la fille de l'ancien roi le pouvoir usurpé.

(1) (Le Roi rétabli sur son trône. Nous sommes en 1815.)

Or le drame se tient et se passe de commentaire. Cependant, au-dessous de l'action subsiste l'idée dont il est sorti, qu'il a illustrée, rendue frappante. Dans la jeunesse intellectuelle, les faibles se confient aux forts et leur demandent appui. Ils sentent celui qui est doué et avec la crédulité de l'ardente adolescence ils attendent de lui le sens de leur vie. Et celui-là, que leur donnera-t-il? Il leur propose l'empire de l'esprit humain. Mais la conquête n'a de force que par lui, et lui-même n'a de force que son orgueil. Sa personnalité atteinte par un coup lâche et fatal du destin, tout s'écroule, et « leur effort arrivé à une limite vaine, » ils se sentent sans but, ils retournent à leur vie, et le chef inutile apprend seul la fin de la dure leçon.

⁂

Enfin, ce qui achève de constituer l'œuvre de M. Claudel, c'est le sentiment religieux. Depuis le premier de ses drames jusqu'à la plus récente de ses Odes ou de ses Hymnes, cette œuvre vibre d'un accent de catholicisme passionné. C'est d'abord une sourde recherche, l'expression de la privation de Dieu, de la lacune d'un univers sans lui ; puis une enquête où nous suivons bien moins un projet de démonstration qu'une angoisse personnelle : les drames de *l'Arbre* cherchent un ordre divin auquel puissent se relier les problèmes de la vie et de l'intelligence. Enfin c'est l'épanouissement d'une foi intégrale et son rayonnement infini.

M. Paul Claudel est un converti. Peu instruit des choses religieuses et y étant indifférent, il fut, à vingt ans, soudainement visité par la douce persuasion de Dieu.

« O mon Dieu (1), je me rappelle ces ténèbres où nous étions face à face tous les deux, ces sombres après-midi d'hiver à Notre-Dame,

Moi tout seul, tout en bas, éclairant la face du grand Christ de bronze avec un cierge de vingt-cinq centimes.

Tous les hommes alors étaient contre nous, — et je ne répondais rien, — la science, la raison.

La foi seule était en moi, et je vous regardais en silence comme un homme qui préfère son ami. »

(1) *Magnificat.*

C'est comme une réalité qui s'impose, et c'est en cela que toute conversion est inexplicable. Il arrive simplement un jour que Dieu existe, personnel, agissant, vivant. « N'avons-nous pas un droit à ne pas voir Dieu? et je ne puis l'exclure! Il ne profère point de parole et d'où vient que je l'entends? Je ne puis l'atteindre, et il est avec moi. Il n'est nulle part, et je ne saurais le fuir. » Grande angoisse : celle de Pascal, de tant d'autres, et qu'une heure transforme en l'assurance prodigieuse...

Quand ainsi la foi s'établit dans un esprit, elle y développe un zèle irrésistible. Convaincu d'abord dans sa sensibilité, M. Claudel laissa ce zèle s'emparer de son activité totale, et, « comme la phrase qui prend aux cuivres gagne les bois et progressivement envahit les profondeurs de l'orchestre, » il devint peu à peu l'instrument entièrement utilisé de sa croyance. Si chacun de nous doit agir pour le bien moral suivant ses moyens (comme nous avons des moyens divers de gagner notre vie), le poète a pour action la parole; et son devoir, sa mission, son emploi sur la terre, est de proférer la vérité suivant la connaissance qu'il en a reçue. M. Claudel assigne au poète ce rôle éminent, et il ne s'y est pas dérobé. Aucune partie de son œuvre cependant ne cherche à démontrer ou à expliquer : il *témoigne*, et c'est tout. Il se porte garant. Il montre aux autres avec force qu'il possède une évidence, et que cette évidence est splendide, Sans doute cette apologétique en arrive à reposer entièrement sur une action personnelle, et c'est là peut-être sa faiblesse. Mais M. Claudel a montré dans toute son œuvre un esprit si étendu et si informé, et dans ses pages de philosophie un raisonnement si robuste et si strict qu'il faut bien lui reconnaître quelque autorité. Et je crois de plus que s'il a tant d'ascendant personnel sur les jeunes gens qui le lisent, c'est à cause des sources les plus sensibles et les plus instinctives de sa foi, et à cause de la forme que prend sa pensée religieuse, qui est l'exaltation. Enfin il faut reconnaître que ses pages ont cet accent ardent qui s'empare de l'esprit :

« Et moi, comme vous avez retiré Joseph de la citerne et Jérémie de la basse-fosse,

C'est ainsi que vous m'avez sauvé de la mort et que je m'écrie à mon tour,

Parce qu'il m'a été fait des choses grandes et que le Saint est son nom!

Vous avez mis dans mon cœur l'horreur de la mort, mon âme n'a point tolérance de la mort!

Savans, épicuriens, maîtres du noviciat de l'Enfer, praticiens de l'Introduction au Néant,

Brahmes, bonzes, philosophes, tes conseils, Égypte! vos conseils,

Vos méthodes et vos démonstrations et votre discipline,

Rien ne me réconcilie, je suis vivant dans votre nuit abominable, je lève mes mains dans le désespoir, je lève les mains dans la transe et le transport de l'espérance sauvage et sourde!

Qui ne croit plus en Dieu, il ne croit plus en l'Être et qui hait l'Être, il hait sa propre existence. »

Il n'y a guère de sujets personnels que n'ait touché M. Paul Claudel, et ce n'est pas étonnant puisque le lyrisme vit de la vie de l'âme. Il y a dans les *Odes* les plus hautes pages qu'on ait écrites sur la paternité. « Maintenant il y a ceci de changé entre moi et les hommes, que je suis père de l'un d'entre eux. Celui-là ne hait point la vie qui l'a donnée, et il ne dira plus qu'il ne comprend pas; » sur l'amour humain, sur la soif de Dieu.

Mais, jaillissant de ces sentimens éprouvés, et de leur excès même, la foi atteint le domaine spirituel, et là elle prend, tout naturellement et par sa simple ascension dans un esprit complet, la forme du mysticisme, de la poésie et de la métaphysique. Séparées ou mêlées, purement abstraites ou suggérées par les fêtes catholiques, par quelque faste de Dieu, ces trois formes de l'exaltation de la foi produisent une beauté qui est de l'ordre le plus haut. On voit bien quel tribut apporte le poète à cette foi, mais c'est un échange, et la foi à son tour est libérale au poète. Tous les vrais écrivains qui ont traité ces sujets ont prouvé de quel rayonnement leur littérature était embellie par un tel contact. Celui-ci, qui joue du « trésor indéfectible » de la nature avec une audacieuse aisance, et qui dispose des « grandes créatures célestes, » les étoiles et les mondes inconnus, comme de quelques fruits, ajoute à la liberté poétique l'atmosphère divine, cette adorable couleur du saphir qu'un jour Dante entrevit.

Vers le postulat métaphysique qui fait l'objet du livre *Art poétique, Connaissance du Temps,* je ne suivrai pas M. Claudel. Je pense qu'on n'a de clarté dans ce livre ardu que si on connaît préalablement la philosophie scolastique de saint Thomas d'Aquin sur laquelle il me paraît qu'il s'appuie. Mais je sais que, de ce livre et de ce qui en a passé dans les autres, il reste dans l'esprit cette figure admirable qu'il a tenté de susciter, d'un univers parfait et clos, d'un domaine « fini, » si immense soit-il, dont Dieu est le centre; d'une géométrie en mouvement dans l'espace et dans la durée, à quoi la divinité sereine et juste communique son ineffable paix; un monde, comme des théologiens l'ont vu, sans brèche ni lacune, le cycle ininterrompu des élémens que Dieu sait dénombrer et dont il attend vers lui à l'heure certaine le retour. Ainsi la vie de l'univers apparaît comme un délice inépuisable, et notre place dans son mouvement comme un chiffre parfait. Là est la contribution du poète au catholicisme : il en fait le centre de la joie. A l'immense révolte de la vie ne suffit pas une terne croyance. Mais la contemplation d'une beauté supérieure, et notre intime possession de cette beauté développent dans l'âme d'infinies ressources de contentement. Par là encore, l'œuvre de M. Claudel, dans ses pages les plus religieuses, n'irrite point un esprit incroyant; car quelles défenses avons-nous contre l'attrait de la beauté et les propositions de la béatitude?

M. Paul Claudel n'a probablement donné encore qu'une partie de l'œuvre qu'il peut faire. Dans quelle direction l'accomplira-t-il? Il est assez possible de prévoir qu'il accentuera les deux tendances les plus fortes de son talent : que, d'une part, il se livrera au démon poétique le plus spéculatif, et que, d'autre part, instruit des moyens propres au théâtre par une première expérience, il écrira des drames de plus en plus proches de la réalité, et de plus en plus scéniques. En attendant, il faut souhaiter que quelqu'un de nos théâtres continue à jouer de temps à autre cette *Annonce* qui a déjà fait ses preuves, et monte ces pièces si curieuses et d'une si haute tenue qui s'appellent *l'Otage, l'Échange, Tête d'Or* et *Partage de Midi.*

E. Sainte-Marie Perrin.

UNE VILLE ALSACIENNE

WISSEMBOURG [1]

C'est un matin d'automne, la saison de l'année peut-être où l'Alsace est la plus belle.

Sous un ciel d'une limpidité un peu humide qui donne à la nature une douceur recueillie, la forêt déploie sur la montagne sa pressante frondaison d'or rouge qu'anime encore le contraste des sapins verts, tandis que sur les pentes les vignes pâlissent le sol d'un or plus fragile. Le voyageur, qu'amène en ce point de notre ancienne frontière la curiosité ou le souvenir, s'arrête, sur le Geisberg, au pied du monument qui commémore le sanglant sacrifice des soldats tombés pour la France. Au-dessus de lui, le génie de la Patrie offre, dans ses mains reconnaissantes, des couronnes, et, dressé sur le faîte, le coq gaulois, coulé dans le bronze, se raidit, avant de lancer son cri. Devant son regard, le paysage splendide s'étend mollement. Des champs vallonnés d'abord, où les monumens allemands glorifient la victoire, de grasses prairies, des bouquets d'arbres, jusqu'à la route où frissonnent les longs peupliers jaunes; à sa gauche, les sinueuses ondulations des Vosges; vers le Nord, les premières hauteurs et les premiers villages du Palatinat qu'estompe une brume légère; à droite, la plaine alsacienne, et au delà, le pays badois, avec les sommets bleuissans de la Forêt-Noire.

(1) *L'abbaye et la ville de Wissembourg*, par J. Rheinwald, 1863. — *L'Alsace illustrée*, par J. Schœpflin, 1852. — *L'abbaye de Wissembourg*, par M. L. Spach. — *A travers l'Alsace*, par M. André Hallays. — *Le mariage de Louis XV*, par M. Henry Gauthier-Villars, Plon.

Tout semble reposer. Dans le fond, une petite ville calme émerge d'un nid de feuillage, avec des tours, des clochers, des remparts, à l'abri de collines que couvrent les vignobles pourprés, et que domine la masse perdue des bois plus lointains. Cette petite ville calme, c'est Wissembourg. O Wissembourg, qui t'appelles château de la sagesse ou encore château blanc, Wissembourg où Marie Leczinska, ignorante de son destin, passa les plus heureuses années de son existence, mélancolique Wissembourg endormie dans la grâce du XVIIIe siècle français, de quel accent tragique tu résonnes aujourd'hui dans nos cœurs !

I

En 623, Dagobert Ier, roi d'Austrasie et fils de Clotaire II, fonda, un peu avant son avènement au trône de France, une abbaye de Bénédictins, au pied des Vosges, sur les bords de la Lauter, dans le Spiregau. Le *pagus spirensis*, extrême limite méridionale pour les Francs de la rive gauche du Rhin, confinait, près de la Sauer, à la région des tribus alémaniques d'Alsace. L'abbaye prit le nom de Wissembourg, que l'on explique de deux manières. Il lui serait venu, selon certains, de la réputation de science et de discipline que méritaient les religieux, et signifierait alors : Château de Sagesse. Selon d'autres, il lui viendrait des ruines blanches d'une petite forteresse romaine, qui se trouvait à quelque cinq cents mètres, sur l'emplacement du village d'Altenstadt, et signifierait : Château Blanc. Pour la distinguer d'autres Wissembourg, on la nomma, plus tard, Cron-Wissembourg, à cause d'un grand lustre en couronne, cadeau de Dagobert II, et plus tard encore Wissembourg sur le Rhin, bien que le Rhin fût à quatre lieues. Dotée, autour de la Lauter, d'un vaste territoire privilégié, le Mundat, long de vingt kilomètres entre l'Est et l'Ouest, large de seize entre le Nord et le Sud, et qui comprenait onze villages et de nombreux hameaux, l'abbaye, exempte d'impôt, avait le droit de battre monnaie, et d'élire librement l'abbé qui était prince de l'Empire. On n'en citait pas de plus riche en Alsace, car elle avait encore, en dehors du Mundat, de fécondes possessions, en Lorraine, dans le Palatinat, et dans le pays de Bade. Elle fut longtemps un asile de paix et de travail. Alors que l'empire carlovingien se dissolvait, un jeune moine alsacien, Otfried,

qui, par ses études à Saint-Gall, s'était rendu maître dans les arts libéraux, jeta sur elle un grand éclat. Le premier, il essaya de restreindre le culte exclusif que l'on rendait aux lettres latines, et d'assujettir le barbare idiome franco-germanique aux règles de la grammaire et de la prosodie. Il écrivit dans ce dessein beaucoup de sermons, de poésies et de lettres, mais surtout une sorte de Messiade, *le Christ*, paraphrase du Nouveau Testament en strophes variées, mêlée de réflexions morales ou historiques, et qui est, dans l'Europe chrétienne, le plus ancien témoignage poétique du vieil allemand. Il l'avait offerte à Louis le Germanique par une dédicace en doubles acrostiches, dont les vers, divisés en quatrains, commencent et finissent par les mêmes lettres, de manière à former de côté et d'autre cette phrase latine : *Luthovico orientalium regnorum regi sit salus æterna.*

Cependant, attirés par la renommée des religieux et aussi par la fertilité paisible de l'endroit, des habitans se groupaient autour de l'abbaye : un hameau naissait, qui s'agrandissait en village, puis devenait une ville entourée de murs et de fossés, comme l'abbaye qui avait sa propre enceinte, avec ses propres portes. En Alsace, beaucoup de villes se sont ainsi élevées autour d'une institution conventuelle, Munster, Marmoutier, Massevaux, Andlau, entre autres. On découvre pour la première fois, au XIII[e] siècle, dans les chartes, mention de la cité de Wissembourg. Il arriva ce qui arrivait partout où une ville s'établissait à l'abri d'un monastère. Toute jeune, la ville acceptait sa protection ; adolescente, elle cherchait à s'en délivrer et à conquérir l'indépendance, et leur histoire à toutes deux n'était plus dès lors qu'une suite de conflits, où l'Empire, tour à tour, soutenait l'une pour affaiblir l'autre. Souvent même, quelque électeur du Rhin, évêque ou laïque, supplantait à son profit l'Empereur trop éloigné ou trop embarrassé par des affaires plus importantes. Ainsi dès 1292, Wissembourg, qui déjà en 1274 avait accédé à la ligue des villes rhénanes avec Colmar, Haguenau, Schlestadt, se détacha complètement du monastère. La voilà donc ville libre et impériale, inaliénable et irrévocablement incorporée à la préfecture d'Alsace. Ses habitans se divisent en patriciens, qui, jusqu'à Charles IV, posséderont seuls les emplois et dont les maisons seront franches, et en bourgeois, partagés en sept tribus, vignerons, tisserands, serru-

riers, cordonniers et tanneurs, marchands et tailleurs, boulangers et meuniers, bouchers, dirigées chacune par deux sénateurs. Ils n'auront de cesse qu'ils n'aient arraché à l'Empire toutes les libertés et tous les droits qu'ils réclament.

Rodolphe de Habsbourg d'abord leur accorde la libre élection de leur magistrat, à la condition d'y laisser intervenir le prince abbé. Albert Ier les affranchit de la juridiction du tribunal de Spire. Charles IV permet l'accès des plébéiens au magistrat; enfin Sigismond les allège de toute sujétion envers l'abbaye. Aussitôt, dans les armes de la ville, sur les tours et les portes, l'aigle remplace la couronne et la crosse abbatiales. Ils acquièrent encore l'usage commun des forêts et pâturages, jusqu'alors réservé aux religieux, le droit de battre monnaie et de constituer le tribunal caméral. En retour, un prévôt particulier, ou *Vogt*, choisi jusqu'au XVIe siècle le plus souvent parmi les nobles ou les patriciens, et soumis au *Landvogt*, prévôt de la préfecture d'Alsace, exerçait, au nom de l'Empereur, la justice criminelle dans la ville et le mundat et y administrait les droits impériaux. De plus la ville payait à l'Empire un cens qui ne dépassa jamais 800 florins et fournissait un contingent d'hommes et de chevaux pour l'armée. Les Empereurs la visitaient assez fréquemment. Outre le magistrat, un tribunal plus ancien, appelé justice graduelle ou *Staffelgericht*, parce qu'il siégeait sur les marches de pierre par lesquelles on descendait vers la Lauter, connaissait des affaires de succession et d'obligation et des affaires canoniques. Un prévôt le présidait. Tout membre du magistrat, qui refusait les fonctions de prévôt ou d'assesseur, devait quitter quelque temps la ville et, pour y rentrer, solliciter sa réintégration parmi les citoyens. On pouvait en appeler de ce tribunal à la justice camérale ou *Cammergericht*, composé de quatorze juges et qui siégeait une fois tous les deux ou trois ans. Une partie des assesseurs étaient chevaliers.

Il semble qu'avec des institutions si simples, la vie, dans Wissembourg, ville impériale, dût être facile. Bien au contraire. Rien n'est plus embrouillé que l'histoire de ces cités où s'immiscent sans cesse les comtes palatins, les princes de l'Église, les cités voisines, l'Empereur, l'abbaye. Les droits des uns et des autres sont loin d'être nettement définis. Dans un bailliage du mundat, un bailli palatin veut, à tort, exercer une juridiction; le landvogt veut empêcher d'enterrer tout sujet de

la préfecture d'Alsace qui meurt à Wissembourg; un seigneur rhénan commet sur le territoire de l'abbaye des dégâts de chasse et de pêche; l'abbé se plaint du magistrat; le magistrat se plaint de la ville... Ce sont sans relâche des rivalités, des empiétemens, des coups de violence : on va devant les diètes de l'Empire, on va en cour de Rome; rien ne s'arrange, et tout recommence.

Voici deux exemples caractéristiques.

Au xve siècle, le palatin Frédéric Ier, se moquant de l'autorité impériale, veut agir en seul souverain de la ville et du monastère. L'abbaye, corrompue par les richesses, périclitait. L'abbé Philippe d'Erpach était mort en laissant un déficit de 30 000 florins. Dès que le nouvel abbé, Jean de Bruck, est instauré, Frédéric prétend réformer le couvent. Une commission palatine l'occupe, met le séquestre sur les bâtimens et les meubles, amène de nouveaux moines, dits de l'Observance. L'abbé et le prieur s'en vont. La ville prend parti pour les anciens conventuels opprimés. Frédéric l'investit avec des forces considérables et l'accable de deux mille coups de canon, en même temps qu'il essaie de l'incendier avec le feu grégeois. Il ne peut la réduire après un siège de soixante et onze jours. L'abbé en appelle à Rome et à l'Empire, et rentre dans Wissembourg aux acclamations de la population. Frédéric, furieux, attaque encore la ville, qui accepte la médiation des évêques de Worms et de Spire et de députés strasbourgeois, et, contre un tribut, il reconnaît à l'abbé et au prieur la jouissance de leurs dignités. Quelques mois s'écoulent et les Wissembourgeois chassent les fonctionnaires électoraux. On se bat de nouveau. Enfin l'abbé et le prieur restent maîtres, à la condition que les moines de l'Observance seront admis à titre de chanoines.

Peu après, à la fin du xve siècle, un chevalier de Thuringe, Jean de Dratt, gratifié en 1485 par l'électeur palatin Frédéric Ier du château de Berwaststein, se conduit en chef de bandits, pille les villages du monastère, rançonne les voyageurs et les marchands, barre le cours de la Lauter pour empêcher le flottage des bois et la marche des moulins, affame la ville. Il prend figure de croquemitaine, la légende en fait ce fameux Hans Trapp qui sert encore à effrayer les enfans méchans d'Alsace. « Prends garde, disent les parens, Jean de Dratt va venir (Gieb acht, der Hans Trapp kommt). » La ville même n'est pas à l'abri

de ses méfaits. L'abbé, lassé de l'indifférence des autorités palatines auxquelles il se plaignait en vain, l'accuse devant le pape, tour à tour devant Innocent VIII, Alexandre VI et Jules II. Jean de Dratt ne s'en soucie nullement et continue de plus belle. Plusieurs diètes, celle de Fribourg, celle de Worms, celle d'Augsbourg sont saisies de cette querelle, sans résultat d'ailleurs. La dispute ne finit que par la mort de Jean de Dratt, qui, jusqu'à son dernier souffle, n'accepte aucune transaction.

Tant de luttes, compliquées encore par les dissensions que soulevaient les nouvelles doctrines de la Réforme, affaiblirent si bien l'abbaye qu'il fallut définitivement la séculariser. Convertie d'abord en une collégiale de chanoines séculiers, elle fut ensuite incorporée à l'évêché de Spire, dont elle resta dépendante jusqu'à la Révolution.

Cependant, les rois de France commençaient à jouer envers l'Allemagne ce rôle si habile, par lequel, tout en s'efforçant de ruiner la puissance de leur grand ennemi, l'Empereur, ils tâchaient, patiemment, de rattacher au royaume les anciennes contrées qui avaient appartenu à la Gaule. Dès 1552, Henri II, accédant à la Ligue formée par l'électeur de Saxe contre l'Empereur, pénétrait en Alsace et établissait tout près de Wissembourg ses cantonnemens. Les habitans ne lui témoignèrent nulle aversion. Quelques années auparavant, un chef de lansquenets, bourgeois de Wissembourg, Sébastien Vogelsberger, un homme assez curieux, d'abord garçon boulanger, puis chrysographe et maître de langues, avait assisté au sacre du Roi, à Reims, avec plusieurs compagnies de soldats et leurs drapeaux. Il avait, à son retour, été accusé de trahison par Charles-Quint et décapité. On peut présumer que, si les Wissembourgeois ne témoignèrent pas avec plus de franchise leurs sentimens à l'égard de Henri II campé aux portes de la ville, c'est qu'ils se rappelaient le sort de Vogelsberger et en craignaient un pareil. Plus tard, en effet, Philippe de Soetern, évêque-prévôt de la collégiale, dut à ses sympathies pour la France dix années de captivité. Les épouvantables misères de la guerre de Trente ans achevèrent de montrer à Wissembourg combien peu elle pouvait compter sur la protection de l'Empire. Prise et reprise par les Impériaux, les Suédois, les Français, les Weymariens, saccagée par la soldatesque de Mansfeld, ses habitans égorgés, ses maisons pillées, ses caisses vidées, elle comptait, à la fin de la

guerre de Trente ans, pour toute population cent quarante personnes. Enfin le traité de Munster l'unit de nouveau à la patrie gauloise, après huit siècles de séparation, et le premier gouverneur de l'Alsace, Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, pratiquant cette intelligente politique royale qui visait à s'attacher les cœurs et à conserver à la province ses mœurs, confirmait à Wissembourg et au Mundat tous leurs droits, franchises, coutumes et jouissances. Dès lors, le sort de Wissembourg est fixé. Ses murailles auront beau être renversées par ordre de Louis XIV en 1673; Vauban établira un système de fortifications connues sous le nom fameux de *Lignes de Wissembourg*, et, sous Louis XV, l'enceinte se relèvera, agrandie. Wissembourg est désormais forteresse et ville de guerre.

II

Ville de guerre! le voyageur qui la visite ne s'en douterait pas. S'il monte sur les remparts inutiles qui font aujourd'hui la plus paisible des promenades, Wissembourg, dominée par la tour romane de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, lui apparaît si petite, si resserrée, si mélancolique. Nul bruit ; dans les champs, autour de la vieille enceinte qui s'écroule, des paysans qui travaillent ; un calme laborieux que trouble parfois seulement le sifflet d'un train ; toute la tristesse reposante d'une ville déchue, qui se résigne. Qui dirait que le canon a si souvent retenti, que l'air a été plein du crépitement des balles, des cris des blessés, des hurrahs des vainqueurs, et qu'à tant de reprises, deux civilisations se sont affrontées sous ces murs! Le regard s'arrête un instant sur quelques toits pointus, restes de l'architecture gothique, qui protègent d'humbles maisons, mais bientôt il se pose plus longtemps sur d'autres demeures, confortables habitations de bourgeois aisés, dont le grand toit coupé en deux, les nombreuses et claires fenêtres, les lignes élégantes perpétuent l'art du XVIIIe siècle. Il ne voit plus dans Wissembourg que ce qu'elle est vraiment, une petite ville française, reconstruite presque tout entière au temps de Louis XV, après l'incendie qui l'avait dévastée.

Quand on erre dans les rues, cette première impression se confirme vite. Sans doute, les vieilles maisons alsaciennes, avec une tourelle, les poutrages apparens, un escalier qui

tourne, une cour intérieure où circule une galerie en bois, une date et la marque de profession gravées sur le linteau, ne manquent pas. Mais il faut les chercher dans des ruelles écartées, si étroites qu'une voiture y passerait à peine. On pousse une porte, et l'on découvre ici, à côté d'un tambour-major et d'une cantinière grossièrement dessinés sur le mur par un artiste local du second Empire, un chapiteau et une tête de Christ du xve siècle ; là une balustrade dont la décoration variée reproduit les plantes du pays, vigne, tabac, maïs, tournesol; plus loin, des encadremens de fenêtres joliment sculptés; ailleurs, sous le rebord d'un premier étage, une frise gothique. Quelques maisons de la Renaissance subsistent aussi, comme celle du fameux Vogelsberger, une sorte de palais, dont le riche portail s'orne des armes que tiennent deux chevaliers, ou celle de Lambach, avec ses ornemens de pierre et son escalier en colimaçon. Dans plusieurs, l'influence dernière du gothique se mêle encore à la jeune Renaissance. Mais c'est sur la grande place, au centre de la ville, que se montre le caractère si français de Vissembourg. Tout à l'entour, ce ne sont que maisons du xviiie siècle. Devant soi, on a l'hôtel de ville, élevé en 1741, dans ce grès rose qui donne aux constructions alsaciennes un si tendre accent. Modèle dont s'inspirèrent tous les bourgeois : la grande rue n'est presque tout entière qu'une suite de maisons bâties d'après lui entre 1741 et 1795. C'est une joie que de contempler les moindres choses qu'un goût délicat a su rendre précieuses, un heurtoir, la rampe d'un perron, la grille d'un balcon, le palastre d'une serrure, l'espagnolette d'une fenêtre. Sur la tranquille place de l'église, qui, par les journées d'automne, avec ses arbres dépouillés, ses feuilles mortes que soulève le vent, sa petite rivière, immobile, éveille des souvenirs hollandais, et autour d'elle, d'autres maisons, de la même époque, se pressent, dont les vitres anciennes gardent encore leur pâle couleur verte.

Rien enfin n'a manqué à Wissembourg pour être parfaitement du xviiie siècle : la femme de Louis XV, la pieuse Marie Leczinska, y résida, de 1719 à 1725, et n'en partit que pour gagner Versailles. Mais, tandis qu'une autre ville de la Basse-Alsace, Saverne, devait connaître, avec les cardinaux de Rohan, tout le luxe et le plaisir du xviiie siècle, Wissembourg ne fut qu'un refuge heureux pour des proscrits qui tendaient la main.

Stanislas, staroste d'Odolanow et palatin de Posnanie, puis éphémère roi de Pologne, puis prince de Deux-Ponts, puis retiré à Bergzabern, près de Landau, était arrivé à Wissembourg, pour s'y assurer, avec l'autorisation du roi de France, un asile contre les violences et les embûches de l'électeur de Saxe. Il avait choisi pour résidence, non loin de l'enceinte, la maison Veber. Bien qu'elle ait subi maintes vicissitudes, d'abord possession de monastère, ensuite temple de franc-maçonnerie et collège, enfin hôpital, elle n'a été qu'agrandie. C'est une assez vaste construction à deux ailes, avec une haute toiture de tuiles sombres, un beau porche, un large escalier à balustrade en bois, une de ces demeures cossues que les bourgeois riches aimaient à construire. De vieilles gens, maintenant, y achèvent leurs jours. Stanislas n'y menait pas un train royal. Il y habitait avec sa femme, Catherine Opalinska, sa vieille mère, Anne Jablonowska, sa fille, le comte Tarlo, chargé des ambassades, le baron de Meszeck, maréchal du palais, Biber, son secrétaire intime, deux ecclésiastiques, quelques officiers et trois dames d'honneur, dont la comtesse de Linange. Tandis que sa femme se lamentait contre le sort, il passait le temps à se promener sur les bords de la rivière, regardant jouer les enfans, rêvassant, fumant sa pipe; parfois il s'en allait à la chasse; rien, dans cette existence, qui soit d'un souverain; tout y est d'un rentier satisfait. Le jardin, qui n'a pas changé, aide, mieux encore que la maison, à évoquer la vie résignée qui s'écoulait entre ces murs. C'est un modeste jardin fruitier et potager, avec des carrés exactement délimités, un bassin, un jet d'eau, d'étroites allées, et qui n'a point de vue sur la campagne. On s'y croit au bout du monde. A une extrémité, au milieu d'un bosquet dont le lierre entoure les arbres, une table de pierre se penche au-dessus d'un tumulus. Là, dit-on, Marie se plaisait à venir. L'endroit est touchant : on y est complètement isolé et comme caché, on n'entend que le chant des oiseaux et le son des cloches. Tout forme encore le décor qui convient à cette douce figure. Marie, sans être belle, avait la taille bien proportionnée, le port gracieux, l'œil vif et fin, un air souriant. Elle était aussi un assemblage de vertus. Réveillée dès les six à sept heures du matin, dans cette chambre où couchent aujourd'hui les religieuses de l'hôpital, et qui communiquait avec son oratoire du rez-de-chaussée par un escalier particulier. elle lisait dans son

lit des livres de dévotion, d'histoire et de géographie, se levait entre huit et neuf en hiver, et s'habillait aussitôt. Elle se rendait alors chez sa mère; la famille royale entendait la messe, puis déjeunait entre onze et midi, sauf le Roi qui dînait seul. La lecture, la promenade occupaient le reste de la journée, et aussi les ouvrages à l'aiguille, comme tapisseries et ornemens d'église qu'on offrait aux églises. Marie eût été la fille de l'ancien propriétaire, M. Weber, qu'elle n'eût pas vécu autrement. Encore son vrai père n'avait-il aucune fortune et recevait du roi de France tout juste vingt mille écus.

Et ce père voudrait bien marier sa fille... mais qui donc prétendra à la main de cette enfant ? Lui, pauvre roi détrôné, oublié au bout de la France, ressemble à ces petits hobereaux qui ne sont guère plus que leurs paysans ; quel beau-père peu glorieux il ferait! Pourtant il ne songe qu'à cela. Marie ne paraît pas s'en soucier... Elle a bien une fois considéré avec intérêt le marquis de Courtenvaux, qui sera plus tard le maréchal d'Estrées, mais le duc d'Orléans s'est opposé à ce projet, déclarant que l'honneur de la France et des têtes couronnées ne pouvait tolérer que la fille de Stanislas descendît jusqu'à un simple colonel. On ignore si Marie en souffrit. Priant, brodant, elle soignait le jardin, s'y promenait, s'y reposait, assise à sa table de pierre. Les saisons se suivaient, ramenant des tableaux qui lui étaient chers, les montagnes couvertes de neige, les forêts givrées, la Lauter glacée, la petite ville toute calfeutrée autour des grands poêles de faïence ; le printemps qui s'éveille, et tout le jardin qui n'est plus, avec les fleurs de ses arbres fruitiers, qu'une voûte blanche et rose ; les belles nuits semées d'étoiles, avec la lune qui bleuit la campagne, les champs du Geisberg où ondulent les blés; les premières feuilles qui tombent, la vigne qui rougeoie, et bientôt, avec les bois dénudés, les pluies, la tristesse, le silence. Stanislas cherchait toujours un gendre. La Margrave de Bade lui refusait son troisième fils ; il ne réussissait pas mieux avec le comte de Charolais. Et tout d'un coup, par suite d'une intrigue de favorite, Stanislas apprend que le duc de Bourbon veut épouser Marie. Mme de Prie, maîtresse du duc, consent, sûre que sa puissance ne sera pas menacée par cette princesse trop vertueuse... Stanislas nage dans le ravissement. Marie, obéissante, se préparait à devenir duchesse de Bourbon. Cependant il n'y avait aucune

demande officielle. Le portrait que Gobert, membre de l'Académie royale de peinture, s'en alla peindre de la princesse à Wissembourg, avança brusquement les choses, et dans un tout autre sens. Le duc et Mme de Prie jugèrent Marie si facile à dominer, qu'ils la destinèrent au Roi.

On connaît l'anecdote : « Stanislas entra chez sa fille, ivre de joie et criant : Ma fille, tombons à genoux et remercions Dieu ! » Elle crut d'abord que la Pologne rappelait son Roi. Mais Stanislas lui répondit : « Le Ciel nous est bien plus favorable; vous êtes reine de France (1) ! » En France, cependant, on s'irritait ou l'on riait, parce que le Roi épousait une simple demoiselle, Stanislas n'ayant été que roi électif et un roi électif n'étant pas considéré comme un vrai Roi. Mais Wissembourg entier se réjouissait : les magistrats présentaient leurs hommages, on chantait le *Te Deum* dans les églises, on distribuait aux pauvres du pain et du vin, on tirait des feux d'artifice, on dansait. La princesse partit pour Strasbourg, puis de là pour Fontainebleau. D'autres événemens allaient agiter Wissembourg et rendre son nom célèbre.

Ville du XVIIIe siècle, Wissembourg était une ville de guerre. Elle le fut, dès sa réunion à la France, et avec un consentement si unanime, qu'ici les jeunes gens, encore plus que dans le reste de l'Alsace, ne concevaient pas d'autre métier que le métier des armes. On naissait soldat. Ce sera beaucoup parmi les solides paysans des environs que Napoléon recrutera ses cuirassiers, carabiniers et hussards, qui revenaient souvent officiers, la croix sur la poitrine et, quand, en 1813, il faudra trouver des cavaliers volontaires, le seul arrondissement de Wissembourg en fournira une centaine. Aujourd'hui Wissembourg allemande compte dans nos régimens plus de cinquante officiers supérieurs. Tout entraîna vers l'armée les habitans dès que sa destinée fut française. Située à l'extrême frontière, elle commande l'entrée en France, si l'on vient d'Allemagne, car une trouée découvre le pays sur une étendue de dix-huit kilomètres, jusqu'à Lauterbourg. Elle commande l'entrée en Allemagne, si l'on vient de France. C'était cela surtout que les Allemands voyaient en elle : une porte ouverte sur l'Allemagne. Aussi ce coin de Wissembourg, qui meurtrissait si profondément la chair

(1) *A travers l'Alsace*, par M. André Hallays. Librairie académique Perrin.

allemande, selon l'expression que plus tard emploiera Bismarck, à peine était-il français, que les Allemands essayaient de l'arracher. Dès 1674, un détachement impérial de Kaiserslautern surprenait et tuait la garnison dans ses quartiers d'hiver; en 1705, nouvelle tentative d'abord heureuse, mais que bientôt Villars réduisait à néant. Dès lors, toutes les guerres qui jetteront contre la France l'Allemagne et l'Autriche commenceront ou se termineront autour de Wissembourg. C'est un poste avancé où l'on attend toujours une attaque, où défilent toujours les troupes, où l'on s'étonne, quand on n'entend ni siffler les balles ni retentir le canon, où les enfans n'imaginent pas de plus beau divertissement qu'un combat, et jouent entre eux à la bataille.

Bien que Louis XIV eût ordonné en 1673 le démantèlement, Vauban ne voulait pas laisser la ville sans défense. Il résolut d'établir un système de fortifications qui, du col du Pigeonnier, point culminant des Vosges près de Wissembourg, se développerait jusqu'à Lauterbourg, en suivant la rive droite de la Lauter: ce sont les fameuses lignes de Wissembourg. Commencées dès 1704, elles furent continuées en 1706 par Villars, qui y fit travailler onze mille pionniers. Composées d'une série d'épaulemens et de parapets que renforçaient de distance en distance des redoutes, elles devaient se compléter par d'autres redoutes sur la rive gauche, ainsi que par des digues qui permettaient d'inonder les lieux d'alentour.

Le comte du Bourg les prolongea même, en 1708, jusque sur la Sarre, par de grands abatis d'arbres en forme de redans, à travers les Vosges. Il n'empêche qu'en 1744 une armée impériale, sous le commandement de Charles de Lorraine, emporta la ville par une alarme, célèbre encore dans la région sous le nom d'alarme des Pandours. Coigny, accourant, dut forcer ces lignes élevées pour la défense du royaume et qui étaient maintenant aux mains de l'ennemi. On sentit alors la nécessité d'entourer Wissembourg de nouvelles fortifications, et l'on se hâta. Le mur d'enceinte fut réparé, un fossé creusé, des remparts et des réduits construits; une écluse et plusieurs batardeaux soutinrent les eaux des fossés à une hauteur moyenne de trois mètres. Quelques ouvrages extérieurs, d'abord projetés, ne furent pas exécutés. Dans la ville même, de nouvelles et nécessaires constructions, comme les différens corps de garde, aux

portes de Haguenau, de Bitche, de Landau, la caserne d'infanterie, les manutentions, la buanderie, l'aubette du portier-consigne achevèrent de lui donner son visage militaire.

La Révolution éclate. Une municipalité remplace l'ancien magistrat; le *Staffelgericht* est supprimé. Un directoire de quatre membres et un conseil de douze administrent le district avec un zèle tout révolutionnaire. Un jacobin, un pasteur, fils de fripier, mène la fête. Les prêtres ayant refusé le serment, les offices sont interdits dans la collégiale, les couvens fermés, les ecclésiastiques qui n'émigrent pas déportés, les habitations des chanoines séquestrées, la maison du doyen occupée par le district. La rage détruit tous les signes de l'ancien régime et de la religion. On saccage l'église, on fond ses cloches, on enlève les grilles dorées qui séparaient les transepts des nefs, on brise l'immense lustre en forme de couronne; une femme met en pièces avec un sabre toute la broderie de pierre qui serpentait à l'intérieur sur les murs. Il semble que la profanation va s'arrêter. Bien au contraire. Un beau jour, les Jacobins, en bonnet rouge, conduisent à travers la ville tous les ânes de la contrée, couverts de nappes d'autels et d'ornemens sacrés, rabat au cou, et chapelets aux oreilles. Une troupe de jeunes filles, vêtues de blanc, la chevelure flottante, les accompagnent avec de jeunes hommes, en soutane et surplis, qui chantent des airs d'église mêlés de blasphèmes et d'obscénités. Place du Marché, ils entassent pêle-mêle crucifix, chasubles, livres de prières et de liturgie et y allument le feu. On raconte qu'un jacobin présentait à son âne un ciboire avec des hosties consacrées, en disant : « Allons, animal, mange ce Dieu. »

Mais pendant que ces horreurs se passaient, le sort de la France continuait à se jouer sur les lignes de Wissembourg. Le feld-maréchal Wurmser les envahissait, s'emparait de la ville, où les émigrés rentraient, aux cris de : « Vive le Roi ! » acclamant les princes de Condé, de Bourbon et d'Enghien debout sur le balcon de la maison commune. Wurmser aussitôt rétablissait l'ancien régime. Mais Hoche arrive : il a laissé plusieurs divisions de son armée sur la Sarre. et débouche par la vallée de Niederbronn; il bat Wurmser à Frœschwiller, le rejette sur Wissembourg où les Autrichiens ont le bonheur de rallier les Prussiens. L'armée ennemie est fortement retranchée sur le Geisberg... Hoche a fait sa jonction avec l'armée du Rhin, que

commande Pichegru. Il attaque : Desaix, qui commande la droite de l'armée du Rhin, marche sur Lauterbourg ; Michaud, sur Schleithal ; lui, se porte contre le centre, en face des Autrichiens de Wurmser qu'appuient les Prussiens du duc de Brunswick et les émigrés de Condé. L'assaut est irrésistible : les troupes françaises s'élancent sur l'ennemi, en criant : « Landau ou mourir... » enlèvent le Geisberg, refoulent partout Autrichiens, Prussiens et Condéens, et le surlendemain Landau est débloquée et libre.

Ce ne devait pas être la dernière bataille de Wissembourg, mais ce devait être la dernière victoire française. Où Villars, Coigny et Hoche avaient triomphé de l'ennemi insolent, Douay, le 4 août 1870, tombait, mort et vaincu, après avoir résisté de huit heures du matin à deux heures de l'après-midi contre trois corps d'armée avec une seule division. L'Allemagne enfin retirait de sa chair ce coin de Wissembourg.

III

Pour un Français, Wissembourg, c'est moins peut-être cette petite ville mélancolique et rose que ce plateau du Geisberg, où le sang de nos soldats a si souvent coulé et d'un flot si généreux. Là, depuis des siècles se sont heurtés deux civilisations et deux peuples, et le jour où le possesseur du sol a dû reculer, il n'a cédé qu'au nombre, recueillant de la gloire jusque dans sa défaite. De ces champs, de ces prés, de cette route qui les longe, de partout, s'élève la voix de nos morts. Quand on gravit ce plateau, il semble que des ombres vous accompagnent, ombres des soldats de la monarchie, des soldats de la première République, des soldats du second Empire. C'est un pèlerinage à travers un immense cimetière.

Ce cimetière immense domine depuis les hauteurs du Geisberg la ville de Wissembourg et regarde l'horizon assombri de forêts par où se glissa l'armée du prince royal Frédéric-Guillaume. Une route, qu'ombragent des arbres fruitiers, la contourne. Je la parcourus pour la première fois par un rayonnant après-midi du mois d'août. Pas un nuage au ciel, un soleil implacable, et, sur le chemin, l'ombre maigre des cerisiers et des quetschiers. Excitées par la lourde chaleur, de grosses mouches s'acharnaient contre nous. Néanmoins dans un silence,

que ne rythmaient même plus les habituels bruits confus de la nature, des hommes fauchaient, tandis que, la tête protégée par un foulard, des femmes, penchées, formaient et liaient des gerbes; de solides et jeunes garçons, petits-fils des soldats de Napoléon, se pressaient, une faux ou un râteau sur l'épaule. Sous la moisson ondulante, cette terre, où des êtres humains répétaient le geste éternel du travailleur, donnait une impression de sereine magnificence. En ces lieux si paisibles, quarante ans plus tôt, on s'égorgeait, aux hourras des vainqueurs se mêlaient les plaintes des blessés et le râle des morts, et une grande nation, celle que ses ennemis, tout ensemble railleurs, jaloux et respectueux, appelaient la grande nation, était abattue. Rien dans la cruelle indifférence de la nature n'en avertissait le promeneur. Mais soudain, une tombe au bord du fossé, montra sa croix de bois; un monument, plus loin, éleva sa stèle funéraire, et ce furent d'autres tombes et d'autres monumens. Comme dans un paysage célèbre un poteau indique le meilleur point de vue, des écriteaux indiquaient les endroits « sensationnels, » l'enclos des turcos, où le 1er tirailleurs arrêta tout seul les efforts de deux corps d'armée, où le surlendemain de la bataille on marchait encore dans une boue sanglante, les Trois-Peupliers près desquels tomba Douay, la ferme où il acheva d'expirer, le château où les derniers troupiers tirèrent les dernières cartouches. Illusoire bonheur de la paix! ces champs ne sont fécondés que d'ossemens, et l'image de la guerre se dresse ici à chaque pas, la guerre, depuis des siècles souveraine en ces lieux, et qu'on sent tapie derrière les montagnes, attendant l'heure, guettant l'occasion. Si, en suivant ce calvaire, un jeune Français, qui a de l'âme, plie sous le poids du désastre, sa fierté l'oblige à ne s'épargner aucune de ces douloureuses stations.

Une ferme, en haut de la route, un peu en retrait, entourée d'une vaste cour, où hurlent deux molosses attachés, se tasse derrière des arbres. C'est le Schafbusch. Rien n'y a changé depuis que rendit l'âme, dans une pièce au rez-de-chaussée, le général Douay, frappé au ventre par un éclat d'obus. Il était étendu à terre contre le dossier d'une chaise renversée, et coiffé encore du képi aux feuilles de laurier, quand le prince royal, victorieux, vint le saluer; un médecin militaire se trouvait près de lui, et un petit chien. Le soir, à cinq heures, la dépouille

amenée à Wissembourg, au fond d'une voiture de blessés, jusqu'à l'hôpital militaire, fut transportée à la sous-préfecture. Le 6 août, à la même heure, alors qu'on apprenait la défaite de Frœschwiller, l'enterrement eut lieu. L'éclat d'obus, en déchirant les entrailles, avait si fort avancé la décomposition du corps que deux habilleuses mortuaires de profession ne purent remplir leur office. Deux soldats prussiens reçurent l'ordre de les remplacer; tout d'abord défaillans, ils demandèrent à fumer un cigare pour exécuter jusqu'au bout leur mission. Ils emportèrent chacun, en souvenir, un des éperons du général (1). La musique allemande précédait le cortège et des délégations de toutes armes représentaient l'armée triomphante.

De la route, un chemin conduit au château du Geisberg, château du XVIIIe siècle, bordé à l'Est par une terrasse que soutient une muraille à pic et clos à l'Ouest par un autre mur épais que perce une seule porte. La façade sur la cour intérieure n'a qu'un étage; de l'autre, surélevée et qui contemple l'Alsace, un magnifique et double escalier de pierre descend au verger. Aujourd'hui, habité par une dizaine de familles paysannes qui cultivent les terres avoisinantes, encombré et déshonoré par tout ce qui constitue la vie d'une ferme, il garde une noblesse désolée. On aime même qu'une demeure d'un art si français, et dont les murs conservent les trous des boulets et des balles ennemies, ait connu une telle déchéance, comme si la beauté ne pouvait subsister, où la France fut écrasée. C'est là en effet que se firent tuer les derniers défenseurs, quelques centaines, derrière les murs, dans la cour, sur les marches de l'escalier, partout où l'on pouvait vendre chèrement sa vie. En vain les grenadiers du Roi essayèrent-ils d'enlever le château : ils reculèrent, et ceux qui les renforcèrent ne réussirent pas davantage à pénétrer. Presque tous les officiers allemands étaient hors de combat. Enfin trois batteries à cinq cents mètres des murailles, quatre autres aux Trois-Peupliers submergèrent d'obus le château. Alors, n'ayant plus de munitions, ceux de nos soldats qui n'étaient pas morts se rendirent.

Dans ce grand cimetière, il en est un autre, plus petit, très petit, si vaste cependant par tout ce qu'il enferme d'espérances ruinées, d'inutiles dévouemens, de tragiques leçons. Il se cache

(1) *Wissembourg au début de l'invasion de 1870*, par Edgar Hepp. Ed. Berger Levrault, 1887.

un peu en dehors de la ville, à droite, quand, au sortir de la gare on s'engage sur la route du Geisberg. Si calme, même pas entouré de murs, des plantes grimpantes nouées au long de ses grilles, il ressemble au calme jardin d'un bourgeois renté qui aimerait les fleurs. On pourrait passer devant la porte sans se douter que c'est la demeure des morts ; il faut le savoir, ou qu'un homme du pays vous saisisse en quelque sorte par la main, vous y conduise et vous dise : Entrez ! Une large pierre rose, que surmonte une colonne, recouvre la terre où est enseveli, avec ses deux fils, le général Abel Douay ; sur d'autres pierres, sur d'autres colonnes, se lisent des noms d'officiers, jeunes capitaines, jeunes lieutenans, tués dans la journée du 4 août ; d'autres pierres, d'autres colonnes commémorent l'infortune de ces héroïques soldats. Étroits rectangles de gazon où des mains pieuses répandent les fraîches fleurs de la saison, voilà vraiment le tombeau de l'Alsace française. Ce cimetière ne contient pas, comme les autres cimetières, que des corps sans vie, mais toute l'Alsace perdue et toute la grandeur écroulée de la France.

...O Wissembourg, qui t'appelles Château de la Sagesse ou encore Château Blanc, Wissembourg où Marie Leczinska, ignorante de son destin, passa les plus heureuses années de son existence, mélancolique Wissembourg endormie dans la grâce du XVIIIe siècle français, de quel accent tragique tu résonnes aujourd'hui dans nos cœurs !

PAUL ACKER.

POÉSIES

LE VOYAGE AU BORD DE L'EAU

La fin d'un jour d'été. Le ciel mauve est sans pli.
— De dociles roseaux qu'un souffle à peine frôle...
Des brumes qu'une fée attache à son épaule...
Un silence de paix, de tendresse, d'oubli...
Une onde paresseuse et la grâce d'un saule...

Je suis des yeux cette eau dont le ruban glacé
Semble, à travers les prés, une couleuvre lente;
Cette fluidité magique, transparente,
Où l'heure, en déclinant, a pour moi nuancé
De vains reflets d'argent, d'azur et d'amarante...

Et mon rêve, guidé par le fil du courant,
S'éloigne... et puis s'éloigne encore... Je suppose
Par delà l'horizon teinté d'un peu de rose,
Les chemins fabuleux, les beaux chemins que prend
Toute source limpide en ses deux rives close!

Je suppose à loisir l'étrangeté des ciels,
Les nocturnes soleils parés de sortilège
Et les mornes sapins tout ruisselans de neige
Qui se mirent, figés et comme artificiels,
Dans la virginité des ondes de Norvège...

J'imagine l'Écosse humide aux gazons frais...
La Hollande : un moulin sur des eaux pudibondes...
Une nixe du Rhin coiffant ses nattes blondes
Avec le peigne pris aux gnomes des forêts
Quand passe un voyageur sur la vague profonde...

Je découvre les flots sauvages, les torrens
Qui murmurent au fond des gorges de Bohême...
Et la verte « Donaù » plus ample qu'un poème...
Et ces pâles ruisseaux où va boire en pleurant,
Dans les légendes d'or, la princesse qu'on aime!...

Je vois les doux, les purs, les délicats matins
Se baignant aux bassins d'Espagne et d'Italie...
Les fontaines de Rome et leur mélancolie...
Les lourds soleils couchans sous des roses éteints
Que reflètent les yeux pleurans de Castalie...

Car la Grèce m'accueille où l'onde n'a chanté
Que pour des chevriers, des dieux et des poètes,
La Grèce où, dénouant ses triples bandelettes,
Une nymphe lavait la belle nudité
Des chevilles d'Athène au front de violettes!

Je vais plus loin,.. plus loin... Il me souvient encor
Et du Gange opulent, et des fleuves de Chine,
Et des jaunes rameurs ployant leur maigre échine;
Et des soirs d'Assouan, et des nuits de Louqsor...
Mes rêves font le tour du monde : j'imagine!...

— Or, me voici captive au bord d'un filet d'eau,
Un mince filet d'eau dans un jardin de France.
... Des roseaux balancés avec indifférence...
Une ombre qui s'allonge ainsi qu'un lent rideau...
Un saule échevelé qui frémit en silence...

Toute lueur évoque un paradis perdu,
La brume qui s'étend forme de blancs sillages,
Et j'ai, lasse d'errer de voyage en voyage,
A mes songes lointains peu à peu confondu
Ces brouillards cotonneux et ces penchans feuillages...

AU BORD DE L'EAU

— Étang de nacre et de jade,
De topaze et de béryl;
Étang grave et puéril,
Indifférent et maussade;

Pâle et luisant à la fois
De multiples influences,
Étang, j'ai dans vos nuances,
Un à un, plongé mes doigts.

Les froids baisers de votre onde
Me pénètrent lentement...
O fluide diamant,
Caresse chaste et profonde!

O douceur, ô volupté
Merveilleuse et délicate;
Reflets de perle ou d'agate,
De l'eau morte et de l'été!...

***

L'heure est chaude, pesante, moite...
Des nympheas à demi clos
Dorment sur l'étang qui miroite...
Je suis couchée au bord de l'eau.

Dans sa dédaigneuse indolence
Un cygne me frôle en passant...
— Prescience intime, silence
Inquiet, obscur et puissant!

L'orage est proche... Des corolles
Inclinent leurs fronts courbatus;
Dans les saules aux branches molles,
Soudain les oiseaux se sont tus;

Et c'est une torpeur trop forte
Que parfois nous verse l'été,
Car toute chose est comme morte,
Et le jardin comme enchanté !

...Sur l'étang de nacre et de jade
Les blancs nympheas se sont clos...
— Mon âme orageuse et malade,
Je n'irai plus au bord de l'eau.

***

— Soleil, soleil, vous dispersez
A travers les rameaux blessés
Par l'Automne aux rigueurs naissantes,
Vous dispersez votre trésor,
L'essaim muet des guêpes d'or
Lumineuses et frémissantes.

Soleil, vous dont l'Aube a rêvé,
Pour vous accueillir, j'ai levé
Mes mains en forme de corbeille ;
Vous glissez le long de mes doigts...
Sur le sable, à mes pieds, je vois
L'ombre mince qui m'est pareille.

Je vous offre tout ce que j'ai,
Soleil, — le jardin négligé,
Le mur vêtu d'un lierre triste,
La vigne où pend un raisin noir,
Et la terrasse, et ce miroir, —
L'étang d'opale et d'améthyste !

Parmi les nympheas déclos,
Jouez, soleil, jouez dans l'eau
Que ride une brise, au passage...
Jouez ! Ce miroir est à moi,
Et j'irai voir dans son œil froid,
Nimbé du vôtre, mon visage !

REFLETS DANS L'EAU

Étendue au seuil du bassin,
Dans l'eau plus froide que le sein
Des vierges sages,
J'ai reflété mon vague ennui,
Mes yeux profonds couleur de nuit
Et mon visage.

Autour de moi dansaient, légers
A travers les blonds orangers,
De vains atomes...
Mes doigts souples demeuraient joints;
Il me semblait venir de loin,
Comme un fantôme!

Or, dans ce miroir incertain,
J'ai vu de merveilleux matins...
J'ai vu des choses
Pâles comme des souvenirs,
Dans l'eau que ne saurait ternir
Nul vent morose.

Alors — au fond du Passé bleu —
Mon corps mince n'était qu'un peu
D'ombre mouvante;
Sous les lauriers et les cyprès,
J'aimais la brise au souffle frais
Qui vous évente...

J'aimais vos caresses de sœur,
Vos nuances, votre douceur,
Aube opportune;
Et votre pas souple et rythmé,
Nymphes au rire parfumé,
Au teint de lune;

Et le galop des ægypans,
Et la fontaine qui s'épand

En larmes fades...
Par les bois secrets et divins
J'écoutais frissonner sans fin
L'Hamadryade !

J'aimais la ruche aux larges flancs,
Le chant des abeilles, les blancs
Troupeaux de chèvres;
Avec le miel ensoleillé,
L'âcre saveur du lait caillé
Monte à mes lèvres !

Dans l'ombre molle qui consent,
J'ai parfois sucé votre sang,
Grenades mûres;
Et pour mes cheveux j'ai mêlé
Des fleurs, des pampres et des blés
A des ramures...

— O cher Passé mystérieux
Qui vous reflétez dans mes yeux
Comme un nuage,
Il me serait plaisant et doux,
Passé, d'essayer avec vous
Le long voyage !...

Si je glisse, les eaux feront
Un rond fluide... un autre rond...
Un autre à peine...
Et puis le miroir enchanté
Reprendra sa limpidité
Froide et sereine.

LE MÊME INSATIABLE ET MERVEILLEUX TOURMENT...

Le même insatiable et merveilleux tourment
Vous emporte vers trop de choses !...
— Reposez-vous, mon cœur, ne fût-ce qu'un moment ;
Ce soir je suis faible, morose...

Après avoir goûté l'allégresse du jour
Dans sa lumière forte et rude,
Ce soir, il faut goûter, mon cœur, au philtre lourd
D'une émouvante lassitude!

Il faut tout oublier : les yeux qui ne sont plus,
Les heures trop tôt épuisées,
Les délicats matins, les soirs irrésolus
Sous leur écharpe de rosée;

Les jardins bourdonnans au vol d'or des frelons,
Les lis purs comme des reliques,
Et les pas dans la brume, au bord des eaux, le long
Des peupliers mélancoliques...

A quoi bon tant aimer le beau front nébuleux
Des bois visités par la lune;
Les roses nymphéas des pâles étangs bleus
Où vont des feuilles, une à une...

Et le silence, et l'ombre, et le soleil de mai
Qui fait luire les toits d'argile;
Et le vol des palombes blanches, mieux rythmé
Que le vol d'un rythme fragile!

A quoi bon s'arrêter au charme périlleux
D'une harmonie ample et sonore,
A des mots frémissans qui laissent après eux
Beaucoup plus de détresse encore;

Que sert de désirer d'un désir si fervent
La ramure la mieux fleurie?
A quoi bon! Tout au monde, hélas! est décevant,
Et je suis faible, endolorie...

Reposez-vous, mon cœur, d'avoir battu trop fort
Pour des rêves, pour des chimères,
Qui, derrière le masque, ont l'aspect de la Mort
Sur un lit de cendres amères!

Ah! Mensonges, reflets trompeurs, jeux de miroir,
Illusions et folles courses!
Ce soir, écoutez-moi, — n'écoutez pas, ce soir,
Le bondissant appel des sources!

N'écoutez pas le souffle amoureux et léger
De la nuit apprêtant ses voiles...
Du chant des rossignols demeurez protégé,
Et des yeux tendres des étoiles;

Et de l'écho muet des désirs, des aveux,
Des souvenirs, — perfides baumes...
Restez sourd, ô mon cœur, à la lampe qui veut
Que l'on veille avec les fantômes!

Reposez, reposez, ne fût-ce qu'un moment,
Dans l'indifférence des choses...
Mais le don de sentir, ce merveilleux tourment,
Meurt et renaît de mille causes;

C'est un vin que les dieux composent à leur gré
Pour nos cœurs débordans et vides,
Et dont vous resterez à jamais altéré
Comme l'urne des Danaïdes!

LES OMBRES

Fantômes légers, vains et fluides corps
Devinés à peine,
O vous qui parlez avec la voix des Morts,
Cette voix lointaine...
Lorsque vient la nuit, la donneuse de paix
Et de solitude,
Vous m'apparaissez — et je vous reconnais
Avec certitude.
Je vous vois surgir comme à pas de velours
De l'alcôve sombre;
Parfois vous chassez le vol d'un rêve lourd,
O fragiles Ombres!

Vous touchez mon front, mes cheveux dévoilés,
Mes paupières closes,
Et je vous écoute, et vous me rappelez
De très vieilles choses, —
Car c'est du Passé, des souvenirs secrets,
Des lèvres fanées,
C'est de mes désirs et c'est de mes regrets
Que vous êtes nées !
— Ombres, vous gardez mes plus chères amours,
Mes fleurs les plus rares,
Et la cendre fine et chaude de mes jours,
Dans vos doigts avares ;
Tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai voulu
Des heures trop brèves,
Vous l'avez pesé... Seules, vous avez lu
Le feuillet des rêves !...
Oui, vous savez tout, Visiteuses de nuit,
Et je vous redoute,
Et sans vous, pourtant, je n'aurais nul appui
Sur l'hostile route ;
J'irais devant moi vers l'avenir diffus
Sans but et sans bible,
Si vous n'attachiez à tout ce que je fus
Des fils invisibles !
— Ombres, guidez-moi hors des vagues chemins,
Loin des rives pâles...
Je ne vous crains plus, je vous tends mes deux mains,
Ombres sororales ;
Votre voix ressemble au murmure des Morts
Dont le rythme berce...
Fantômes légers, vains et fluides corps
Qu'une voix disperse !

PASSÉ, DORMEZ EN PAIX...

O Temps, suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !...

Passé, dormez en paix dans le linceul des cendres !
Je ne livrerai point de regrets superflus
Aux défuntes douceurs, aux choses qui n'ont plus

Ni regard, ni chaleur, ni grâce neuve et tendre;
Je ne reviendrai point aux feuillets déjà lus,
A la vague sans fond qu'entraîne le reflux...

Que nous sert, puisque rien ici-bas ne demeure!
L'aile sombre du Temps glisse, désigne, effleure...
Emporte! Et c'est l'abîme insondable des heures.

Or, la vie est un flot merveilleux et divin,
Profond comme la mer, grisant comme le vin,
Un large flot mouvant que nulle main n'entrave!
Elle va, sourde, aveugle, ouvrant les faibles doigts
Qui retenaient encor les songes d'autrefois...
Elle va, torrent fol où dansent des épaves,
Dénouant les liens, assourdissant les voix,
Brisant et dispersant, tels des fétus de paille,
L'esquisse et le serment, le marbre et la muraille!

Et de vous, ô Passé, monte un muet murmure...
Dormez, dormez en paix. Ce monde où rien ne dure,
Où rien ne nous séduit qui ne soit décevant,
Ce monde fugitif, ce monde n'est vivant,
Et ne vaut ce qu'il vaut, et n'a d'étrange charme,
Que parce qu'un sourire est proche d'une larme.

Or, sachant désormais ce que vivre a de prix,
Il ne me restera de crainte ou de mépris
Pour nul chant passager, pour nulle brève joie;
Mes yeux seront émus, mes yeux seront épris
Du nuage enroulé dans sa traîne de soie...

Je veux n'aimer le jour que de pourpre blessé!
— Molle branche du saule où s'accroche la brise,
Rose blonde au front lourd dont le blond s'harmonise
A la fragilité d'un vase de Venise;
Visage, bleu reflet par un souffle effacé,
Cher amour périlleux sans trêve menacé,

Je veux, si mes désirs, mes rêves, mes chimères,
Pêle-mêle entraînés dans l'éternel courant
Se perdent à jamais sur des plages amères,
Je veux n'avoir pas dit aux heures éphémères
De suspendre pour moi leur vol indifférent !...

A ANDRÉ CHÉNIER

Adossée au rocher, fluait une fontaine...
Lasse du chaud midi, de ma course lointaine,
Et séduite déjà par l'appel murmurant,
J'avançais, — quand je vis, penché sur le courant,
Un enfant demi-nu, plus souple qu'un arbuste.
L'enfant riait. Ses bras, ses frêles bras robustes
Portaient une chevrette... Or, devant ce tableau
Rustique, en écoutant les murmures de l'eau,
Du jeune André Chénier j'évoquai la mémoire, —
Le Chénier de seize ans qui, s'arrêtant pour boire
A quelque source en pleurs de notre Languedoc,
Vit s'enfuir une nymphe, et grava sur le roc :
« *Fons est ille Deis sacratus.* » Je suis sûre
Que, séduit comme moi devant ce froid murmure,
Ce petit pâtre grec et ce chevreau bêlant,
Un jour de grand soleil, au bord d'un chemin blanc,
Il les eût célébrés sur la cadence agile
Avec les pipeaux d'or que lui prêtait Virgile !

André Chénier !... Son nom bruit tel un rameau
Balancé par les vents de la côte latine !
— Ma mère, d'une voix nuancée, en sourdine,
Me faisait réciter naguère, mot à mot,
Les strophes de « Myrto, la jeune Tarentine... »

Elle m'avait conté qu'il était né très loin,
Là-bas, dans Galata que baigne le Bosphore ;
Que sa mère chantait aux sons d'une mandore,
Sous un voile embaumé de musc et de benjoin,
A l'heure merveilleuse où le couchant se dore...

Qu'il jouait tout enfant dans un jardin fermé,
Près du jet d'eau fluet des bassins de porphyre;
Qu'à l'ombre d'un figuier, il apprenait à lire...
— Et moi, j'appris ainsi, Poète, à vous aimer
A travers le passé, le soleil et la myrrhe!

Je connais aujourd'hui l'écolier studieux
Découvrant le Platon, ravi par l'*Odyssée*...
Car déjà, vous pliant à rythmer la pensée,
De cet amour du Beau qu'élaborent les dieux,
Vous sentîtes votre âme obscurément blessée!

Des vers inachevés comme votre destin
Tombaient de votre plume en cadences soudaines;
Aux amis préférés, Pange, Fondat, Trudaine,
Vous les lisiez, parfois, — ce furent, incertains,
De naissans papillons essayant leurs antennes...

Plus tard, j'ai rencontré le pèlerin fervent
Que possède sans doute une belle folie
Le long des clairs chemins de Suisse et d'Italie;
Vous alliez, tête haute et les cheveux au vent...
Je vous faisais le don de ma mélancolie!

Avec vous, j'ai compté les étoiles au ciel
Et les flots alanguis du golfe de Sorrente;
Sur l'horizon passaient quelques barques errantes...
Des femmes à la taille souple, au teint de miel,
Vous offraient en riant leurs fiasques odorantes.

Vous aimiez faire halte aux margelles des puits,
Cueillir ces fruits plus doux que la mangue des îles;
Dans la paix qui s'allonge au pied des campaniles,
Il vous plaisait rêver les lumineuses nuits
Et les tendres matins de Crète et de Sicile...

Puis vous avez quitté l'Italie, et les yeux
Charmés, et le parler musical de ses filles,
Pour les yeux de la « fille d'Arno, » pour Camille,
Pour la pure Fanny des soirs harmonieux
Que Versailles abrita sous de molles charmilles;

La Muse du Plaisir et celle de l'Amour,
Voluptueusement vous portaient dans leurs ailes...
Mais vous serviez encore une Muse plus belle :
La Liberté, prenant votre lyre à son tour,
L'a su faire vibrer sur des cordes nouvelles !

C'était à l'heure trouble où craquaient les remparts
Et les donjons des places fortes;
Où, sur notre vieux sol miné de toutes parts,
Montaient de farouches cohortes...
La Liberté, Chénier ! D'innombrables courroux
L'appelaient comme une revanche,
Mais nul n'aura rêvé plus ardemment que vous
De sa chaste poitrine blanche;
Et lorsque, la voyant au milieu du danger
Se voiler, dédaigneuse et pâle,
Fidèle, vous avez bondi, pour protéger
Du moins sa robe virginale !
A ceux-là qu'entraînaient toutes les passions
Vers le meurtre et vers la ruine,
Vous avez répondu par l'indignation
Qui vous soulevait la poitrine;
Ceux-là, vous les avez maudits, marqués au front.
Mais voici que dans leur délire
Ils ont imaginé le douloureux affront
De vouloir briser votre lyre !
Oui, captif, savourant l'injustice du sort,
Il fallait que vos mains amères
Arrachassent enfin l'azur, la pourpre et l'or
Dont vous revêtaient les Chimères...
Hélas ! Dans l'ombre affreuse où s'étouffent les pas,
Coulaient parfois de fières larmes,
Et mon cœur a suivi, jour à jour, des combats
Où vous étiez seul et sans armes;
Et pourtant, ces pamphlets vengeurs, ce beau défi
Que vous leur lanciez à la face,
Tous ces rythmes fiévreux, poète, auront suffi,
Car nulle mort ne les efface.

Paris, gorgé de sang, a vu passer un soir

Le condamné sur sa charrette,
Et Paris ignorait qu'un glorieux espoir
Tombait avec sa jeune tête...
Vos cendres, ô Chénier, vos cendres ont frémi
De cet indifférent blasphème,
Mais votre tombe, alors, s'est ouverte à demi,
Laissant échapper un poème !
Nous l'avons recueilli. — Les ruches, les vergers,
Bruissaient du vol des abeilles ;
Au bord de l'Ilyssus dansaient les bruns bergers
Et les porteuses de corbeilles...
Et nous avons chanté ce regret tendre et vain,
Mélodieux, triste et sonore :
« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin...
« Je ne veux pas mourir encore !... »

Baronne A. de Brimont.

REVUE DRAMATIQUE

THÉATRE DE L'AMBIGU : *La Danse devant le miroir*, pièce en 3 actes, de M. François de Curel. — THÉATRE-ANTOINE : *Un Grand Bourgeois*, pièce en 3 actes, de M. Émile Fabre. — GYMNASE : *Les Cinq messieurs de Francfort*, pièce en 3 actes, de M. Rœszler, traduction de MM. Lugné-Poë et Elias.

Il y a longtemps que M. François de Curel n'avait rien fait représenter. Tous les lettrés le regrettaient. Dans la littérature dramatique de ces vingt-cinq dernières années, il n'y a pas d'œuvre plus originale et souvent plus intéressante que la sienne. Je me souviens de l'effet que produisirent ses premières pièces. C'était aux beaux temps du Théâtre-Libre. Il n'y avait guère de rapports entre l'esthétique du lieu et celle de *l'Envers d'une sainte* ou des *Fossiles*, qui en était même exactement le contraire. Le Théâtre-Libre avait été inventé pour installer sur la scène la réalité la plus plate, la plus vulgaire et la plus quotidienne ; c'était le triomphe du réalisme, la glorification du trivialisme; décor, dialogue, jeu des acteurs, tout était à l'avenant : on sortait de là avec une âme de parfait concierge. A quoi songeait-il de nous donner soudain ce théâtre étrange, déconcertant, qui ne ressemblait à rien de ce qu'on avait entendu là et ailleurs, et dont le premier caractère était de jeter le défi à toute réalité? C'était romanesque et romantique, éloquent, déclamatoire, brillant, brillanté, puissant, violent, profond, échevelé. L'admiration de quelques-uns alla tout de suite au délire ; nul ne resta indifférent. On avait eu ce sursaut, cette émotion, ce coup au cœur que donne la révélation d'un art très personnel. Les pièces qui suivirent, *l'Invitée, le Repas du Lion, la Nouvelle Idole*, tinrent toutes les promesses de leurs aînées et établirent sur des bases larges et solides la renommée de M. de Curel. Je

ne crois pas qu'aucune d'elles, — et je le dis, sauf erreur, — ait eu un grand nombre de représentations. Mais c'est le sort commun des pièces qui s'adressent aux délicats et passent un peu au-dessus de la foule.

M. de Curel est d'abord et incontestablement un homme de théâtre. On lui a souvent objecté que ses sujets étaient des sujets de romans plutôt que de pièces de théâtre et qu'il eût mieux fait de les traiter sous forme de romans. On ignore qu'il avait commencé jadis par écrire des romans, et que ces romans diffus et obscurs étaient parfaitement illisibles; il a bien fait de renoncer à un genre qui ne lui convenait pas : il a besoin de la discipline du théâtre, qui le force à condenser sa pensée, à ramasser ses effets. Il excelle, dès le début d'une pièce, à poser la situation, nettement, vigoureusement : il sait lancer le drame à toute allure. Il n'hésite pas à pousser une situation jusqu'au bout. Il a des scènes d'une hardiesse surprenante où tout de suite il empoigne son auditeur et, sans souci de ses résistances, le mène où il veut. Il a le goût des idées, et je ne crois pas qu'il ait jamais écrit une pièce pour écrire une pièce, mais chaque fois il a cru qu'il avait quelque chose à dire. Il s'est attaqué aux problèmes les plus ardus de la philosophie, et, la philosophie ne lui suffisant pas, il y a ajouté la sociologie. Dans *la Nouvelle Idole* il a secoué énergiquement ce moderne fantôme à effrayer les gens : la Science. Dans *le Repas du lion*, il a mis à la scène non pas un socialiste, ni des socialistes, mais le Socialisme. Il prend volontiers pour personnage principal un être de raison, une entité. Dans *la Fille Sauvage*, son héroïne c'était l'Humanité, à moins que ce ne fût la Civilisation. Dans l'audacieux raccourci d'une soirée il faisait tenir toute l'histoire de l'humanité, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Tout à la fois il exposait l'œuvre de la civilisation et il lui faisait son procès. Trop est trop ; c'est le défaut chez M. de Curel qu'il ne fait pas bien le départ entre l'originalité et la singularité et ne sait pas s'arrêter au point au delà duquel un public même lettré, même délicat, même raffiné, se lasse et se décourage. Autant que les questions de philosophie générale, les problèmes d'une psychologie aiguë le tentent. Dans *l'Envers d'une sainte*, il mettait à la scène une femme qui, s'étant enfermée dans un couvent, y avait enfermé avec elle sa jalousie et l'avait conservée intacte pendant des années, n'ayant pas eu ce divertissement de la vie mondaine qui chaque jour use un peu nos passions et, comme un fleuve qui ronge le rivage, emporte un peu de notre sensibilité, de notre personnalité, un peu de nous. C'est, sans contestation possible, un des plus pénétrans

« essais de psychologie » qu'il y ait dans le théâtre contemporain. Quelques années plus tard, M. de Curel faisait représenter *l'Amour brode* sur une scène pourtant habituée aux subtilités de l'analyse, puisque c'était la Comédie-Française, où on n'a pas cessé de jouer, — quoiqu'on les joue trop rarement pour le ravissement du public, — Marivaux et Musset. Ce marivaudage exaspéré mit en déroute les meilleures volontés : je m'en souviens, j'y étais. Au bout de quelques scènes, il nous devint parfaitement impossible de suivre ces personnages quintessenciés dans leur course folle au fin du fin.

Et M. François de Curel est encore un poète. Peut-être est-il surtout un poète, un poète qui écrit en prose pour la scène : et c'est même, à mon avis, cette association qui explique la plupart des mérites et des défaillances de ce théâtre tour à tour ou tout à la fois magnifique et décevant. Poète, M. de Curel a de ces larges, amples, éclatantes images qui se déroulent et s'organisent en symboles : ainsi, dans *les Fossiles*, ces deux comparaisons, qui se font antithèse, de l'aristocratie avec une forêt aux cimes orgueilleuses et de la démocratie avec une mer aux vagues toutes pareilles. Et il a, dans le dialogue, à chaque instant, des phrases harmonieuses et pleines de sens qui font penser et qui font rêver. On est à cent lieues de la conversation courante; pas un instant on n'a l'impression de la réalité; mais on goûte cette langue savoureuse et drue, on fait effort pour suivre le travail d'une pensée qui n'est jamais indifférente. Tel est le cas, vraiment très particulier, de ce théâtre : les jours même où on croit que l'auteur s'est trompé, on convient qu'il s'est trompé comme lui seul pouvait le faire, et que c'est encore une belle et noble erreur et qui laisse loin derrière elle la réussite de beaucoup d'autres.

Certes *la Danse devant le miroir* n'est pas une pièce de théâtre selon la formule, pas plus que ne l'était *le Chèvrefeuille* de M. d'Annunzio : quoique les deux œuvres n'aient entre elles aucune espèce de rapport, c'est pourtant un même genre de plaisir qu'on y peut trouver. C'est ici une pièce à deux personnages, l'un et l'autre épris et même éperdus d'analyse morale. Cela se passe où il vous plaira, entre qui vous voudrez, en dehors des pays et des temps. C'est une leçon de psychologie dialoguée. Il faut l'entendre dans les mêmes dispositions où on serait pour assister au cours d'un maître très subtil, exigeant, pour qu'on le comprenne, cet effort d'attention et cette gymnastique d'intelligence qui avive le plaisir, et surprenant son auditoire par les ressources d'une invention psychologique sans cesse renouvelée et fertile en trouvailles imprévues.

Une chambre de jeune fille. Régine, qui vient de se lever, a passé la nuit à pleurer : elle se tamponne encore les yeux avec son mouchoir. Sa cousine, Louise, femme de trente-cinq ans, entre, un journal à la main. De toute évidence, elle voudrait en lire tout haut un écho sensationnel. Mais Régine ne lui en laisse pas le temps et, à grand flot de paroles, lui conte l'aventure qui a provoqué le flot de ses larmes. Elle aime Paul Bréan, ou elle l'aimait, comme ne l'ignore pas sa cousine. Depuis des mois, ayant reconnu à des signes certains que le jeune homme partage ses sentimens, elle attend la déclaration, l'aveu, la parole décisive qui les liera l'un à l'autre. Combien de fois a-t-elle senti que cette parole était sur les lèvres de Paul ! Et pourtant, il ne l'a jamais prononcée. Hier enfin, lisant dans les yeux de cet amoureux, pensif et muet, une suprême détresse, elle a résolu de brusquer les choses; et le soir elle est allée le trouver chez lui, prête à tout ce qu'il faudrait pour empêcher que l'homme aimé eût du chagrin. Or qu'a-t-elle trouvé en arrivant? Une femme entre les bras de Paul, et dans une simplicité d'appareil qui ne laissait place à aucun doute ! Elle s'est sauvée, l'âme en révolte, indignée, écœurée... C'est alors que Louise, profitant d'un instant de silence, peut enfin lire l'entrefilet de journal : on annonce aux faits-divers que M. Paul Bréan s'est jeté cette nuit dans la Seine, et qu'il a d'ailleurs été repêché par de braves mariniers.

Quelques instans après, arrive Bréan lui-même. Il est un peu pâle, un peu défait et, si j'ose dire, vanné, comme il arrive lorsqu'on vient de passer une nuit agitée. Mais, en somme, il ne s'en porte pas plus mal : sa noyade n'a été qu'une baignade. Régine lui fait un médiocre accueil, où il entre de la jalousie, car il s'est tué pour une autre, et du mépris, car il s'est manqué ! Elle croit, en effet, que Paul s'est tué pour la jeune personne qu'elle a surprise entre ses bras. Erreur et candeur ! lui répond le noyé. Puisqu'elle était dans la posture où vous l'avez vue, je n'avais donc aucune raison de me tuer pour elle. Ainsi raisonne, et raisonne très bien, cet échappé des eaux de la Seine. Et il explique la présence de cette bonne fille auprès de lui par des considérations auxquelles une jeune fille bien élevée peut très bien n'avoir pas pensé. « Vous n'avez pas appris que l'amour, après nous avoir emportés dans le ciel, glorieux et purs comme des anges, nous précipite soudain sur le sol, changés en fauves exaspérés, et que dans ce délire où l'animal succède au dieu, nous trouvons une âpre et triste volupté à traîner dans la fange le dieu qui n'a pas su rester maître de nous. » On voit tout de suite que les personnages de M. de Curel ne parlent pas le langage de tout le monde. Mais c'est leur langage : ils se compren-

nent. Régine comprend que Paul l'aime, et que, résolu à se tuer, il a occupé comme il a pu sa dernière soirée. Elle a probablement lu *Rolla*, et se souvient que Jacques Rolla, ayant dissipé en deux ans un joli patrimoine, a passé sa dernière nuit avec une fille de joie : ce qui vaut à Voltaire une sévère remontrance. Puisque Paul l'aime et qu'il est ruiné, eh bien ! qu'il l'épouse et qu'il travaille ! Mais travailler, c'est ce que Paul n'accepte à aucun prix : le travail n'entre pas dans ses plans d'existence. Il peut épouser une femme riche, et Régine est riche, très riche. Oui, mais c'est précisément parce qu'elle est très riche qu'il ne peut l'épouser. C'est une impasse, comment en sortir ?

Il y aurait un moyen, suggère Régine. Supposons que je sois flétrie, déshonorée. Je serais venue me réfugier auprès de vous. Vous m'auriez recueillie, sauvée. Voilà une attitude chevaleresque et qui arrangerait tout. Nous serions deux parias, l'humanité tout entière nous repousserait et nous nous unirions à la face de l'humanité tout entière : voilà qui ne serait pas banal et qui offrirait à deux âmes romantiques une perspective de jouissances infinies et rares. Eh bien, mais ! sa visite d'hier soir est en effet quelque chose d'assez compromettant. Si cela venait à se savoir, Régine serait perdue de réputation. Paul voit bien qu'il lui rend service en l'épousant... Et Paul en convient. Il épousera. Il le promet. Mais il le promet d'une drôle de manière et d'un air bizarre. Il a un ricanement sarcastique. Il a des mots étranges : « Le tour est joué... Ne faites donc pas l'innocente... Vous m'avez pris pour dupe. » Qu'est-ce que cela veut dire ? Régine reste atterrée. Elle se demande : Que signifie ce brusque changement d'attitude ? Quelle idée saugrenue lui a passé par l'esprit ? Qu'est-ce qu'il a pu croire ?

Ce qu'il a cru ? La cousine Louise l'explique tout de suite. Paul croit que Régine est enceinte, qu'il lui faut, et d'urgence, un auteur responsable et que c'est la raison, l'impérieuse raison de sa visite précipitée d'hier soir... Du tout, riposte Régine, et tu n'y comprends rien. Paul Bréan a de la noblesse dans l'âme : il éprouve des scrupules à faire un mariage disproportionné, et il veut se faire prier. — Il faut le mettre à l'épreuve. Régine lui dira qu'en effet elle a été séduite. Ou plutôt, parce que cette confidence est tout de même un peu scabreuse, la cousine Louise la fera à sa place. On verra comment se comporte Paul et ce qu'il convient de décider.

Voilà donc les deux protagonistes que le drame va mettre aux prises. N'avais-je pas raison de vous dire qu'ils ressemblent peu aux êtres que nous avons coutume de rencontrer dans la vie et surtout à

ceux que nous avons plaisir à y rencontrer? Qui sont-ils? A quel monde appartiennent-ils? A quel milieu social et moral? Lui, nous le connaissons à peu près. C'est le propre-à-rien du beau monde, le beau ténébreux, le viveur triste, le fêtard mélancolique, le décavé à idées noires, le suicidé qui se manque et se fait de son suicide manqué un moyen de séduction. Mais elle? Une jeune fille, nous dit-on. Où et comment vit-elle? A-t-elle encore ses parens? La cousine Louise est-elle son unique et facile chaperon? Est-ce un type de la jeune fille d'aujourd'hui, émancipée, américanisée et qui ne laisse plus guère à faire à la jeune fille de demain? L'auteur ne nous en dit rien. Cela se passe dans le bleu, ou plutôt dans le noir. Car le point de départ est des plus pénibles, des plus fâcheux et des plus désobligeans. Je songe moins encore ici à la visite nocturne de la jeune fille, qu'à l'hypothèse dont s'est tout de suite avisé Paul, comme de la plus simple, de la plus plausible, de la plus admissible qui soit au monde. Un jeune homme aime une jeune fille ; et quand cette jeune fille lui avoue qu'elle l'aime et qu'elle souhaite de l'épouser, aussitôt il imagine qu'elle est enceinte et qu'elle veut faire contresigner une paternité accidentelle ! Dans quelles âmes de boue peut avoir surgi une aussi ignominieuse supposition? Et quel thème à discussion pour les deux actes qu'il nous reste à entendre !

Donc la cousine Louise se rend chez Paul pour lui faire la commission dont Régine l'a chargée. Elle le trouve étendu sur un sofa et en train de broyer du noir. C'est assez la posture qui convient à ce jeune homme qui n'est pas du tout un homme d'action. Devant la douleur qu'il éprouve à entendre le récit mensonger de la jeune femme, celle-ci, qui a bien raison, s'empresse de le détromper : Régine est pure. Vous vous attendez que Paul va bondir de joie et courir se jeter aux pieds de celle que rien ne l'empêche plus de prendre pour femme. Nullement. C'est le contraire qui arrive. Et désormais ce sera toujours ainsi. Il arrivera toujours le contraire de ce qui devrait arriver. Ce sera le rythme même de l'action et la cadence du dialogue. Dès que l'obstacle auquel ils se heurtaient aura disparu, ces étranges dialogueurs, au lieu de se réjouir, se désoleront. Dès qu'ils seront délivrés d'une inquiétude, aussitôt ils en imagineront une autre pour s'y replonger. L'incident ou le mot libérateur sera justement celui qui les précipitera dans un nouvel océan d'incertitude d'où ils n'émergeront que pour s'y abîmer de nouveau. Ce sera ainsi un perpétuel va-et-vient, un jeu de bascule, une oscillation de balançoire, une allée et venue de montagnes russes, un incessant mouvement de flux et de

reflux, un roulis de reviremens, un tangage de contradictions qui causera au spectateur un insupportable malaise.

Puisque Régine est pure, Paul ne veut plus l'épouser. Il est probablement, depuis qu'il y a des hommes et qui se fiancent, le premier fiancé qui refuse d'épouser sa fiancée parce qu'elle n'a pas fauté. Tout ce que la cousine Louise obtient de lui, c'est qu'il fera semblant de croire que Régine est enceinte et qu'il joue auprès d'elle le rôle de sauveur. Ce sont des gens qui ont besoin de jouer tout le temps un rôle, et un rôle qui change d'acte en acte et de scène en scène, ce qui ne laisse pas de nuire beaucoup à l'unité de leur personnage. La bonne cousine Louise, égarée parmi ces incorrigibles comédiens, en fait la juste remarque. « Enfans trompeurs et sincères, tous deux vous déclamez des rôles. Mais d'où vient qu'à tout bout de champ vous vous évadez du programme? Quel personnage invisible traverse la scène et vous fournit des répliques si belles que, si vous avez l'audace de les prendre, le reste de la pièce ne paraît plus qu'une farce grossière? Oui, décidément, deux comédiens, mais avec un mystérieux associé. Votre amour, un vaudeville avec l'idéal pour souffleur. » Elle non plus, la complaisante cousine Louise, elle ne parle pas un langage très simple. La préciosité est une contagion dont on se défend mal dans une telle compagnie. Mais nous lui savons gré de partager un agacement qui commence à nous gagner. Ces enfans, plus trompeurs que sincères, qui est-ce qu'ils trompent ici? Où commence, où finit leur sincérité? On s'embrouille dans ce cabotinage.

Paul s'en va, Régine entre : « Il sait ta faute et consent à t'épouser, lui dit sa cousine. — Ah! fait la jeune fille, il sait que je suis coupable, et il m'épouse! Le pleutre! — Mais non, reprend la cousine interloquée, je lui ai dit la vérité, non pas le mensonge dont nous étions convenus, mais la vérité vraie... — Ah! repart aussitôt la jeune fille, il me sait innocente, et il m'épouse! Le misérable! » C'est à désespérer... La cousine commence à n'y rien comprendre, et nous, qui ne sommes pas de la famille, il y a longtemps que nous avons cessé d'y voir clair. Voici que maintenant Régine machine un autre stratagème. Elle va démentir sa cousine, affirmer que celle-ci mentait quand elle disait la vérité et disait la vérité quand elle mentait. Ainsi fait-elle. Dans une nouvelle entrevue avec Paul, elle recommence à parler de sa grossesse, cette fois en insistant, appuyant sur les détails physiologiques, calculant les mois, étalant tout le manège d'un accouchement clandestin. Tant et si bien que Paul lui crie : « Vous êtes ignoble! » et que, ravie de cette exclamation, elle soupire,

à part elle, en extase : « Il m'aime ! » Un aveu d'amour peut s'exprimer de bien des manières, et il est toujours délicieux à un cœur de femme. On pourrait croire que sachant enfin ce qu'elle veut savoir, et puisqu'elle est aimée de celui qu'elle aime, Régine va mettre un terme à ce jeu lassant et énervant, rassurer le jeune homme et finir la comédie. Mais alors elle ne serait plus elle-même, et, rentrant dans le bon sens et la raison, elle n'aurait plus de raison d'être.

Au troisième acte, le jour du mariage. Ils sont depuis un mois à la campagne, dans une propriété de Normandie. Ils se font des scènes tous les jours, s'en désespèrent et s'en réjouissent, s'en désolent et ne peuvent s'en passer; amoureux de plus en plus romantiques, ils ont besoin d'une atmosphère d'orage et soupirent après les orages désirés. Paul a juré qu'il épouserait et se tuerait incontinent. Régine a trouvé dans sa chambre un revolver posé auprès d'une enveloppe dont elle a lu la suscription : « A ma femme. » Donc il se tuera. Et elle a trouvé, dans le courrier, une carte postale d'un hôtelier répondant à une demande d'appartement pour lune de miel. Donc il ne se tuera pas. J'abrège. La cérémonie nuptiale a eu lieu. Régine a dit à son mari toute la vérité, — enfin ! — rien que la vérité, une vérité où il n'y a plus de mensonge. Enfin ils sont sûrs d'eux-mêmes ! Ils s'aiment, il n'y a plus place pour le doute, pour le soupçon, pour l'inquiétude. Alors Paul Bréan se tue. Et cette fois il ne se manque pas. Et pour la première fois il fait ce qu'il devait faire. Cette absurdité est d'une parfaite logique. Du moment que ces deux êtres n'ont plus à se torturer l'un l'autre, ils n'ont plus rien à faire ici-bas : ils n'ont qu'à disparaître... Ainsi les premières clartés du jour dissipent les ombres de la nuit : les fantômes du cauchemar s'évanouissent.

Qu'est-ce que l'auteur a voulu dire? Car il est inadmissible qu'un écrivain de cette valeur se soit proposé uniquement de soumettre nos nerfs à une rude épreuve et de les porter à leur maximum de tension. Il y a une idée dans *la Danse devant le miroir*, une idée ingénieuse et profonde, et même une idée claire : ne feignons pas de ne pas l'apercevoir. Les deux héros de M. de Curel sont les héros et les victimes de la recherche psychologique. L'un et l'autre, elle surtout, ils sont les crucifiés de l'analyse morale. Elle a voulu savoir ce que pense et ce que sent vraiment, peut-être à l'insu de lui-même, celui qui prétend l'aimer. C'est à la poursuite de cette découverte qu'elle s'est acharnée, affolée, comme d'autres l'ont fait avant elle et qui y ont échoué pareillement. Car c'est une vieille histoire et les anciens en avaient fait le mythe délicieux et amer de Psyché : « *Louise*. L'âme ressemble à une forêt qui, de

loin, forme un bloc verdoyant et superbe : essaie d'y pénétrer et les ronces t'arrêtent, les lianes t'entravent, les épines te déchirent, tu vas, tu viens dans le dédale des sentiers boueux. Tu est perdue! — *Régine*. Il faut donc se tenir à distance? — *Louise*. Oui, certes, lorsqu'il s'agit de l'âme du bien-aimé. A la rigueur, on déchiffre ses parens, son confesseur, un bonhomme quelconque, mais espérer connaître son amoureux, c'est folie! Dans les rafales des tempêtes se poursuivent encore les ombres des amans qui se sont en vain cherchés pendant la vie. Malheur à celui que la passion conduit à explorer une âme! Moi-même, plus d'une fois, j'en ai fait la dure expérience, et, pas mal de siècles avant ma naissance, Psyché l'avait faite aussi. » Il faut se résoudre à ignorer certaines choses. Il faut se résigner à ne pas tout comprendre. Un peu de simplicité! Un peu de confiance! Un peu d'aveuglement volontaire... D'où vient que cette recherche de la vérité soit plus difficile en amour ou plus dangereuse que dans tout autre sentiment? C'est que celui qui veut se faire aimer cherche à se faire voir sous le jour le plus favorable et prend une physionomie d'emprunt; celui qui aime n'aperçoit l'objet de sa passion qu'à travers le mirage de cette passion : c'est un double cabotinage... Mais cela va recommencer. Il est sage de nous en tenir là.

M. François de Curel est un écrivain admirablement doué pour le théâtre et qui passe son temps à ne pas nous donner les pièces que nous attendons de lui et qu'il est si capable d'écrire. Mais il ne veut pas admettre que chaque genre ait ses règles, ou ses exigences, ou ses limites, ou ses conditions, et qu'il faille en tenir compte. Il prétend ne relever que de lui seul et non du public. Il ignore tout ce qui n'est pas sa fantaisie personnelle. C'est son erreur et que nous avons peine à lui pardonner, en songeant à ce qu'il en coûte à lui-même et à nous. L'art a ses lois impersonnelles, durables, fondées en raison, dont nul ne s'est jamais affranchi sans dommage, et dont les plus grands écrivains, en s'y soumettant, ont reconnu la bienfaisance.

M[me] Simone est pour le rôle compliqué et irritant de Régine une interprète excellente. M[me] Mégard prête à celui de la bonne cousine Louise la douceur inutilement apaisante qui convient. Et M. Garry fait de louables efforts pour donner au personnage de Paul Bréan, deux fois suicidé, une attitude supportable. Mais ce n'est pas commode. Et il faut avouer que la tâche est rude de prêter une apparence de vie à des personnages si violemment irréels.

Bourgeois, mes frères, j'espère pour vous que vous êtes de petits

bourgeois, tout petits, encore plus petits. Et c'est la grâce que je vous souhaite. Car depuis que j'ai vu la pièce de M. Émile Fabre, je sais ce que c'est qu'un grand bourgeois : c'est à faire frémir. M. Matignon a quarante millions. Remarquez bien ce chiffre : il est rassurant. Car si la grande bourgeoisie ne commence qu'au quarantième million, c'est donc qu'il y a encore de la place en France pour beaucoup de braves gens. Le multimillionnaire Matignon a des gisemens de minerais en Algérie, et, pour les mettre en valeur, sollicite du gouvernement une concession de chemins de fer. Il y a toujours, dans les pièces de M. Fabre, des questions d'affaires, d'argent et de chiffres, qui sont là pour accuser le lien avec la réalité. N'insistons pas; car les affaires sont les affaires, mais elles ne sont pas le théâtre. Ce qui nous intéresse, même dans ce milieu d'affaires, c'est le drame intime. Matignon a un fils et une fille. Pour ce fils toutes les complaisances et toute la fortune. Pour cette fille, Frédérique, rien que des rebuffades et pas de dot. Frédérique aime le jeune Thallier. Donc son père la promet à Élie Spark, qu'elle n'aime pas, qui est vieux, qui est laid, qui est Anglais, qui est dans les affaires, au lieu d'être jeune, joli et ingénieur. Mais Matignon a engagé sa parole, il a formulé sa volonté : j'ai dit !

Le second acte nous montrera, avec un luxe de détails, et des plus circonstanciés, ce que c'est qu'un intérieur de grande bourgeoisie au XXe siècle. Mme Matignon ayant accepté de plaider auprès de Matignon la cause de Frédérique, nous allons faire connaissance avec le passé de cette dame : c'est un plongeon que nous faisons dans la boue. D'abord, Frédérique n'est pas la fille de Matignon : Matignon le sait, et c'est ce qui explique qu'il n'ait pas un cœur de père pour cette fille qui n'est pas sa fille. Mais cette première faute de Mme Matignon n'est rien auprès de l'ignominie où elle vient de glisser : elle est devenue la maîtresse d'un jeune souteneur pour qui elle a vendu ses bijoux et remplacé par des perles fausses et des pierres en imitation ses joyaux de famille. Tels sont les dérèglemens des grandes bourgeoises. La vie que mènent les femmes de la grande bourgeoisie est une vie de bâtons de chaise. Que si Mme Matignon continue de faire de l'opposition aux décisions de son mari, Matignon entamera un procès en divorce, et ce sera un joli scandale. C'est ce qu'on appelle du chantage. Les grands bourgeois pratiquent le chantage en famille. Frédérique entre à cet instant, surprend l'attitude gênée de ses parens, devine à l'embarras de sa mère qu'il y a un secret, que c'est le secret de sa vie et qu'on le lui cache. Ici commence une scène qui s'annonçait comme

très belle. Vingt années durant, cette jeune fille a courbé la tête, subi l'injustice, accepté d'être, elle l'innocente, traitée en coupable. L'heure est venue pour elle de réclamer ce qui lui est dû, c'est-à-dire la vérité, quelle qu'elle soit. Devant l'énergie et la noblesse de sa révolte, le père s'expliquera, ou s'excusera, ouvrira ses bras à sa fille ou dira pourquoi. Mais la scène, après un début de belle allure où nous avions senti passer un souffle d'humanité, tourne court. Frédérique annonce qu'elle entrera au couvent. Et Matignon accepte ce sacrifice. Car les grands bourgeois sont aujourd'hui ce qu'étaient autrefois les gentilshommes et reprennent à leur compte toutes les erreurs qui ont amené la Révolution : le couvent leur est un excellent moyen de garder toute la fortune pour le fils, héritier du nom.

Matignon, dans sa complaisance pour Matignon fils, a compté sans Matignon père de Matignon. Ce grand-père Matignon a été communard. Enfin voici un honnête homme dans la pièce! Par une série de combinaisons, un peu compliquées pour nos simples intelligences mais auxquelles résiste sa solide caboche, il déjoue les calculs de Matignon père, dérange les plans de Matignon fils, et marie, avec celui qu'elle aime, sa petite-fille, — qui d'ailleurs n'est pas sa petite-fille et n'a dans ses veines pas une goutte de son sang. Ce vieux communard relève d'apoplexie et est toujours à l'instant d'y retomber, en sorte que nous craignons de minute en minute qu'il n'ait pas le temps d'accomplir son œuvre libératrice. Enfin il y arrive et tout s'arrange. Mais nous sentons bien que ce dénouement à la Capus est une concession que fait l'auteur à notre sensibilité, et cela nous donne beaucoup à penser. Tout finit bien dans cette famille grandement bourgeoise; mais c'est parce que nous sommes au théâtre; dans la réalité, les grands bourgeois vont jusqu'au bout de leurs ténébreux desseins, parce qu'ils n'ont pas tous, pour les rappeler au devoir, un brave homme de père qui a été dans la Commune.

La nouvelle pièce de M. Émile Fabre n'est certes pas dépourvue de qualités. Elle a de la vigueur; elle en a avec affectation, avec excès. Elle a doubles muscles. On y retrouve cette manière âpre qui a fait le très légitime succès des œuvres précédentes de M. Fabre. Je crois néanmoins que dans celle-ci il a passé la mesure. La vie est plus complexe, l'observation veut plus de nuances. Encore une fois, je ne conteste pas la vigueur de l'écrivain; mais c'est celle de l'homme qui frappe vigoureusement sur une tête de Turc.

Matignon, c'est Gémier, raide, sec, cassant, glacial. Matignon, grand-père, c'est Mosnier, toute rondeur et toute bonhomie. M[lle] Sylvie

a dessiné avec beaucoup d'art la physionomie de l'infortunée et non résignée Frédérique.

Dans Francfort autrefois vivaient cinq messieurs qui avaient fait dans une maison de la Judengasse de belles affaires de banque. Leurs affaires s'étant étendues, ils avaient fondé des succursales à l'étranger et étaient allés s'établir dans les diverses capitales de l'Europe. Le jour où l'aîné de ces messieurs, le chef de famille et de banque, Salomon, leur donne rendez-vous dans la vieille maison familiale où vit toujours l'aïeule, ils ne doutent pas que ce ne soit pour une nouvelle d'importance. Ils ont bien deviné : c'est pour leur annoncer qu'ils sont nommés barons. Comme les cadets de Gasgogne, ils sont tous barons. Un bonheur ne vient jamais seul. Le grand-duc a besoin d'argent. Salomon se propose de lui en prêter, à condition qu'il épousera, lui grand-duc, la fille et nièce de ces messieurs de Francfort. Le grand-duc trouve la proposition un peu insolente; mais n'ayant d'ailleurs pas d'autre moyen de sortir de l'embarras où sont les finances du vieux duché, il vient à la Judengasse demander la main de la jeune fille... qui refuse. Les prestiges de la naissance ne l'éblouissent pas et elle leur préfère de bonnes réalités sonnantes et trébuchantes. C'est une jeune fille sérieuse. Cette histoire d'argent et d'amour, ce joyeux conte de fées où brillent et tintent gaiement les écus, est mis à la scène avec une bonhomie et une lenteur qui reposent d'autres spectacles moins rassis, moins innocens, moins familiaux, et ces qualités de tout repos en ont fait le succès chez nous comme à l'étranger.

M. Guitry et M. Lugné Poë sont l'un et l'autre du comique le plus différent et le plus divertissant. La pièce est montée avec goût. Décors, costumes, accent, tout s'harmonise en un ensemble pittoresque et savoureux.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

« Nous sommes dans l'incohérence, restons-y, » disait autrefois M. Clemenceau, alors qu'il était lui-même au pouvoir : en effet, nous y sommes restés, ou nous y sommes retombés, et ce n'est pas M. Caillaux qui nous en tirera. M. Caillaux s'était présenté comme un sauveur au moment où il a foudroyé de son éloquence les projets financiers de M. Dumont, et il semblait qu'il n'y eût qu'à le prendre pour voir l'ordre, la méthode et la prospérité réintroduits partout. L'équilibre serait rétabli dans notre budget, les inquiétudes qui assiégeaient les esprits seraient dissipées, le gouvernement saurait prendre les responsabilités nécessaires, et on irait aux élections avec des finances saines, un horizon rasséréné, un avenir assuré. L'a-t-on cru? Nous n'oserions pas le dire; nos mœurs politiques comportent une forte dose de scepticisme; mais on a fait comme si on le croyait et, pour lui céder la place, on a renversé M. Barthou.

Au bout de quelques jours, le désenchantement a été complet. On s'est aperçu que M. Caillaux n'avait pas à sa disposition d'autres procédés que M. Dumont, et qu'il les employait plus mal. Malgré cela, les analogies ont frappé tous les yeux et on les a signalées de toutes parts. Alors, qu'a fait M. Caillaux? Il a tout ajourné : avant les élections prochaines, nous n'aurons de solution sur rien. Nous voilà bien loin des belles promesses d'autrefois! Il semble que le mécanisme gouvernemental soit frappé de paralysie, ou, s'il fonctionne, qu'il le fait à vide. Partout l'action est ralentie et les paroles coulent d'un bruit monotone, qui semble être la manifestation même du néant. Le Sénat discute lentement, académiquement, l'impôt sur le revenu. La Chambre entame trop tard la discussion du budget et n'a d'autre idée que de la bâcler. Tout le monde se désintéresse de tout et l'image la plus exacte qu'on ait, de ce gouvernement est celle qu'a donnée, l'autre

jour, la Chambre, dans une séance du matin où on a constaté que, du minimum au maximum, les membres présens se sont élevés du chiffre de sept à celui de douze. Les journaux s'en indignent : quant à nous, nous féliciterions plutôt la Chambre de ne pas se prêter davantage à ce qu'elle sait bien n'être qu'une comédie. La législature est terminée; il n'y a de sérieux que les élections prochaines et c'est la seule chose à laquelle pensent députés et gouvernement. Les députés le montrent en ne s'occupant que de leurs affaires, et le gouvernement en bornant son activité à déplacer des préfets. Quelle différence entre M. Klotz et M. Renoult! L'un, en huit mois de ministère, n'a pas touché à un seul préfet, l'autre, en quinze jours, a multiplié entre eux des mouvemens précipités, qui témoignent d'intentions très fermes, déjà en partie réalisées. Toute la politique du gouvernement consiste à bercer, à endormir le Parlement avec des mots et à prendre fortement en main les rênes de l'administration politique. Encore un coup de fouet à donner au pays pour franchir victorieusement la période électorale qui va s'ouvrir : après, on verra.

Cependant, il y a une quinzaine de jours, M. Caillaux est allé prononcer un discours à Mamers, chef-lieu de sa circonscription électorale. Ce discours avait été annoncé par la presse, on l'attendait avec curiosité, avec impatience, comme s'il devait contenir l'Évangile des temps nouveaux. Cette fois encore, la déception a été complète. M. Caillaux n'a rien dit qu'il n'eût répété déjà plusieurs fois et la seule partie vraiment originale de sa harangue est celle où il s'est modestement comparé à Mirabeau, non pas encore comme orateur, mais comme victime de la réaction. « Dans tous les pays, dans tous les âges, a écrit Mirabeau, les aristocrates ont implacablement poursuivi les amis du peuple. Et si, je ne sais par quelle combinaison secrète de la fortune, il s'en est trouvé quelqu'un dans leur sein, c'est celui-là surtout qu'ils ont frappé, avides qu'ils étaient d'inspirer la terreur par le choix de la victime. » M. Caillaux s'est arrêté là; il aurait pu continuer la citation en disant : « Ainsi périt le dernier des Gracques, de la main des patriciens, etc., etc. » Mais les souvenirs classiques n'ont pas sur nos contemporains la même prise que sur ceux de Mirabeau. Nous ne savons pas ce que l'avenir réserve à M. Caillaux, ni s'il périra comme le dernier des Gracques; mais il est un peu tôt de sa part pour se poser en victime, lui aristocrate, des autres aristocrates. Et de quels aristocrates, s'il vous plaît ? Ceux auxquels il a fait allusion sont ceux de la finance. M. Caillaux n'était pas précisément né parmi eux, mais la seule vengeance qu'ils aient jusqu'à présent

exercée sur lui a été de l'y admettre. Singulière victime, en vérité ! Sans doute il a été l'objet d'attaques très vives, mais c'est à quoi il faut s'attendre lorsqu'on fait de la politique et, quant à nous, nous ne lui chercherons querelle que sur un point : c'est lorsqu'il se présente, dans son discours de Mamers, comme un homme qui n'a jamais changé. « Ma tenue politique, dit-il, me vaut sans doute de retrouver toujours les mêmes adversaires, mais elle me vaut aussi de retrouver les mêmes amis. » On reste muet d'étonnement en présence d'affirmations pareilles. M. Caillaux est certainement l'homme de son temps qui a le plus évolué. On trouverait sans la moindre peine dans ses discours des citations pour appuyer toutes les opinions financières, tantôt celle-ci, tantôt celle-là, ou une autre encore, toutes celles qu'on voudra. Une manie chez lui plus constante, — il y a cédé une fois de plus dans son discours de Mamers, — est de comparer la situation actuelle à celle de la France à la veille de 1789, et la résistance qu'on fait à ses réformes à celle que les « ordres privilégiés » faisaient alors aux réformes de Turgot ou de Necker. Il y a pourtant quelque différence, c'est que nous n'avons pas aujourd'hui d'« ordres privilégiés. » Ce que M. Caillaux nous demande de sacrifier, dans une nouvelle nuit du 4 août, ce ne sont pas des privilèges, mais des principes, et ces principes sont précisément ceux que la Révolution a posés.

Ces considérations générales se présentent d'ailleurs comme des hors-d'œuvre, puisqu'elles n'ont qu'un rapport éloigné avec les élections et que, faut-il le répéter? les élections sont la seule pensée du moment. Nous plaignons d'ailleurs les candidats qui se préparent à en courir les chances, car ils ne savent pas encore à quel mode de scrutin ils auront affaire. Sur ce point, notre conviction est faite depuis quelque temps déjà : il ne sera rien changé à la loi actuelle, et les élections auront lieu au scrutin d'arrondissement. Il faut renoncer à l'espoir chimérique de réformer le régime électoral avant le mois d'avril et se résigner à remettre intacte au pays la question que le Parlement n'a pas su résoudre : le pays dira une fois de plus ce qu'il en pense. Mais comment, sous quelle forme le consulter ? Un député impérialiste, M. Pugliesi-Conti, a proposé la forme d'un *referendum*, qui serait, a-t-il dit, une sorte d'enquête et n'aurait aucun rapport avec les plébiscites d'autrefois. Nous ne sommes pas bien sûr qu'en pareil cas la forme n'emporterait pas le fond et que ce qui aurait celle d'un plébiscite n'en aurait pas la réalité. Quelque opinion qu'on ait sur la matière, il faut bien reconnaître que la proposition de M. Pugliesi-Conti, improvisée, inopinée, survenant comme une sur-

prise, ne pouvait pas être votée. Cependant elle a été soutenue par M. Jaurès qui, quelques jours auparavant, avait été, paraît-il, chargé par son groupe d'en présenter une dans le même sens. M. Briand a cru voir dans l'intervention de M. Jaurès une manœuvre qu'il s'est empressé de déjouer. Rien n'est plus déconcertant et, pour trancher le mot, plus immoral que l'attitude des socialistes unifiés à l'égard de la représentation proportionnelle : ils la lâchent, après l'avoir passionnément prônée, pour pouvoir s'unir aux radicaux sur le terrain électoral et combattre avec eux la loi de trois ans. Que pensera le pays de cette défection? Sur ce point, les socialistes unifiés ne sont pas très rassurés ; ils sont gênés, embarrassés; ils redoutent les sévérités de l'opinion qui leur demandera compte de la désinvolture avec laquelle ils ont abandonné une question à laquelle ils avaient attaché le salut de la République. Mais il y a un moyen très simple de se tirer de la difficulté. M. Jaurès le cherchait, M. Pugliesi-Conti l'a trouvé : c'est le *referendum*, la consultation directe du pays. Cela met tout le monde à l'aise. Malheureusement pour eux, M. Briand n'a pas voulu laisser cette porte ouverte aux socialistes, il s'est empressé de la leur fermer. Les socialistes ne seront donc pas admis à demander une consultation au pays : ils seront forcés de lui expliquer les variations de leur attitude, et ce sera difficile.

En attendant que le pays se soit prononcé, sous une forme ou sous une autre, résignons-nous donc à l'ajournement de la réforme électorale. La sagesse le conseille, mais il y a au Palais-Bourbon un certain nombre de députés qui n'en prennent pas leur parti : ils ont dit et ils ont fini par penser tant de mal du scrutin d'arrondissement, qu'ils sont résolus à tout plutôt que d'en subir une fois de plus la honteuse épreuve et ils se demandent si, toute autre combinaison ayant échoué, il n'y aurait pas lieu de revenir au scrutin de liste pur et simple, sans représentation des minorités, tel qu'on l'a pratiqué en 1885, en 1871, en 1848. Ce serait un résultat bien imprévu, bien illogique, de l'immense effort auquel se sont livrés les partisans de la Représentation proportionnelle. Leur système avait, en effet, pour but d'assurer la représentation des minorités, tandis que le scrutin de liste pur et simple assure dans tout un département l'écrasement absolu des minorités sous la majorité, celle-ci ne fût-elle que d'une voix. Serait-il possible qu'on en vînt là? Mais une pareille question ne peut pas être traitée en passant et nous nous contentons de la mentionner pour revenir à notre conclusion, à savoir qu'au moment où nous sommes, toute bonne réforme est impossible. Tant pis

pour la Chambre si elle n'a pas eu une volonté en temps opportun et si elle n'a pas su la faire prévaloir : maintenant la parole est au pays.

La Chambre vient pourtant de finir par une bonne action. Lorsqu'elle se présentera demain devant les électeurs, son actif sera léger, et son passif très lourd : toute fois elle pourra dire qu'elle a enlevé aux préfets la nomination des instituteurs et qu'elle l'a donnée aux recteurs. Cette réforme était demandée depuis longtemps et personne n'y faisait une opposition de principe : on s'arrangeait seulement pour qu'elle fût toujours ajournée. Dans la discussion qui vient de se produire, le gouvernement a pris nettement parti contre elle; M. le ministre de l'Instruction publique a insisté auprès de la Chambre pour qu'elle maintînt l'état de choses actuel; mais, malgré tout son talent, il a été battu et même à une majorité très considérable. Ce n'est pas que tous les argumens de M. Viviani aient été mauvais; ce sont les préfets qui le sont et qui ont rendu la réforme nécessaire. S'ils étaient ce qu'ils devraient être et ce qu'ils ont été quelquefois, rarement à la vérité; si, au milieu des passions et des hostilités locales, ils représentaient une autorité supérieure, éclairée, impartiale, uniquement préoccupée de maintenir chacun à sa place et d'établir entre tous la concorde, l'harmonie, la paix; oui, certes, si les préfets étaient cela, nous serions les premiers à demander qu'on leur laissât la nomination des instituteurs. Nous ne sommes pas les admirateurs sans réserve de l'Université. L'esprit de corps a ses abus et, lorsque nous le voyons s'étendre à toute la masse démocratique des instituteurs, la crainte nous vient que, là aussi, ces abus ne se convertissent en dangers. Les instituteurs seront donc nommés par les recteurs, sur la proposition des inspecteurs d'académie : mais on a placé à côté de ces derniers un Comité consultatif composé de l'inspecteur d'académie lui-même, des inspecteurs primaires, du directeur et de la directrice des écoles normales, enfin des représentans élus des instituteurs et des institutrices au Conseil départemental. Sur le papier, cela est très bien; en fait, on sait comment sont souvent nommés ces représentans élus. Nommés sous l'influence des syndicats, ils sont animés de leur esprit, et c'est pourquoi la composition de ce Comité consultatif n'est pas sans nous inquiéter. L'article qui la détermine a pourtant été voté à l'unanimité de 545 votans : il faut donc croire qu'il y avait là une nécessité devant laquelle tout le monde s'est incliné.

On a discuté longuement, ardemment, pour savoir si la nomination des instituteurs, après avoir été enlevée aux préfets, serait

donnée aux inspecteurs d'académie ou aux recteurs. Finalement on l'a donnée aux recteurs et on a bien fait. Le recteur est plus loin, plus haut; il échappe davantage aux petites influences locales; il est plus indépendant. Nous n'avons pourtant pas l'illusion de croire que cette indépendance sera absolue; le plus souvent le recteur se contentera de ratifier les choix qui lui seront proposés par l'inspecteur d'académie, et l'inspecteur d'académie de ratifier ceux qui auront prévalu dans le Comité consultatif. Dans son fonctionnement, l'institution ne sera pas parfaite. M. Viviani a eu beau jeu à en montrer les défauts; il a prévu des conflits; il a fait intervenir le préfet comme un arbitre idéal. Malheureusement, le préfet réel, le seul que nous connaissions, celui que nous avons vu à l'œuvre dans les élections dernières et qui s'apprête à « faire » les élections prochaines, n'est pas autre chose que le premier des agens électoraux du candidat officiel. C'est là son vrai caractère. On comprend dès lors combien il serait imprudent, dangereux, redoutable, de laisser entre ses mains toute l'armée des instituteurs. Les meilleurs de ceux-ci, ceux qui remplissent le mieux leur devoir scolaire, mais qui entendent conserver en dehors de l'école leur liberté et leur dignité, souffraient d'une situation qui, dans certains cas, était devenue intolérable, et de là est venu le sentiment général qui a fini par s'imposer. Il faut même que ce sentiment ait été très fort pour qu'il se soit imposé à la Chambre, car enfin la majorité des députés qui ont voté la réforme sont eux-mêmes les produits de la candidature officielle. Ont-ils obéi à un calcul dont nous ne connaissons pas tous les termes? Ont-ils craint de mécontenter les instituteurs? Ont-ils eu plus simplement un de ces bons mouvemens qui échappent quelquefois, même à ceux qui en paraissent le moins capables? Laissons-leur le bénéfice du doute. Quoi qu'il en soit, le lien qui rattachait et qui soumettait étroitement les instituteurs aux préfets a été tranché par la Chambre. Reste le Sénat dont il est difficile de prévoir les dispositions. Il est pourtant à croire qu'en présence d'une majorité aussi forte que celle qui s'est produite à la Chambre, le Sénat ratifiera. Mais sera-ce avant ou après les élections? On ne peut évidemment pas compter sur le gouvernement pour conseiller au Sénat une célérité qui n'est pas dans ses habitudes. Sur cette réforme que les circonstances ont rendue nécessaire, le dernier mot n'est peut-être pas encore dit.

Cependant les élections approchent : dans six semaines, la législature sera officiellement close. Le ministère aura atteint son but, il n'aura rien fait, il aura empêché les Chambres de faire quelque chose.

C'est le ministère du néant. Toute la question est de savoir ce qu'il laissera se défaire, ou ce qu'il travaillera à défaire lui-même sur le terrain électoral. Que ce soit notre vieux système financier issu de la Révolution française, rien n'est plus certain. Mais sera-ce aussi la loi de trois ans? Rien ne serait plus inquiétant. Armé de ses préfets, quels candidats soutiendra le gouvernement? Seront-ils les partisans ou les adversaires de la loi militaire? La question se pose à tous les esprits prévoyans, et elle y fait naître une grande anxiété.

Nous avons entendu, il y a quelques jours, l'opinion de M. Lloyd George sur l'inutilité et même sur le danger d'augmenter la flotte anglaise. Ce qui excuse un peu le chancelier de l'Échiquier, c'est qu'il paie la dépense et qu'elle est considérable ; mais d'autres considérations doivent entrer en ligne de compte, et sir Edward Grey les a présentées dans ce langage simple et fort qui est celui des ministres anglais. Le 3 février, au banquet de la Chambre de commerce de Manchester, il a, faut-il dire répondu à son collègue? On a quelquefois exagéré les divisions du Cabinet britannique : cependant elles existent, mais le bon sens et la bonne politique ont jusqu'ici toujours fini par en triompher. L'opinion de sir Edward Grey est aussi celle du président du Conseil, M. Asquith; c'est celle qui est appliquée, en fait, par le gouvernement.

Sir Ed. Grey ne saurait d'ailleurs être suspect de tendances belliqueuses ; comme tous les radicaux anglais, il réprouve la guerre et il n'en parle qu'avec horreur : mais il n'a pas encore trouvé le moyen de la supprimer, et il ne croit nullement, avec M. Lloyd George, qu'il suffirait de donner le bon exemple du désarmement pour que les autres s'empressassent de le suivre. Sa conviction est, au contraire, qu'ils en profiteraient pour armer davantage et s'assurer définitivement l'avantage. Si l'Angleterre, dit-il, diminuait ses constructions navales, l'Allemagne, qui suit une ligne de conduite indépendante et dont le programme naval est arrêté *ne varietur*, ne construirait pas un navire de moins. Et il en serait ainsi des autres nations. En réalité, ces constructions, qu'on déclare exagérées et qui sont assurément très onéreuses, sont la meilleure garantie du maintien de la paix. Ce sont là des vérités de bon sens qu'on est presque confus d'avoir à énoncer, mais on est bien obligé de le faire comme contrepoids aux affirmations qui se produisent en sens opposé.

Tel est le présent : quel sera l'avenir? Sir Edward Grey se demande si le moment viendra où, lorsque deux nations seront sur le

point de se déclarer la guerre, les autres se précipiteront entre elles pour les empêcher de la faire et, s'il le faut, useront pour cela de la force. Ce sera, s'il se produit jamais, un spectacle bien nouveau; mais, pour qu'il se produise, encore faudra-t-il pouvoir opposer la force à la force, et c'est une nouvelle raison d'armer. La vérité historique est que, lorsqu'une guerre éclate, les Puissances neutres se tiennent sur le qui-vive, prêtes à profiter du désastre d'autrui, ou à empêcher que sa victoire ne leur porte préjudice. Qu'avons-nous vu en Orient? Toutes les grandes Puissances désiraient le maintien de la paix et l'ont conseillé, mais pas une seule d'entre elles n'a songé à l'imposer. « Les passions étaient violentes, a dit sir Edward Grey; les forces latentes en jeu étaient terribles; seule l'intervention d'une grande Puissance eût pu empêcher le conflit; mais un recours à la guerre pour maintenir la paix aurait été une entreprise hasardeuse. » Et il en sera sans doute toujours ainsi. La guerre des Balkans a donc eu lieu, elle a produit les résultats que l'on sait. Dans une seconde période, la Roumanie est intervenue, sans doute pour l'empêcher de recommencer et de s'étendre davantage, mais aussi pour s'emparer du lot qui lui permettrait de rétablir l'équilibre entre elle et la Bulgarie. Et l'Autriche, si elle n'est pas intervenue, a toujours menacé de le faire et s'est mise en mesure de réaliser sa menace jusqu'à ce qu'elle ait obtenu tout ce qu'elle exigeait pour la garantie de ses intérêts. Voilà l'histoire d'hier; ce sera aussi l'histoire à venir, jusqu'à l'époque incertaine, nébuleuse, que sir Ed. Grey a entrevue comme une hypothèse possible et lointaine, non pas comme une réalité probable et prochaine. Aussi sa conclusion a-t-elle été que l'Angleterre devait continuer ses armemens. Il fallait s'attendre à ce que son discours eût de l'écho en Allemagne et, en effet, la réponse ne s'y est pas fait attendre. Le surlendemain, une discussion sur la politique navale de l'Empire ayant eu lieu au Reichstag, l'amiral de Tirpitz, ministre de la Marine, et M. de Jagow, ministre des Affaires étrangères, en ont profité pour faire connaître les vues de leur gouvernement. Elles n'ont pas changé. On a beaucoup parlé, dans des discours, en Angleterre, de « vacances navales » qu'on pourrait se donner ou d'autres projets du même genre qui consisteraient à suspendre ou à ralentir les armemens; mais les ministres allemands ont déclaré n'avoir reçu dans ce sens aucune proposition officielle. Ce n'est pas, en effet, en public, dans un banquet ou même à la Chambre des Communes, que l'on fait des propositions de ce genre à l'adresse d'un gouvernement étranger. Au surplus, l'amiral de Tirpitz

s'est grandement réjoui de l'amélioration des rapports entre l'Allemagne et l'Angleterre; il a même consacré à cette amélioration si heureuse toute une partie de son discours et la plus éloquente; mais, à son tour, il a conclu que « sans la mesure des forces navales telle qu'elle a reçu son expression dans la loi sur la flotte, il ne se serait vraisemblablement pas produit une orientation vers de meilleures relations avec l'Angleterre. » Donc il faut continuer d'armer, puisque la force, et une force toujours plus grande, est le meilleur argument de la diplomatie. Que les pacifistes se le tiennent pour dit.

Pour ce qui est de savoir si la paix est assurée, nous ne saurions le faire, ni le dire. Dans une conversation qu'il a eue avec le correspondant du *Rousskoïé Slovo*, journal de Moscou, le roi Charles de Roumanie, dont le long règne, toujours heureux, a assuré l'autorité, a parlé de la question dans les termes les plus sagaces. Le ministère roumain ayant été changé, le Roi a tenu à déclarer que la politique étrangère ne l'était pas, et c'est d'ailleurs ce dont personne ne doutait. La politique étrangère d'un gouvernement intelligent ne tient pas aux modifications qui peuvent se produire dans le personnel ministériel à l'intérieur. Le Roi a dit un mot, en passant, de la question des îles, qui doit être résolue par les Puissances : à son avis, l'autonomie pour ces îles, sous le protectorat de l'Europe, serait peut-être la meilleure solution. Mais c'est surtout de la situation balkanique qu'il a parlé. On s'est préoccupé d'une guerre éventuelle entre la Turquie et la Grèce : comment et où peut-elle se faire? Elle ne le peut pas de sitôt sur mer, puisque les cuirassés commandés par la Turquie en Angleterre ne seront pas achevés avant septembre ou octobre, et le Roi aurait pu ajouter que, quand ils les auront en leur possession, les Turcs devront encore apprendre à s'en servir : jusque-là, les Grecs conserveront sur mer une supériorité qui ne permet pas aux Turcs de les attaquer. Mais sur terre? Grâce à leur bonne fortune, la Turquie et la Grèce n'ont plus de frontière commune, d'où le Roi a conclu que la guerre terrestre n'est possible que si la Bulgarie, la Roumanie ou la Serbie participant au conflit, permettent aux armées ennemies le libre passage des territoires qui leur appartiennent. « Dès lors, dit le Roi, la position de la Roumanie est bien claire : elle demande à la Bulgarie de ne pas prendre le parti de la Turquie et à la Serbie de ne pas prendre le parti de la Grèce, » et il ajoute que, dans ces conditions, un conflit gréco-turc isolé ne toucherait pas à la paix de Bucarest qu'il considère comme « absolument intangible. » Cette dernière affirmation est importante à recueillir. Si la Roumanie, considérant le traité de

Bucarest comme intangible, ne permet effectivement pas qu'on y touche, elle reste l'arbitre de la paix dans les Balkans. Tout le monde semble d'ailleurs reconnaître ce que sa situation morale et matérielle a de respectable et, pour dire le mot juste, de prépondérant. Aussi M. Venizelos et M. Pachitch sont-ils en ce moment à Bucarest, où leur rencontre n'est évidemment pas un fruit du hasard. Quelques personnes veulent même y voir la manifestation d'une entente qui se serait produite entre les trois pays ou qui serait sur le point de se faire. Rien ne serait plus vraisemblable qu'une entente de ce genre. On ne peut rien dire des conditions dans lesquelles elle pourrait se réaliser, mais il faut souhaiter qu'elle soit faite, ou qu'elle se fasse, car rien ne serait plus favorable au maintien de l'équilibre balkanique, tel que le traité de Bucarest l'a établi. Il est question d'une prochaine alliance de famille entre la Roumanie et la Grèce : le fils du roi Georges épouserait une princesse roumaine. Ce serait un lien de plus entre les deux pays, et, s'il est vrai que la politique aujourd'hui se poursuive en dehors des alliances de ce genre, ces alliances, au moment même où elles se concluent, ne le font que si la politique le permet. On peut donc y voir ici un heureux indice pour le présent.

Et c'est dans le présent que nous vivons : on peut même dire que nous vivons au jour le jour. En ce moment, nous attendons la réponse définitive que, après y avoir mûrement réfléchi, les Puissances de la Triple Alliance doivent faire aux propositions de sir Edward Grey sur les questions d'Albanie et des îles : car il n'y a pas à s'y tromper, les Puissances de la Triple Entente délibèrent aujourd'hui et se mettent d'accord d'un côté, et les Puissances de la Triple Alliance en font autant de l'autre. Nous aimions mieux l'ancienne forme où les six Puissances délibéraient en commun dans la Conférence des ambassadeurs à Londres; mais on y a renoncé et il faut en prendre son parti. Pour atténuer, au moins dans la forme, un inconvénient que tout le monde aperçoit, les Puissances de chaque groupe, lorsqu'elles se sont entendues sur une démarche à faire, y procèdent séparément au lieu de le faire collectivement; mais cela ne trompe personne, il est évident qu'on négocie de groupe à groupe, après l'avoir fait dans l'intérieur du groupe. Soit. On peut, et c'est le but qu'on n'a pas cessé de se proposer, arriver par là à une entente générale : seulement le procédé est plus lent et peut-être aboutit-il à des résultats moins clairs. Les propositions de sir Edward Grey relativement à l'Albanie et aux îles ont produit tout d'abord l'impression d'être très sensées et cette impression ne s'est point dissipée, elle s'est au contraire précisée

et accentuée. Il n'en a pas moins fallu de longs jours aux Puissances de la Triple Alliance pour prendre à leur égard une décision qui, au moment où nous écrivons, n'est pas encore connue parfaitement et complètement. Si nous en croyons une dépêche de l'agence Reuter, les Puissances tripliciennes ont accepté assez vite de faire une démarche à Athènes, mais elles ont paru n'avoir pas compris, ou avoir oublié, que sir Ed. Grey avait proposé d'en faire en même temps une autre à Constantinople, et il a fallu sans doute le leur expliquer d'une manière plus précise. Les deux démarches sont liées; l'une ne saurait aller sans l'autre; la France, l'Angleterre et la Russie ne consentiraient pas à en faire une auprès du gouvernement hellénique, si l'autre ne devait pas se faire parallèlement auprès du gouvernement ottoman. Les Puissances tripliciennes ont un peu trop décomposé le mouvement. Il semble bien qu'aujourd'hui on soit d'accord pour faire les deux démarches à la fois.

Quoi qu'il en soit, qu'est-ce que les Puissances ont à demander à la Grèce? C'est d'évacuer les territoires de l'Épire qu'elle occupe encore et qui ont été attribués à l'Albanie. Cette évacuation ne sera pas sans causer une grande douleur à la Grèce, car elle devra s'effectuer sur des territoires qui sont incontestablement helléniques; mais la politique a des exigences devant lesquelles on s'inclinera à Athènes, et les territoires en cause seront certainement évacués. Les Puissances de la Triple Alliance y ajoutent une condition, à savoir que l'évacuation soit terminée le 31 mars; elle le sera, si c'est matériellement possible; une fois la résolution prise, le temps ne fait rien à l'affaire; la Grèce se prêtera sur ce point à ce qu'on lui demandera. Mais, en même temps, notification doit être faite à Constantinople de la résolution des Puissances relativement aux îles que la Grèce occupe et qui doivent lui rester. La Porte, dit-on, s'inclinera, comme elle s'incline toujours devant la force, mais elle ne le fera pas sans protester, et que vaudra sa protestation? L'avenir seul le dira. Peut-être n'y aura-t-il là qu'une manifestation vaine, destinée à sauver les amours-propres: peut-être y aura-t-il un titre qui sera invoqué plus tard, si la Porte retrouve une partie de la puissance qu'elle a perdue. Ici, il faut s'entendre : une protestation pour la forme peut être tolérée, une réserve avec une arrière-pensée belliqueuse ne saurait l'être. Puisque la Porte s'est résignée à perdre la Crète où il y avait une population musulmane considérable, pourquoi ne se résignerait-elle pas à perdre Chio et Mitylène où il n'y a guère que des Grecs? Nous sommes bien d'avis qu'il faut, dans toute la mesure possible,

ménager les susceptibilités de la Turquie, et c'est l'intérêt de la Grèce elle-même, car, pour conserver pacifiquement des conquêtes qu'elle a faites comme dans un rêve de conte de fées, il lui importe fort de renouer avec l'Empire ottoman des relations bonnes et confiantes. En s'emparant de Cavalla, la Grèce s'est probablement aliéné pour longtemps la Bulgarie : si, par surcroît, elle se faisait de la Turquie une ennemie irréductible, la coalition, contre elle, de la Bulgarie et de la Porte serait, pour la suite, un danger que les stipulations de Bucarest, même avec les garanties qu'on y ajoute, ne conjureraient peut-être pas toujours. Mais l'Europe ne veut pas être dupe, ni la Grèce dupée. Si les îles sont attribuées à la Grèce, il faut que cette attribution soit sérieuse et ne soit pas sérieusement contestée.

Nous espérons que, d'ici à quelques jours, l'accord se sera fait sur le double lot de questions pendantes en Albanie et dans la mer Égée, et alors bien des nuages seront dissipés. Cependant, il y avait dans les propositions de sir Edward Grey un point sur lequel, — si nous en jugeons seulement par les dépêches des agences officieuses, — les Puissances tripliciennes ne se sont pas encore expliquées. Sir Edward avait demandé qu'on s'entendît sur le moyen dont l'Europe userait éventuellement pour faire respecter sa volonté. Quand les Puissances de la Triple Entente auront accepté toutes les conditions posées par les Puissances de la Triple Alliance à la notification de leurs volontés communes à Constantinople et à Athènes, est-il permis d'espérer que ces volontés ne resteront pas lettres mortes et qu'on s'arrangera pour qu'elles soient strictement obéies?

Francis Charmes.

Le Directeur-Gérant,

Francis Charmes.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIV[e] ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

DIX-NEUVIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

Livraison du 1[er] Janvier.

Pages.

La grande pitié des églises de France. — III, par M. Maurice BARRÈS, de l'Académie française 5

Nous, les mères..., troisième partie, par M. Paul MARGUERITTE 44

La promenade a Tombouctou. — II, par M. Paul ADAM 87

Autour de Marie-Antoinette, par M. Ernest DAUDET. 124

Le bilan de la génération littéraire de 1870, par M. Victor GIRAUD . . . 143

Le Général Maison et le 1[er] corps de la Grande Armée, par M. le marquis CALMON-MAISON. 168

Revue littéraire. — Alfred de Vigny, par M. André BEAUNIER 205

Revue scientifique. — Les Éloges et discours de M. Darboux, par M. Charles NORDMANN. 217

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française 229

Livraison du 15 Janvier.

La grande pitié des églises de France. — IV, par M. Maurice BARRÈS, de l'Académie française. 241

Nous, les mères..., dernière partie, par M. Paul MARGUERITTE 267

Rochambeau en Amérique, d'après des documens inédits. — I. Avant Yorktown, par M. J.-J. JUSSERAND 304

L'Archipel en fête, par M. Gaston DESCHAMPS 334

La culture morale a l'école du village, par M. le docteur Emmanuel LABAT. 664

Le Plateau central et ses volcans. — Un Etna français, par M. Stanislas MEUNIER 400

Pages.
Poésies. — Poèmes d'Islam, par M. Alfred DROIN 432
Revue dramatique. — *Le Chèvrefeuille*, a la Porte-Saint-Martin; — *Jeanne Doré*, au Théâtre Sarah-Bernhardt; — *La Belle Aventure*, au Vaudeville; *Un fils d'Amérique*, a la Renaissance, par M. René DOUMIC, de l'Académie française 444
Revues étrangères. — Les Souvenirs d'un volontaire prussien d'il y a cent ans, par M. T. DE WYZEWA 456
Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française 468

Livraison du 1er Février.

La grande pitié des églises de France. — V, par M. Maurice BARRÈS, de l'Académie française 481
La Vocation, première partie, par AVESNES 507
Rochambeau en Amérique, d'après des documens inédits. — II. Yorktown, par M. J.-J. JUSSERAND 555
Charles de Sévigné, par Mme Mary DUCLAUX 581
Joseph de Maistre et Napoléon, par M. Henri WELSCHINGER, de l'Académie des Sciences morales 602
L'Homme de 1848. — Le Communisme, l'Organisation du travail, la Réforme, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales 638
Revue littéraire. — La poésie de l'Amour, par M. André BEAUNIER 671
Revue scientifique. — Le quart de siècle de l'Institut Pasteur, par M. Charles NORDMANN 683
Revue musicale. — *Parsifal*, au théatre de l'Opéra, par M. Camille BELLAIGUE 696
Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française 708

Livraison du 15 Février.

La Vocation, deuxième partie, par AVESNES 721
Henry Labouchere et le radicalisme d'autrefois, par M. Augustin FILON . . 758
Vieux maitres espagnols a Londres, par M. Louis GILLET 784
Le Maroc français et la question indigène, par M. Robert DE CAIX 806
La littérature enfantine en Italie, par M. Paul HAZARD 842
M. Paul Claudel, par Mme E. SAINTE-MARIE PERRIN 871
Une ville alsacienne. — Wissembourg, par M. Paul ACKER 904
Poésies, par Mme la baronne A. DE BRIMONT 921
Revue dramatique. — *La Danse devant le miroir*, au Théatre de l'Ambigu; — *Un Grand Bourgeois*, au Théatre-Antoine; — *Les Cinq Messieurs de Francfort*, au Gymnase, par M. René DOUMIC, de l'Académie française 935
Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française 947

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 52319.

